



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

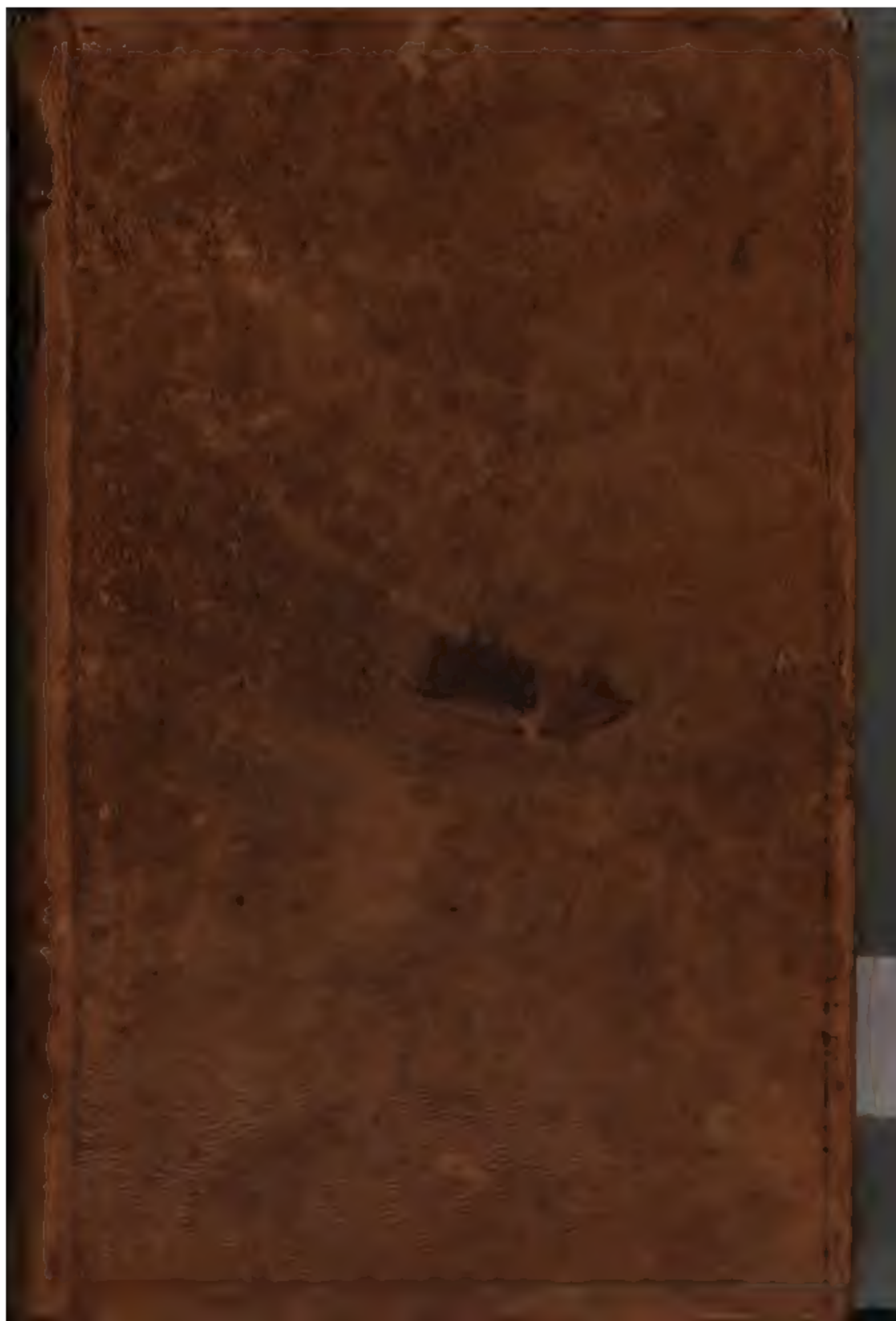
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

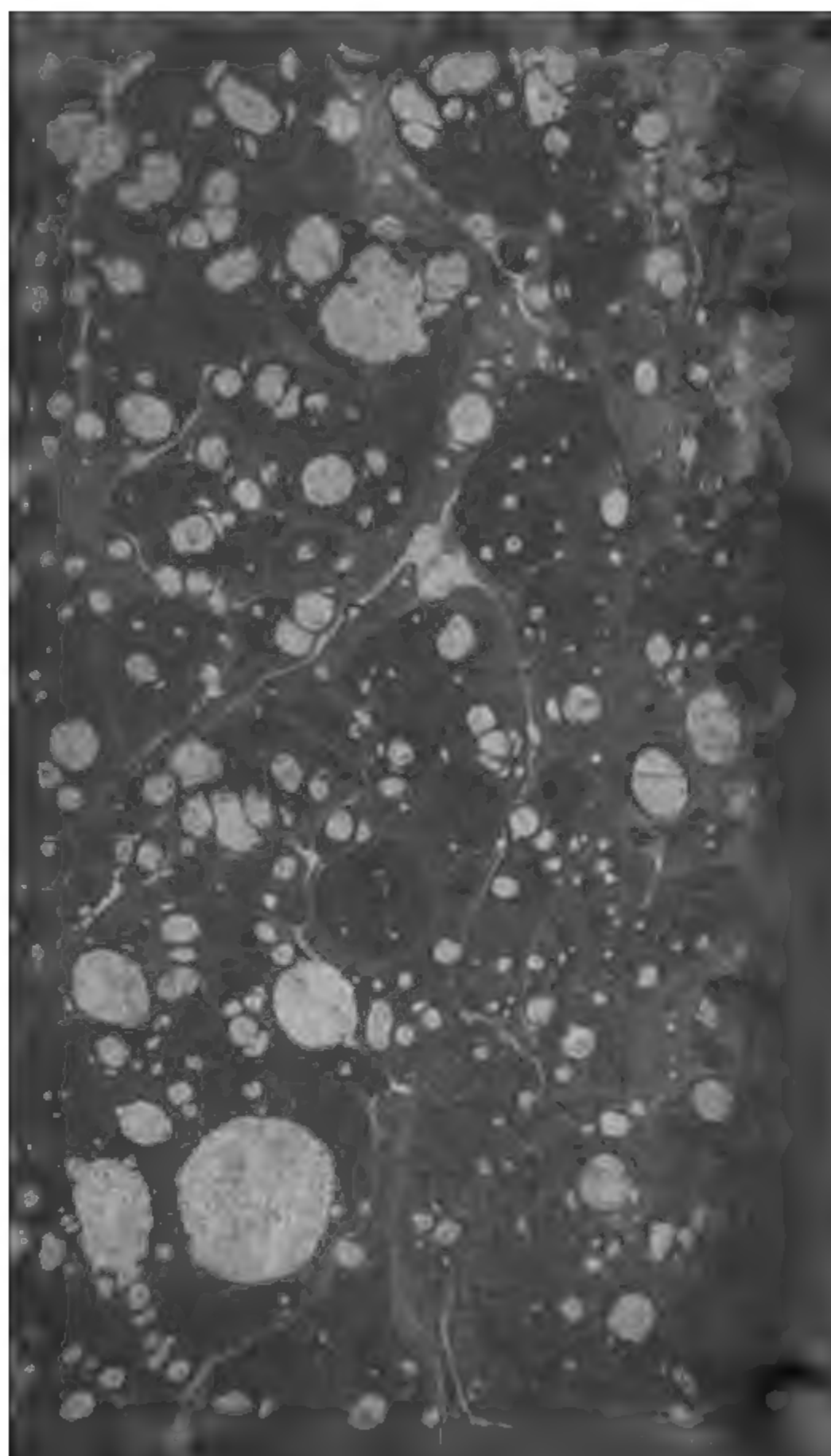
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



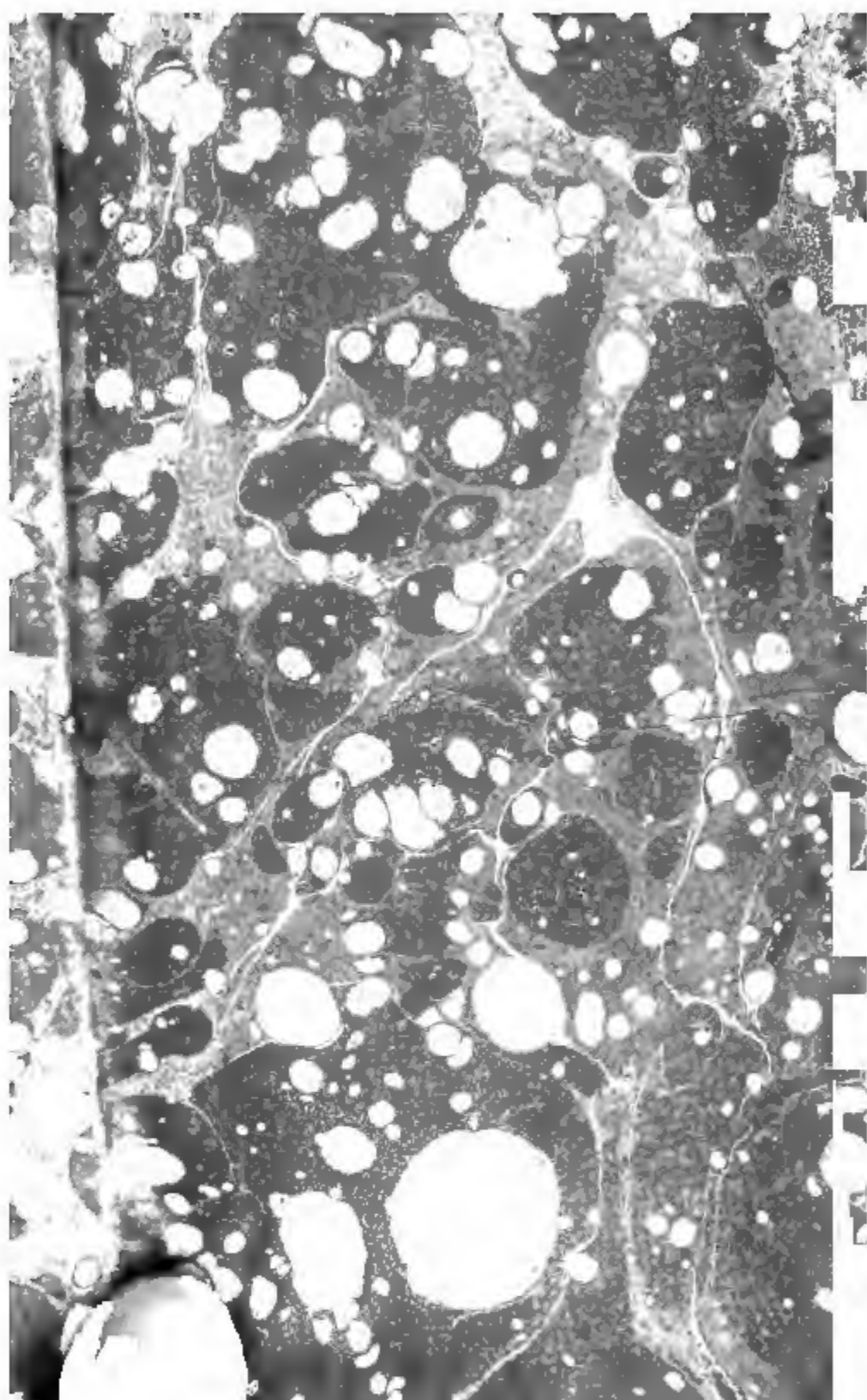
A 472649





A 472549







892.78

A65

tc5

892.78
A65
tC5

Arabian nights

CONTINUATION
DES

MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES;

*Traduits littéralement en François par Dom
Denis CHAVIS, Arabe de nation, Prêtre
de la Congrégation de St. Bazile, & rédigés
par M. CAZOTTE, Membre de l'Académie
de Dijon, &c.*

TOME QUATRIÈME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs - Libraires.

Et se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXIX.

Libr.
manus
12-1-32
26999

LA SUITE

DES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

*Continuation de l'histoire d'Habib & de
Dorathil-goase , ou le Chevalier.*

TANDIS que le chevalier arabe s'occupoit d'assurer la tranquillité de Dorathil-goase, on préparoit tout dans le palais & dans la ville de Medinaz-il-ballor pour y recevoir en triomphe un libérateur victorieux, un vengeur qui devoit bientôt en être le souverain. Et la charmante reine amusoit sa tendre impatience en se faisant répéter par Ilzaïde les actions dont elle avoit été témoin , & jusqu'aux moindres discours que cette jeune personne avoit pu retenir de son cher chevalier.

Comme la nuit étoit venue , ce fut à la faveur de superbes illuminations qu'Habib

6 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

parvint à l'appartement où il étoit attendu. On peut peindre la magnificence royale étalée tout autour de lui ; mais ses transports tendres & respectueux , ceux de la sensible reine , étant au-delà de toute expression , ne sauroient être représentés.

Jamais passion , qui fut l'ouvrage des destinées , n'étoit entrée dans des cœurs aussi bien faits pour être assortis l'un à l'autre. Jamais tant de beautés & d'avantages extérieurs n'avoient été réunis à tant de mérite & de vertus.

Habib s'extasioit de l'excès de son bonheur , & Dorathil - goase s'écrioit : « Et je ne puis vous donner , mon cher Habib , que mon cœur , ma couronne & ma main ; quelle foible récompense de tant de services ! quel prix de tant de travaux & de vertus aussi héroïques ! »

La même soirée qui fut témoin de leur entrevue , le fut aussi de la cérémonie qui devoit assurer leur union. La même nuit les vit amans & époux heureux , & le lendemain le soleil éclaira , avec les transports de leur félicité , ceux de la joie de toute l'Isle de Medinaz.

Mais le bonheur de Habib ne lui faisoit

C O N T E S A R A B E S .

pas perdre de vue les obligations qu'il avoit contractées. Le prince Dal - Ilsha , époux de la dame aux beaux cheveux , devoit encore languir dans les prisons de l'isle Noire , & cette malheureuse contrée , si elle n'étoit plus infestée par les crimes & la présence d'Abarikaff , devoit être livrée à un très-grand désordre.

Il a donné sa parole à la dame aux beaux cheveux qu'il délivreroit son époux , & il est le pacificateur désigné par les étoiles de tous les les états de Dorathil-goase , il n'emploiera p̄s d'autres moyens que ceux que le sort lui mit entre les mains , pour entreprendre & poursuivre ses aventures. Les trois filles de la mer sont auprès de Dorathil-goase , qui s'attache à les combler de bienfaits. Il s'adresse à l'aînée.

« Nous avons ici , lui dit-il , quelques bâtimens que je pourois faire mettre à la mer pour passer sur l'isle Noire ; mais je préfère votre invention , qui nous a si heureusement servi.

« Quand une affaire est réglée par le sort , il se plaît à faire dépendre son succès de l'emploi des plus petits moyens ;

892.78

A65

tc5

cheveux, pour qu'il puisse se lever, agir, parler & rendre grâce des secours qu'il vient de recevoir.

Il apprend la délivrance de son épouse & de ses sujets : connoît qu'il en est redevable au chevalier qui est devant lui, à l'époux de sa parente Dorathil goase, & leur témoigne à tous l'excès de sa reconnaissance, & la satisfaction qu'il éprouve de les voir, ainsi que son impatience d'aller se jeter dans les bras de son épouse.

Il faut que Dorathil-goase & Habib pourvoient au gouvernement de l'isle Noire, & ce soin va regarder Il-Baccaras. Mais il se présente une occasion de reconnoître les services des filles de la mer, & le chevalier arabe en profite, en donnant l'aînée pour épouse à ce nouveau vice-roi.

Ilzaïde applaudit, sans envie, à la fortune de sa sœur. Elle ne conçoit pas qu'on puisse avoir envie de se marier si ce n'est avec un héros. Elle s'amuse de bonne foi aux nœces de sa sœur, sans perdre de vue son projet favori d'épouser un héros.

L'isle a été dévastée pendant le règne des génies rebelles, ses souverains se concertent avec le nouveau chef qu'ils lui ont

16 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
notre fidelle Il'Haboul? Ah! Habib, vous
de deviez pas m'amener si loin, si, décou-
vrant la retraite de notre meilleur ami,
je dois retourner sur mes pas sans payer
un tribut à la reconnoissance de tant de
services qu'il nous a rendus. Laissez votre
radeau aux filles de la mer, montez sur
le Roch avec nous, & pour varier nos
plaisirs, allons goûter les douceurs de
l'amitié.»

Ce désir de la belle reine secondoit les
vœux les plus ardens de son époux, & le
voyage est entrepris.

A mesure que le roi approche de la rive
escarpée qui borde la mer du côté du
Caucase, Habib fait remarquer à la reine
l'endroit sur lequel, après sa sortie des ca-
vernes, il fut secouru par les filles de la
mer: la tendre Dorathil-goase frémit à
l'idée que cet horrible séjour lui fit naître
de la position de son amant.

Quand ils furent plus élevés que le Cau-
case, il lui fit remarquer une partie des
déserts qu'il avoit traversés.

« Je suis charmé, disoit-il, que mon
amante voie à quel prix j'obtiens mon
bonheur.

« Il est si grand qu'il m'a fait oublier tout ce qu'il m'en a coûté. »

Cependant la voiture aérienne dépasse la cime du Caucase , le roch qui la porte abaisse son vol, & vient descendre à l'entrée de la caverne d'I'Haboul. Ce bon génie avoit déjà été prévenu qu'on appercevoit dans l'air un objet qui paroissoit venir de son côté ; car à quel autre qu'à lui pouvoit-on faire une visite, dans un endroit impraticable à l'espèce humaine & inhabitable pour elle ?

Il étoit près du rocher qui masquoit son entrée. Selon sa coutume, il parfumoit l'air avec une cassiolette, dont la vapeur étoit enchantée, pour lui faire perdre son extrême rigueur dans ces climats toujours glacés. Il a bientôt appris, par un de ses messagers, qu'Habib & Dorathil-goase sont les hôtes qu'il va recevoir. Cela l'instruit de la réunion des deux amans.

Il va au-devant de la reine, lui aide à descendre de son roch, serre tendrement la main d'Habib, témoigne au prince Dal-Isha & à son épouse la satisfaction qu'il a de les voir, & les fait entrer dans l'in-

18 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
térieur de sa demeure & asseoir à une table
déjà préparée pour eux.

Le roch, né sur le Caucase même, ne se trouve point étranger où il est. Il'Haboul a bientôt appris les événemens les plus importans de l'heureuse expédition de son jeune élève contre les esprits révoltés. Il en savoit déjà la plus grande partie. Depuis quelque temps les portes de la caverne, situées du côté de la mer, n'avoient cessé de s'ouvrir pour y recevoir les prisonniers envoyés au nom d'Habib. Le criminel Abarikaf & tous les chefs révoltés avec lui étoient du nombre.

Quand il eut appris de ses hôtes ce qu'il étoit intéressant pour lui de savoir, qu'il eut joui avec eux des douceurs de l'amitié & de la confiance, après avoir conduit Dorathil-goase & la dame aux beaux cheveux dans un endroit, commodément arrangé pour les recevoir, il prit à part Habib & Dal-Ilsha, & adressa la parole au premier.

« Mon cher élève, car je m'honorerai désormais du nom de votre gouverneur. Vous avez jusqu'ici rempli vos nobles & laborieuses destinées. Il ne vous reste plus

qu'à fatisfaire aux sentimens & aux devoirs de la nature. Il est une partie de votre histoire bien affligeante pour vous qu'il faut que je vous révèle.

Habib témoigne de l'étonnement & de l'inquiétude. « Continuez , lui dit le génie , de vous montrer digne de Dorathil-goase , du grand Salamis votre père , des grâces du ciel & de la protection particulière du prophète Salomon , armez votre ame d'un nouveau courage. Fortifiez-la contre l'excès de la sensibilité. Il n'y a que celui qui supporte courageusement le malheur qui puisse lui faire face & le vaincre. »

Après ce préambule , Il'Haboul instruit son élève du rapport que les vingt chevaliers , à leur retour , avoient fait à Salamis , du désespoir de ce père tendre & vertueux , en aprenant la mort d'un fils , unique objet de son attachement pour la vie. La douleur de ce prince avoit été si vive , que ses yeux avoient été changés en deux ruisseaux de larmes , dont l'âcreté lui avoit fait perdre la vue.

« Devenu incapable , par cette privation , d'en imposer , comme à l'ordinaire par sa capacité , son activité , ses propres forces

& son courage ; une tribu , qu'il avoit anciennement domptée par les armes , avoit levé l'étendard de la rebellion contre lui & en avoit engagé d'autres dans sa révolte. Ceux qui lui étoient demeurés fidèles avoient déjà perdu plusieurs batailles , & s'il n'étoit promptement secouru , il se voyoit dans le risque de tomber au pouvoir de ses ennemis.

A ce récit d'Il'Haboul , il se fut fait une révolution dans l'ame d'Habib , où les plus violentes comme les plus nobles passions dominoient , mais il avoit été d'avance armé contr'elles.

Donnez-moi conseil ! ô mon cher génie tutelaire , & vous verrez que je ne connois que mon devoir. « Le voici , répond Il'Haboul. Vous avez des moyens pour voyager : partez sur le champ pour l'Arabie. La vue de votre père est absolument obscurcie : mais les yeux ne sont pas détruits. Le remède qui les rétablira doit être appliqué par la main qui fut la cause de son mal , & c'est celle de Dorathil-goase. »

Le secret en existe dans les trésors de Salomon , & c'est vous qui devez aller l'y chercher. Leur accès n'a plus de danger

pour vous, ni de difficulté. Vous en avez la clef sur la langue. C'est la parole écrite sur le talisman; d'ailleurs, l'ouvrier du prophète a tout privilège chez lui.

« Mais, dit Habib, si je pars avec mon épouse, que deviendront Dal-Ilsha & la sienne? Nous pourroient-ils suivre lorsqu'ils sont si nécessaires dans leurs états, & qui calmera, dans les miens, l'inquiétude qu'y va causer notre absence ?

« Quand vous avanciez si péniblement vers le Caucase, mon cher Habib, comment envoyai-je à votre secours ? Les mêmes moyens me restent pour faire reconduire à l'isle Verte la dame aux beaux cheveux & son époux. Le même esclave du prophète, qui les reconduira sur le roch, donnera de vos nouvelles à Il'Habous-hatrous, votre grand-père, & à vos visirs ; & vous prendrez tranquillement le chemin de l'Arabie.

« Je ne puis vous y accompagner, mes devoirs me retiennent ici, d'autant plus que mes occupations ont plus que doublé depuis vos expéditions. Il m'a été même impossible de pouvoir calmer les inquié-
tu-

22 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS
des de votre vertueux père, en lui donnant
de vos nouvelles.

« Puisque vous voulez bien, continue
Il'Haboul, vous conduire par mes avis
vous n'irez point descendre aux terres
votre père. Vous conduirez votre épouse
dans notre petit asile de la montagne.
Comme il n'y a rien qui puisse y attirer
cupidité, il a été respecté dans les troubles
excités par la rebellion. Les meubles, que
Dorathil-goase emporte avec elle dans son
pavillon, y suffiront pour sa commodité,
ne vous inquiétez pas de la manière dont
la petite fille d'un génie peut vivre en
cet endroit où il y a du poisson, du gibier
& des fruits.

« Vous serez obligé, ajouta encore
le génie, en entrant dans le trésor de S
mon, de remettre au trophée, le cimier
dont vous avez été autorisé à vous servir
contre ses ennemis. Ce n'est pas une
bataille ordinaire, & vous ne devez
point prendre d'autres avantages si
pareils, que ceux que peuvent donner
les soins, l'expérience, la force acquise
par les travaux & le courage. Mais vous
n'irez pas désarmé à vos tentes

apparence que vous aurez à combattre , & je vous donnerai deux armures complètes à la manière des Parthes , pareilles à celle que je portois quand je me présentai aux barrières de votre camp , les caparaçons & les bardes de chevaux y seront joints , & vous en ferez l'usage que vous suggérera votre prudence.

« Cher Il'Haboul , dit Habib , mes entrailles sont émuës. Je ne vivrai qu'au moment où je pourrai donner du secours à mon père : ouvrez-moi encore une fois la porte qui doit me conduire jusqu'au talisman , qui rendra la vue au cher auteur de mes jours. Le retard d'un instant est un poids énorme sur mon cœur , & je ne doute pas que ma chère Dorathil-goase ne partage mon empressement.

Sans doute la charmante reine ne pouvoit être que très disposée à entrer dans les vœux d'un époux , dont elle partageoit toutes les affections. On fait les préparatifs du voyage.

Habib est descendu dans la caverne où sont les armes de Salomon. Personne ne s'est offert pour lui en disputer le passage , and il approche du trophée pour y atta-

24 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,

cher le cimenterre, il apperçoit sur la visière du casque deux pierres opales, plates, liées ensemble par un fil d'or, de la largeur des yeux d'un homme. Elles brilloient d'un éclat éblouissant. Il les reconnoît pour être le talisman indiqué, les prend & se retire, mortifié de ne pouvoir rester plus longtemps dans un endroit dont il pourroit tirer autant d'instruction; mais le sentiment de l'amour filial éteint alors en lui toute autre passion. Il ne s'occupe plus que de voir partir Dal-Ilsha & son épouse, pour pouvoir voler, sur le champ, où l'appellent sa tendresse & son devoir.

Mais un soin l'occupe encore, il a laissé les filles de la mer à l'isle Blanche. Il engage les deux époux à s'y arrêter pour les emmener avec eux.

L'aurore du lendemain voit les deux rochs s'élever dans les airs, & prendre les deux routes opposées,

Vers la nuit du troisième jour les enfans de Salamis peuvent découvrir ses tentes. Et l'oiseau qui les porte va s'abattre près la palissade qui ferme l'entrée de la retraite pratiquée par Habib & Il'Haboul.

Le couple heureux y pénètre. Le génie
conducteur

conducteur du roch débarrasse l'animal de son fardeau, & l'abandonne à l'instinct qui lui fera trouver sa pâture. Habib & Dora-thil-goase s'arrangent pour attendre la renaissance du jour, & dès qu'il paroît, il se met en état d'en profiter.

Il faut qu'Habib pénètre inconnu dans les tentes de son père, qu'il lui sauve. & à Yamira le danger d'une reconnoissance trop subite : en un moment il arrange son déguisement.

Le hasard lui fait trouver, parmi ses anciens meubles, une paire de vieilles babouches, qui lui avoient servi pour le travail. Voilà sa chaussure.

Il couvre ses épaules d'une peau de chamois : il en attache une autre autour de sa ceinture, voilà son vêtement.

Il se frotte le visage & le col avec une terre d'un jaune foncé, qui en fait disparaître le coloris, hérisse sa barbe, ses cheveux : & , son poignard à la ceinture, un bâton à la main, ayant rempli de fruits une petite corbeille, il passe les barrières, & arrive jusqu'à la porte des tentes, sous lesquelles habitoient les esclaves de sa mère.

26 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

Là il trouve une pierre large & com mode, & son panier de fruits entre le jambes, il s'assied comme pour se reposer il feint même de dormir.

Plusieurs esclaves passent, mais il n voit point celle qu'il doit mettre dans sa confiance. Enfin elle se présente, il l'appelle par son nom, elle avoit été sa gouvernante. « Essecque ! » Tu me connois jeune homme ? dit la bonne vieille : oui répond Habib, & si vous voulez venir avec moi, derrière ce gros arbre, je vous dirai une nouvelle qui fera un grand plaisir à nos maîtres. Mettez ma corbeille dans votre tente, & si vous n'êtes pas content de ce que je vous dirai, elle & mes fruits seront pour vous. »

L'esclave, plus curieuse qu'avide, prend cependant les fruits, & va derrière l'arbre, qui, presque adossé à la tente, déroboit aux regards l'entretien qu'elle alloit avoir. « Voyons, dit-elle, jasons, qu'veux-tu me dire ? »

« Me promettez-vous, si ce que je vous dis vous fait trop de plaisir, de ne pas éclater, de ne pas faire le moindre bruit ? »

« Mais voyez l'enchanteur, dit la vieille

tu crois donc avoir la langue bien dorée ? Il n'y paroît ni à ton manteau , ni à ta chaussure : as-tu déjà fait crier bien des femmes , rien qu'en leur parlant ?

« Non , ma chère bonne. Si vous n'y prenez garde vous serez la première. Mais , dit la vieille , voyez ce vagabond , avec son panier de prunes , qui m'appelle sa bonne , & qui ne me déplaît pas ! finiras-tu de me faire ce gros plaisir , que je me lasse d'attendre ? — Vous aimiez bien ce pauvre Habib ? — & tu viens ici pour me faire pleurer ? — Au contraire : si vous l'aimiez , consolez-vous , il n'est pas mort.

« En lui disant cela , il lui tenoit les mains , & l'empêchoit de crier.

« Tais-toi ! Tais-toi , disoit-il , ma bonne : ne fais pas le moindre bruit , c'est moi-même qui suis Habib , Je te ferai voir le signe qui est à mon col , celui qui étoit à ma poitrine ; & je te chanterai la petite chanson que j'avois faite pour toi.

« Comment ? comment ? dit la bonne vieille , que le son de sa voix pénètre , & Habib lui ferme la bouche avec la main.

« Prends garde , tu feras mourir ma mère de surprise. Je viens pour tirer mon

père des mains de ses ennemis, & tu vas me faire manquer mon coup, s'ils savent que je suis ici.

« Tais-toi ! tais-toi ! contiens-toi, au nom de Dieu, ma bonne : indique-moi une tente où je puisse me cacher. Si je ne puis entrer par la porte, je me fourrerai par-dessous la muraille, & je t'indiquerai comment il faut t'y prendre, pour que la nouvelle de mon retour, qui fera donnée par toi, ne puisse occasionner aucune révolution, & demeure secrète entre nous quatre, cela est essentiel à la sûreté de tous tant que nous sommes. »

La bonne esclave a été comme suffoquée ; maintenant elle ne pourroit plus parler, car elle pleure, il n'y a personne dans sa tente, elle y introduit son cher élève ; là, après qu'il lui a fait une leçon sur la manière dont elle doit prévenir sa mère, il cherche à se cacher de manière à ne pouvoir être découvert, & sa bonne gouvernante va épier le moment de pouvoir parler à Yamira, qui ne quittoit presque pas Salamis.

Habib demeure seul, & réfléchit douloureusement, en comparant l'état redou-

table dans lequel étoit le camp de son père, & celui dans lequel il vient de le retrouver.

Il est diminué des trois quarts. Ce ne sont plus de simples barrières qui le ferment. Ce sont des palissades retranchées. Et si, dans ce qu'il a traversé, on paroît occupé de préparatifs militaires, c'est pour une guerre visiblement défensive.

Il est impossible d'imaginer quelle est l'impatience du héros d'embrasser, de consoler son père & sa mère, de pouvoir rendre la vue au respectable auteur de ses jours, & de se voir aux prises avec les ingrats & les lâches qui ont abusé de l'infirmité de leur souverain, pour se révolter & porter l'excès jusqu'à menacer sa liberté.

Heureusement, pour abrégér ces affligeantes réflexions, la bonne gouvernante doit bientôt revenir.

Le sommeil a fermé pour quelque temps les paupières de l'émir, & Yamira est rentrée dans sa propre tente, pour y prendre des rafraîchissemens & du repos.

La gouvernante la suit, & s'enferme avec elle. Madame, lui dit-elle, vous avez beaucoup de confiance dans mes rêves. U

30 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
y a long-temps que je n'en ai fait que de tristes, & malheureusement ils se sont trouvés vrais; mais celui que j'ai à vous raconter m'a rempli de consolation & d'espérance.

« Les vingt chevaliers qui avoient accompagné notre enfant dans le désert, ont été des lâches, puis des menteurs. Notre cher Habib n'est pas mort. Il se porte bien. J'ai baissé les signes qu'il a sur la poitrine & sur le bras.

« Et quand vous auriez baissé ces signes en rêve, dit Yamira, cela peut-il faire que les chevaliers soient des menteurs, & notre enfant vivant ?

« Oh, Madame ! répond la vieille, c'est que j'ai appuyé très-fort, & que lui m'a très-fort serrée contre son cœur qui battoit vivement. Ce n'étoit pas là le cœur d'un mort, Madame, je vous en assure. — Mais où, & quand avez-vous fait ce rêve ? Tout-à-l'heure, Madame, mais buvez cette coupe d'eau fraîche, & je vous en dirai davantage. »

Yamira a la complaisance de boire.
« Bon, dit la vieille, je ne risque rien maintenant à vous parler plus clair. Cou-

tenez-vous, Madame, pour ne point mourir de joie.

« Je n'ai point rêvé. J'ai vu, & tendrement embrassé notre véritable Habib. Il est arrivé ici, à ce qu'il appeloit sa petite maison de retraite, & voilà le panier de prunes qu'il m'en a rapporté; il est entré dans le camp déguisé en pauvre, le visage barbouillé de terre. Il ne veut point se faire connoître de personne, que de son père & de nous. » Cela, dit-il, est très-important pour le bien des affaires de son père, & vous savez que notre Habib est sage. Il faut faire comme il dit. »

Malgré la précaution du verre d'eau, Yamira fut bien saisie. Elle jette les yeux sur la corbeille dans laquelle sont les fruits, & ne peut dire que ces mots : Voilà des prunes de son jardin. Alors la gouvernante lui fait respirer quelques essences : remettez-vous, Madame, lui dit-elle, un grand bonheur va suivre, & nous récompenser de toutes nos souffrances; mon Habib me l'a dit, vous regarderez ce soir de tous vos yeux le ciel & n'y verrez pas une étoile qui ne soit pour nous. »

Mais où est-il? dit Yamira, un peu reve-

nue. — « Dans ma tente, derrière cette grande manne de joncs qui vous étoit arrivée pleine d'étoffes de Chiraz. Prenez du courage, recueillez vos forces, Madame, venez le voir où il est. Nous nous enfermerons avec lui, nous lui peignerons ses cheveux, lui laverons le visage, &c, ou je suis bien trompée, ou nous l'embrasserons plus beau que jamais. »

Yamira essaye ses forces. Elles ont pu la conduire jusques dans la tente de la bonne gouvernante. Là, après des précautions pour ne pouvoir être ni troublés, ni surpris, la manne est dérangée, & Habib tombe aux pieds de sa mère, assise sur le lit de la gouvernante; alors il faut avoir de nouveau recours aux effences, pour tirer la mère & le fils d'un évanouissement commun. »

Enfin tous les deux reviennent dans les bras l'un de l'autre. « Eh ! quelle grâce du ciel vous rend à nous, mon cher Habib ? dit Yamira. »

« Celle qui m'étoit promise par les étoiles, Madame : vous voyez devant vous l'heureux époux de Dorathil-goase, le roi des sept mers, l'instrument, quoiqu'indigne,

du grand Salomon, le vainqueur des ennemis de Dieu & de ses prophètes ; mais qui pleureroit sur toute cette fortune, s'il ne conduisoit pas avec lui le médecin qui doit rendre sur le champ la vue à son père. »

« Rendre la vue à mon cher Salamis ! s'écrie Yamira. » Oui ; Madame, répond Habib, & ce médecin est mon épouse, elle-même, chargée par les décrets du ciel d'opérer inmanquablement ce prodige. »

« Votre épouse ! répond encore Yamira, & où est-elle ? — « Dans la cabane de mon jardin. Elle y attend un habillement d'arabe. Vous en ferez chercher deux pour elle & pour moi, sous lesquels elle puisse déguiser son sexe, & moi n'être pas reconnu. »

« Il s'agit, Madame, sous les yeux de tout le camp, d'introduire auprès de mon père un médecin Arabe & son esclave : chargez celui de tous les écuyers de l'Emir en la discrétion du quel vous ayez le plus de confiance, de me fuivre avec trois mules jusqu'à ma petite retraite, où je vais me rendre sur le champ ; qu'il ait le soin de prévenir aux barrières, pour qu'elles lui soient ouvertes au retour.

34 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

« Vous annoncerez à vos esclaves que vous avez envoyé chercher un médecin, à qui il faut préparer une tente pour la nuit. Nous y arriverons au coucher du soleil, & vous n'attacherez que ma seule gouvernante à notre service.

« Jusques-là, Madame, préparez mon père par quelque fable qui relève ses espérances sur mon compte. Inspirez-lui de la confiance, pour un habile homme, qui ne demande qu'à voir ses yeux, qu'en approcher légèrement les doigts, & qui se flatte de lui rendre sur le champ la vue. Quant à moi, je ne me ferai connoître qu'après l'opération. »

On exécute tout ce qu'Habib a proposé, & il prend sur le champ le chemin de sa retraite, en précédant, sans parler, l'écuyer de son père. »

Quand ils approchent des palissades, il l'appelle par son nom. L'écuyer est frappé du son de la voix.

« Revenez de votre étonnement, lui dit-il, je viens de vous parler avec la voix d'Habib, parce que je suis Habib lui-même. Vous verrez où vous allez entrer, quelque chose qui pourra augmenter votre

surprise. C'est la reine mon épouse, préparez-vous à faire tout ce que nous vous ordonnerons pour le service de votre Émir, mon père. »

L'écuyer croyoit rêver. Mais le travail dont on le charge lui persuade bientôt qu'il n'est point enveloppé dans les illusions d'un songe.

Habib lui fait mettre sur le dos des deux mulets les armures & les équipages de cheval, venant d'Il'Haboul. Lui & Dorathilgoase ont pris leur déguisement.

Le jeune médecin est monté sur la meilleure des mules. Son esclave conduit, à pied, un des mulets chargés, l'écuyer est le conducteur de l'autre.

Les armures sont couvertes de peaux de lions & de tigres, qui servoient de meubles dans la cabane, & la petite troupe, à la nuit tombante, se présente, & est admise en-dedans des barrières du camp.

Pendant ce temps, Yamira & la gouvernante sont autour de Salamis, qui s'est réveillé. Elles l'abordent sur un ton moins triste qu'à l'ordinaire. Le bon Émir en paroît satisfait.

« Le ciel m'a humilié, leur dit-il; je

36 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
m'étois trop enorgueilli de ses bienfaits,
& il me les a tous retirés, pour que je con-
nusse mon néant. Je le bénis, oh ! ma chère
Yamira ! si je vous vois aussi résignée que
moi.

« Privé de ma gloire & de ma puis-
sance, de la jouissance de la lumière, je
pourrai braver jusqu'à l'esclavage dont on
me menace, dès que vous m'aidez à tout
supporter : mes lâches ennemis ne craignent
plus ma lance ; mais ils n'éviteront pas
celle du grand prophète, & nous serons
vengés ; il nous rejoindra à notre Habib,
& nous serons heureux. »

« Oh ! oui ! dit la gouvernante : après
le rêve que nous avons fait, Madame &
moi, je suis sûre que nous rejoindrons
notre Habib. »

Quel est ce rêve ? dit Salamis, & qui a
jamais entendu parler d'un rêve fait à deux ?

« Il est cependant fait à deux, dit la
gouvernante, & exactement pour l'une &
pour l'autre. Nous avons vu Habib ; il étoit
beau ; il étoit roi ; il avoit une reine belle
comme les houris. Il aimoit son père &
nous de toute la tendresse de son cœur ; il
comptoit venir ici se montrer à vous, &.... »

Se montrer à moi ! dit Salamis. Ce ne fera donc pas sur la terre ; mes yeux sont fermés pour toujours.

« Vous ferez peut-être, Seigneur, poursuivit la gouvernante, trompé très-agréablement à cet égard, on nous a annoncé un médecin unique. Dès que la prunelle de l'œil n'est pas éteinte, il rend la vue en un moment, & sans occasionner de douleur. — »

Je n'ai que trop été victime des empiriques & des astrologues. — « Celui-ci n'est ni l'un ni l'autre. Il offre de consigner mille pièces d'or, avant d'entreprendre. S'il n'a pas réussi, s'il a fait le moindre mal, il perd la somme. — Qu'on le fasse venir & consigner, dit Salamis. Je veux gagner mille pièces d'or, pour ceux de mes pauvres sujets à qui on a enlevé leurs troupeaux. Il ne m'en coûtera qu'un peu de patience, & l'homme sera puni de sa forfanterie. »

Cette complaisance de la part de Salamis étoit tout ce qu'Yamira pouvoit prétendre ; Habib & Dorathil-goase sont arrivés : introduits dans l'appartement de l'Émir, l'écuyer y dépose les armures, couvertes

38 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
des peaux dont elles avoient été enve-
loppées.

L'opération sur les yeux de l'Émir va se faire, mais les curieux, quels qu'ils soient, sont en défaut, on les a écartés. On a fait préparer un souper que la seule gouvernante doit servir, & l'écuyer est mis de garde à la porte de la tente, pour empêcher que personne en approche.

Yamira annonce à son époux la visite du médecin, & en même-temps lui remet à la main une bourse remplie d'or.

« Pesez-la, lui dit-elle, Émir, voyez si le gage que le médecin vous fait remettre est suffisant, emparez-vous-en pour en disposer, dans le cas où l'opération seroit manquée. »

Mais comme vous êtes souverain, il trouve que votre personne ne sauroit être compromise pour un prix aussi vil que celui-là, & pour établir une sorte de proportion, il vous prie de lui permettre d'engager sa tête.

« Ma chère Yamira, dit Salamis, ne me faites-vous pas rêver, comme vous avez fait tantôt, la gouvernante & vous ? Ceci seroit-il un rêve à trois ?

« J'espère, mon cher Émir, que ce sera bientôt un rêve à cinq, & le plus charmant, & le moins trompeur que nous puissions faire, mais voici le médecin.

« Approchez-vous, lui dit l'Émir. Est-il vrai que vous soyez sûr de me guérir? — Aussi sûr que je le suis de mon existence. — Vous avez la voix d'un ange & non celle d'un médecin. M'apporteriez-vous une grâce du ciel ; je n'en attends, & ne puis en attendre que de lui? — Vous vous trompez sur la nature de mon essence ; mais vous définissez bien ma commission. — Je ne fais ; mais vos paroles m'enchantent, & me remplissent d'espoir. Regardez mes yeux. — Je les vois. Trouvez bon que j'y touche, & que j'applique dessus les pouces de mes mains. — Je sens une chaleur agréable : . . . oh ! quelle douce sensation ! Il s'opère sûrement une espèce de révolution dans ma tête : elle se communique à tous mes nerfs, il me semble que mes organes & tout mon corps se raniment..... »

L'opération doit être faite, Seigneur, ouvrez les yeux sans crainte. Les rayons du soleil vous blesseront moins qu'ils ne l'aient jamais fait. —

40 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

Ciel ! je vois, s'écria le bon Émir ; & avant de rien regarder, il se précipita la face contre terre pour rendre grâce.

Il se relève, après avoir fait sa prière.
« Où est mon médecin ? dit-il dans une espèce de transport, où est le messager de Dieu ? — C'est moi qui le suis. — Créature céleste ! — Je ne suis point céleste, oh ! mon vertueux père ! je suis Dorathilgoase votre fille, à qui le sort vous avoit sacrifié ; je suis l'épouse de votre cher Habib. — Epouse d'Habib ! approchez-vous... Yamira ! soutenez-moi... mon fils est marié, est vivant ! où est-il ? — A vos genoux, dit Habib en s'y jetant. »

Oh ciel ! s'écrie Salamis, je sens que tu m'as rendu mes forces ; mais il m'en faut beaucoup pour soutenir l'excès de mon bonheur, & il demeure comme privé de sentiment entre les bras des jeunes époux.

« Mais ce n'est qu'une crise d'un moment, dont l'effet est de faciliter le passage à deux torrens de larmes de tendresse, qui cherchent à s'échapper de ses yeux. »

Elles se confondent bientôt avec celles qui coulent sur les joues de ses enfans, avec celles d'Yamira son épouse : & la

vieille gouvernante, emportée par la force de son attachement, a la confiance de venir y mêler les fiennes.

La nature usa de tous ses droits, & le sentiment de la tendresse suspendit pendant long-temps les mouvemens de la curiosité.

Enfin Yamira se rappelle qu'il faut prendre quelque nourriture, & la gouvernante, sur l'ordre qu'elle en a reçu, s'emploie pour le service. Le père est à table entre ses deux enfans, Yamira est vis-à-vis, jouissant d'un tableau formé par la réunion des objets de sa tendresse, parfaitement heureux.

Depuis long-temps sa respiration étoit gênée par des soupirs. Sa bouche ne s'ouvroit que pour articuler des plaintes. Elle avoit le cœur plongé dans l'amertume, l'esprit tourmenté par des frayeurs. Les pleurs qu'elle versoit étoient déchirantes : elle étoit morte à toute espèce de plaisir ; & vivante seulement pour sentir l'aiguillon de la douleur. Le malheur sembloit devoir marquer tous ses pas.

Tout vient de changer en un moment, & le torrent de larmes qu'elle verse est une délicieuse jouissance. Un enthousiasme

42 **SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,**
intérieur la faisit ; car ses lèvres savent en
arrêter l'expression.

« Ouvre-toi au plaisir , mon cœur , ce
n'est plus le temps de te resserrer contre
des impressions dont il falloit te défendre !
dans ce moment-ci , ouvre-toi , pour fournir
abondamment des pleurs.

« Quand je ne verfois pas une larme qui
ne dût m'arracher un cri de douleur , pen-
sois-je que je trouverois un jour tant de
plaisir à pleurer ?

« Oh rire ! tu es trompeur. Tu ne saurois
peindre le bonheur de l'ame. Tu ne tiens
en rien à la sensibilité. Vas-t-en marquer
la folle joie sur le visage des êtres inani-
més qui la cherchent. Eloigne-toi de ceux
qui savent goûter la douceur qu'on trouve
dans les larmes.

« Dorathil - goase ! Habib ! ah que les
vôtres sont belles ! comme elles honorent
les formes célestes de vos visages. »

Yamira eut continué à faire plus long-
temps des vers. Car la satisfaction qu'elle
gôûtoit lui rendoit tous les goûts de sa
jeunesse ; mais le tableau qui étoit devant
elle est dérangé. Le repas a été court , la
gouvernante s'est retirée , & il est temps

que Salamis apprenne de la bouche même de son fils , comment le ciel le lui a rendu.

Le jeune héros raconte son histoire , dès le premier instant où il partoît pour s'acheminer vers le Caucase , fait le tableau de la conduite des vingt chevaliers jusques au moment où ils l'abandonnèrent dans le désert , à la rigueur du climat , & exposé à la faim , à la soif & aux bêtes féroces.

Il dépeint naïvement ses travaux , jusqu'à sa faute impardonnable , selon lui , dans les cavernes qu'il lui avoit fallu traverser ; les suites qu'elle avoit eue.

Il passe à la rencontre , sans doute prédestinée , des filles de la mer , dont les secours lui avoient facilité tous ses travaux , & même en quelque façon sauvé la vie. Enfin il dépeignit le bonheur dont il avoit joui , au moment où le sort l'avoit réuni à sa chère Dorathil-goase.

Il en vient aux raisons qui , l'ayant ramené vers le Caucase , l'avoient mis dans le cas d'apprendre pour la première fois d'Il'Haboul le malheur & l'extrémité auxquels se trouvoient réduits son père , sa mère & sa tribu , & le parti qu'il avoit pris soudain de se rendre en Arabie.

44 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,

Salamis écouta tout sans l'interrompre , mais dès qu'il eut fini. « Ne pensez-vous pas , lui dit-il , mon fils à tirer vengeance des lâches chevaliers qui se sont résolus à consommer votre perte ? »

« Mon père , répond Habib , je crois cela fort inutile. Je les abandonne à leurs remords , & à la vengeance céleste ; de pareils monstres sont trop au-dessous de moi pour que je ne sois pas compromis dans la vengeance que je pourrois en tirer.

« Ce que vous dites est magnanime , répond Salamis , vous pensez comme un héros ; mais vous devez penser comme un roi.

« Vengeur né du crime , des scélérats ne peuvent être l'objet d'aucun ménagement.

« Vous le dirai-je ? depuis leur infâme trahison ; leur lâcheté , après la perte de ma vue , a été la cause de la désolation actuelle dans laquelle se trouve notre tribu , il n'y en a pas un qui ait osé faire face à l'ennemi.

« Ils se sont fouillés ici par je ne fais combien d'injustices. Le crime qu'ils ont commis , contre vous & moi , est resté dans leur cœur & y règne , & vous exposez la tribu en les laissant jouir de la vie.

« D'ailleurs, dès que vous allez paroître, leur félonie à notre égard sera manifeste, & vous en devez le sacrifice à la loi.

« J'ajouterois, si je ne savois combien vous êtes au-dessous de la crainte, qu'ils pourroient être pour nous de dangereux ennemis. »

Habib se laissa convaincre, il pria ensuite son père de l'instruire des détails de la révolution arrivée en Arabie, qu'il'Haboul n'avoit fait que lui annoncer, & dont en arrivant il avoit apperçu les tristes effets.

« Oh ! mon fils, reprit le vertueux Émir, je vous excite à la punition de monstres dont l'existence est pernicieuse à l'humanité, & quand je vous force à faire violence à votre caractère pour assurer le repos des hommes qui vous seront assujettis, qu'il m'est désagréable de faire de ceux-ci un tableau révoltant, qui puisse éloigner de votre cœur le sentiment de bienveillance à leur égard, qui doit animer le véritable musulman !

« Quand mes yeux eurent été privés de la clarté du jour ; quand les Arabes ne purent plus se flatter de triompher avec moi & par moi, je ne fus plus à leurs yeux.

46 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
qu'un vil fardeau sur la terre. Les Émirs
qui m'étoient soumis oublièrent qu'ils me
devoient leur élévation , chacun d'eux s'éloi-
gnant de moi. La dissention se mit entr'eux ,
& ils méprisèrent jusques à mes conseils.

« Ils étoient parvenus sous mes ordres ,
par les effets de mes travaux , de ma con-
duite & de mes exploits , à soumettre la
nombreuse & redoutable tribu de Kleb ,
toute composée d'infidelles , adorateurs du
soleil & des astres. Nous avions été forcés
de la réduire à l'esclavage , en lui impo-
sant un fort tribut qu'elle supportoit impa-
tiemment.

« Il s'est élevé parmi elle un guerrier
nommé Zir , homme d'une taille presque
démesurée , d'une force de corps extraor-
dinaire , ambitieux , factieux , entrepre-
nant , vaillant & cruel.

« Ce Zir a excité ses frères à la révolte ,
ils ont pris les armes ; tandis que les Émirs ,
divisés entr'eux , cherchoient à se disputer
les vains honneurs du commandement , il
les a vaincus , dispersés , a enlevé leurs
troupeaux , & ceux qu'il n'a pas entière-
ment soumis , sont errans dans les déserts
qui sont ici autour.

« Délivré des ennemis qui auroient pu l'inquiéter, le redoutable Zir s'est porté sur mon camp, pour accomplir la plus importante partie de son projet.

« La tribu de Benihelal, dont notre St. Prophète tira tant d'importans services, est la plus odieuse aux yeux des infidelles. Zir veut la soumettre à l'esclavage dont il a délivré la sienne, & en effacer s'il le peut la trace de dessus la terre.

« Jusqu'ici la situation favorable de notre camp, entre deux collines escarpées, la police que j'y fais observer, les moyens que je suggère pour rendre les attaques difficiles & les surprises impossibles, ont retardé ma défaite, mais nous nous consumons tous les jours, & ce qui nous reste de troupeaux trouve à peine de quoi subsister autour de nous.

« Nous étions, mon fils, sans votre arrivée, sans la grâce du ciel qui vient de me rendre la vue, dans l'attente de la mort, ou du plus humiliant de tous les esclavages.

« Si l'ennemi, qui connoît notre position, cesse d'essayer de nous forcer dans notre camp, chaque jour il se montre à notre barrière, & vient insulter, par des défis,

48 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

à la lâcheté de nos guerriers. Pas un, non, pas un des miens n'ose repousser ses insultes, il semble qu'il n'y ait plus dans la tribu de Benihelal que des enfans & des femmes. »

L'effet de ce récit fut déchirant pour le cœur d'Habib : son père abandonné, sa tribu avilie, étoient des idées insupportables pour lui. Mais l'abus révoltant que faisoit de la foiblesse des siens leur ennemi, le chef de la tribu de Kleb, le remplit de courroux.

« Oh ! mon père, dit-il, j'espère que les premiers rayons du soleil éclaireront des coups portés pour commencer notre vengeance.

« Sous ces peaux de tigre, qui n'ont point attiré vos regards, sont des armures de forme étrangère, que m'a données Il'Haboul, à mon dernier passage sur le Caucase. Votre écuyer me fera préparer un cheval de bataille, & j'irai à la barrière, recevoir le défi des insolens, s'ils y viennent.

S'ils ne se présentent pas, j'irai jusqu'aux tentes de Zir, pour le provoquer lui-même. »

« Et que seroit devenu Salamis, s'écria le généreux vieillard, s'il n'accompagnoit pas son
son

son fils dans une aussi noble entreprise ! voilà deux armures sous ces peaux de tigre. Est-ce pour ton épouse, ou pour la mienne, qu'on a envoyé celle-ci ? Est-il un de nos Arabes digne de la porter ? Qui d'entr'eux pourroit soulever cette lance ? »

En même-temps il brandissoit la lance en l'air, d'une manière à inspirer la terreur. Malgré son poids énorme, elle étoit entre ses mains comme un roseau dans celle d'un enfant. Oh ! Mahomet ! dit-il, tu viens de redonner deux chefs à ta chère tribu. Tu lui rendras la vaillance & la force !

Yamira & Dorathil-goase, au lieu de se livrer aux allarmes, jouissoient en voyant leurs époux s'aider réciproquement à se couvrir de leurs armes, & faire tour à tour des essais de leur poids & de leur trempe.

Quand ils se furent revêtus de ces armures, ils s'embrassèrent : « tu étois mon fils, dit Salamis : j'étois ton père. Aujourd'hui nous sommes frères & rivaux pour l'honneur.

« Pourquoi faut-il que nous n'ayons à combattre que contre des esclaves ? mais consolons-nous, puisqu'il s'agit de servir

56 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
notre grand prophète , nous trouverons
notre gloire dans la fienne.

« Alors Salamis envoie chercher son écuyer : prenez , lui dit-il , deux de mes meilleurs courriers , mettez - leur ce harnois , conduisez-les à votre tente. Tenez-les prêts pour le point du jour. C'est-là que nous irons les monter.

« Dieu m'a rendu mes forces avec la vue ; vous le voyez. Mon fils & moi irons demain matin recevoir le défi des faux chevaliers de l'armée de Zir.

« Quand nous sortirons de votre tente , vous pourrez nous suivre à quelque distance , & , si on vous demande dans le camp qui nous sommes ; ce sont , direz-vous , deux chevaliers étrangers , qui sont venus pour présenter leurs services à Salamis. »

L'écuyer se retire pour obéir aux ordres qui lui ont été donnés , & profite des ombres & du repos qui règnent dans le camp pour les mettre en exécution , sans être aperçu.

La garde qui veille autour des tentes de l'Émir voit entrer & sortir deux chevaux conduits par un homme , connu pour être

à Salamis, & ne fait pas le moindre mouvement.

Au lever de l'aurore, les deux guerriers tout armés, après avoir embrassé leurs épouses, sont sortis par un endroit qui n'étoit pas observé. Ils parviennent à la tente de l'écuyer, montent à cheval, & vont attendre en-dedans des barrières, que les guerriers, envoyés par 'Zir, viennent renouveler leurs bravades accoutumées.

Ils ne se font pas attendre. On en voit arriver six, armés de toutes pièces, & que suit une petite troupe, sans doute attachée à leur service, ils s'approchent des barrières du camp. Un d'entr'eux descend de cheval, & porte la parole à ceux qui la gardent.

« Gens d'Arabie, avez-vous perdu le sens, de vouloir rester ici ignominieusement enfermés, comme votre bétail que vous achevez de consommer ? comptez-vous y mourir de faim auprès d'un aveugle ? Les fers que nous vous offrons sont honorables ; nous les destinons aux plus vaillans peuples de la terre, &, en vous y soumettant, vous n'aurez qu'un sort commun. Empressez vous de les recevoir, & vous

52 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
aurez l'avantage d'être un des marche-pie
du trône du très-puissant Émir Zir, not
glorieux souverain. Quittez un vieillard in
puissant, qui ne sauroit partager avec vo
que l'infirmité, les besoins & la hont
Nous vous mêlerons dans nos tribus,
vous oublierez la honte de la vôtre. Qu
faites-vous auprès d'un homme si abandonné
qu'il ne lui reste pas un seul chevalier ca
pable de faire face au plus foible d'entr
les nôtres? »

« Tu en as menti, vil esclave d'un
esclave rebelle! dit Habib, sortant tout-à
coup de derrière la palissade, & il lance
de toute sa force un de ses gantelets contre
la visière de son casque.

« Voilà mon gage de bataille, dit Ha
bib, ose attendre, à pied ou à cheval, un
chevalier du grand Émir Salamis. »

En même-temps, le vaillant époux de
Dorathil-goase se lance par dessus la bar
rière & joint son adversaire, avant qu
celui-ci ait le temps de remonter à cheval
ni de prendre son bouclier.

Habib jette le sien, comme dédaignant
tout avantage, & le combat commence
sur le champ; mais il est bien vite terminé

Le fils de Salamis ne frappe pas un coup qui ne pénétre à travers l'armure de son adversaire, & il est étendu mort à ses pieds avant que les autres chevaliers de la tribu de Kleb soient arrivés pour donner du secours à leur compagnon d'armes.

Le premier arrivé, oubliant les lois de la guerre, fond sur Habib pour le renverser du coup de poitrail de son coursier : le vaillant fils de Salamis évite le choc, blesse mortellement son adversaire & le terrasse.

Salamis sort de la barrière, vient rencontrer le troisième & le terrasse ; son fils, à qui l'écuyer a amené son cheval, le joint, & tous deux s'élancent contre les trois guerriers qui restent de la tribu de Kleb.

Ceux-ci fuiroient si la présence de leurs gens ne leur en imposoit pas. Mais la terreur les a frappés : ils sont atterrés, & les terribles coups qu'on leur porte ne font que les achever.

* Salamis & son fils sont rentrés dans leur camp. Tout ce qui porte le nom de chevaliers, dans la tribu de Benihelal, les entoure à demi armés. Une joie mêlée de jalousie & de confusion couvre le visage de ces guerriers découragés. Ils veulent savoir

54 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
qui sont ceux qui viennent de se montrer
pour eux, avec autant d'assurance & d'in-
trépidité, & de remporter à deux contre
six une victoire aussi prompte, aussi inégale-
ment disputée.

Les deux héros ne lèvent point la visière
de leur casque. Ils s'inclinent honnêtement
devant ceux qui les comblent de louanges.
Leur bouche est muette, & l'écuyer qui
parle pour eux ne dit rien, sinon que ces
deux nobles & vaillans étrangers viennent
d'arriver pour offrir leurs services à l'Émir,
à la tente duquel ils demandent à être
conduits, pour se faire reconnoître & avouer
de lui.

Les deux héros remontent sur leurs cour-
siers, & prennent le chemin de la tente
de Salamis. L'écuyer les y précède, y
entre avant eux, comme pour les annoncer,
& un moment après ils sont mystérieuse-
ment introduits.

Ils y tombent dans les bras ouverts
d'Yamira & de Dorathil-goase. Le fer qui
les couvre semble s'amollir, & céder à la
force & à la tendresse des embrassemens.

Un chevalier vainqueur est un ravissant
objet pour sa Dame. Eh! que de titres

avoient ceux-ci aux plus douces, même aux plus emportées de toutes les caresses ! les deux couples heureux s'y livroient dans ce moment sans crainte ; mais l'amour, épuré par la vertu, va au-delà de toutes les bornes, sans jamais atteindre l'excès.

Nos héros sont défarmés par leurs épouses, & on leur sert un repas dont ils avoient besoin. Salamis apprend que sa tente est environnée de curieux de tous les ordres. Il leur fait dire, qu'ayant mal passé la nuit, il a besoin de repos. En même-temps il ordonne qu'on publie dans tout le camp, qu'il tiendra conseil avec toute sa chevalerie après la prière de midi.

Le bruit de l'arrivée du médecin qui devoit opérer sur les yeux s'étoit répandu ; mais cet homme & son esclave avoient disparu : & on pensoit que l'Émir, n'ayant pas pris de confiance dans l'opération qu'on lui avoit proposée, avoit renvoyé brusquement l'homme qui étoit venu s'offrir pour la tenter.

D'un autre côté, chacun se demandoit à quelle heure, & par quelle barrière deux chevaliers armés de toutes pièces avoient pu s'introduire dans un camp fermé ; pé-

nétrer jusques dans le quartier de l'Émir, sans être apperçu de personne, pas même de la garde.

Tandis qu'on se livre aux conjectures sur ces deux événemens, Salamis, Yamira, Habib & Dorathil-goase goûtent les charmes d'un repos qui leur étoit absolument nécessaire, tout ce qui doit entrer au conseil annoncé se prépare à y voir éclore une nouveauté, de quelque espèce qu'elle doive être, & personne ne néglige de s'y trouver à l'heure indiquée.

Salamis reçoit ses chevaliers, assis sur son sofa, la main appuyée sur son front, pour ne pas laisser voir le feu nouvellement ranimé de ses regards.

Dès que l'assemblée est complète & que chacun a pris séance, il prend la parole. « Emirs & chevaliers, qui faisiez la gloire de la tribu de Benihelal, avant qu'elle eût encouru le courroux du grand Prophète, je ne me flattois pas d'être jamais instruit du sujet qui a attiré sur nous tant de revers, n'y d'en voir cesser les affligeans progrès.

» Toujours mettant mon espérance en Dieu, je me suis résigné à sa volonté, &

il vient de me la faire connoître , en même temps qu'il m'a révélé le crime affreux dont quelques enfans de cette tribu se sont rendus coupables ; ils ont irrité le ciel , au point d'attirer sur nous les fléaux dont nous avons été les victimes.

» Oh Émirs ! & surtout , vous chevaliers Arabes qui m'écoutez ! vous recélez parmi vous des cœurs lâches & faux , des ames qui se sont noircies par la plus haute de toutes les trahisons , par la plus criminelle de toutes les félonies.

» Du moment qu'ils s'en sont rendus coupables , Mahomet a détourné ses regards de nous ; le ciel s'est renversé , les étoiles sont devenues nos ennemies , & nous avons été abandonnés aux infidelles.

« Moi , quoiqu'innocent , mais votre chef , j'ai été frappé d'aveuglement , pour que , tombé dans l'impuissance d'agir , je visse dédaigner jusqu'à mes conseils. La confiance dans vos propres forces vous a été retirée ; vous n'avez plus osé faire face à l'ennemi : vous en êtes devenus la risée ; & ceux qui attendoient tout autrefois de la puissance de leurs efforts , ont senti plier

— leurs jarrets sous eux, & se font cachés derrière des retranchemens.

» Les tribus qui nous étoient soumises se sont séparées de nous, sans pouvoir éviter la contagion des maux attirés par le crime sur les tentes des Arabes; leurs ennemis, aussi peu courageux que nous, mais plus imprudens encore, divisés entr'eux, ont laissé tomber leurs frères sous le cimeterre de leurs esclaves révoltés; & ceux qui n'ont point cherché des avantages dans la rebellion, ont été implorer dans les plus affreux déserts la misérable ressource d'une ignoble sûreté.

» Nos malheurs, arrivés presque au comble, ont enfin attiré sur nous des regards de compassion, & la justice divine n'attend plus de nous que la punition du crime, qu'elle poursuit à regret sur des peuples innocens, pour la renvoyer sur le camp ennemi.

» Consentez-vous à livrer sur le champ à la punition qu'ils méritent, ceux qui vont être convaincus d'avoir attiré, sur les fidèles Musulmans de l'Arabie, les malheurs affreux par lesquels ils viennent d'être dé-solés? »

L'Émir avoit prononcé ce discours avec un ton de fermeté, d'autorité, qu'on n'attendoit pas de l'état d'abattement dans lequel on le supposoit; l'assemblée en resta dans l'étonnement; quelques regards s'abaissèrent vers la terre, mais un vœu unanime, en apparence, déclare que le crime horrible dont le ciel poursuit la vengeance doit être puni sur le champ, aux dépens de la vie de ceux qui auront été convaincus de l'avoir commis.

« On veut des preuves, dit l'Émir, en se levant, & faisant sortir Habib de derrière un rideau qui le tenoit caché : Paroissez, mon fils, venez convaincre dix-neuf chevaliers qui sont ici de la fausseté des rapports qu'ils ont fait de votre mort, à moi & à toute la tribu. »

Puis s'adressant aux coupables. « Lâches & cruels imposteurs, osez disconvenir que, choisis de préférence, & chargés par moi de garder & de défendre votre prince; passant de la pusillanimité au crime, résolutes de l'abandonner, pour vous mettre à l'abri de la honte de notre vengeance, & vous le quittâtes après l'avoir privé de toute espèce de ressources pendant son sommeil,

60 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
lui enlevant jusqu'à ses armes, le livrant
tout à la fois à la faim, à la soif, à la
fureur des élémens, & à la rage des bêtes
féroces ! »

Habib se montre, les chevaliers coupables demeurent comme frappés de la foudre, & Salamis continue de parler.

« Chevaliers de la tribu de Benihelal, le jugement & l'exécution de ces criminels vous regardent. C'est à vous de venger tous les enfans de Mahomet, sur ceux qui ont apporté le déshonneur dans le cœur de sa tribu favorite, & attiré les verges du ciel sur elle & sur toutes les autres. »

Les coupables ne proférèrent pas un mot ; qu'eussent-ils pu alléguer pour leur défense ? Sur le champ on les entoure, on les lie, on leur fait arracher leur armure pièce à pièce. Les bourreaux s'emparent d'eux, les conduisent hors du camp, où le sabre fait voler leurs têtes ; leurs corps restent abandonnés en proie aux bêtes féroces.

Rabir avoit été préservé de l'infamie de ce supplice par la mort, qui l'avoit enlevé peu après son retour ; l'idée du crime auquel il avoit consenti ne lui avoit pas laissé de repos, & avoit occasionné son trépas,

qu'en toute autre occasion on auroit dû regarder comme prématuré.

Après avoir rendu à leurs souverains la justice qui dépendoit d'eux, les chevaliers s'empresèrent de venir témoigner leur joie du retour d'Habib.

Pendant que Salamis leur avoit parlé, l'importance de son discours avoit entièrement captivé leur attention, & ne leur avoit pas permis de remarquer le feu qui brilloit dans ses regards.

A leur retour, Salamis leur adresse à tous la parole l'un après l'autre, & ils reconnoissent avec surprise qu'il a recouvré la vue. « Vous devez, leur dit l'Émir, avoir ouï parler d'un médecin qu'on a introduit auprès de moi par la grâce de Dieu & de son prophète; son secret a réussi, mais ce n'est pas la seule faveur que nous ayons reçue.

« La victoire qui nous a été accordée ce matin à mon fils & à moi, est le gage de toutes celles que nous devons attendre; vaillans Arabes! la tache du crime n'est plus sur vous. Reprenez, avec votre confiance dans vos forces, toute votre bravoure & votre zèle accoutumés; préparez-


62 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,

vous à marcher vers les tentes de Zir. Je ne veux avec moi que ma chevalerie ; le reste de mes guerriers restera à la garde des troupeaux, dans les pâturages éloignés où je veux qu'on les conduise ; on fera bonne garde dans le camp.

» Qu'on fasse avertir celles de nos tribus, errantes dans le désert, que la frayeur habitera demain sous les tentes de nos ennemis, & qu'elle doit être bannie du cœur de tous ceux qui se réuniront sous l'étendard de Salamis.

» En attendant que nous ayons pu réunir des forces véritablement importantes, dont l'appareil puisse jeter le découragement dans le cœur de nos ennemis, & nous épargner le chagrin de leur faire une guerre trop sanglante ; jouissez & faites jouir avec moi, s'il se peut, tout ce qui reste d'Arabes soumis au culte du vrai Dieu, des faveurs que je viens d'en recevoir.

» Le retour d'Habib & le bonheur d'avoir recouvré la vue ne sont pas les seules qui m'aient été faites : c'est la reine des sept mers, qui sont à l'extrémité de l'Orient ; c'est Dorathil-goase, l'épouse que les étoiles avoient promise à mon fils, que le ciel



a chargé de venir ici me rendre , avec la force de mes plus belles années , la faculté d'élever vers le firmament mes yeux dégagés des ténèbres qui les avoient obscurcis.

» Que la nouvelle en rétentisse dans toutes les contrées soumises aux lois de l'Alcoran , pour que grâces en soient rendues à Dieu & à son prophète.

» Qu'on ordonne partout des fêtes religieuses. Ce ne sont point les corps , ce sont les ames qui doivent jouir du retour des bénédictions sur nous , annoncées par des grâces , aussi singulières , par d'aussi étonnantes merveilles.

» Que les transports de notre reconnaissance éclatent , & que le bruit en rétentisse dans les tentes de Zir , & ébranle tous les cœurs qui lui restoient affectionnés.»

Les actions de grâce sont unanimement & publiquement rendues dans tout le camp de Salamis , avec la solennité & l'éclat dont sa position les rend susceptibles.

Dorathil-goase reçoit les respects & les hommages de toute la tribu de Benihelal , & le camp rétentit des acclamations de

64 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
joie, qui se mêlent au bruit occasionné par
les fêtes & les réjouissances.

Le camp de Salamis a pris l'apparence
de la plus grande prospérité. Les nouvelles
heureuses se sont répandues, & y attirent
successivement les chevaliers des autres tri-
bus, que le malheur en avoit écartés.

Salamis les reçoit, & engage Habib &
son épouse à les accueillir avec bonté ; lui-
même va au-devant de leurs excuses & leur
en épargne la confusion, en rejetant sur
le châtiment du ciel la conduite qu'on a
tenue à son égard. En quinze jours de
temps, l'Emir se voit entouré d'une nom-
breuse chevalerie, ardente à réparer, par
des faits d'armes, la honte dont la défection
d'un côté, & l'inaction de l'autre, les avoit
couverts.

Zir ne peut ignorer cette révolution, la
défaite de ses six guerriers l'y avoit pré-
paré ; trois d'entr'eux sont restés morts sur
le champ de bataille, trois sont prisonniers
dans le camp de Salamis : ceux-ci font
passer dans leur tribu les nouvelles qui
percent jusques dans leur prison, & Zir
passe d'un étonnement à un autre, en ap-
prenant avec la guérison subite de Salamis,

le retour d'Habib, avec une reine dont il est devenu l'époux.

Il voit quels sont les deux guerriers qui ont combattu contre ses chevaliers, & il se reproche de ne s'être point présenté lui-même aux barrières de son ennemi, pour y soutenir un choc dans lequel les siens avoient eu tant de désavantage.

L'opinion qu'il a de lui-même lui persuade qu'il en fût sorti vainqueur ; mais il se propose de réparer le déshonneur qui en réjaillit sur ses armes, en allant défier Salamis à la tête du camp de cet Emir.

Yemana sa sœur, princesse belle & sage, quoiqu'elle présume des forces plus qu'humaines & du courage de son frère, n'est pas de son avis.

« Mon frère, lui dit-elle, vous regardez peut-être mon sentiment comme une suite de mon attachement à des principes qui ne sont pas les vôtres ; quelles qu'aient été les forces de celui que nous avons appelé si long-temps le grand Salamis, si je donnois quelque chose à la fortune, je vous croirois fait pour la forcer à balancer entre vous deux, mais j'attribue beaucoup aux astres.

» Leurs malignes influences avoient ac-

66 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
cablé la tribu de Benihelal; elle & toutes
celles qui lui étoient soumises vous ont été
comme abandonnées, & vous avez vaincu.

» Mais, mon frère, le ciel tourne, &
l'influence des astres tourne avec lui.

» On fait qu'un malheur est presque tou-
jours suivi d'un autre; on raisonne sur un
bonheur qui ne vient jamais seul, & jamais,
pour en trouver la raison, on ne remonte à
sa véritable cause.

» Calculez maintenant les événemens
heureux, tenant presque du prodige, qui
viennent d'être accumulés en faveur de vos
ennemis, & pensez aux moyens d'assurer
avec votre sort, celui de la tribu de Kleb;
dont vous seul faites les véritables forces,
sans compromettre votre gloire. »

» J'y penserai, ma sœur, répond Zir,
quand j'aurai remporté l'avantage sur Sa-
lami; sa gloire m'importune plus que sa
puissance; je l'ai vue atterré, & il renaît
de ses cendres.

» Il élève un fils, pour mettre, s'il le
peut, un obstacle de plus à l'étendue de ma
réputation.

» L'Arabie entière devient trop étroite
pour moi; jugez si j'y puis supporter l'idée

de deux rivaux : ma sœur, vos astres prendront le parti qu'ils voudront, mais s'ils me sont contraires je les ferai pâlir de crainte pour les champions qu'ils m'auront préféré. »

Pendant qu'Yemana & son frère s'entretenoient ainsi, l'Emir Salamis, à la tête de ses vassaux, avançoit vers les tentes de la tribu de Kleb, qui n'étoient qu'à trois lieues d'éloignement des siennes.

Cet espace est bientôt franchi ; Zir, prévenu de cette marche, a fait sortir ses guerriers dans un nombre à peu près égal, & les deux armées ne sont plus qu'un peu au-delà de la portée de l'arc.

Zir, reconnoissable par sa taille, fait manéger orgueilleusement son cheval en avant de ses escadrons. Salamis veut s'avancer pour le défier & le combattre. « Non ! mon père, non ! dit le jeune guerrier : le ciel, en me conservant, en me renvoyant vers vous, m'a commis le soin de votre vengeance. »

» Vous êtes trop jeune, Habib, répond ce père tendre, vos membres n'ont pas encore acquis toute la force nécessaire,

68 **SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,**
pour que vous puissiez vous mesurer avec
un géant. »

Ah ! dit Dorathil-goase , notre vaillant
père ! vous douteriez que le héros que vous
avez engendré ne fût pas digne de vous !
reposez-vous sur la gloire que vous avez
acquise , chargez mon Habib de votre que-
relle , & vous verrez qu'il n'y a point de
géans pour lui.

Les supplications d'Habib , d'Yamira &
de Dorathil-goase ont enfin engagé le
vaillant Émir à céder le pas d'honneur à
son fils.

Habib quitte la lance à la mode des
Parthes , en prend une arabe , pour se
conformer à la manière dont son ennemi
est armé , il s'avance au pas de son cheval ,
& la visière haute , il lache le cri de défi.

Zir s'avance , & prenant un ton d'ironie.
« Vous avez , dit-il , le son de la voix bien
argentin , ne seriez-vous pas une femme ?
» 'Tu me connoîtras pour ce que je suis »
répond fièrement Habib.

» Ah ! je vous reconnois , mon bel en-
fant ! Je vous ai vu sur les genoux d'Yamira ,
vous étiez plein de gentillesse ; votre père
ne vous envoie pas pour vous battre contre

moi; on doit savoir que j'aime la jeunesse, allez lui dire que je l'attends & que je ne me mesure qu'avec des hommes. »

» Mon père, réplique Habib, n'est pas fait pour se battre avec un esclave révolté; j'appris sur les genoux de ma mère à mépriser les insclens. »

» Mais, jeune homme, je vais faire prendre une seconde fois le deuil à votre mère, & il faut penser qu'elle ne le quittera plus; allez, vous dis-je, chercher votre père; quelque vain qu'il puisse être de ses anciens triomphes, est-ce que le trophée de mes armes, s'il peut le rassembler, n'orneroit pas assez magnifiquement le dehors de sa tente? »

» Je t'ai déjà dit, esclave, que mon père ne peut te faire l'honneur d'accepter ton défi. Tu as été trente fois mené au combat en chantant les victoires qu'il avoit remportées sur des gens plus valeureux que toi: ta défaite n'ajouterait rien à sa gloire. Tu n'auras pas la peine d'envoyer un habillement de deuil à ma mère. Je ne saurois faire un semblable présent à la tienne. On fait que tu ne la connus jamais; mais

70 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
j'en promets un bien ample à ta sœur
Yemana. »

« Téméraire, dit Zir, en se démenant sur son cheval. J'ai été mené au combat au chant des victoires de ton père ; la tribu de Kleb étoit esclave, & on force des esclaves à chanter ; & ta mère, ton aventurière, ta reine, trouvée dans les déserts, chanteront demain la mienne, elles porteront mes fers, fléchiront sous mes volontés, ou j'abreuverai de leur sang la même terre que le tien & celui de ton père auront désaltéré » : en disant cela il lance de toute sa force sa lance contre Habib.

Le jeune guerrier prévoyoit où le coup devoit porter. Il fait faire un mouvement prompt à son cheval, s'efface aussi vivement, & la lance le dépasse & va tomber à trente pas.

Habib joint Zir, la lance haute. « Tu as, lui dit-il, osé prononcer le nom de ma mère & de mon épouse, tu les as insultées, comme un lâche fait les femmes ? Ta sœur est bien foible, elle le sera encore plus après ta mort, & cela lui donne toutes sortes de droit à ma compassion ; puis,

lui frappant sur l'épaule trois petits coups de sa lance, il lui dit, vas chercher ton arme où ta mal-adresse te l'a fait jeter ; que ne l'attaches-tu à ton poignet , puisque tu es si peu mesuré dans tes coups ? armé , je te méprise ; désarmé , tu es pour moi un objet de dérision. Zir , outré de rage , court à son arme , la ramasse , & revient sur Habib , en la lançant contre lui de toute la force que la fureur pouvoit ajouter à sa vigueur naturelle , qui passoit pour démesurée.

Habib , par le mouvement le plus adroit , dérobe son corps , en passant sa jambe sous celui de son cheval. Le coup vient en rasant à demi pied de la selle , & le fer de la lance va percer un tronc d'arbre à quelques pas de-là.

Alors Habib laisse tomber sa propre lance , & Zir devenu plus furieux d'un ménagement qu'il regarde comme une preuve de mépris , tire son cimeterre , & en fait tomber sur le corps de son adversaire une grêle de coups sans les mesurer.

Ici les forces des deux champions pouvoient être égales. Mais il n'y en avoit ni dans le sang froid , ni dans l'adresse. Tous

72 **SUITE DES VILLE ET UNE NUITS,**
les corps de Zir sont prévus & parés
tandis que son adversaire n'en frappe pas
un qui n'emporte quelque pièce de la forte
armure de Zir : elle offre le passage au fer
de tous côtés , & au moment que celui-ci
lève le bras sur le fils de Salamis pour le
frapper , un revers , parti de la main du
jeune héros , le prévient , & lui coupe le
poignet ; alors Zir veut chercher son salut
dans la fuite , mais sa tête , d'un second
revers , tombe aux pieds de son vainqueur.

Les deux camps , & même les femmes ,
avoient été témoins du combat d'Habib &
de Zir. La chevalerie des deux partis avoit
écouté & suivi des yeux , avec un senti-
ment d'admiration , les discours , les ac-
tions , les procédés du vaillant fils de Sa-
lamis. « Quelle franchise ! disoit-on , quelle
modération ! que de retenue ! que d'adresse !
que de forces & de grâces unies ensemble !
rien ne doit résister à ce héros. »

Mais s'il n'y avoit pas de partage dans
la manière de juger du combat , les mou-
vemens qu'en occasionnoit l'issue , étoient
bien différens.

La tribu de Kleb est consternée , elle se
regarde comme vaincue dans un seul homme ,
&

& par un seul guerrier. Tous les chevaliers rentrent comme de concert dans le camp , pour s'occuper des moyens de soustraire leurs meilleurs effets au pillage , suite nécessaire d'une entière défaite , à laquelle ils se voient exposés.

Le peuple se répand déjà par pelotons dans la campagne , s'occupant des moyens d'échapper par la fuite à un esclavage plus dur que celui auquel ils avoient cherché à se soustraire. Du côté de Salamis , le corps qu'il commande s'ébranle en bon ordre , pour se mettre en état de profiter de l'avantage que vient de remporter le fils de son Emir , & du désordre qu'on apperçoit.

Pour Habib , plein de confiance dans sa fortune , ses forces & son courage , il entre dans le camp de la tribu de Kleb à la suite des guerriers , dont pas un ne se retourne pour lui faire tête , & se fait conduire à la tente de la princesse Yemana.

La princesse , accompagnée de cinquante gardes attachés à sa personne , avoit vu de loin le combat , montée sur un *hodage* (1)

(1) *Hodage*. Les femmes montent des chameaux femelles dont le nom est *betnacka* : on roule sur leur

74 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
commode & élevé, qu'on avoit arrangé sur
son *hetnacka*.

A peine eut-elle vu son frère étendu
sur la poussière, qu'elle reprit la route du
camp; elle se rapprocha de sa tente pour
y prendre des effets qui lui étoient précieux.

Elle les recevoit de la main des siens,
lorsqu'Habib arrive auprès d'elle. La garde
dont elle étoit environnée se mettoit en
mouvement pour la défendre.

« Qui êtes-vous, lui dit-elle, pour ré-
sister au vainqueur de mon frère, au favori
du ciel? préservez votre vie, que vous
auriez vainement compromise. J'aime mieux
être son esclave volontairement, que prin-
cesse subjuguée par la force.

Puis se retournant du côté d'Habib :
« Vaillant Emir, lui dit-elle, celui qui a
renversé le cédre dédaignera d'étendre ses
coups jusqu'à la plus foible des branches
de l'arbre majestueux qu'il vient d'abattre; »
en même temps elle descend de son *hetnaka*,
soutenue par ses écuyers, & vient prendre

des des tapis en rond, au milieu desquels se trouve
une place commode pour la dame & son esclave. Cela
s'appelle *kodage*.

la main d'Habib , en lui disant : « prince ! vous voyez une femme éplorée & confiante dans vos vertus , qui vient se rendre à votre discrétion. »

Le héros l'accueille avec des témoignages de respect. « Jamais , lui répondit-il , madame , le fils de Salamis n'apprit de son magnanime père à abuser du malheur d'une femme ; je vous rends votre état en son nom , & je me flatte d'en être applaudi. Vous êtes libre , madame , & princesse sur toute votre tribu : faite pour gouverner ce peuple - ci , guérissez-le de son inquiétude , éclairez-le sur ses devoirs , & mon père , je le dis avec enthousiasme , vertueux Musulman , n'aspire qu'à faire le bonheur de ses sujets : même de ceux qui se sont par aveuglement révoltés contre lui.

« Aidez - moi , madame , à arrêter le désordre que je vois ici , il favoriseroit le pillage , que je veux empêcher ; ordonnez à votre garde , tandis que je vais vous en servir moi-même , de rappeler autour de vous & vos gens de guerre , & jusqu'aux femmes que la frayeur force de s'en écarter ; commandez en maîtresse , & que vos tentes reprennent leur lustre , leur dignité , avec

76 **SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,**
tous ces ornemens dont on s'empresse de
les dépouiller.

Yemana, confuse d'un procédé aussi héroïque, mais moins surprise qu'une autre, parce qu'elle avoit l'ame élevée, prend le ton de souveraine, comme Habib vient de l'autoriser à le faire, & donne tous les ordres nécessaires au rétablissement de la tranquillité dans son camp.

Des guerriers de la troupe commandée par Salamis, & qui précèdent le corps, arrivent auprès de leur jeune sultan, il en place auprès d'Yemana, il envoie les autres pour empêcher le pillage, & en faire dépouiller ceux des siens qu'on en trouveroit chargés. Salamis voit les pelotons épars de la tribu de Kleb venir paisiblement se ranger sous leurs tentes, au moment où il va donner des ordres pour qu'on les poursuive.

Il apprend que c'est l'effet du bon ordre établi par son fils, il entre dans le camp vaincu, avec Yamira & Dorathil-goase, & est conduit aux tentes d'Yemana. Quand la princesse de Kleb les voit arriver, elle se lève pour aller au-devant d'elles & de l'Emir, d'un air de suppliante; mais Habib

l'empêche de s'abaisser, il va au-devant de son père.

» Oh ! mon glorieux souverain, lui dit-il, j'ai promis vos bontés à Yemana, princesse de la tribu de Kleb, elle a toutes les grandes qualités nécessaires pour la gouverner ; si son frère s'écarta de son devoir & nous offensa, elle n'y eut jamais la moindre part, & je puis dire qu'elle reclame vos bontés avec tant de grâces, que je les lui ai promises pour vous, & au nom de ma mère & de ma chère Dorathil-goase. »

Avantageusement prévenu en faveur d'Yemana, Salamis applaudit à tout ce qu'avoit fait son fils en faveur de cette princesse ; il savoit qu'elle n'avoit aucun des défauts de son frère, & qu'elle étoit même disposée à se soumettre aux lois prescrites par l'Alcoran.

« Je ratifie, lui dit-il, avec joie, madame, tout ce que mon fils a fait en votre faveur, & vous crois tellement au-dessus de cette grâce, que je chercherai à y ajouter s'il est possible. En même temps Yamira & Dorathil-goase embrassent la nouvelle princesse de Kleb, avec les démonstrations de l'affection la plus sincère. »

On voudroit pouvoir la ramener aux

78 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
tentes de Benihelal, pour lui faire oublier
par des caresses la perte d'un frère auquel
elle étoit attachée, mais il faut qu'elle
donne ordre à ses obsèques, qu'elle prati-
que les cérémonies extérieures de deuil,
en usage dans sa tribu, & donne des soins
pour le rétablissement de l'ordre parmi les
siens; puisqu'elle demeure chargée de le
maintenir.

Habib, pour la seconder dans ces devoirs,
laisse à ses ordres cent chevaliers; & le
vénérable Emir, après avoir pris congé
d'elle, retourne avec sa famille aux tentes
de Benihelal, où il est reçu avec des chants
de triomphe.

On entendoit retentir de tous côtés le
nom d'Habib dans des chants, dont la vic-
toire sur 'Zir étoit le sujet.

« Mais, qu'a donc fait mon époux, »
disoit Dorathil-goase, qu'on n'ait pas dû
attendre du fils du grand Salamis? Peuples!
vous vous méprenez: quand vous mangez
un excellent fruit, il faut en le goûtant,
rapporter vos éloges à l'arbre qui l'a pro-
duit. » On ne vit que fêtes & réjouissances:
pendant dix jours dans le camp de Benihelal;
les Arabes, écartés par la crainte de tom-

ber sous la tyrannie de Zir, sont réunis autour de leur ancien Emir : leurs camps se sont rapprochés de lui, il est de nouveau à la tête de soixante-fix tribus, & le ciel qui lui a rendu son ancienne vigueur, l'a mis en état de leur commander avec plus d'autorité que jamais.

Au bout de dix jours de fêtes, Yemana, à la tête des principaux de sa tribu, vint rendre ses hommages à son souverain ; elle étoit encore couverte de deuil & n'en paroïssoit que plus belle ; elle fut reçue par l'Emir & par Habib avec tous les égards dûs à son sexe & à sa qualité, & par Yamira & Dorathil - goase avec toutes les grâces du plus vif intérêt & de la franchise.

Salamis avoit un neveu, fils de son frère, nommé Saphé, jeune guerrier de la plus grande espérance ; l'Emir conçoit le dessein de le donner pour époux à Yemana, en le faisant Emir de Kleb. Yemana accepte de sa part avec reconnoissance ce nouveau bienfait, & la remise du tribut annuel, est le présent de noces.


De nouvelles réjouissances suivirent cette union qui ôtoit toute apparence d'esclavage à la tribu de Kleb ; les chevaliers qui

30 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
avoient suivi leur princesse étoient dans l'étonnement d'une grâce aussi peu attendue.

« C'est ainsi , leur disoit leur nouvelle souveraine , qu'un véritable Musulman se venge , & dès ce jour ses sujets montrèrent moins d'éloignement pour une loi qui engage à faire des actes aussi vertueux ; désormais la tribu de Kleb renoncera à l'ignorance & à la férocité ; on y cessera d'admirer les héros tels que Zir , dont tout le mérite est dans la force & la violence , & qui croient qu'on ne peut être grand qu'autant qu'on est redouté. Lorsqu'Yemana & son nouvel époux se furent retirés dans leurs camps , Dorathil-goase & Habib sentirent quelque impatience de retourner dans leurs états , pour y donner des secours à leurs peuples , à peine tranquillisés depuis la défaite d'Abarikaff.

Salamis étoit trop bon juge des devoirs d'un souverain , pour ne pas entrer dans leurs vues , & exiger d'eux le sacrifice du bonheur de leurs peuples à sa propre satisfaction.

Le départ d'Habib & de son épouse est arrêté , ils doivent retourner dans la petite demeure solitaire , & en partir secrètement



par le même moyen qui les y a conduits.

Salamis & Yamira voudroient les accompagner pour les perdre plus tard de vue ; mais ils attireroient trop de regards, & il y a bien des choses qu'il faut que le peuple ignore ; il se passionne pour celles qui sont extraordinaires & perd de vue ses devoirs.

Les jeunes époux se séparent les larmes aux yeux du vertueux mari & de son épouse, & après être convenus des moyens dont ils useroient pour entretenir un commerce qui leur rendît à tous quatre la séparation supportable, ils montent sur un chameau, & conduits par l'écuyer de confiance, ils se rendent dans la petite habitation solitaire ; d'où, le lendemain avant le jour, le Roch reprit son vol vers les hauteurs du Caucase.

Ils reverront leur fidelle Il'Haboul & le combleront de joie, par le récit de leurs heureuses aventures. Habib ira reporter le talisman qu'il a pris dans le trésor de Salomon.

A son entrée, dans cet endroit mystérieux, un hiéroglyphe qu'il n'avoit pas remarqué attire ses regards & le jette dans une profonde méditation ; voici les figures de l'em-

blême ; sur un ciel pur & très-brillant de lumière, un aigle paroît s'élancer jusqu'au disque du soleil ; tandis que sur la terre une couleuvre, en rampant, s'est élevée jusqu'au nid de l'oiseau & en dévore les œufs.

Habib revient pensif vers son instituteur, & lui rend l'image qui vient d'attirer ses regards & d'attacher son esprit.

» Vous me faites le tableau, dit Il'Haboul ; mais il faut en trouver le sens. Je crois l'avoir pénétré, dit Habib : voici ce que cela me représente.

» En s'élevant trop, on court risque d'être aveuglé par sa prospérité, & de perdre de vue ses véritables intérêts. »

Je reconnois mon ancien élève, dit Il'Haboul ; il ne passera jamais, sans en retirer quelque fruit, la porte qui renferme les trésors de Salomon : quel dommage qu'on n'y apprenne les vérités qu'une après l'autre, faute de pouvoir les prendre d'assez haut !

Après que les deux époux eurent donné deux jours à l'amitié auprès du respectable concierge du Prophète, le Roch reprit le chemin de l'isle Blanche, puis de l'isle Jaune ; où, par les soins du vieux génie

Ilbalthis, on commençoit à appercevoir des marques de prospérité.

Les deux époux se trouvent enfin dans la petite cour de la Dame aux beaux cheveux & de Dalisha ; tout y respiroit l'abondance ; les deux filles de la mer y avoient été conduites , & attendoient avec une grande impatience le retour du héros , auquel elles avoient si obligeamment voué leurs services, & surtout Ilzaïde, qui jusques-là n'avoit jamais connu l'ennui, & s'étonnoit de le trouver partout, avec quel qu'empressement qu'elle cherchât à le fuir.

Habib & Dorathil-goase passèrent quelques jours chez leurs parens, & se rendirent delà à Medinaz-il-ballor, emmenant avec eux Ilzaïde & sa sœur, par une route sur laquelle leurs dauphins ne purent point les suivre.

Tout avoit généralement pris l'air du bonheur dans l'isle capitale des états de Dorathil-goase, & le retour de ses souverains y mit le comble ; les deux époux, toujours amans, ajoutèrent à leur propre satisfaction celle de s'étudier à ouvrir de nouvelles sources de félicité pour leurs sujets.

L'Hatroufabous, de son côté, en jouis-

84 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
fant du bonheur de sa famille, voyoit avec
plaisir son grand projet marcher vers l'ac-
complissement.

Chaque jour le rendoit témoin de l'union
légitime de quelqu'un de ses génies avec un
des enfans d'Adam ; il les voyoit passer
sous la loi la plus avantageuse pour eux,
bien que ce fut en apparence au détriment
de leur puissance.

Bientôt une des filles de la mer épousera
un parent de Dorathil-goase, on parle même
à Ilzaïde de la marier.

» Avec qui ? répondit-elle , il n'y a point
ici de chevalier , il faut me mener en Ara-
bie , c'est delà qu'il en vient.

» Ma belle enfant , répond Dorathil-
goase , nous voulons bien vous y conduire
quand nous irons voir nos bons parens ,
mais vous êtes née dans la mer ; habituée
à cet élément , comment ferez-vous pour
vous en passer , dans un pays où on ne trouve
que des plaines de sable ? L'amour se con-
tente de tout , reprend vivement Ilzaïde ,
les élémens mêmes lui cèdent leur empire ;
si le chevalier , votre charmant époux , eut
craint de les braver , vous ne le posséderiez
pas aujourd'hui , & je défie en courage &

en générosité tous les chevaliers du monde, lorsqu'il s'agira d'en conquérir un pareil à lui.

ÉPILOGUE DE L'ÉDITEUR,

Au sujet du conte d'Habib & de Dorathilgoase, ou le Chevalier.

IL est impossible de se refuser à quelques réflexions au sujet du conte que les compilateurs Arabes des mille & une nuits, ont mis dans la bouche de la belle & spirituelle Scheherazade ; l'éditeur va s'y livrer pendant que le sultan des Indes repose.

Cet ouvrage, par son plan très-moral, son exécution, partie en vers, partie en prose animée par toutes les couleurs de la poésie, seroit plutôt un poëme qu'un simple conte, s'il n'étoit décidément un roman de chevalerie, remplissant les deux objets qu'on doit se proposer dans la composition du roman ; savoir l'amusement & l'instruction.

Il s'agit dans le plan d'orner l'ame & le corps d'un chevalier de tous les dons, de toutes les facultés qui peuvent le rendre accompli, & le héros qu'on a ainsi formé

86 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

se trouve être un chevalier errant , par le fait.

On employe pour l'institution de ce personnage le moyen déployé dans *Télémaque* ; c'est un être de la classe des esprits, qui joue ici le rôle de Minerve sous le nom de Mentor.

On lui a endurci le corps à la fatigue , comme Jean Jaques Rousseau conseille de le faire dans son *Emile* ; mais comme un vrai chevalier doit être dévôt à Dieu & à sa Dame , l'Alcoran est le premier objet qu'on cherche à mettre sous les yeux du jeune Arabe.

On doit se rappeler que Rousseau propose, mais très-sérieusement, de faire méditer son élève sur les voyages de *Robinson Crusôé*.

Ici le conseil est mis en action , & on fait faire à l'élève, en tout, le métier de *Robinson Crusôé*, autant que le terrain, qu'il est dans le cas de parcourir, en offre les occasions.

Rousseau propose de chercher à enflammer le cœur des élèves par le tableau d'une beauté imaginaire.

La Dame des pensées du jeune Arabe

n'est pas imaginaire; mais on le fait s'enflammer pour elle, sur un simple récit.

Cela ne donne pas lieu d'inférer que M. de Fénelon, ni l'auteur d'Emile aient jamais eu connoissance du manuscrit arabe, dans lequel se trouvent ces rapports; mais cela confirme dans la persuasion que par toute la terre & de tout temps, les hommes ont eu sur le même sujet à peu près les mêmes idées.

L'auteur arabe, pressé d'arriver à son but, dans un terme beaucoup plus court que celui de nos modernes, met bien plutôt qu'eux son héros en action. Le poète qui vient d'éclorre fait des vers sur le champ, & l'élève ne reçoit pas une instruction dont sa conduite ne fasse un instant après apercevoir le fruit.

Ce petit roman doit avoir été composé postérieurement aux victoires de Saladin, & peut-être par un poète de sa cour; on y trouve un mélange trop marqué des idées européennes & arabesques sur la chevalerie, pour que cet assemblage pût être entré dans un cerveau qui n'eût connu que les opinions d'une des deux parties du monde; il ne s'agit point ici d'un objet purement naturel, dont

88 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

l'effet est de faire naître des pensées analogues.

Quand l'Arabe a mis tous ses soins à perfectionner son élève, il le montre enfin comme à peu près parfait, car il ne le conduit pas si jeune à ce terme.

Il place d'un côté son père près de lui, comme modèle; de l'autre il le renvoie assez adroitement, faire un petit tour à l'étude des hiéroglyphes de Salomon, pour laisser entrevoir que la perfection ne peut être que le fruit de la maturité & de l'application.

Le caractère de Zir qui lui est un instant opposé, fait voir tout le brillant du sien.

Mais comme il faut mettre en jeu l'exercice de toutes ces vertus chevaleresques, lorsqu'il s'agit de faire briller sa fidélité en amour, ce n'est point une folle passionnée qu'on met sur la scène, pour l'attrister, comme dans Grandisson.

On jette sur son chemin une jeune personne toute naïve, dont le caractère fait une agréable opposition avec ce qu'il peut y avoir de trop sérieux dans les autres personnages; elle est amoureuse sans le savoir, & sa jolie passion est d'un ton doux,

qui ne la rend à charge à qui que ce soit, pas même à elle. C'est une nuance de sentimens qui fait ressortir le mérite du héros, & personne ne se trouve perdu dans l'ombre.

Clémentine, du roman de Grandisson, forme un tableau du plus touchant intérêt, & d'un si grand effet que, de bonne heure, il devient déchirant.

L'auteur n'a pas pris garde qu'en exposant la vertu de son héros à un très-grand péril, dont il étoit sûr de le faire triompher, il devoit mettre à une épreuve trop forte la sensibilité de ses lecteurs; & qu'il arriveroit nécessairement que beaucoup se passionneroient pour Clémentine, & condamneroient jusqu'à la vertu & aux principes qui la rendoient malheureuse.

Pendant cet amour épisodique du roman de Richardson, tout autre intérêt s'éteint; le caractère de Miss Biron perd entièrement sa couleur, le ton de celui du héros devient sec, & presque dur; on a trouvé des moyens de destruction où l'on cherchoit des contrastes: & la fable principale est moins suspendue qu'anéantie.

Il y a des gens qui prétendroient que, si Grandisson eût voyagé pendant six semaines,

96 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
presque tête-à-tête, avec Ilzaïde, même
sans lui avoir une foule d'obligations ; à
tous les petits propos qu'elle étoit capable
de tenir, il n'auroit pas pu garder son sé-
rieux sans grimacer.

Dans le reste des deux romans, les per-
sonnages principaux, tels que Grandisson
& Habib, ne sont point à comparer. (1)
Grandisson est un héros tout fait ; Habib
est un héros à faire.

Dès-lors le premier des deux ne peut
tomber dans la plus légère des fautes ;
quand l'autre en commet une, à laquelle
la jeunesse & l'amour servent d'excuse, heu-
reusement pour lui elle lui reste devant les
yeux, & le rend naturellement aussi modeste
qu'il est entreprenant, vaillant & réservé.

On ne prétend comparer ici un petit
roman à des ouvrages de la plus haute ré-
putation & du plus grand mérite, que pour
en indiquer quelques rapports qu'ils peu-

(1) Grandisson est l'*Emile* des Anglois, mais un
Emile tout instruit. Ses discours sont des préceptes
continuels, ses actions des exemples. Miss Biron est
la dame de ses pensées ; mais on lui préféreroit Dul-
cinée du Toboso, dès qu'on a connu l'aimable, sen-
sible, vertueuse & malheureuse Clémentine.

vent avoir entr'eux ; c'est une légère esquisse dont on se plaît à faire remarquer les heureux coups de crayon, & pour cela il faut la rapprocher des grands tableaux, avec lesquels elle peut être en quelque identité de dessin.

L'auteur arabe du conte d'Habib fut plutôt poëte que conteur, on voit qu'il s'arrête volontiers pour jouir de son talent, il avoit plus de littérature que ceux qui ont concouru avec lui, & sans y penser, à grossir le recueil des mille & une nuits ; ses inventions ont une autre tournure, & on voit qu'il aspirait à être neuf parmi les siens, dans ses idées & dans ses images.

Sa démonographie, dont les détails répandaient un peu de langueur dans son ouvrage, est différente de la leur : voici ce qu'on a pu saisir de son idée générale sur les esprits & les génies ; il faut pour que les démons puissent retourner vers Dieu, qu'ils finissent par devenir des hommes : il a aussi sa manière toute particulière à lui, de manier la baguette magique. Du reste, ce n'est point à un éditeur à juger du mérite absolu de cette fable, quoiqu'il lui semble

92 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
qu'elle ne puisse déparer aucun des recueils
faits pour l'amusement du public.

LE sultan des indés témoigna quelque mécontentement de voir que le conte d'Habib fût déjà fini.

Pendant qu'il avoit duré, Dinarzade avoit paru être toute oreille. « Ah ma sœur ! dit-elle, les vers que vous me disiez me plaisoient beaucoup seuls ; mais ils ont un tout autre charme quand vous les encadrez.

» J'avoue que je ne concevois pas, moi qui ris volontiers, pourquoi les rieurs déplaissent tant à Yamira, mère de votre chevalier ; je suis au fait, depuis que vous m'avez fait goûter le plaisir de pleurer, pour ainsi dire avec elle, je n'ai versé qu'une larme ; mais elle étoit si douce que j'aurois eu du regret à l'essuyer.

» Il y a une chose que je n'ai pas comprise dans votre conte ; c'est pourquoi ce Zir, l'ennemi de Salamis, qui avoit une si aimable sœur, y est exposé à s'entendre faire le reproche injurieux de n'avoir jamais connu sa mère.

» L'explication de ce mot, reprit Schehe-

razade, m'auroit jetée dans un conte de trop d'étendue, dont j'aurai besoin de me rappeler à loisir les circonstances.

» Prenez vos aîses pour celui - là, ma sœur, dit Dinarzade, ce n'est pas ce qui pique le plus maintenant ma curiosité; mais je m'en rappelle un, dont je désire que vous n'ayez rien oublié. Et quel est-il? répond Scheherazade.

» Vous vous rappelez, ma sœur, dit Dinarzade, un certain Maugraby, dont on nous a bien fait peur à toutes deux, lorsque nous étions enfans.

» Ne nous disoit - on pas tous les jours, que si nous n'étions pas raisonnables, le Maugraby viendrait nous prendre? C'est de ce Maugraby dont je souhaiterois de vous entendre parler; s'il m'a occasionné bien des frayeurs autrefois, il est juste que le plaisir d'écouter son histoire m'en dédommage aujourd'hui; je ne risque plus qu'elle me fasse faire des rêves fâcheux.

La belle sultane, qui s'apperçut que la curiosité de sa sœur ne déplaisoit pas au sultan, entreprit sur le champ le récit du conte suivant.

94. SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ;

Histoire du Maugraby, (1) ou le Magicien.

CE Maugraby, sire, étoit la plus détestable créature qui fût sur la terre. Zatanai (2), auquel il s'étoit entièrement livré, lui avoit ouvert le trésor de ses richesses comme ceux de sa malice, & l'avoit rendu très-puissant en mauvaises œuvres ; aussi n'eut-il jamais de serviteur plus fidelle, & son nom, qui répandoit la terreur pendant sa vie, est encore aujourd'hui en exécration. (3)

Ce maudit homme parcouroit la terre, cherchant à faire des conquêtes pour son maître, mettant tour-à-tour en œuvre toutes les ruses les plus scélérates, les fineses les plus étudiées.

Quand un ménage bien uni, surtout parmi les gens riches, se voyoit sans postérité, le Maugraby trouvoit moyen de s'introduire, d'offrir & de faire accepter son secours, pour faire cesser la stérilité.

(1) *Maugraby*. Ce mot signifie barbare, barbare que plus proprement.

(2) *Zatanai*. Il est aisé de reconnoître ici Satan.

(3) On jure encore par lui en Provence, en Languedoc & en Gascogne, *Maugraby*, ou ailleurs en France, *Maugrebleu*.

Quand par hasard il s'agissoit de faire naître un héritier dans une maison souveraine , alors il redoubloit de zèle & d'adresse.

Habed-il-Kalib régnoit alors en Syrie, & tenoit sa cour à Thedmor sa capitale; né idolâtre, il avoit été appelé à la lumière de la religion musulmane par Bein-Habas-Mortazer-Billaz , huitième calife, qui lui ayant fait quitter le nom de Sankir-Balleyn, lui avoit fait prendre celui d'Habed-il-Kalib.

Ce monarque pouvoit rassembler trois cent mille cavaliers sous ses étendards, & en avoit toujours soixante & dix mille autour de lui pour sa garde; sa capitale étoit ornée de monumens d'architecture dans tous les genres, la magnificence la plus recherchée éclatoit dans son palais, & tous les arbres dont la riche contrée de Damas s'enorgueillit, embellissoient ses jardins.

Il avoit soixante femmes, choisies parmi les plus belles qui fussent dans l'orient; mais son pouvoir & les objets de jouissances rassemblés autour de lui, lui étoient devenus insipides; sa carrière s'avançoit.

& malgré ses efforts & ses prières il étoit fans postérité.

Le Maugraby saisit cette occasion pour venir lui offrir ses services intéressés ; il se présente à la porte du palais, travesti en homme de la campagne ; borgne de l'œil droit, chassieux du gauche, formant un objet tout-à-fait risible.

Il a un petit panier sous le bras , & crie d'une voix forte : « pommes, pommes pour rendre les femmes fécondes. » Les esclaves du palais se moquoient du marchand : pourquoi ne cries-tu pas des prunes, plutôt que des pommes ? lui disoient-ils, cela vaudroit peut-être mieux.

Sur cette entrefaite le grand visir arrive au palais , il venoit pour s'entretenir avec le roi d'affaires concernant le gouvernement ; il entend le cri du Maugraby & l'appelle : « que vends tu là ? lui dit-il : seigneur, c'est un fruit qui rend les femmes fécondes. »

« Tu serois bientôt, lui répond le visir, plus riche que tous les monarques de la terre, si tu possédois de pareils fruits. »

» Je ne serois pas si riche que vous le pensez, dit le Maugraby, mon arbre ne donne

donne qu'un fruit dans l'année ; mais il le donne bien excellent & bien beau. »

» Tu le portes sans doute dans le panier que tu as au bras ? reprit le visir : fais-le-moi voir. »

Le Maugraby obéit, & découvrit la pomme cachée sous des feuilles, & le visir sembloit la regarder avec plaisir, quand un eunuque, qui faisoit le métier de bouffon au palais, prend la parole.

« Seigneur, dit-il au ministre, n'achetez rien de ce vilain borgne, il ne voit rien d'un œil & regarde de travers de l'autre ; ne voyez-vous pas qu'il est chassieux ? sa prunelle gâte tout ce qu'elle fixe ; puis s'adressant au borgne : parle, marchand de merveilles ! n'as-tu pas un secret pour me rendre prolifique, moi ? »

» Non, répond le Maugraby ; mais tu as un beau nez. J'ai un moyen pour le rendre fécond, en veux-tu faire l'essai ? »

» Volontiers, dit l'eunuque, car je m'ennuie de mon état. »

» Prends cette noisette, reprit le marchand de fruits, présente-la au bout de ton nez, comme tu veux qu'elle y tienne, en disant : *pour le prix qu'il m'en coûte & de la*

98 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ;
part dont il me vient , j'accepte de tout mon cœur le présent du Maugraby : (apprends que c'est mon nom) puisque tu prétends être amusant , tu le seras plus que jamais. »

Le bouffon , imaginant qu'il va se procurer une occasion de plus de tourner le borgne en ridicule , prend la noisette & la campe sur le bout de son nez ; elle y tient , & y fait la figure bisarre d'un petit nez qui auroit pris racine sur un gros.

Tous ceux qui sont présens éclatent de rire , la noisette est devenue charnue , & a pris racine dans l'endroit où elle a été placée.

L'eunuque ayant fait la fottise de prononcer les paroles dictées par le Maugraby , elles ont eu leur effet sur le champ , & le plaissant demeure exposé aux railleries de tous ceux que le bruit à attirés.

Le visir , témoin de l'aventure de la noisette , va annoncer au souverain les infailibles propriétés d'une pomme , dont la prudence ne permet pas de négliger de faire l'acquisition à quelque prix que ce soit.

« Ce n'est pas , lui dit-il , sire , la première fois que les rois ont eu recours aux ressources de la magie pour se procurer ce

qu'ils ne peuvent obtenir autrement ; la sagesse de votre motif pourroit justifier une imprudence, vous avez inutilement mis en œuvre les astrologues attachés à votre cour : leurs travaux ont été inutiles, il se présente un homme plus habile qu'eux : il ne faut pas dédaigner ses services ; l'intérêt de l'état vous y oblige, puisqu'il s'agit d'assurer votre succession.

Habed-il-Kalib fut plus qu'ébranlé par ce que venoit de lui dire son grand vizir, il se voyoit enfin flatté de l'accomplissement de ses plus ardens désirs : il ordonne qu'on fasse venir sur le champ, devant lui, le marchand de pommes & le bouffon.

Celui-ci arriva le premier ; nous vous amenons, sire, dit-il au roi, un malin borgne : avec lui, aussitôt dit aussitôt fait ; s'il avoit ici une pleine corbeille de pommes, toutes vos Dames pourroient faire chercher des nourrices.

La figure du bouffon devenue du plus parfait ridicule, depuis que son nez avoit enfanté, joint aux propos du personnage, firent perdre le sérieux au roi. Enfin, ce prince se remit, & fit entrer le Maugraby

100 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
dans un cabinet particulier , où le grand
visir seul fut admis en tiers.

Marchand , dit le roi , montrez - moi
cette pomme. — La voilà , sire ; jamais pour
la forme , la finesse , la transparence de la
peau , la couleur & l'odorat , le roi n'avoit
vu un aussi beau fruit.

Quand on vend , dit le roi , une mar-
chandise aussi précieuse , il faut pouvoir s'an-
noncer d'une manière à se concilier des
égards.

« Visir , dit le roi à son ministre , faites
ordonner au grand trésorier d'envoyer une
robe & un turban convenable à celui qui
va négocier avec moi. »

L'ordre porté par le visir n'admet point
de délai , & sur le champ , dans un cabi-
net à part , le Maugraby est revêtu comme
doit l'être un homme d'importance , admis
à l'audience particulière d'un grand sou-
verain.

» Entrons en marché maintenant , dit
Habed-il-Kalib , donnez-moi votre pomme ;
& dès que vous m'assurez que , par ce
moyen , je pourrai avoir des enfans , je vous
en ferai compter quatre mille sequins. »

» Je dépose , reprit le Maugraby , un

diamant valant dix mille sequins entre les mains de votre majesté. Si le fruit que je vais lui donner n'opère pas l'effet que j'en promets, le bijou sera perdu pour moi; mais je ne saurois céder ma pomme pour de l'or, dont je n'ai pas besoin. »

» Et quel autre prix pouvez-vous y mettre? repartit le roi. — Vous sentez vos besoins, sire, & moi les miens. J'ai une grande, une importante succession à laisser; je n'ai pas d'héritier, les moyens par lesquels je puis vous en procurer, sont insuffisans pour moi-même. Voici mes conditions, & je ne les crois pas onéreuses: si le premier enfant que vous aurez est une fille, elle est à vous; si c'est un garçon il est à moi.

Le roi étoit près d'entrer en fureur à cette proposition; mais le premier visir lui serre doucement le bras, & l'engage à se retirer avec lui sur un sofa qui étoit dans le fond de l'appartement; là, de manière à ne pouvoir être entendu de l'étranger, il lui tient ce discours.

« La proposition qu'on vous a faite est bien insolente, sire; & l'homme qui l'a aussi témérairement hasardée mériterait la mort,

102 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
mais on vous offre un moyen unique de ne pas mourir sans postérité, & quand vous auriez consenti à donner votre fils à cet homme, s'il vous en vient un, quelle force pourroit-il employer pour contraindre à lui tenir parole celui qui peut couvrir la campagne d'une armée de trois cent mille cavaliers? Il veut un héritier, il viendra le chercher ici, & s'il s'affectionne à votre enfant, vous ne vous opposerez pas à ce qu'il le comble des trésors dont il se dit si embarrassé; dissimulez donc, sire, & faites vos affaires; les promesses des hommes puissans ne sont que des mots.

Habed-il-Kalib, aveuglé par ses propres desirs, se laissa convaincre & induire à entrer en marché avec le Maugraby.

Il convient de lui abandonner le premier fruit mâle qu'il pourra obtenir par les vertus de la pomme, & dans l'instant elle lui est remise; mais il faut être instruit de la manière de s'en servir.

» Sire, lui dit le Maugraby, pour que le fruit fasse son effet, votre majesté doit épouser une jeune vierge; vous entrerez avec elle dans le bain, & lorsque vous devrez passer au lit nuptial, vous couperez

la pomme par la moitié, vous en donnerez une à votre épouse, & en mangeant l'autre vous prononcerez, tout haut : » *Souveraine puissance, qui avez mis une vertu dans la pomme, faites qu'elle se déploie en notre faveur, & accordez-nous un enfant ?*

En disant cela l'étranger fait un profond salut, comme pour se retirer, & ajoute : « sire, si vous n'avez qu'une fille, je vous promets une seconde pomme, comptez sur ma parole, comme je dois faire fond sur celle que m'a donnée votre majesté.

La vue & l'odorat de la pomme enivrent Habed-il-Kalib. « Voyez, sire, lui dit son visir, quel marché eut manqué de faire votre majesté, si comme beaucoup d'autres moins prudens qu'elle, on eut massacré par ses ordres un homme qui faisoit une proposition téméraire en apparence, vous eussiez eu par violence une pomme, devenue inutile entre vos mains, faute de connoître la manière-d'en faire usage.

Le roi convint avec lui qu'il étoit heureux d'avoir pu se posséder ; mais empressé de faire l'épreuve du secret, il ordonna sur le champ au chef de ses eunuques de lui

104 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
chercher dans Thedmor une femme telle
que l'étranger la lui avoit dépeinte.

» Elle est trouvée, répond ce chef, il
n'y a pas dans vos états une jeune personne
plus belle, plus sage, plus digne de donner
un héritier à votre couronne qu'Elmennour,
fille de votre grand visir.

« Je suis enchanté, dit le monarque à son
visir, que vous possédiez le trésor qui m'est
nécessaire; allez préparer votre fille à me
donner la main; jamais je n'aurai formé de
lien dont j'aie eu sujet de concevoir de plus
flatteuses espérances; le visir met les mains
sur sa tête en signe d'obéissance & sort:
le Maugraby étoit encore à la porte du pa-
lais, où la foule s'étoit formée autour de
lui & de l'eunuque bouffon, qui le prioit
de le délivrer de l'ornement dont son nez
se trouvoit enrichi.

« Je n'en ferai rien, bouffon, reprenoit
le Maugraby: je te ruinerois: ne faisois-
tu pas métier de faire rire les autres? tu
courois risque de manquer souvent ton coup;
à présent, pour réussir, tu n'as qu'à te
montrer. »

Comme les plaisans de profession ne sont
point aimés, il s'éleva des éclats de rire si

extraordinaires de la part des curieux rassemblés, que le Maugraby put s'échapper, & le bouffon se sauver dans le palais avec son nez en trompette.

Le grand visir est de retour dans son palais, un peu mortifié de la commission dont il se voit chargé ; Elmennour est sa fille unique, dont il se proposoit de faire le bonheur autrement qu'en la donnant à un monarque déjà avancé en âge, dont elle fera la soixante & unième épouse.

Il appréhende de lui causer un violent chagrin, en lui apprenant à quoi elle est nécessairement destinée ; son inquiétude, son trouble, son embarras, son chagrin se manifestent dans ses regards ; Elmennour, qui connoît son père, s'apperçoit qu'il est la victime d'un tourment secret, & fait si bien qu'elle lui en arrache l'aveu.

« Quoi ! mon père, lui dit-elle, vous vous affligez d'une alliance dans laquelle je ne vois rien que d'honorable pour vous & d'avantageux pour moi ?

» Habel-il-Kalib est trois fois plus âgé que moi, mais il a des vertus que j'estime ; mon cœur est libre & s'attachera sans peine à lui.

» Si cette pomme merveilleuse dont vous venez de me parler nous procure un enfant, dès-lors la soixante & unième femme devient la première de toutes, comme mère de l'héritier de la couronne, & j'aurai la satisfaction de vous avoir rendu beau-père & grand-père de rois ; ma soumission dès-lors aura assuré votre fortune, & je vous verrai à l'abri des revers auxquels un courtisan & un ministre sont exposés.

» Allez dire au roi que votre fille Elmenour se trouve très-flattée de l'honneur qu'il lui fait en laissant tomber un regard de préférence sur elle. »

Le vizir s'excuse de l'inquiétude qu'il avoit témoignée sur sa tendresse ; & satisfait de n'avoir pas trouvé des obstacles dans les dispositions de sa fille, il va rendre compte au roi de la satisfaction avec laquelle ont été reçus les ordres dont sa majesté l'avoit chargé.

Tout se prépare pour la noce où la magnificence royale se déploie ; à la suite des cérémonies, des festins, l'heure de marcher vers le lit nuptial arrive ; la pomme du Maugraby est partagée avec précaution, & chacun des deux époux en mange sa

portion, après qu'Habed-il-Kalib eut scrupuleusement prononcé les paroles qui devoient assurer l'effet du charme.

Les fêtes qui avoient été ordonnées pour célébrer le mariage du roi avec la belle Elmennour étoient à peine terminées, que les premiers symptômes de la grossesse s'annoncèrent, & furent bientôt suivis de ceux qui ne laissoient aucun doute sur la certitude de l'événement tant désiré.

Les neuf mois s'écouloient enfin, & Elmennour accouche d'un prince beau comme le jour. On donne l'enfant à une nourrice choisie, il jouit de la plus belle santé ; il croît à vue d'œil, n'a aucune de ces indispositions qui mettent les enfans en péril presqu'en entrant au monde, & tout en lui donne tant de satisfaction, que rien ne rappelleroit au roi & à son visir l'idée toujours un peu inquiétante du Maugraby, si le nez du bouffon n'en renouveloit de temps en temps le souvenir.

Mais bientôt, en voyant que les années s'écouloient, que le prince, circoncis & baptisé Habed-il-Rouman, profitant autant pour l'esprit que pour le corps, donne lieu de concevoir de plus en plus des espérances

108 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
flatteuses en tout point, on s'amuse du ridicule du visage de l'eunuque, sans s'occuper de celui qui l'a causé; ou, si on pense à celui-ci, c'est comme à un homme qui, vu son grand âge, doit être disparu d'entre les vivans.

Il est temps qu'Habed-il-Rouman aille aux écoles: un Cheik, le plus savant de tout le royaume, qui étoit en même temps Amame de la grande mosquée, & étoit à la tête des études à Thedmor: le jeune prince lui fut confié; ce vénérable vieillard le tenoit auprès de lui, ne lui permettant que la société des jeunes princes, fils des vassaux de la couronne de son père & des autres grands du royaume.

Le jeune Habed étoit parvenu à sa quatorzième année, surpassant tous ses compagnons d'étude par ses progrès, en tout genre, autant que par les avantages extérieurs de la force, de la taille & de la figure.

Il étoit l'idôle de son père & de sa mère, l'espoir de la nation par les heureuses qualités qui se développoient en lui, lorsque tout-à-coup un incident vint troubler

le bonheur, la sécurité & presque les espérances de tous.

Le Maugraby vêtu d'une manière honnête, d'un habillement qui tenoit en partie de l'état des gens de loi, & de ceux qui sont attachés au service des mosquées, vint pour demander une audience à Habed-il-Kalib, prince très-accessible; il cachoit de la main l'œil dont il étoit borgne, & l'huissier, nouveau dans l'emploi, ne le connoissoit pas.

L'officier, après en avoir obtenu la permission, l'introduit auprès du roi, qui étoit alors sur son trône, ayant son grand visir avec lui & le chef de ses eunuques derrière, avec la garde ordinaire du palais.

Le Maugraby s'approche, s'incline profondément jusqu'à trois fois, se relève & découvre sa face odieuse, qui arrache un cri de surprise au monarque.

« Qui êtes-vous? que voulez-vous? dit Habed-il-Kalib, troublé au-delà de toute expression; qui vous a donné la permission de venir vous présenter devant moi sans avoir été annoncé?

« Je fais, répond le Maugraby, que ceux dont le droit est clair peuvent venir vous

110 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

demandeur justice, fut-ce contre vous-même. Il y a treize ans & plus que vous êtes mon débiteur : l'enfant que vous avez eu d'Elmen-nour est à moi. Je vous en ai laissé jouir assez long-temps ; vous l'avez élevé à votre manière , il faut que je l'instruise à la mienne, & quand j'aurai fait mon devoir de maître , comme vous avez fait celui de père , je pourrai vous le renvoyer.

Le roi se mordoit les lèvres , ses yeux étoient ardens de colère ; le visir le contint d'un regard , & prend la parole.

« Qui que vous soyez , oh étranger ! lui dit-il , vous vous rendez coupable de la plus punissable imprudence : osez-vous venir demander à un souverain puissant , qu'il vous confie son fils qui appartient à l'état ?.....

» Visir, dit le Maugraby, je n'ai que faire de votre harangue ; je parle au roi & non à vous.

» Téméraire ! dit le visir , holà , gardes qu'on coupe sur le champ la tête à ce malheureux ! La garde entoure le Maugraby , le lie & le conduit dans une cour du palais destinée aux exécutions. »

Habed-il-Kalib se place à une fenêtre , pour voir sauter sous ses yeux cette tête qui

un coup de sabre l'enlève,
 & quand le roi pense
 de la vue d'un ennemi mort,
 plus qu'une citrouille partagée
 en deux.

On s'approche du corps, on ne voit pas
 une goutte de sang; ce n'est pas même un
 corps, c'est un sac rempli de paille de riz
 souffrée, qui s'enflamme, pétille, remplit
 d'une fumée qui infecte toute la cour; bien-
 tôt après tout a disparu, & il ne reste pas
 la plus légère trace de l'exécution que l'on
 vient de faire.

Habed-il-Kalib & son ministre demeurent
 confondus, la journée se passe en vaines
 délibérations, & le roi prend la résolution
 d'aller le lendemain matin implorer du se-
 cours à la mosquée, en adressant des prières
 ferventes à Dieu & à son Prophète.

Comme le roi, aux premiers rayons du
 jour, sortoit à pied & sans babouches, pour
 plus grand témoignage d'humilité; quoi-
 qu'il fût environné de ses gardes, un der-
 viche se place tout-à-coup sur son chemin
 & lui fait face.

Roi, lui dit-il ! reconnois-moi, je suis

112 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
le Maugraby, je viens te demander mon
enfant.

« Ah ! maudit magicien , s'écrie Habed-il-Kalib, que le ciel me délivre de toi ! & en même temps il ordonne à sa garde de se jeter sur le faux derviche & de l'étouffer sur le champ. »

La garde obéit, il n'y a pas assez de place sur le corps que l'on frappe , pour recevoir tous les coups qu'on lui porte , on le foule aux pieds ; mais bientôt on s'apperçoit que ce prétendu corps qu'on veut écraser , n'est qu'un sac de pois délié par les deux bouts , & qui a rejeté sur la place tout le légume qui y étoit contenu ; les pois roulent de tous côtés , & bientôt il n'en reste pas un seul exposé à la vue.

Le roi , intimidé par ce dernier spectacle , renonce au dessein d'aller à la mosquée & revient à son palais.

Là , après s'être concerté avec son vizir , tous deux tombent d'accord qu'il faut envoyer sur le champ chercher un astrologue , qui demeurait à Thedmor , & qui avait la réputation d'être savant en magie , pour pouvoir opposer cet art à lui-même : on arrache l'astrologue à ses études , on le

force à venir au palais ; il arrive & apprend des merveilles auxquelles on l'engage à en opposer d'autres qui puissent les détruire.

Ce savant étoit présomptueux : « Sire, dit-il au roi, je vais enchanter un lien ; quand le magicien se présentera devant votre majesté, il faut qu'une main adroite le lui passe promptement au col, & si elle est assez habile pour former un second nœud avant qu'il ait pu prononcer trois paroles, le magicien est en votre pouvoir ; reprenez le dessein d'aller demain à la mosquée & je vous y accompagnerai. »

Le roi eut bientôt trouvé l'homme qui lui étoit nécessaire pour lancer le nœud coulant & en faire un de plus en un clin-d'œil ; c'étoit le bouffon, grand escamoteur de profession.

On lui fait faire l'essai du tour qu'on attend de lui ; un esclave qu'on en a prévenu & qui cherche à se défendre, est saisi, lié de trois nœuds, avant d'avoir pu prononcer le nom de Mahomet ; on ne doute plus du succès de l'invention pour le lendemain.

Habed-il-Kalib à cheval, est en chemin pour se rendre à la mosquée ; l'astrologue

114 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
& le bouffon sont à côté de lui ; on ne voit point de figure humaine qui se présente à la vue ; mais , tout-à-coup un âne d'une forte taille s'échappe d'une écurie devant laquelle le roi passe , vient se présenter devant lui , & lui crie d'une voix effroyable : « donne-moi mon enfant , je suis le Mau-graby. »

L'adroit bouffon a joué tout son jeu , & a donné la corde à tenir à l'astrologue , mais dans le moment le grand âne est rentré dans la terre ; & le spectacle qui se présente aux regards , est celui du bouffon transformé en un petit âne galeux , sans queue & sans oreilles , qui se trouvent plantées au derrière & sur la tête de l'astrologue , qui tient en main le bout du lien prétendu magique passé au col de l'ânon pelé.

Le roi étoit trop consterné , la garde & le peuple trop surpris , pour que personne fût tenté de rire de cette métamorphose aussi subite que singulière.

Cependant , peu-à-peu , le bouffon a repris sa forme ordinaire sans qu'on s'en soit apperçu ; la poussière qui s'élevoit de terre à son trépignement de pieds , a dérobé à la vue l'opération du changement , la queue

& les oreilles du savant ont également disparu.

Sire, dit alors Scheherazade en interrompant son récit, pour adresser directement la parole au sultan des Indes ; l'astrologue Syrien s'étoit avisé de lutter sans le savoir contre le plus savant, comme contre le plus dangereux magicien qui fût alors sur la terre.

Tel étoit le Maugraby ; Zatanai, dont il étoit le très-fidèle esclave, lui avoit lui-même ouvert les quarante - huit portes de la science, dont le dépôt existoit dans le Dom-daniel à Tunis, avant que cet endroit réputé dans toute la Barbarie eût été détruit & abandonné aux flammes, avec tout ce qu'il contenoit, par Zanate Kalifé (1).

Le Maugraby étoit donc, poursuivit la sultane, parmi les magiciens les plus habiles de son temps, ce qu'est la lumière de la lune pendant la nuit à celle des plus foibles étoiles ; il voulut châtier l'astrologue qui

(1) Zanate Kalifé fut envoyé par les califes d'Arabie à la conquête de la Mauritanie & des côtes barbaresques. Ces peuples idolâtres étoient entièrement livrés aux superstitions magiques, dont on tenoit école publique dans l'endroit nommé le *Dom-Daniel*.

116 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
s'étoit déclaré contre lui , & l'eunuque bouf-
fon son associé , d'une manière qui les ren-
dit ridicules , sans les instruire.

Pendant le changement momentané au-
quel il les soumit , tous les spectateurs
eurent lieu de s'appercevoir qu'il les avoit
traités comme des ânes , mais eux ne s'ap-
perçurent aucunement du ridicule dont ils
avoient été couverts , & soutenoient à ceux
qui leur en parloient qu'on leur avoit fas-
ciné la vue.

Habed-il-Kalib , fire , atterré par l'inuti-
lité de la dernière tentative qu'il vient de
faire pour se délivrer des persécutions du
Maugraby , résolut de poursuivre son che-
min afin de se rendre à la mosquée , & y
implorer les secours de Dieu & du grand
Prophète.

Un de ses huissiers le précède , & va
prévenir le chef des Amames , pour qu'il
rassemble les ministres de la religion , &
donner par-là plus de force & de solem-
nité aux prières.

Ce chef des Amames étoit le vénérable
Cheik , à qui l'éducation du prince Habed-
il-Rouman avoit été confié. Le Cheik obéit
à l'ordre qu'il a reçu , revêt son habit de

cérémonie, & prend le chemin de la mosquée : il laisse son élève avec quelques-uns de ses compagnons d'étude, jouant dans une cour, dont toutes les portes étoient exactement fermées.

Ces précautions étoient bien foibles contre le Maugraby, il est sur un gros arbre au milieu de la cour, métamorphosé en hibou ; il attend le moment où le jeune prince vient à son tour se tapir derrière l'arbre, pendant qu'on cache un mouchoir qu'il doit chercher ; le dangereux oiseau de nuit, lui fait alors tomber sur la tête une seule goutte d'eau d'une petite fiole qu'il tient dans son bec, & le change en souris.

Le petit animal, poussé par un mouvement naturel, sort tout effrayé de derrière l'arbre, & veut aller chercher un endroit pour se cacher ; alors les compagnons d'amusement d'Habed-il-Rouman voyent tous distinctement dans le milieu de la cour, un gros hibou fondant sur une souris qui se sauvoit & qu'il enlève.

Habed-il-Kalib, rongé d'inquiétude & tourmenté par la crainte, est de retour dans son palais, & fait appeler son grand visir pour délibérer avec lui sur le parti

118 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

qu'il y a à prendre dans la circonstance embarrassante où il se trouve.

Il jette avant l'arrivée du ministre la vue sur un bureau du cabinet ; il y voit un papier déployé & chargé de caractères d'écriture : ses regards s'y attachent & il lit.

Le Maugraby à Habed-il-Kalib, roi de Syrie.

« PRINCE sans parole, ce n'est pas moi que tu prétendrais frustrer de ce qui m'est dû, en me refusant un enfant que tu me donnas : c'est la puissance que tu invoquas en mangeant la pomme : ton fils lui appartient, & je l'ai pris pour le lui remettre. »

Comme le roi tenoit à la main le terrible écrit, le grand visir arrive, en prend lecture : la consternation s'empare d'eux ; ils ordonnent, dans le trouble d'esprit dont ils sont saisis, au chef des eunuques, d'aller avec la garde chercher le jeune prince dans la maison du Cheik auquel il avoit été confié.

On y trouve tout en désordre ; le vénérable gouverneur d'Habed-il-Rouman arrachoit à pleines mains sa barbe & ses cheveux blancs, en entendant le récit des

jeunes gens qui étoient autour de son élève ; la manière dont il étoit disparu à leurs yeux , & la circonstance de l'apparition subite du hibou & de la souris que cet oiseau avoit enlevé.

Le Cheik se rend au palais , & va mêler ses larmes avec celles du roi , du visir , & de l'inconsolable Elmennour ; le papier qui les a instruit ne se trouve plus , mais le contenu , qui leur a annoncé la perte qu'ils faisoient , est resté gravé dans leur mémoire. « Oh ciel ! s'écrie le roi , à quelle barbare puissance avois - je abandonné mon fils ! à quel malheur affreux mon imprudence l'a-t-elle livré ! »

Le grand visir se fait des reproches intérieurs : « c'est moi , se disoit-il , qui ai procuré l'accès à cet abominable magicien , & conseillé l'usage de son fatal secret ; j'ai fait le malheur de mon souverain , de ma fille , le mien , & celui d'une innocente créature. » Elmennour étouffée par ses sanglots ne pouvoit prononcer que ces mots : « mon fils ! mon fils ! mon cher fils ! »

Le Cheik ne s'oppose point à ces premiers effets de la douleur. Enfin , il saisit un instant pour parler : « nous fûmes tous

120 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
coupables , leur dit-il , & le ciel nous en châtie : mais croyez - vous que sa justice souffre qu'un musulman , fidelle aux lois qui lui ont été imposées par sa circoncision , tombe au pouvoir d'un autre que du grand Prophète dont il porte le sceau ? Mon cher élève Habad-il-Rouman a le germe de toutes les vertus dans son cœur : c'est une plante heureusement disposée , qui tend à élever ses branches vers le ciel , & la rosée d'en-haut descendra sur elle en quelque part qu'elle soit : peut-on le dérober aux yeux de l'Eternel , qui l'a fait marquer pour lui ? Il faut faire ouvrir toutes les mosquées & contre un pouvoir surnaturel & infernal , armer la puissance à laquelle rien ne sauroit résister. »

Le discours du Cheik apporta quelque espèce de consolation , en relevant un peu les espérances de la famille affligée , & les prières publiques furent ordonnées dans Thedmor & dans toute la Syrie.

: Pendant ce temps-là , le jeune Habad-il-Rouman étoit bien à plaindre : le barbare Maugraby l'a transporté au milieu d'un désert ; là il lui rend sa figure & se présente devant lui , borgne , chassieux , dégoûtant ,

comme il s'étoit offert la première fois à la porte du palais de Thedmor : « me connois-tu , dit-il au prince effrayé ? »

Naturellement doux , Habed-il-Rouman répond à celui qui l'interroge aussi brutalement : « non ; je ne fais pas qui vous êtes. »

« Tu vas l'apprendre , lui répond le barbare magicien en lui donnant un soufflet ; je suis le Maugraby , n'as-tu jamais entendu parler de moi ? »

Habed-il-Rouman se sentant frappé pour la première fois de sa vie , lui , fils de roi , lui , à qui on n'avoit jamais adressé la parole , même quand il étoit question de le reprendre d'une faute , qu'avec les plus grands ménagemens , tombe dans le dernier étonnement ; il se consulte intérieurement , & se frotte les yeux pour dissiper le rêve désagréable dans lequel il se croit enveloppé , le Maugraby le devine.

« Tu ne dors pas , lui dit-il ; écoute la question que je te fais : je suis le Maugraby , n'as-tu jamais entendu parler de moi ? »

« J'ai oui faire , répond le jeune prince , à ma mère , & bien plus encore à ma gouvernante , l'histoire d'une pomme qui avoit été apportée à mon père par le Maugraby. »

« Que dis-tu ici de ton père & de ta mère ? tu es né des pepins de ma pomme, répond le magicien. »

« Je vous assure, dit le jeune prince, que je suis né de ma mère, qu'Habed-il-Kalib est mon père, tout le monde me l'a dit. »

« Tout le monde en a menti, répond le Maugraby, en lui donnant un second soufflet plus fort que le premier; ton prétendu père & ta prétendue mère ne sont bons qu'à faire des mulets pour mon écurie: voyons si tu tiens de la race dont tu prétends être. »

En même temps le Maugraby ramasse de l'eau de pluie avec le creux de sa main, dans un rocher qui est à sa portée, la lui jette au visage, le change en mulet, & en fait sur le champ sa monture: il faut que le pauvre prince trouve des jambes pour courir, car on hâte sa marche par une grêle de coups.

Habed-il-Rouman veut appeler toute la terre à son secours, & implorer celui du grand Prophète; il ne peut plus articuler que des sons effrayans pour lui-même.

Cependant le cruel magicien ne lui

donne aucun relâche ni de jour ni de nuit, jusqu'à ce qu'il l'ait porté au terme où il doit s'arrêter.

Ils sont au pied d'une montagne affreuse, dont le sommet paroît toucher jusqu'aux nues, un désert, plus épouvantable que tous ceux qu'ils ont parcourus, les environne de tous cotés; là, le magicien met pied à terre, & attache sa monture à la branche d'un arbruste épineux, venu sur le bord d'une fontaine qui s'échappe des crevasses de la montagne.

Mauvaise bête, dit-il, en frappant encore sur le dos de l'infortuné jeune homme, ton éducation t'a éuervé, nous verrons tout à l'heure si je pourrai t'apprendre à valoir mieux! En même temps il s'approche de la fontaine pour y aller puiser de l'eau.

Les quatre pieds ont manqué de foiblesse, sous le corps fatigué, exténué, couvert de plaies, dans lequel est renfermé l'infortuné prince de Syrie; le Maugraby s'approche de lui & lui jette de l'eau sur la tête, en prononçant tout haut : *Sujet de Zatanai, au nom de Zatanai, reprends ta forme.*

Sur le champ le pauvre Habad-il-Rouman

124 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

peut s'appercevoir de nouveau qu'il a des bras & des mains , quoique défigurés par les plaies & le sang qui les couvrent. Le magicien le plonge dans le ruisseau , dont la fraîcheur ranime un peu les forces du pauvre mourant, & alors son impitoyable persécuteur , après l'avoir assis , le dos appuyé contre un rocher , lui adresse la parole d'un ton un peu moins sévère : « Parlez, Habed , de qui êtes-vous fils ? »

« Hélas ! reprend le jeune prince , d'une voix foible ; je suis l'enfant de cette pomme , de ces pepins dont vous m'avez parlé : je suis le vôtre , puisse la compassion entrer pour moi dans votre cœur ! »

« Vous avez bien fait de répondre comme vous venez de le faire : je vous ai fait laisser dans le ruisseau la dernière goutte du sang odieux qui vous venoit d'un homme & d'une femme ingrats & parjures , qui , pour me récompenser du bien que je leur avois fait , ont attenté trois fois à ma vie ; vous avez porté la peine de leur scélératesse à mon égard ; vous avez été sujet à la règle commune qui assujettit les enfans à celle qu'ont mérité les pères ; c'est à regret que j'ai été obligé de laisser tomber

sur vous une partie de la vengeance qui s'appesantit sur leur infidélité : foyez sage & soumis en tout , & vous trouverez en moi un père qui vous aimera sans foiblesse, vous élèvera sans négligence , & qui, sans permettre que vous vous laissiez infatuer par la puissance & les grandeurs auxquelles tout répétoit sans - cesse autour de vous que vous étiez destiné , peut vous associer à un pouvoir dont tous les souverains de la terre sont jaloux : à ces conditions serez-vous mon fils , Habad ? »

« Hélas oui ! dit le jeune prince , qui craignoit de n'être bientôt plus rien , parce qu'il prenoit l'état de défaillance absolue dans lequel il se trouvoit pour l'avant-coureur de la mort. »

« Nous allons donc , mon cher enfant , dit le magicien , après avoir apaisé , par le traitement rigoureux que j'ai exercé sur vous , la puissance sans bornes que votre prétendu père a irritée contre lui & contre vous-même , l'invoquer de concert , pour qu'à son nom cette montagne s'entr'ouvre & nous livre un passage aisé , vers un endroit de délices où vous puissiez trouver tous les secours nécessaires pour vous réta-

126 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
blir; les jouissances de votre âge, enfin,
l'instruction que vous ne pouviez recevoir
d'un Cheik ignorant, qui s'est fait une loi
de croire que tous les secrets de la nature
sont renfermés dans un seul livre qui n'est
qu'un tissu de rêveries. »

Habed-il-Rouman se mouroit, & souhai-
toit de vivre : « je ferai tout ce que vous
voudrez » dit-il à l'homme, qui, après
s'être montré si cruel, si formidable, sem-
bloit vouloir prendre pour lui des sentimens
plus doux.

Alors le magicien se lève, tire d'une
bourse pendue à sa ceinture un petit livre,
une petite bougie & un briquet, il rassem-
ble des feuilles séchées, allume du feu; y
jette des parfums; prononce à voix basse
des paroles d'invocation & de conjuration,
& finit par dire tout haut : « *Tout puissant
Zatanai, roi de la terre entière; deux de tes
enfans veulent passer pour prendre du repos,
dans le lieu de délices qu'ils tiennent de ta
magnificence; qu'à ton nom la terre s'ouvre
pour leur en permettre l'accès.* »

Le jeune prince, absorbé par son état,
pouvoit à peine suivre, mentalement, les
paroles qui retentissoient à son oreille :

tout-à-coup la terre tremble sous lui, il retombe en défaillance ; mais le magicien vient à lui , & lui fait alors respirer une essence qui lui rend sur le champ une partie de ses forces ; & lui donnant la main pour lui aider à se lever , il le conduit vers une grotte qui vient de s'ouvrir dans les entrailles de la montagne. La bougie que le magicien tient à la main les guide dans des détours par lesquels il faut passer , jusqu'à-ce qu'ils soient parvenus sur un plateau superbe , sous un ciel serein & doux , sur une terre dont la fertilité s'annonce par la vigueur & la beauté des plantes qui la couvrent , & l'abondance des petits ruisseaux qui l'arrosent.

On a de tous côtés des points de vue agréables.

On voit des animaux paître çà & là , & courir d'un endroit à un autre , des oiseaux traverser l'air ; mais aucun d'eux ne semble s'effaroucher , le plaisir ou le besoin occasionnent les soins divers dont ils paroissent agités.

« Comment trouvez-vous le pays que vous avez sous les yeux ? dit le Maugraby au jeune prince.

228 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

« Très-beau, lui répond Habel-il-Rouman. Eh-bien ! mon fils, dit le magicien : il est à vous comme à moi si vous êtes sage, & ce que vous voyez n'est rien encore. »

Dans le moment ils découvroient un palais d'une grandeur, d'une magnificence extraordinaire : « à qui croyez-vous que soit cette maison là, mon enfant ? lui dit le magicien. »

« A vous, sans-doute, répondoit le jeune prince ; oui, reprit son conducteur : elle est au Maugraby votre père, elle sera à vous si vous lui donnez de la satisfaction.

« Quand je vous traitois si mal, mon enfant, vous ne vous seriez jamais douté que je vous aimasse & que je vous réservois tant de choses ; les enfans prennent ceux qui les caressent pour leurs meilleurs amis, ce n'est point ainsi qu'on doit débiter avec la jeunesse, il faut qu'elle apprenne à craindre avant de connoître ce qu'elle doit aimer.

« Quand vous étiez chez ce roi de Syrie, on vous auroit laissé passer toutes vos fantaisies : au point qu'étant homme fait, vous seriez demeuré convaincu que vous pouviez

bouleverser le royaume & en recevoir encore des remerciemens.

« Ici il faut que vous soyez persuadé qu'il ne peut vous échapper une faute dont vous ne soyez très-sévèrement puni, comme le bien que vous ferez vous attirera chaque jour des récompenses ; voilà comme on traite les gens lorsqu'on les aime ; la désobéissance ne sauroit se pardonner, non plus que le défaut de confiance.

« Vous croyez peut-être, mon cher enfant, que nous trouverons beaucoup de monde dans ce vaste palais que vous voyez ; quand j'ai prévu que je devois y amener mon fils, pour l'élever auprès de moi, j'en ai chassé tout le monde, pour qu'il n'y eût pas un flatteur.

« Vous n'y manquerez de rien, parce que je fais me mettre à tout ; que vous aimant depuis que vous êtes né, sans que vous ayez eu lieu de vous en douter, je me suis mis en état, quand vous seriez dans le cas de profiter de mes instructions, de pouvoir prendre la place de tous les officiers dont je croyois devoir vous priver afin que vous fussiez mieux servi. »

On ne sauroit se représenter l'idée que

130 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
faisoit naître dans l'esprit d'Habed-il-Rouman ce mélange de rigueurs, de caresses, de menaces, de promesses, dont le Maugraby entremêloit ses discours, & surtout le vernis désavantageux qu'il paroissoit chercher à répandre sur l'éducation qu'on pouvoit recevoir dans le palais de Thedmor.

Tout étoit nouveau pour ce jeune prince, dans les actions dont il avoit été l'objet, & dans le genre des promesses qu'il s'entendoit faire : assujetti par la crainte, plutôt que vaincu par un autre motif, il dissimuloit du mieux qu'il lui étoit possible son embarras, & cette situation auroit duré chez lui pendant un temps plus considérable, s'il n'eut mis le pied dans l'habitation solitaire en apparence du Maugraby.

L'architecture en étoit grande, noble, simple & magnifique à la fois, mais cela n'étoit pas fait pour arrêter les regards d'un jeune prince, dont les yeux étoient faits à la magnificence ; il s'étonnoit plutôt de trouver des portes ouvertes & personne pour les garder.

De colonnades en péristile, de péristile en vestibule, de salons en salons, le magicien le conduisit jusqu'à un pavillon, dont

quatre fontaines d'une eau plus claire que le cristal ornent les angles.

Une gerbe d'eau sort d'une table de marbre jaspé, qui est au centre de la pièce, & se perd en dessous par des intervalles qui la reçoivent, après avoir joué sur les émaux de son bassin.

Une porte d'une hauteur proportionnée à l'élévation du bâtiment, permettoit alors au soleil de pénétrer à travers la gerbe qui ressembloit à un arc-en-ciel mouvant.

Le tour du pavillon étoit orné de superbes sofas, quatre grandes croisées qui l'éclairaient, contenoient chacune une volière à filigrane d'or, peuplée d'oiseaux du plumage le plus brillant, le plus varié, du ramage le plus ravissant; ils venoient se jouer parmi des fleurs & des arbustes odoriférans, dont le bas des volières étoit garni.

« Voilà, mon enfant, dit le Maugraby à son élève, votre cabinet d'étude, s'il paroît vous convenir; car, comme je vous rends maître ici, vous avez le choix; asseyez-vous sur un de ces sofas; vous devez avoir besoin de prendre du repos, en attendant que je vous prépare votre souper; vous allez prendre des forces.

132 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,

« Il y a ici à côté une salle de bains : je vais mettre le feu au bois qui doit les chauffer, vous avez sur les mains & sur le corps, sans-doute, des restes de contusions, suite du traitement que vous avez éprouvé; nous ferons de notre mieux pour en dissiper peu-à-peu la douleur & les marques.

« Mais, mon fils, au milieu des biens qu'on éprouve, il n'est pas malheureux que quelque chose nous retrace l'idée du mal auquel on a été exposé. Je vous laisse un moment pour aller préparer tout ce qui vous est nécessaire. » Après ces mots le Maugraby sort, & Habed-il-Rouman reste étendu sur un sofa, où il se livreroit à bien des réflexions, si la mélodie harmonieuse des oiseaux qui saluoient alors le coucher du soleil, ne l'eut forcé à la distraction.

Son maître vient de rentrer avec une corbeille de fruits magnifiques; « choisissez, dit-il, & mangez : » puis il disparoit de nouveau; quelque temps après il rentre : « votre bain est prêt, venez le prendre : » il le conduit dans un salon voisin, où tout étoit délicieux, & après l'avoir déshabillé lui-même, il le fait entrer dans une étuve

modérée pour la chaleur, au milieu d'un air parfumé par les plus agréables aromates.

Le Maugraby entre dans le bain pour y envelopper son élève avec des pièces d'étoffes de soie de la plus grande finesse, il presse doucement les contusions qui peuvent encore être douloureuses. En peu de temps il en écarte la sensibilité, & en dissipe l'inflammation au point de pouvoir à peine en appercevoir les cicatrices.

« Si mon enfant étoit à Thedmor, disoit le magicien, on l'abandonneroit aux soins d'un esclave; ah que la main d'un père a bien plus de vertus ! elle observe bien d'autres ménagemens.

« Vous êtes bien à présent, mon cher fils, passons dans le salon où vous devez souper. En même temps il lui fait prendre des caleçons & une robe de soie : après lui avoir peigné & parfumé la tête avec le plus grand soin, il le conduit dans une autre pièce, éclairée par cent bougies, portées sur de magnifiques girandoles, & le fait étendre sur un sofa des plus voluptueux.

« Je ne vous assayerai pas toujours aussi commodément, lui dit-il; mais j'aime à

134 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
faire succéder un repos bien ménagé à une grande fatigue ; dormez un moment ; je vais préparer notre repas , toutes choses sont déjà sous ma main ; j'ai moi-même cueilli des légumes , & tué dans ma ménagerie ce qui nous est nécessaire. Je suis un cuisinier très-expéditif, & vous apprendrez à l'être pour vous-même, en disant cela il se retire.

Habed-il Rouman demeure plus étonné que jamais de tout ce qu'il voit ; mais la fatigue & le bain l'ont disposé au sommeil, il s'endort.

Pendant qu'il repose , une table se couvre devant lui d'un repas délicat , en gibier , en poisson , en riz assaisonné , & un buffet rangé près de la table est chargé de fruits , de confitures & de vins exquis. Le Maugraby le réveille : allons , Habed ! lui dit-il , il est temps de manger. Le jeune prince se met sur son séant , à son âge le besoin commande plus impérieusement encore qu'à tout autre ; son hôte est en face de lui & le sert avec la plus grande attention , toujours en cherchant à lui dire les choses les plus agréables , & d'une manière que le son même de la voix rendoit flatteuse.

Ce changement, dans l'organe de son ravisseur, est la première chose qui frappe le jeune prince de Syrie ; peu-à-peu il attache ses regards sur la physionomie de l'homme qui lui parle, elle est encore plus avantageusement changée que la voix ne s'est embellie ; c'est celle d'un vénérable vieillard, dont les regards pétillent d'un feu extraordinaire, mais dont tous les traits d'ailleurs sont agréables.

« Mais, dit tout-à-coup Habed-il-Rouman, enporté par un mouvement naïf, vous n'êtes sûrement pas ce vilain borgne par qui j'ai été enlevé, changé en mule & tant battu.

« Oh mon enfant ! je suis bien laid, bien borgne, pour ceux que je dois regarder d'un mauvais œil ; mais pour un fils obéissant, tel que vous le ferez, je suis toujours tel que vous me voyez ; me reconnoissez-vous maintenant pour votre véritable père ?

« L'éclair, qui partit à l'instant des yeux du Maugraby, ne permit pas à Habed-il-Rouman d'hésiter dans sa réponse : « oh ! assurément ! lui dit-il, vous êtes mon père. » A ce mot, le magicien se lève & va l'embrasser avec un transport de tendresse : « ah !

136 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
je me doutois bien, dit-il, que le sang parleroit; passez dans l'appartement où vous devez prendre votre repos, mon cher fils: j'attends de vous une grande consolation pour ma vieillesse, & ne mourrai pas sans laisser après moi un héritier dont la puissance l'emporte sur celle de tous les potentats de la terre.»

En disant cela le Maugraby prend le jeune prince par la main & le conduit dans une chambre, où un lit de la plus grande somptuosité étoit préparé pour lui.

« Dormez bien, lui dit-il, demain je vous ferai voir ici mes petits arrangemens, & quand vous serez bien reposé, nous nous entretiendrons de ce qui regarde votre instruction. Ici la belle sultane s'interrompt elle-même, encore une fois: admirez, sire, dit-elle, la ruse infernale de ce détestable Maugraby; qui ne croiroit qu'il aime tendrement ce jeune homme? qui ne penseroit qu'il veut sincèrement son bonheur? mais il veut se l'assujettir par la crainte, l'allercher par les jouissances, & s'il peut s'en rendre absolument le maître, lui corrompre l'ame & le rendre aussi méchant, aussi dévoué à Zatanai, qu'il l'est lui-même.

Il joue autour de lui le rôle d'esclave, de cuisinier, de gouverneur ; il se dévoue à tout : mais pour devenir, en gagnant sa confiance, le maître absolu de celui auquel il paroît se sacrifier, il vient de lui tendre bien des pièges, il se retire pour en aller méditer d'autres.

Cependant le jeune prince de Syrie, à qui l'usage du vin étoit inconnu, en est étourdi & s'est endormi : quand le soleil se lève, son hôte, rempli des attentions les plus étudiées, vient ouvrir les rideaux de son lit.

« Allons, mon fils, lui dit-il, la belle matinée nous appelle à la promenade, nous ne la laissons pas passer ici sans en jouir, nous allons prendre chacun un arc & des flèches : vous êtes arabe & moi maure, nous devons tous deux savoir nous en servir.

« En parcourant quelques curiosités de notre solitude, nous chercherons dans l'air, sur la terre & même dans l'eau, de quoi pourvoir à notre appétit, il faut que nous fassions avec agrément l'apprentissage de nous suffire à nous-mêmes. »

En même temps que le Maugraby tenoit ce discours, il aidait à Habed-il-Rouman-

138 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
à prendre un habillement commode pour la promenade & pour la chasse.

Ils sont en route, le ciel paroissoit de la plus grande pureté, des nuages épais, adossés à une chaîne de montagnes, bordoient de tous côtés l'horison ; mais à perte de vue le soleil paroissoit tout vivifier, sans que ses rayons fussent brûlans, & le vent n'agitoit l'air que pour le rendre plus léger.

« Il faut que je vous apprenne, mon cher fils, dit le Maugraby, en quel endroit de la terre nous sommes : cette petite plaine est environnée de tous côtés par les sommets du mont Atlas ; elle étoit déserte, aride, inhabitable.

« Quand j'entrepris de la fertiliser pour en faire mon séjour ordinaire, ce n'étoit que des sables couverts de vapeurs, telles que celles que vous voyez à l'horison, toute espèce de végétation en étoit bannie, on n'y eut pas trouvé un seul reptile ni une seule plante de la plus petite espèce ; les vents y régnoient en tyrans, & bouleversoient continuellement les sables ; le climat étoit insupportable, il n'y avoit pas une goutte d'eau, & la puissance réunie de tous

les souverains de la terre n'auroit pas pu y former le moindre établissement.

« Mais il n'est rien d'impossible à ceux qui , comme vous & moi , avons eu le bonheur d'être soumis dès l'instant de leur naissance au grand esprit qui dispose des trésors de la nature , lorsqu'ils ont fait toutes les études par lesquelles l'homme peut s'élever à la connoissance de ses secrets.

« J'eus bientôt , avec d'aussi puissans secours , enlevé des vallons les plus fertiles qui soient sur la terre , tout ce qui étoit nécessaire pour enrichir ce plateau de toutes les merveilles de la végétation , & fait sortir de la terre les sources qui devoient les arroser ; les mêmes moyens me procurent les avantages de toute espèce dont nous avons maintenant la jouissance. »

Tandis que le Maugraby captivoit entièrement l'attention de son élève par le récit des merveilles dont il l'entretenoit , ils se trouvoient au bord d'une rivière vive & transparente , qui paroissoit très-poissonneuse , une gazelle se faisoit voir sur ses bords , le Maugraby la fait partir par un mouvement de la main , & lui décoche une flèche qui l'étend sur le gazon.

Habed-il-Routman , piqué d'émulation , voit un jeune chevreuil qui court pour passer d'un bosquet dans un autre , il l'ajuste & l'atteint ; l'animal blessé fait quelques pas & tombe. « A merveille , mon fils , dit le magicien : » en même temps il s'approche de la rivière & perce un poisson qui se montrait à fleur d'eau , Habed se précipite , saisit adroitement le poisson que le courant entraînoit.

« Laissons-là , dit-il au jeune prince , le produit de notre chasse , je reviendrai la prendre , nous n'avons pas besoin de nous charger , maintenant cela nous embarraseroit dans notre promenade.

« Je vais , continua-t-il , vous faire connoître aujourd'hui un des objets particulièrement consacré à notre utilité ; c'est la basse-cour.

« Comme je suis dans le cas de m'absenter souvent d'ici , vous y trouverez de quoi pourvoir amplement à votre nécessaire , quand vos études vous presseront trop pour vous permettre de vous livrer au plaisir de la chasse.

« Nous ne suivrons aujourd'hui que cet objet ; nous avons plus d'une promenade

à faire ensemble, & il est bon qu'il s'y mêle chaque jour une nouvelle sorte d'intérêt. » En disant cela, le caressant magicien le conduisoit à une volière cachée au milieu d'un bois, composé d'arbres de toutes les espèces; le mélange & la variété des fleurs & des graines dont ils étoient chargés faisoient un effet charmant.

La volière avoit cent pas quarrés en tout sens, & cent pieds de haut; elle étoit close d'un filigrane d'or émaillé d'un verd tendre, si léger pour le travail, qu'il falloit s'approcher de très-près pour l'appercevoir.

Parmi les plantes & les arbres qui en faisoient l'ornement, on avoit choisi ceux surtout dont les fruits & les graines sont agréables aux oiseaux de toutes les parties du monde; autour des arbres dont l'élévation auroit pu rendre la recherche des nids difficiles, on trouvoit des échelles commodes & tournantes qui servoient à monter jusqu'au haut de la tige.

Un jet-d'eau s'élevoit du milieu de la volière & retomboit dans un vaste bassin, revêtu de gasons, d'où elle se distribuoit, par des petits canaux à fleur de terre, dans toutes les parties de la volière.

aux flatteries, celle-ci le fit rougir : car son ame, prévenue d'attachement pour son père & sa mère, ne pouvoit encore se livrer aux caresses & aux prévenances dont il se voyoit accablé.

Le magicien apperçoit les fruits sur la table : « ah ! dit-il, voilà des fruits, je parierois que vous en avez mangé. »

Le prince rougit : « croiriez-vous, reprit le magicien que je vous en fisse un reproche : vous êtes mon enfant, tout ce qui est ici dans ma puissance est à vous ; je ne suis pas de ces pères qui gardent tout ce qu'ils ont pour eux, qui écartent au loin leurs enfans sous prétexte de les faire instruire, pour se délivrer de la peine de les soigner & ne point partager avec eux leurs jouissances.

« Mon fils est ici aussi roi que je le suis ; s'il doit faire continuellement ma volonté, c'est à moi à lui enseigner ses devoirs & à lui en adoucir la pratique.

« Ecoutez-moi, Habed ! je vous défends de manger ces fruits-là, parce qu'ils vous ôteroient l'appétit, qui est le premier & le meilleur assaisonnement du repas que nous allons faire bientôt ensemble : reposez-vous
sur

sur un sofa, ce n'est point ici un jour d'application, amusez-vous du chant de ces oiseaux; votre cuisinier a trop d'empressement à vous servir pour vous faire longtemps attendre.

Le jeune homme, incertain, distrait, pensant comme malgré lui à toutes les choses qu'on vient de lui dire, va se faire becqueter le bout des doigts à toutes les volières.

A peine une demi heure est écoulée que la table est servie; le poisson, la gazelle, le chevreuil, les ramereaux, tout est délicieux.

Le magicien se montre si attentif, si obligeant, si insinuant, que le charme de ses discours, de ses actions, de ses manières, commence à triompher de l'innocente créature qu'il enveloppe de pièges. Le jeune prince a du penchant à croire que l'homme qui l'appelle son enfant peut, dans la vérité, au moyen de la pomme dont on a tant parlé, être véritablement son père; & avant la fin du repas il a bu à la santé du Maugraby, en lui donnant le nom de père; mais, dit-il, Elmennour n'est-elle pas toujours ma mère?

« Moins que ne le fut ta nourrice, lui répond le magicien : je te défends de penser à ces gens-là, qui t'avoient, pour se défaire de toi, livré à un vieux radoteur qui te tenoit dans une contrainte continuelle, & ne t'apprenoit que des sottises.

« Quand on te donnoit un oiseau, mon fils, on croyoit te faire un vrai présent; moi, je t'en livre cent mille; on te répétoit aux oreilles que tu étois fait pour commander, & il te falloit continuellement obéir à une barbe blanche, qui te tenoit sans-cesse le nez sur un livre qui ne contient que des sottises.

« Ton prétendu père se faisoit environner de soixante & dix mille gardes, comme un homme bien précieux, & toi, pauvre petit malheureux ! on te laissoit au milieu d'une foule d'enfans, parmi lesquels je t'ai pris.

« Oh mon cher enfant ! j'en veux plus à ces deux créatures, que tu croyois être ton père & ta mère, du mal qu'ils t'ont fait & voulu faire, que de leur manque de foi, de leur perfidie, de leur ingratitude affreuse à mon égard.

« Je les avois comblés de biens, trois fois

ils ont attenté à ma vie : j'aurai peut-être peine à reteñir ta vengeance quand tu auras appris à les connoître. »

Il faut que malgré le spécieux de ses raisons le Maugraby eut été trop loim ; car quoiqu'il eût parlé d'un ton aussi touché que véhément , le jeune prince ressentit un serrement de cœur qui lui fit baisser les yeux & lui arracha quelques larmes.

Le rusé magicien s'en apperçoit, il faut qu'il fasse évanouir les idées qu'il a rappelées, qu'il étourdisse la nature qu'il vient de révolter ; un verre d'une liqueur exquise, breuvage aussi flatteur que nouveau, est le stratagème qu'il emploie ; l'effet bientôt en porte à la tête du jeune homme , & le prétendu père va avec la plus grande attention porter sur un sofa la victime de sa ruse.

A son réveil, l'innocent jeune homme est affailli de nouveau par toutes les caresses qu'affaïsonne la flatterie ; il tombe des embûches de la bonne chère dans les bras d'un sommeil provoqué de plus d'une manière , & le jour qui va se lever lui prépare une nouvelle scène.

On le mène à la promenade ; la ménagerie des animaux domestiques, celle de

148 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
ceux que l'on appelle sauvages, celle des
bêtes féroces s'ouvrent pour lui; les uns
lui font mille caresses; les autres obéissent
à sa voix; ceux dont on ne parle ordinairement
que comme des objets de terreur,
viennent humblement ramper à ses pieds.

« Voyez, mon fils, le privilège de
l'homme instruit, dit le magicien: tous les
êtres de la nature entendent sa voix; le
chien qui garde la porte de votre Cheik
à barbe blanche, l'auroit mordu s'il s'en
fût approché de trop près, quand il lui
auroit vu réciter tout l'alcoran, & moi je
vous apprendrai un seul mot, ici, qui fera
que le cèdre, le plus altier de tous les arbres,
se courbera devant vous: vous concevez à
présent qu'on vous enseignoit des choses bien
inutiles. »

Habed-il-Rouman rentra dans le pavillon
des fontaines, émerveillé, rempli d'étonne-
ment de ce qu'il venoit de voir.

On lui sert à dîner, on le ménage sur
tous les points; aux attentions près qui ne
se relâchent point, on l'abandonne pour
ainsi dire à lui-même.

On l'occupe l'après-midi dans la biblio-
thèque; c'est là qu'on lui fait envisager tou-

tes les ressources pour employer utilement ses loisirs ; depuis la musique jusqu'à l'étude de l'astrologie & des sciences occultes , il n'est pas une connoissance que l'immense vaisseau qu'il parcourt , ne lui offre les moyens d'acquérir.

« L'homme n'est rien sans la science , dit le magicien ; il est au-dessous des animaux pour la force & l'adresse , & n'a que le mince avantage de pouvoir expliquer ses sentimens de plusieurs façons , sans savoir ce qu'il dit la plupart du temps , tandis que ce qu'il appelle une bête , s'exprime toujours uniformément & avec justesse ; c'est ici que vous commencerez vos études , vous y profiterez de tout ce que j'ai ramassé , de tout ce que je fais , & je vous indiquerai où vous devez les finir quand j'aurai été content de vos progrès.

« Il faut d'abord apprendre à vous expliquer avec aisance ; ensuite étudier l'art de développer vos idées nettement , avec ordre ; tous les objets possibles se trouveront ici l'un après l'autre sous vos yeux pour les faire naître.

« Mais , mon cher enfant , vous ne pouvez arriver à ces connoissances que par ma pré-

150 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
sence & par mon moyen , jusqu'à ce que
vous vous soyez rendu parfaitement agréa-
ble , par votre soumission absolue & vos
travaux assidus , à celui qui se joue ici de
tous les êtres , & c'est avec bien plus de
facilité que vous ne pouviez le faire des
effets dont vous vous amusez dans l'odieuse
manière où vous retenoit votre vieux Cheik.

« Que ce que je viens de vous présenter
d'objets à pénétrer & à découvrir ne vous
effraye point , la science n'est pas si difficile
à acquérir qu'on le croit , quand les élé-
mens qu'on en présente sont simples , &
que les objets sur lesquels elle doit rouler
ne peuvent se refuser à l'examen ; la nature
n'est un mystère inexplicable qu'à ceux qui
n'ont pas su , comme nous allons le faire ,
lui en dérober la clef. »

Habed-il-Rouman avoit la conception
vive , & étoit doué particulièrement de
beaucoup d'application , sa curiosité vient
d'être prodigieusement réveillée , & il se
précipite de lui-même au-devant des soins
dangereux qu'on veut prendre pour l'in-
struire.

Alors le maître & l'élève conviennent de
l'ordre à établir dans les matières à traiter

& du partage des heures, & les études commencent avec une ardeur incroyable de part & d'autre : il falloit arracher le jeune prince aux objets qui faisoient la matière de ses occupations, pour pouvoir lui faire prendre l'amusement de la chasse ou de la pêche ; & son esprit, par sa force naturelle & une suite de son application, étoit devenu dévorant ; il faisoit surtout dans les mathématiques les progrès les plus étonnans.

Le Maugraby s'applaudissoit d'avoir enfin trouvé le sujet qui pourroit le seconder dans ses projets, dont il n'est pas temps de développer l'étendue ; mais s'il prétendoit avec le temps rendre son élève aussi méchant que lui, il falloit qu'il le tint toujours dans un degré d'infériorité de savoir & de puissance ; & lorsqu'il s'apperçoit qu'Habed, abandonné à lui-même, va trop loin, il jette à la traverse un objet de distraction :

« Allons, mon cher enfant, laissons-là l'astrolabe & le compas, lui dit-il, nous avons assez travaillé, allons voir nos écuries. »

Habed-il-Rouman obéit, & est surpris de trouver dans un endroit aussi écarté, des

152 SUTTE DES MILLE ET UNE NUITS,
chevaux superbes, & en plus grande quantité qu'il n'en eut vu dans le palais de Thedmor.

« Vous auriez du plaisir, mon cher fils, lui dit-il, de faire une promenade sur ces chevaux; choisissez celui qui vous plaira, j'aurai bientôt trouvé le mien, & nous nous exercerons ensemble. »

Dès que le prince a fait son choix, le magicien selle & bride le cheval, ne fait que passer un filet de soie verte dans la bouche du sien, & tous les deux partent d'un temps de galop.

On avoit depuis trois ans, à Thedmor, accoutumé le prince à monter à cheval tous les jours: il y étoit ferme & s'y tenoit avec grâce, son gouverneur lui enseignoit des aides plus naturels, des moyens plus aisés de gouverner l'animal qu'il conduït. En un mot, il lui apprend à parler au cheval pour en être entendu: voilà Hated-il-Rouman un peu éloigné de l'étude des mathématiques, dans laquelle il faisoit d'étonnans progrès; cependant, comme son goût l'y ramenoit toujours, il fallut imaginer d'autres moyens de l'occuper.

Le Maugraby avoit jusqu'à des éléphants,

& en quantité; quand le jeune prince voit ces majestueux animaux, il désire jouir de la vue des merveilles de leur instinct.

Après qu'il se fut suffisamment amusé des traits d'intelligence & d'obéissance de l'éléphant, le Maugraby le conduisit à sa cuisine, dont il pouvoit alors lui développer le mystère sans crainte de l'étonner.

Rien n'étoit plus simple que la préparation & l'assaisonnement; il ordonnoit à la gazelle morte de se dépouiller de sa peau & de se mettre en quartiers, il ne faisoit que la frapper d'une baguette & dire un mot, tout étoit fait.

Il mettoit le morceau qu'il vouloit dans une casserole, & lui disoit: *casserole! fais ton devoir.* Le feu obéissoit au même commandement; enfin, il avoit l'air de tout faire & ne faisoit rien.

« Je vous montre ici, mon cher enfant, un art qui vous est nécessaire; vous ferez, quand je ne serai pas ici, ce que vous me voyez faire, en prononçant seulement ces paroles: *Au nom du grand esprit maître des esprits, obéissez à l'enfant de la maison.*

« Je vous annonce qu'en vous éveillant, demain, vous ne me retrouverez pas; j'ai

des devoirs qui me commandent, il faut que j'aie les remplir ; tout reconnoit sur la terre une subordination , il n'y en a qu'une de douce, c'est la subordination filiale, c'est la vôtre : à présent, la mienne m'ordonne de vous laisser seul ici, quand mes pensées doivent toujours rester auprès de vous, mais croyez qu'elles y sont ; imaginez toujours qu'elles vous commandent tout ce qu'il est nécessaire que vous fassiez pour votre propre avancement.

« Suivez toutes vos études, mon fils, & vos exercices, variez-les par des amusemens, & craignez que trop de tension d'esprit ne déranger votre santé, quand je ne suis pas ici pour y apporter du remède.

« Du reste, parcourez tout l'espace agréable dont nous sommes possesseurs, au nom que je vous ai donné, toutes les portes que vous trouverez s'ouvriront.

« Quand vous chasserez, l'eau qui semblera s'opposer à votre passage s'ouvrira devant vous, l'enfant de la maison est maître de la maison. »

En lui disant cela il le fait entrer dans son lit, l'embrasse avec les démonstrations de la tendresse la plus affectueuse, & sem-

ble laisser maître de tout celui qu'il compte charger, pour son utilité particulière, des fers de l'esclavage le plus rigoureux.

Le lendemain Habed-il-Rouman se lève, & partage exactement sa journée comme il lui a été prescrit de le faire; il quitte ses calculs & ses instrumens d'astronomie pour en prendre un de musique.

Bientôt il part pour la chasse, il préfère de vivre de son gibier, au plaisir d'aller priver des oiseaux de leur innocente famille..

Il ramasse des légumes, des fruits; &, rempli de mémoire comme d'intelligence, il se fait servir aussi lestement que l'auroit pu faire le magicien lui-même..

Les occupations du jeune prince étoient si variées, sa curiosité satisfaite, & réveillée tour-à-tour par tant d'objets divers, que, s'il restoit dans son cœur quelque sentiment des objets qui l'avoient occupé à Thedmor, ils demeuroient comme endormis.

Surtout il ne pouvoit s'empêcher de regarder avec mépris les occupations dans lesquelles on l'entretenoit, ses études & le peu de frutis qu'il en avoit retiré.

La nature se refusoit aux douces émotions de la tendresse, envers le magicien;

156 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
mais la réflexion parloit en faveur des obligations dues à des soins constans, emprefés ; à une conduite qui portoit le caractère de la bienfaisance.

Il étoit impossible d'en montrer de la reconnaissance autrement que par une obéissance exacte, en se renfermant dans le plan de conduite qui lui avoit été tracé : c'étoit le parti que prenoit constamment Habed-il-Rouman, & il se parloit à lui-même.

Tu voudrois bien, se disoit-il tout haut, étudier continuellement les mathématiques, la physique : mais on t'a défendu de le faire, & tu ne peux reconnoître tant de bonté qu'on a pour toi que par une aveugle obéissance.

Ah ! que le jeune prince faisoit bien de penser juste & de parler haut ! son dangereux espion, le Maugraby, étoit autour de lui, invisible : il n'avoit feint de s'absenter que pour pénétrer les intentions de son élève ; lorsqu'il croit l'avoir assez éprouvé sur ce point, il se remontre.

C'étoit le matin, quand Habed-il-Rouman ouvroit les yeux aux premiers rayons du jour que célébroit le chant des oiseaux ; son rusé maître l'aide à prendre ses vête-

mens en le comblant des plus tendres caresses , auxquelles le prince répondit de son mieux , & on reprend la routine des occupations journalières.

L'élève , sans parler du profit de ses études , se faisant un plaisir de montrer qu'il a bien employé le temps accordé aux délassemens , montre qu'en tirant de l'arc il est bien plus sûr de son coup.

S'il manie un cheval , il commande à tous ses mouvemens , il frappe de loin , de près , où il veut , de sa lance , & d'un coup de cimeterre il coupoit une pomme en pleine course.

Il s'est d'ailleurs rendu maître dans tous les endroits où il a voulu entrer , & a forcé le garde-meuble à lui renouveler ses habits , à mesure qu'il a cru devoir le faire ; en un mot , il a usé de tout & n'a abusé de rien ; qui est-ce qui le fait mieux que le rusé magicien ? mais il feint de tout voir & de tout apprendre avec plaisir.

Deux mois se passent , & le Maugraby n'a point parlé de s'écarter. Enfin , le moment s'avance pour lui de mettre fin à sa grande entreprise.

Une circonstance , & on ne sauroit les

158 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
prévoir toutes, peut le forcer à quitter son
masque, & s'il étoit reconnu, ou Habel
renonceroit sur le champ à tous les liens qui
l'attachent à lui, où il cesseroit d'être cette
victime innocente que doit présenter le ma-
gicien à Zatanai son maître, pour en obte-
nir encore plus de faveur.

Il faut donc se presser de la mettre en
état d'être offerte dans l'endroit où ce cou-
pable esprit reçoit le tribut que ses adora-
teurs impies lui doivent, des ames qu'ils
ont dérobées par surprise au culte du tout
puissant créateur, & à la protection de
Mahomet.

Le temple destiné à recevoir ces sacrilèges
hommages est sous la mer qui baigne la
côte près de la ville de Tunis: on y pénètre
par neuf des portes qui sont dans le Dom-
Daniel; & chacune d'elles présente un
escalier de quatorze cent marches pour y
conduire.

Tous les magiciens qui se sont engagés
dans les détours d'une des neuf portes
fatales, sont forcés de s'y rendre à de cer-
tains temps marqués, chacun d'eux y entre
par celle qu'il connoît, & le Maugraby
peut s'y introduire par toutes les avenues.

C'est là que Zatanai, ou son représentant tient divan avec ses fidèles, & délibère des moyens d'introduire plus de mal qu'il n'y en a sur la terre, toujours sous l'apparence du bien.

C'est aux pieds de ce trône affreux que l'innocent & naïf Habel-il-Rouman doit être présenté, pour y achever de faire sans le savoir le sacrifice de toute espèce d'innocence, renoncer à toute loi divine, & devenir un instrument forcé & aveugle de la plus cruelle & de la plus odieuse tyrannie, en imaginant de marcher vers la lumière & vers le bien.

Mais il falloit passer par le Dom-Daniel pour parvenir jusqu'aux pieds du trône de Zatanai; & pour pouvoir entrer dans cette voie, il falloit avoir la connoissance des douze premiers livres, faisant partie des quarante qu'on appelle les portes des sciences occultes.

Aucun homme ne peut les expliquer à son semblable, il faut soi-même en trouver la clef.

Ces douze premiers livres enseignent à faire des enchantemens, c'est-à-dire du mal; aucun d'eux ne peut apprendre à les

détruire , ce dernier secret est renfermé dans le treizième livre , qui peut être développé à ceux qui doivent faire tantôt le mal , tantôt le bien apparent , pour l'intérêt du maître auquel ils se sont abandonnés ; mais il faut absolument qu'on leur en donne la clef , ou qu'on leur indique le moyen de la chercher.

Bientôt le magicien fera forcé de faire un voyage réel , qui le mettra dans le cas de s'éloigner si considérablement de sa demeure , qu'il lui soit impossible de surveiller les choses qui pourront s'y passer , mais il en partira tranquille : comme tout y subsiste par ses enchantemens , tout leur est soumis ; & le naïf Habed-il-Rouman paroît l'être plus que tout le reste : sa franchise & son ignorance rassurent contre ce qu'il laisse voir d'intelligence & de génie. Il est vrai qu'il va le mettre dans le cas de faire un pas vers la science des enchantemens , mais il ne pourroit en faire aucun usage dans un séjour où déjà tout est enchanté.

« Mon cher fils , lui dit-il , en le prévenant sur le voyage qu'il doit faire. Je vais me séparer de vous pour un temps dont j'ignore absolument le terme ; mais ma

tendre amitié me fait appréhender qu'il ne soit très-long ; où je vais , je serai toujours occupé de vous , rappelez-vous les avis que ma tendresse pour vous m'a dictés , elle est aussi jalouse qu'elle est forte ; ce qu'elle conseille elle l'exige absolument & ne sauroit supporter l'idée de la désobéissance.

« Jouissez de tout ce qui est ici , comme vous l'avez fait jusqu'à présent ; vous ne connoissez point encore toutes les ressources du lieu que vous habitez : ce que vous n'avez pas vu est peut-être plus curieux que tout ce que vous avez pu voir , mais je veux que le hasard vous le fasse trouver , pour laisser un but piquant à vos promenades.

« Jusqu'ici , mon enfant , je vous ai retenu quand vous paroissiez vous livrer à trop d'application , j'ai craint que vous ne devinssiez sédentaire ; mais votre tempérament que je ménageois , est fortifié , & le moment est venu où il faut que vous doubliez vos études.

« Quand je serai de retour ici , je vous conduirai dans un lieu où il faut que la science vous ouvre les portes ; passons dans la bibliothèque & je vous en mettrai les clefs sous la main.

« Voyez cette rangée de livres, vous compterez quarante volumes. Je vous recommande l'étude des douze premiers ; mais il faut que vous vous rendiez ces ouvrages aussi propres que si vous les aviez composés vous-même ; ils vous apprendront une multitude de secrets, à la connoissance desquels il faut que vous arriviez de vous-même, mais je vous défends absolument d'en faire usage sans moi, & j'exige votre parole, que vous vous en absteniez. »

Habed-il-Rouman promet de faire tout ce qu'on exigeoit de lui, & le magicien le quitta après l'avoir tendrement embrassé. Peu de temps après, un léger tremblement de terre se fit ressentir, & annonça à tout autre qu'au jeune élève, que son gouverneur venoit de faire violence à cet élément, pour sortir de sa retraite.

Voilà le jeune prince de Syrie encore une fois seul ; mais en lui ordonnant d'étudier, on lui a procuré le meilleur moyen d'éviter les ennuis de la solitude.

Il met la main sur le premier des douze livres ; le commencement l'arrête, mais il dévoile bientôt que l'intelligence en est soumise aux calculs, il les y applique, &

des progrès marqués couronnent ses premiers efforts ; plus il travaille, plus sa facilité augmente, & , ce qui feroit l'ouvrage d'un an pour un homme d'une conception plus qu'ordinaire, est pour lui l'ouvrage de peu de jours ; quand il a achevé l'étude des douze livres il veut passer au treizième , charmé d'augmenter le nombre des connoissances qu'il vient d'acquérir ; mais il lui est impossible ici de déchiffrer une ligne , toute l'habileté qu'il avoit acquise dans le calcul se trouve en défaut.

Il a beau se tourmenter pour trouver un sens à ce qu'il voit , cela lui est impossible.

Enfin il se rappelle que lorsqu'il faisoit ses études auprès du Cheik son ancien maître , celui-ci lui disoit : « ne vous cassez pas la tête, mon cher enfant, adressez-vous au grand prophète : priez - le de vous ouvrir l'esprit , & ensuite vous vous remettrez à l'ouvrage ; il ne manquoit pas de faire ce que son maître lui ordonnoit , & cela lui avoit toujours réussi.

Depuis qu'Habed-il-Rouman étoit avec le magicien , toutes ces idées de religion avoient été absolument écartées par l'effet des discours , des actions & des ruses de

164 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

cet homme ; une heureuse nécessité engage le jeune prince à recourir à son ancienne méthode , il se rappelle la formule de la prière que lui prescrivait le Cheïk , & la prononce de tout son cœur : il étoit alors prêt à se mettre au lit ; il se couche & s'endort.

Entre la veille & le sommeil , un esprit lui apparôit sous une forme humaine. « Mon enfant , lui dit d'un ton doux le fantôme , l'étude que vous faites ne sauroit vous conduire à l'intelligence de la lecture que vous entreprenez : voici la clef du livre.

« La première ligne , lue de la gauche à la droite , vous présentera le sens que voici : » *ce premier chapitre fut composé dans la troisième lune du mois de Nisan* : « elle paroît présenter un sens ; mais ce n'est pas là sa véritable utilité.

« Comptez d'abord les lettres qui la composent , soumettez chacune d'elles au calcul ; & son nombre correspondra à la ligne que vous devez aller chercher ; rangez-les par ordre , & vous aurez le sens du chapitre entier , qui n'a qu'autant de lignes que la première contient de lettres.

« Vous observerez la même méthode

pour tous les autres chapitres, jusqu'à la fin, & vous terminerez là vos lectures; celles-ci vous sont utiles pour ce que vous avez à faire.

« Quand vous aurez fini votre travail vous irez dans la chambre du magicien; vous y trouverez une statue de marbre blanc, vous lui donnerez un soufflet sur la joue droite, en lui disant: *fais ton devoir pour l'enfant de la maison*; elle se rangera, le mur s'ouvrira derrière elle, & vous verrez des choses que vous devez connoître. »

Après avoir écouté avec attention ce long discours, Habed-il-Rouman se trouve parfaitement réveillé, il lui seroit impossible de se rendormir, il y avoit encore des bougies allumées dans le salon, il y court.

Il va à la bibliothèque chercher son livre, & se met sur le champ au travail avec tant de rapidité & de succès, que le jour venant à l'éclairer, le trouva au fait de ce qu'il vouloit comprendre.

Un chapitre, dans ce qu'il avoit lu, l'avoit arrêté plus que les autres; on y traitoit de la manière de connoître si un animal quelconque étoit un homme transformé, s'il

166 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
falloit lui rendre la parole, la méthode
étoit clairement indiquée.

Le prince de Syrie fait réflexion alors
à tant d'animaux qu'il a vus dans la ménagerie des bêtes fauves & féroces : hélas !
dit-il, ces lions, ces tigres qui m'ont caressé, sont peut-être de la même espèce
que moi ! J'essayerai d'en faire parler un ;
cette opération n'est point contenue dans
les douze livres dont j'ai promis de ne point
mettre en œuvre les secrets , mais je ne
ferai rien sans avoir auparavant obéi à l'esprit
bienfaisant qui m'a ordonné d'aller dans
la chambre du magicien.

A ces mots il se lève ; par précaution , il
prend avec lui un briquet , une bougie &
des parfums , avant d'approcher de l'appar-
tement de son dangereux maître.

Il trouve la statue & se fait ouvrir la
porte par elle , elle lui donne l'entrée dans
une volière toute remplie de perroquets ,
de geais , de pies , de sanfonnets , de merles ,
qui se mettent tous à crier , chacun d'un ton
différent , qui est là ? qui est là ? Ensuite
l'un disoit une parole , l'autre une autre ,
dont on ne pouvoit former aucun sens.

Certainement , dit Habel , il n'y a pas

ici d'homme enchanté, car tous ces oiseaux parlent; cependant il y avoit sur un bâton un gros hara (1) des Indes enchaîné par la patte avec une chaîne d'acier; cet oiseau gardoit le silence; le jeune prince s'approche de lui & lui adresse la parole.

« Pourquoi t'a-t-on enchaîné, toi? est-ce que tu serois méchant? l'oiseau baissoit tristement la tête: » parle-donc aussi, comme les autres! lui disoit le prince; serois-tu un homme changé en hara?

L'oiseau baissoit encore la tête, & prenoit une contenance qui paroissoit implorer de la compassion.

Ah! dit Habed-il-Rouman, on ne m'a pas envoyé ici pour rien; Mahomet à qui je me suis adressé ne voudroit pas me tromper.

Mahomet! Mahomet! Mahomet! crient tous les oiseaux en battant des ailes, & le hara, sans parler, s'agitant plus fort que les autres.

Voici qui est extraordinaire, dit le jeune prince, il faut que j'essaye de faire parler

(1) Hara des Indes; en arabe Darra; nom de tous les perroquets.

168 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
le hara pour savoir si c'est un homme :
« allons, oiseau, laisse - moi prendre trois
plumes de ta tête ; & sur le champ le hara
la lui tend. »

Quand Habed-il-Rouman a mis les trois
plumes dans son sein, il fait du feu, allume
sa bougie, enflamme les parfums qu'il a
apportés, jette les trois plumes sur le feu,
en disant : *Si tu es créature humaine je te
rends la parole.*

Hélas oui, j'en suis une, répond le hara
d'un ton triste, & une bien coupable, puis-
que je me suis laissé aller à faire le mal
avec le Maugraby, l'enfant du démon ;
mais je suis trop heureux, dès que Dieu a
eu compassion de moi & que Mahomet
nous envoie à tous un messager. Mahomet !
Mahomet ! répètent de nouveau
tous les autres habitans de la volière.

Dis-moi, homme, puisque tu l'es, re-
prend le prince, puis-je te rendre ta forme ?

Vous le pourrez, répond le hara, pourvu
que Dieu vous donne l'avantage sur le scé-
lérat qui me tient ici ; mais j'ai été enchaîné
par ma volonté, unie à celle de mon enne-
mi ; il faut que vous deveniez maître de
sa puissance, avant que je puisse jamais
espérer

espérer de reprendre ma forme naturelle. « Hélas ! jeune envoyé du Prophète, il me paroît que vous ne savez pas où vous êtes. Par quelle voie vous a-t-il député ici, pour opérer déjà un prodige en ma faveur ? »

Le prince fait en peu de mots son histoire, & finit par conter sa vision.

« Oh providence ! dit l'oiseau, tu te fers d'une des victimes que se ménageoit le plus scélérat de tous les êtres, pour amener le jour de la vengeance ! Jeune prince, mon esclavage est déjà bien ancien, & l'espérance de le voir finir peut m'en faire pendant plus d'un jour supporter patiemment la disgrâce ; il y a ici des hommes plus infortunés que moi, Dieu veuille qu'il en reste assez pour pouvoir vous aider à briser la chaîne qui me retient ; car, chaque jour, quelques-uns d'entr'eux voient abrégér leurs souffrances par la mort. C'est ici le théâtre des longues cruautés du Maugraby ; mais il en exerce ailleurs de plus terribles.

« Allez, mon cher prince, sur le champ préparer un repas de viandes très-légères : dans vos amusemens, vous aurez peut-être appris à conduire un chariot ; car je fais tout ce que fait suggérer notre cruel ennemi,

170 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
pour tromper & tenir dans l'erreur ses prétendus élèves ; attelez des chevaux , précautionnez-vous d'une phiole d'élixir , marchez vers l'orient , jusqu'au pied de la montagne ; vous trouverez une statue de marbre noir , & vous lui donnerez un soufflet sur la joue gauche ; en se rangeant , elle soulèvera une trape , vous découvrirez une caverne , dans laquelle vous descendrez avec une lumière ; & je me rapporte à votre compassion & à votre intelligence pour tout ce que vous devez faire : vous serez peut-être assez heureux pour sauver la vie à quelques malheureux , de qui vous auriez sans doute bientôt partagé le triste sort , & s'il y en a quatre encore vivans , vous pourrez me tirer d'ici & vaincre le Maugraby. »

Ces dernières paroles firent passer un frisson jusques dans le cœur d'Habed-il-Rouman : il n'est pas maître d'arrêter l'effet intérieur du sentiment ; mais il ne se donne pas le temps de s'abandonner à la réflexion , il sort de la triste ménagerie , dans laquelle il laisse à regret le hara enchaîné , & vole au cabinet où sont les drogues , de-là , à la cuisine , pour préparer un repas ; il se munit de parfums , & va prendre un chariot dans

les remises du palais , dans lequel , en cherchant , on trouvoit de tout.

Il a bientôt attelé des chevaux dans un endroit où tout se fait *au nom du maître & pour l'enfant de la maison* ; mais tout en prononçant ces paroles , il ne pouvoit s'empêcher de dire intérieurement : oh grand Prophète ! sous quel infâme maître suis-je ? de quelle horrible maison suis-je l'enfant ?

Cependant ces réflexions ne font que lui donner plus de zèle pour aller jusqu'à l'endroit qui lui a été désigné , il faut prévenir le retour du magicien , ou s'attendre de sa part à une vengeance dont l'idée seule le fait frémir.

En peu de temps , malgré l'éloignement assez considérable , Habed-il-Rouman est parvenu à l'endroit que le hara lui a indiqué : il trouve la statue , lui donne le soufflet , la masse tourne comme sur un pivot , se range de côté , & laisse voir que sa base couvroit l'entrée d'un souterrain , dans lequel on descend par un escalier ; il fait du feu & s'engage dans cette route , une bougie à la main.

Bientôt il entend des plaintes , des cris foibles , mais arrachés probablement par

172 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
de vives douleurs ; enfin , il parvient à l'ouverture d'une espèce de puits , sans balustrade ; des cadavres morts & demi vivans , accrochés par les pieds , y sont suspendus la tête en-bas.

Il se hâte d'en retirer un ; il est mort , desséché dans ses habits , ce n'est presque plus qu'un squelette entièrement décharné.

Il en décroche un autre , il respire ; le jeune prince lui ouvre la bouche , y fait couler une goutte d'élixir , & s'apperçoit avec plaisir qu'il est vivant. Enfin , en achevant de faire le tour du puits , il en trouve cinq , susceptibles de recevoir du secours , & d'être rendus plus ou moins sensiblement à la vie ; il les porte l'un après l'autre au grand air , les met sur le chariot , & revient promptement au palais.

L'élixir avoit agi en route : les esprits étoient ranimés à l'aide du grand air , & quand il fut question de descendre de la voiture , les moins abattus s'aiderent à en sortir , & les autres se laissèrent emporter sous le vestibule du palais.

Habed-il-Rouman court au cabinet des drogues & en apporte , à l'aide de ces mots : *servez l'enfant de la maison ; dans un*

endroit où tout est magique, les drogues opèrent sur le champ, & tous les moribonds rappelés à la vie ont recouvré avec elle leurs facultés ; mais la faim les dévore, leur libérateur les fait entrer dans le salon, où ils trouvent de quoi la satisfaire.

L'avidité des estomacs, privés depuis si long-temps de nourriture, auroit dû les exposer aux dangers attachés aux excès ; mais les drogues médicinales, en opérant, déployoient toutes leurs vertus : à la fin du repas, les convives d'Habed-il-Rouman, à la maigreur & la pâleur près, étoient devenus des êtres très-vivans.

Ils ont enfin cessé de manger & de boire ; ils passent de concert avec Habed-il-Rouman dans le salon des fontaines ; là, le prince de Syrie après les avoir engagés à quitter leurs vêtemens souillés, pour en prendre de neufs & commodes, les prie de vouloir bien satisfaire l'un après l'autre sa curiosité.

« Comment, leur dit-il, & pourquoi avez-vous été précipités dans l'abominable cachot d'où je viens de vous retirer ?

« Hélas ! répondit un d'entr'eux, avant que nous puissions vous satisfaire, il faut

que vous nous accordiez la grâce de nous dire qui vous êtes , ce que vous faites ici, ce que vous êtes à l'abominable homme qui y commande avec tant d'empire , afin que nous puissions prendre confiance & être bien convaincus que ce moment de relâche que nous éprouvons ne sera pas suivi de tourmens aussi affreux que ceux dont nous sommes depuis long-temps accablés.

« Vous nous retirez , continua-t-il , d'un état affreux , dans lequel , plongés entre la veille & le sommeil , dans les plus effrayantes rêveries , nous souffrions mille morts différentes , sans parvenir à mourir : ce moment-ci n'est-il point celui d'un rêve agréable , par lequel le magicien se ménage un moyen de nous faire mieux sentir le malheur dont il veut de nouveau nous accabler ? Votre physionomie inspire de la confiance ; ce que vous avez fait à notre égard de la reconnoissance , mais nous avons eu à faire à un scélérat qui se sert de toutes sortes de moyens pour tromper. »

« Il est sans doute mon ennemi comme le vôtre , reprit Habad-il Rouman , & sur le champ il trace rapidement le tableau de ses aventures , jusqu'au moment où un rêve

mystérieux lui avoit indiqué ce qu'il falloit faire , & où une créature humaine changée en hara l'avoit engagé à voler à leur secours. »

Que Dieu soit béni & Mahomet son grand Prophète , reprit le jeune homme qui avoit parlé ; je vois qu'un rayon du soleil de justice a percé à travers les ténèbres dont sont enveloppés les crimes qui se commettent ici. Je vois que victime marquée comme nous, par le Maugraby , vous nous préserverez avec vous : ah ! s'il nous étoit donné de délivrer la terre de ce monstre ! mais pour vous convaincre de la vérité de ce que je viens de vous dire , je vais vous raconter mon histoire.

Histoire d'Halaiaddin , prince de Perse.

Birminvansha mon père venoit à dix-sept ans d'être élevé sur le trône de Perse , ayant eu le malheur de voir mourir trop-tôt mon ayeul.

Tandis qu'il s'occupoit des apprêts de ses noces avec la fille du sultan des Curdes , son premier visir ayant fomenté sous main une rebellion , vient investir le palais dont il a séduit la garde ; mon père n'a que le

176 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
temps de se travestir & de gagner seul le désert, monté sur le meilleur cheval qui fut dans ses écuries.

Présumant bien qu'il seroit poursuivi, il abuse de la force de sa monture, laquelle ayant couru jour & nuit, épuisée de fatigue, va s'abattre près d'une grotte creusée dans un rocher; mon père s'efforce de relever son cheval & de le faire entrer dans la grotte qu'il apperçoit, pour le mettre à l'abri du soleil.

Un homme, vêtu comme les gens du peuple qui vont se joindre aux caravannes pour faire le voyage de la Mecque, y dormoit, il s'éveille au bruit occasionné par l'entrée du cheval, se frotte les yeux & adresse la parole à mon père.

« Voyageur comme moi, dans le désert, où allez-vous? Vous êtes heureux d'avoir trouvé cette grotte pour vous reposer; car je ne connois pas d'autre asile d'ici à vingt lieues à la ronde, & vous paroissez fatigué.

« Je ne vais nulle part, dit mon père, qui ne craignoit pas de se découvrir à un homme seul; je suis : avant - hier j'étois roi, mon premier ministre s'est emparé de

ma couronne, & je cherche à sauver ma vie. « Elle est ici en sûreté, reprit le pèlerin : oui, repartit mon père, si, affamé comme je le suis, je pouvois trouver de quoi manger pour moi & pour mon cheval.

« Nous ne sommes pas à cela près, dit le pèlerin, j'ai de la pâte de riz & d'orge, du pain, des oignons, des dattes, une fiole d'une excellente liqueur, reposez - vous ; je connois un pâturage pour votre cheval, je vais l'y conduire, j'en rapporterai de l'eau dans une outre, & nous vivrons comme des voyageurs peuvent vivre. »

Mon père n'ayant rien de mieux à faire, laisse le pèlerin suivre les bonnes intentions qu'il vient de montrer ; cet homme revient avec de l'eau, va dans un coin de la grotte chercher un sac, il s'y trouve de plus qu'on n'avoit espéré un fromage de chèvre, des noix, en un mot, tout ce qui peut composer le repas d'un solitaire, dans un pays où la terre ne produit rien.

« Vous devriez me faire votre histoire, pauvre roi que vous êtes, dit le pèlerin à Birminvansha, je pourrois vous donner quelque sujet de consolation, je porte une grande haine aux usurpateurs. Le vôtre est

178. SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
nécessairement un scélérat, vous êtes trop
jeune pour avoir eu le temps de faire du
mal, vous êtes la victime de l'ambition &
non celle du bien public.

« Vous l'avez deviné, pélerin, dit mon
père ; je régnois depuis quinze jours, quand
un premier visir, à qui mon père avoit
confié les forces de l'état, en a abusé pour
usurper ma place ; c'est un ambitieux qui
a su voiler sa passion sous le masque de la
plus odieuse hypocrisie.

« Oh l'hypocrisie ! l'hypocrisie ! mon
prince, c'est un vice affreux : je ne veux
jamais voir de mes yeux le dôme de la sainte
mosquée, dit le pélerin, si je ne vous
enseigne un moyen de vous venger de vo-
tre hypocrite.

« Eh ! quel moyen pouvez-vous m'ensei-
gner ? dit mon père : le voici, dit le péle-
rin ; écoutez - moi, retournez sur le champ
à votre capitale, — nous allons changer
de vêtemens, & vous irez vous loger dans
le caravanserail qui est à l'entrée : — mais,
pélerin, mon cheval me fera reconnoître.
— N'étoit-il pas noir, votre cheval ? dès
ce moment même je veux qu'il soit blanc
avec la queue & les crins noirs : — vous

voulez ; mais cela suffit-il ? — Oh mon roi ! vous n'avez pas régné assez long-temps pour savoir ce que c'est que la volonté d'un roi, c'est à-peu-près comme la mienne ; ce que je veux je le veux , & votre cheval est blanc ; comme je lui ai laissé le tour des yeux noirs , il ne perd rien sous la couleur où je l'ai mis , allons le voir. »

Mon père suit le pèlerin , il voit un cheval blanc qui païssoit au bord d'une fontaine dans une espèce de plaine , entre deux rochers escarpés ; il hasarde d'appeler le cheval par le nom qu'il lui avoit donné , & l'animal vient à lui sur le champ.

« Asseyons - nous ici , dit mon père à son hôte : pèlerin , je m'apperçois que vous ne vous êtes pas montré à moi pour ce que vous êtes ; mon père a toujours beaucoup considéré vos pareils , & mon intention eût été de les favoriser ; dans la position où je me trouve , abandonné comme je le suis , j'implorerois tous les secours de la magie.

« Mon roi , reprit le pèlerin , peut-il y avoir quelque chose de défendu quand il s'agit de se venger d'un hypocrite ? ils sont mal - voulus jusques dans les enfers ; oh ! c'est un affreux caractère , c'est le plus

180 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,

opposé au mien , partout où j'en trouve je les écrase. Vous concevez donc quelque opinion de mon pouvoir : voici comment je prétends en user pour vous ; vos ennemis humiliés viendront vous prier de remonter sur votre trône , & vous les écraserez sous vos pieds : & quand puis-je espérer l'accomplissement de votre promesse ? Dans trois jours , répondit le pèlerin , si je puis espérer de vous une honnête récompense ; car chacun aspire à son salaire quand il travaille bien : — vous disposerez de tous mes trésors ; — si donc ! dit le pèlerin , des trésors , à moi , qui ne vis que de fromage & de fruits secs. Je suis vieux , il me faut des consolations & du secours dans ma vieillesse , je n'en pourrois trouver que dans la naissance d'un fils , & ne puis espérer d'en avoir un ; vous pouvez épouser jusqu'à soixante femmes , & attendre d'elles la plus nombreuse postérité ; cédez-moi votre premier enfant mâle , il m'appartiendra : vous verrez que je ne serai pas fort impatient de vous en priver ; mais quand il seroit dans le cas de jeûner quelques jours dans le désert avec moi , il seroit comme vous , il n'en mourroit pas & ne s'en porteroit que mieux. »

Mon père se rappelle qu'au moment où il a été obligé de prendre la fuite, on lui a dit que l'ambassadeur des Curdes étoit déjà convenu que Laila, sa princesse, épouserait le fils de l'usurpateur ; Birminvansha avoit pris beaucoup d'amour pour elle , & dans la position où il se trouve , toutes les femmes de la terre & les enfans qui pourroient lui naître d'elles , lui étoient indifférens ; qu'est-ce qu'un enfant qu'on ne connoit pas & dont on est sûr de se détacher d'avance , au prix d'une couronne , au prix du plaisir de se venger ?

Il accepte la proposition qu'on vient de lui faire : « en ce cas , dit le pèlerin , je vais tout risquer pour vous , & laisser là jusqu'à mon pèlerinage : nous partirons demain matin ; & pour nous mettre en état de soutenir la fatigue du voyage , nous verrons ensemble un flacon entier de vin de Chiraz. »

La journée se passe rapidement sans un moment d'ennui ; le pèlerin avoit beaucoup d'esprit & parloit de tout avec agrément ; le soir , la grotte se trouve mieux arrangée , les pierres qui servent de sofas sont cou-

182 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
vertes de mousse , trois lampes y répandent
une douce clarté.

Le pèlerin tire son sac de provisions ,
Birminvansha s'attendoit à en voir sortir
des oignons , comme pour le dîner ; mais
c'étoit à leur place un faisan , des perdrix ,
& d'autres viandes froides d'un goût exquis.

« Le pourvoyeur du soir , dît alors le
pèlerin , est moins économe que celui du
matin ; il faut faire honneur aux soins qu'il
s'est donné , en disant cela il découpe adroi-
tement , sert proprement , & invite à man-
ger mon père , qui ne se fait pas prier. »

La bouteille de vin de Chiraz se vide en
deux traits , & un autre flacon prend sa
place , jusqu'à ce que le sommeil ait saisi le
convive & son hôte.

Le soleil levant leur fait quitter à tous
deux la mousse sur laquelle ils étoient éten-
dus. « Partons , mon roi , dit le pèlerin ,
le cheval est tout sellé , prenons le chemin
de votre capitale ; mais , irez-vous à pied ,
dit Birminvansha à son compagnon ? Non ,
répond celui-ci ; je retarderois votre mar-
che ; mais votre cheval me prêtera sa
croupe. — Vous serez horriblement mal ; —
point tant que vous le croyez.

« Allons, l'éclair, dit alors le pèlerin en parlant au cheval; n'est-ce pas là ton nom? allonge-toi de deux côtes seulement, pour faire place à l'écuyer de ton maître, c'est le Maugraby qui te le commande.

« Et qui est ce Maugraby? dit mon père: — c'est votre serviteur, ici présent: vous aurez peut-être ouï parler de moi, mais vous apprendrez avec le temps qu'on parle mal de tout le monde: au reste, on connoît les gens à l'œuvre, & vous verrez comme je traite les hypocrites. Je ne vous cacherai pas un seul des tours que je vais leur faire, il faut qu'ils soient bien obstinés, s'ils se refusent à faire mes volontés.

« Cependant le cheval s'étoit réellement allongé, & les portoit comme le vent vers la capitale, de manière que, partis le matin au lever du soleil, Birminvansha & son pèlerin étoient à la porte de la capitale à son coucher. »

Le pèlerin descend, couvert de l'habit de palefrenier, à l'abri duquel mon père s'étoit sauvé cinq jours auparavant, & prend le cheval par la bride pour le faire entrer dans le premier caravanserail.

A la beauté du cheval qui sert de mon-

ture à mon père, chacun en prend le maître pour un pèlerin de distinction, caché sous un vêtement plus que modeste ; l'intelligent Maugraby lui a déjà trouvé & arrangé son logement, y fait apporter à manger, prend à la hâte quelques morceaux, & prévient qu'il va sortir.

« Reposez-vous, mon roi, dit-il à mon père, il faut que j'aille prendre langue au palais & par la ville, sonder la pente des cœurs, la disposition des esprits, & juger un peu par ce que l'on fait de ce qu'on veut faire : en disant cela il sort & ne rentre que le soir.

« Que diriez-vous, dit-il à mon père, de votre sot peuple ? on l'amuse de fêtes à l'occasion du mariage du fils de l'usurpateur avec la princesse Laila, & il est content, il mange, il danse, il vous a oublié ; si nous ne savions pas combien il est imbécille, on songeroit à s'en venger ; mais il ne faut jamais se passionner ni pour ni contre lui, il n'en vaut pas la peine, au moins il n'est pas hypocrite. Je ne hais rien autant que le masque de la sagesse : ce soir je me mets à l'œuvre pour vous ; mais il me faut mes sûretés ; que me donnerez-vous

pour nantissement de la parole que j'exige, & que vous devez ici me renouveler ? »

Mon père étoit alors occupé du chagrin de savoir Laila entre les bras d'un autre ; la jalousie le dévorait, il n'avoit encore aimé que cette princesse, c'étoit sa première passion ; d'ailleurs le désir de la vengeance l'aveugloit.

« Je fais ce que vous voulez, dit-il au Maugraby, c'est le premier enfant que j'aurai d'une femme légitime ; je vous le donne, encore une fois, & mon cheval en gage, si vous le voulez ; puisque c'est le seul bien que je possède ici.

« Votre cheval ? c'est une bonne bête, je m'en arrange ; je monterai demain dessus pour aller faire nos affaires ; soupons, dormons, tout le monde ici ne reposera pas aussi bien que nous. »

Le lendemain, le Maugraby sort à cheval & dispaçoit pour toute la journée, le soir il se montre. « J'ai de bonnes nouvelles à vous donner, dit-il à mon père ; le roi, ses visirs, ses émirs, ont fait des rêves abominables la nuit passée, des fantômes leur ont reproché leur infidélité, leur félonie, en leur faisant les plus horribles menaces ;

186 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
c'étoit aujourd'hui jour de grand divan &
vous eussiez ri de leur consternation, lorsqu'ils se sont communiqué leurs rêves.

« L'usurpateur , comme le plus politique, a été le plus réservé en paroles , mais il étoit le plus consterné de tous ; j'ignore les résolutions qu'ils auront prises , nous en entendrons parler demain , mais après demain nous agirons.

« La seule nouvelle que j'aie apprise d'ailleurs , c'est qu'on a donné ordre d'interrompre les fêtes pour le mariage du fils de l'usurpateur avec la princesse des Curdes , & on fait qu'elles devoient durer huit jours de plus ; c'est un petit acheminement à la révolution , il faudra prendre un parti ferme pour décider tous ces gens-là à rentrer dans leur devoir ; nous en délibérerons demain ensemble.

Le lendemain arrive , le Maugraby rentra le soir de mauvaise humeur , en apparence : « nous avons , dit il , affaire à des gens qui n'ont point de tenue , si ce n'est dans le mal ; une nuit fâcheuse leur avoit porté avis à tous , de chercher à rentrer dans leur devoir , ils en ont passé une bonne & leurs résolutions sont évanouies ; je vois

qu'il faut frapper ferme pour les décider, & si vous goûtez quelque satisfaction à voir vos ennemis dans la plus grande peine, vous pourrez en jouir ici; car sans que ni vous ni moi soyons vus, je les ferai rêver en votre présence; & d'abord, pour que le spectacle affecte leurs yeux, je vais tendre de noir toute cette chambre; mes esclaves ont ordre de les aller chercher, dès qu'ils entreront dans leur lit; nous, nous observerons ce qui se passera, assis sur ce sofa, cachés derrière ce voile.»

A peine le Maugraby avoit-il fini de dresser son appareil, qu'un grand noir d'une figure atroce se présente; mon maître, dit-il au Maugraby, le roi entroit dans son lit pour passer la nuit avec une circassienne d'une grande beauté, qu'un marchand lui a vendue ce matin, vos esclaves ont endormi la femme & enlevé le roi, qu'on vous amène tout assoupi.

Ilage Cadahé, dit le Maugraby, songe à bien remplir ton personnage, qu'on fasse entrer ce roi & qu'on le place sur ce siège de bois; allume le feu pour t'en servir au besoin; le nègre apporte un brasier rempli

188 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
de charbons ardents, dont son souffle rend
la flamme encore plus vive.

Dès que l'usurpateur est assis, le nègre
lui adresse la parole d'une voix tonnante :
« qui es-tu, malheureux ? »

« Le coupable, interrogé par une voix
aussi menaçante, cherche à se recueillir,
à consulter ses sens pour savoir s'il est
éveillé, puis répond d'un ton qui témoigne
son effroi. » Ne suis-je pas le roi de Perse ?
« Toi ! le roi de Perse ! esclaves, dit le
nègre aux quatre qui avoient apporté l'usur-
pateur, qu'on donne cent coups de bâton
sous les pieds à cet esclave du père de
Birminvansha, qui trompa son maître par
une détestable hypocrisie, & s'est servi
des forces de l'état qui lui avoient été
confiées pour les tourner contre le fils de
son bienfaiteur ; tel est l'ordre de Naka-
ronkir (1). »

Le malheureux soumis à la bastonnade
poussoit des hurlemens affreux, capables
d'allarmer tous le caravanserail ; mais le
Maugraby avoit bouché toutes les oreilles :

(1) Nakaronkir, esprit que Mahomet envoie aux
coupables en songe, pour les pousser au repentir.

on le délivre de ce supplice pour l'abandonner à un autre.

Le nègre commande qu'on le rasseye de nouveau : ce scélérat hypocrite veut régner ; dit-il , qu'on lui donne un sceptre , qu'on lui mette sa couronne sur la tête : l'un & l'autre étoient de fer rougi au feu.

Il ne veut pas prendre le sceptre , crioit le nègre , qu'on lui mette la couronne ! & on approchoit la couronne de sa tête , à lui enflammer les cheveux ; il tendoit la main vers le sceptre pour choisir le moindre mal , & s'y brûloit. Ah ! grâce ! grâce ! grâce ! s'écrioit-il , Nakaronkir ! je ne veux plus régner.

« Autant d'heures tu vas encore régner ; autant de charbons ardents tu vas allumer sur ta tête , disoit le nègre : — je ne régnerai plus , Nakaronkir , je ne régnerai plus : où est Birminvansha pour le faire régner à ma place ?

« C'est à toi à le faire chercher , lui répond le nègre ; fais prendre le deuil à toute ta cour , à la capitale , à ton royaume ; qu'on y cherche partout ce grand prince ; dès qu'on te l'aura annoncé , vas tomber

190 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
avec tous tes lâches courtisans à ses genoux, vas y tête & pieds nuds.

« Ah ! qu'on éloigne ce fer ardent , disoit l'usurpateur, plus tourmenté encore par la frayeur que par la souffrance , & je ferai tout ce que voudra Nakaronkir.

« Qu'on le renvoie pour aujourd'hui , dit le nègre Ilage Cadahé ; les quatre esclaves le faisaient dans le moment , l'endorment & le mettent à côté de la beauté circassienne , qui , se réveillant alors , ne pouvoit concevoir pourquoi on l'avoit laissé dormir si longtemps , & à quoi elle devoit attribuer une odeur de brûlé bien défagréable. »

Quand le Maugraby fut seul avec mon père , il commença par faire remettre en ordre la chambre. « J'ai , dit-il , voulu vous faire voir comment je fais servir mes amis : si ce roi là est bien maltraité , les visirs & les commandans des troupes ne sont pas plus à leur aise ; il n'y en a qu'un que j'aie épargné , c'est le fils de l'usurpateur : parce que la belle Laila l'a bien châtié & qu'il s'est conduit très - respectueusement avec elle. »

Ici la curiosité de mon père devint très-

vive ; qu'a donc fait Laila dont vous ayiez tant à l'applaudir ?

« La nouvelle en est déjà ancienne ; mais la discrétion l'a empêchée de percer hors du palais, & elle n'est encore venue que jusqu'à moi & d'aujourd'hui.

« Le soir des nûces, le jeune marié se présenta pour recevoir les embrassemens de son épouse ; mais elle le laisse s'approcher & lui crache au visage.

« Esclave téméraire, lui dit - elle, qui as osé accepter la main de l'épouse de ton souverain, je t'attendois pour te donner ta récompense.

« Le fils du tyran, qui ne tient point de son père, s'est retiré confus, mais est resté modeste, & sans entrer dans des excuses : « permettez, a-t-il dit, madame, que je dorme à vos pieds ; je respecte votre ressentiment, & la marque que j'en porte, en m'humiliant, ne me déshonore point dans mon esprit ; j'en puis supporter l'affront sans murmure ; mais je crains mon père, & j'aimerois mieux mourir, que de vous faire un aussi dangereux ennemi.

« Vous avez l'ame noble, a répondu Laila, je vous pardonne : pardonnez-moi.

& dormez. » Toutes les nuits qui ont suivi se sont passées comme celle-là , & votre épouse est encore digne de vous : voilà , je pense , la meilleure nouvelle que je puisse vous donner , en attendant les événemens de demain.

« Ils doivent être curieux , je n'ai pas fait distribuer la bastonnade à tous les coupables. Je veux qu'ils puissent se trouver au divan , qui doit s'assembler ; ils m'auront pour témoin sous une forme quelconque , je vous en rendrai bon compte ; mais la nuit s'avance & vous ferez bien d'en profiter. »

Mon père suivit le conseil d'autant plus aisément , que ce qu'il venoit d'apprendre , au sujet de la manière dont la princesse des Curdes s'étoit conduite avec le fils de l'usurpateur , lui donnoit sujet de faire des rêves très-agréables ; quant au Maugraby , je pense qu'il ne dort que d'un œil ; il étoit , quoique couché tard , levé avant le jour , & sorti du caravanserail , avant l'ouverture de la porte.

Il rentra ce jour-là de meilleure heure qu'à l'ordinaire. « Oh ! Birminvausha , dit-il , que vous vous seriez amusé si vous eussiez

pu comme moi assister au divan, & écouter les conversations les unes après les autres!

« J'entendois les quatre visirs, que la frayeur rendoit confians & véridiques, se communiquer leurs quatre rêves avant de prendre leurs places; l'effroi se peignoit sur leur visage, ainsi que l'étonnement de la conformité de leurs songes.

« Ils appellent les principaux d'entre les gens de loi qui sont-là, & leur font prendre séance en secret.

« La surprise de ceux-ci n'est pas moins grande, l'air défait & consterné de ceux qui leur font cet étonnant récit, en atteste la vérité, elle se confirme bientôt encore plus, par l'arrivée des émirs, commandant les troupes.

« Alors vous eussiez vu cette assemblée, composée de cent personnes y compris les huissiers & les bas officiers, se disperser par pelotons, & partout on s'entretenoit de rêves & du Nakaronkir; si cet esprit se plait à être redouté, jamais il ne fut mieux servi que par moi.

« Enfin, continua le Maugraby, les premiers de l'assemblée, joints aux plus anciens, après avoir délibéré en confusion,

ont décidé qu'on tiendrait les portes du divan fermées, pour pouvoir prendre des résolutions conformes aux volontés du Nakaronkir, qui savoit si bien les expliquer.

« On a appris que le roi étoit indisposé ; on ne doute pas qu'il n'ait été abandonné par le ciel aux caprices du Nakaronkir, & toute autre frayeur cédant à celle qu'a su inspirer ce redoutable esprit, trois députés sont chargés d'annoncer à ce prince qu'il faut qu'il fasse chercher partout Birminvansha, pour le remettre sur le trône.

« Je les ai suivis, ajouta le Maugraby ; si l'esprit du monarque n'avoit pas été préparé par la secousse violente de la nuit, ils eussent été bien mal reçus ; mais admirez la dissimulation & l'hypocrisie ; il a les cheveux, le front & le bout des doigts brûlés, il en ressent de vives douleurs ; la volonté du Nakaronkir n'a été exprimée à personne aussi fermement qu'à lui : eh bien, il s'est fait rapporter les aventures des autres avec une patience incroyable, & dissimulant son trouble & sa frayeur, il leur tint ce discours.

« J'avois, dit-il, pris les rênes de l'état, appréhendant que la trop grande jeunesse de Birminvansha ne le mit hors d'état de

les soutenir : je comptois les lui remettre quand l'âge & mes exemples l'auroient formé ; en prenant la fuite il s'est dérobé à mes bonnes intentions : mais puisque le ciel , qui le connoit mieux que moi , le juge capable de régner , je suis prêt à me démettre du fardeau dont je m'étois chargé pour lui ; & il va connoître que s'il me fallut employer une sorte de violence pour arracher les affaires publiques à des mains trop jeunes pour les conduire , j'en emploierai une plus grande pour le rappeler sur le trône , dont il s'étoit éloigné.

« Je fais prendre , à - t - il continué , le deuil dans tout mon palais , & j'y ordonne un jeûne qui n'aura d'autre terme que celui où on aura retrouvé le roi , dont je ne voulois être ici que l'organe ; que cet ordre s'étende dans la ville & dans tout le royaume , & qu'on décerne une récompense à celui qui pourra dire en quelle partie de la terre s'est retiré Birminvansha ; c'étoit mon projet , avant les rapports fâcheux que vous venez de me faire , ils ajoutent à l'accablement dans lequel je me trouve. Prévenez le divan que je ne me lèverai que pour prendre le deuil comme tous mes

sujets ; mais il fera plus austère , car je ne me présenterai que les cheveux & la barbe rasée , jusqu'à ce que j'aie obtenu la satisfaction de replacer votre légitime souverain sur le trône : dans cet état je m'abstiendrai de toute affaire , & vous en recommanderez de ma part la conduite aux visirs.

« Voilà , mon cher souverain , dit le Maugraby à mon père , le dernier trait d'hypocrisie de l'usurpateur qu'il vous reste à châtier ! Voyez avec quel art , surtout , il cherche à cacher au public l'impression du feu sur sa chevelure , & même sur sa barbe ; ah ! c'est un scélérat bien profond ! maintenant tranquillisez-vous : laissez le peuple se mouvoir de lui-même ; vous souhaitez , vous désirer , vous attendre par toutes les portes , & quand la révolution sera si bien préparée , qu'il n'y ait qu'un cri en votre faveur ; je vous prêterai le cheval que vous m'avez donné en gage. Vous reparoîtrez monté dessus & habillé convenablement ; Illage Cadahé , mon noir , sera votre premier eunuque , & moi votre esclave ; c'est l'affaire de quatre jours de patience , d'autant que je ne néglige rien pour vous ser-

vir ; rien ne périlite d'ailleurs, & votre épouse est constamment respectée. »

Mon père laissa faire le Maugraby. Le cinquième jour, le magicien le fait sortir de la ville par une porte, monté sur le cheval blanc à crins noirs, vêtu en pèlerin, & le fait rentrer par une autre sur un cheval noir, tel qu'il étoit lorsqu'il s'en servit pour prendre la fuite.

Une robe & un turban étoffés, sans être magnifiques, avoient remplacé l'habillement de pèlerin ; Ilage Cadahé & le magicien marchaient à droite & à gauche, la main appuyée sur la croupe de la monture.

Les premières personnes du peuple qui apperçoivent mon père, viennent pour se prosterner à ses pieds, la garde des portes s'émeut, une foule s'amasse dans un moment & mon père est obligé d'entrer dans la maison d'un émir ; un cri général retentissoit : *vive notre roi Birminvansha.*

Ce cri s'est bientôt répandu jusqu'aux portes du palais, où le divan étoit rassemblé ; le roi, dont les brûlures étoient un peu moins marquées, s'y transporte ; & la tête nue & rasée, ayant quitté ses babou-

198 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
ches, il vient à la tête des visirs & des
émirs supplier mon père de reprendre sa
place sur le trône.

J'abrège le récit des cérémonies, qu'il
feroit inutiles de décrire, du mariage de
mon père avec la fidelle Laila; de la ven-
geance qu'il prit de l'usurpateur & de ses
adhérens; le fils de ce méchant homme
ayant été le seul épargné, parce qu'il avoit
respecté la princesse des Curdes, quoique
vivement offensé par elle : je passe au dé-
part du Maugraby.

Lorsque ce monstre, déclamant toujours
contre l'hypocrisie, eut vu verser tout le
sang des coupables, feignant d'être abso-
lument tranquille sur la situation de mon
père : vous voilà, dit-il, affermi sur votre
trône; vous n'avez plus besoin de mes
secours; je pars, souvenez-vous de moi
quand vous aurez un fils; songez qu'il est
le mien, ce prix là m'est bien dû: j'ai
beaucoup travaillé, je me casse, il me faut
un bâton de vieillesse. Elevez-le bien afin
qu'il puisse devenir après moi le soutien de
la vôtre: en disant cela il se fait rendre
son cheval & dispaçoit. Mon père, entraîné
par le courant des affaires, étourdi par les

travaux comme par les jouissances attachées à son rang , ne réfléchit point assez alors aux conditions auxquelles il l'avoit recouvrée , & les regrets ne s'annoncèrent qu'à ma naissance.

De son aveu même elle lui arracha des larmes , quand il vit que le premier fruit de ses amours avec sa chère Laila étoit par lui-même abandonné au Maugraby : être qu'il ne pouvoit s'empêcher de suspecter & de regarder comme très-méchant , malgré ses déclamations contre l'hypocrisie.

Chaque fois qu'il me prenoit dans ses bras ses larmes se renouveloient ; ma mère les prenoit d'abord pour des mouvemens de tendresse , mais elles portoient un caractère de tristesse inquiétant.

Vous pleurez sur cet enfant ? lui dit-elle ; que voyez-vous d'affligeant dans son sort ? il est beau comme le jour , fils de roi & destiné à régner.....

« Ne parlons pas de ses destinées, ma chère Laila , reprit mon père : leur idée réveille toutes mes craintes , je vous possède & nous régnons , voilà sans doute un grand bien , mais nous le payerons bien

200 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
cher: » alors il lui fait le récit de toutes
nos aventures.

Ma mère Laila ne fut pas aussi effrayée
qu'il auroit pu le croire ; on est sans doute
fort infatué de magie chez les Curdes.

« Eh-bien ! dit-elle , qu'a voulu vous
dire le Maugraby en vous demandant votre
fils pour bâton de vieillesse ? il le fera sans
doute magicien comme lui ; est ce un si
grand malheur pour un prince ? a-t-il be-
soin de nous l'enlever pour cela ?

« Je serai charmée que notre enfant ait
de belles connoissances , & en beaucoup
d'occasions il ne sera pas forcé de mendier
les secours d'autrui. Je trouve que la dignité
d'un souverain est ravalée quand il est
obligé d'implorer les ressources de son
astrologue. »

Mon père se laissa aveugler par cette
réflexion, on me fit élever avec toutes les
attentions imaginables, & on eut grand
soin de m'instruire des particularités de
mon histoire, dès que je pus, en les enten-
dant, promettre que je les tiendrois secrètes.

Quoique je n'en témoignasse rien , je
n'entendois jamais parler du Maugraby sans
un serrement de cœur ; cependant j'attei-

gnois presque à ma quinzième année, & les inquiétudes de mes parens, comme mes frayeurs, commençoient à s'évanouir, lorsqu'un jour le grand écuyer de mon père rentrant au palais, lui annonce le plus superbe & le meilleur de tous les chevaux, dont il lui proposoit de faire l'acquisition.

Mon père a une passion défordonnée pour ces animaux : « où est ce cheval ? dit-il à son écuyer. » Sire, reprit-il, je passois près du grand breuvier, un homme y conduisoit un cheval blanc perlé, ayant la queue & les crins noirs, & un cercle parfait de cette couleur autour des yeux.

« Je suis descendu de celui sur lequel j'étois monté, pour observer de près ce superbe animal ; j'ai témoigné le désir de le monter, l'homme auquel il appartient m'a paru s'y prêter avec plaisir ; jamais, sire, je n'ai rien trouvé de si obéissant, de si vigoureux, de si intelligent, de si souple ; je lui parlois, & il obéissoit à la voix, on croiroit que le persan est sa langue naturelle.

« J'ai demandé à l'acheter, l'homme m'a répondu qu'il n'étoit pas à vendre : — c'est pour le roi, ai-je dit ; — en ce cas, m'a-

t-on répondu, il est à lui ; j'ai pris l'homme au mot , & il est dans la cour du palais avec son cheval. J'étois avec mon père , tandis que l'écuyer lui faisoit ce rapport ; le désir de voir ce bel animal me pressoit , mais Birminvansha , frappé de ce récit , & ne doutant point que ce ne fût le Maugraby qui venoit lui rapporter son gage , me prend par la main & me fait passer chez ma mère.

« Ma chère Laila , lui dit - il , voici le moment d'épreuve , Maugraby ne nous a pas oubliés comme nous nous en étions flattés ; il vient demander notre enfant , & le refus nous expose à des dangers sans nombre.

« Il faut le recevoir ici , dit Laila , je n'ai point peur d'un magicien , on a soupçonné ma nourrice de l'être ; elle ne m'a jamais fait de mal , & cependant les esclaves de ma mère disoient qu'elles lui voyoient jeter des cheveux dans un baquet & en faire des grenouilles ; quand il sera venu je lui parlerai. »

On introduit le Maugraby , qui se présente d'un air très-respectueux ; mon père lui rend son salut aussi gracieusement qu'il

peut le faire ; mais on remarquoit de la contrainte dans son action.

« Astrologue ou magicien , lui dit Laila , car vous êtes sans doute l'un ou l'autre , vous avez pris notre enfant sous votre protection. Vous nous avez promis de lui servir de second père , vous l'avez abandonné pendant bien long-temps : il est cependant dans l'âge où l'on prend de l'instruction ; mais vous le trouverez bien préparé , & nous espérons qu'en le cultivant ici , vous applaudirez chaque jour aux soins que nous avons pris de son éducation ; du reste , vous serez bien vu ici de tout le monde , & particulièrement de moi , qui ai toujours aimé les savans ; nous vous ferons visiter , moins pour vous élever à nos yeux qu'à ceux des autres.

Le Maugraby refusa ces grâces , il ne venoit pas , dit-il , pour travailler à mon éducation , ni chercher l'enfant d'autrui , mais le sien propre : en vertu d'une convention expresse dont on avoit touché le gage de sa part : « on ne voyoit plus » disoit-il , qu'ingratitude & mauvaise foi sur la terre , & on comptoit s'acquitter de tout ce qu'on devoit en honorant son bienfaï-

204 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
teur d'un vain titre , & le régalant de propos mielleux. .

« En disant cela il me prend par la main , que je fais effort pour lui retirer ; ma mère , toute éplorée , me saisit par ma robe , mais elle lui reste entre les mains.

« Je m'échappe transformé en levrier , par une fenêtre ; le Maugraby me suit par la même ouverture , & nous nous trouvons tous deux dans la campagne.

« Il tenoit un fouet à la main , dont il me frappoit inhumainement , & qui sembloit s'allonger à proportion des efforts que je pouvois faire en courant pour éviter les coups.

« Je ne puis dire si , pendant que je fuyois ainsi , la lumière de la lune a remplacé sur la terre celle du soleil ; mourant de faim , de soif , souffrant de toutes les parties de mon corps & courant toujours , quoiqu'accablé de lassitude , je suis tombé dans cette fontaine que vous avez rencontrée au pied de la montagne & l'ai rougie du sang qui sortoit des plaies que le fouet avoit fait sur mon corps.

« Alors , après m'avoir forcé d'y rester quelque temps , au moment où la fraîcheur

de l'eau me glaçoit les veines , il m'a retiré, & m'a rendu ma première forme.

« Je ne vous répète pas les invectives qu'il a vomies contre moi & mon père dans ce moment, ni les propos flatteurs qu'il a cherché à me tenir ensuite , après m'avoir amené ici , pour m'engager à oublier le reste du monde & à me livrer à lui ; vous avez fait le tableau de ses ruses ; il les varie , sans doute , selon les circonstances , selon la nature du principe qu'il cherche à détruire , des idées qu'il veut dénaturer ou égarer.

« Cependant je commençois à prendre patience , lorsque , m'ayant recommandé de faire l'étude des livres dont vous avez pris connoissance , & m'ayant laissé seul , je vis que je m'instruisois de choses qui pourroient me devenir utiles.

« Je triomphois , en attendant son retour , de voir que j'avois appris tout ce que contenoient les douze premiers livres , & qu'il n'y avoit pas d'opérations indiquées dans ces ouvrages , que je ne fusse en état de faire , quand , tout-à-coup , il reparoit.

« Je m'avance vers lui d'un air confiant , & lui fais l'étalage de ma science ; il me donne un soufflet.

« Ignorant, me dit-il, paresseux qui ne fais rien quand il est abandonné à lui-même, crois-tu, dit-il, que j'aie le temps de te suivre comme un écolier ?

« Je ne me sentoie point de tort, je voulais lui parler pour le faire appercevoir du sien. Il me donne un autre soufflet, dont je fus presque renversé.

« On ne me replique point, dit-il ; je ne viens que pour peu de temps & m'en retourne, quand je reviendrai, si je ne suis pas plus satisfait, j'aurai recours à des corrections plus imposantes.

« En disant cela il rentre dans son palais, fait semblant d'y chercher les choses dont il a besoin, & me fait un signe comme pour prendre congé de moi, & effectivement je cesse de le voir.

« Je vais me jeter sur mon lit & je le baigne de mes larmes ; je voue mon persécuteur au Nakaronkir, dont j'avois tant ouï parler à mon père & à ma mère, je me sens brûlé du désir d'aller me jeter dans des bras dont j'avois reçu tant de caresses.

« Les études que j'ai faites me reviennent à la tête ; je puis par leur secours me changer en oiseau, mais il faut que je de-

viennent un oiseau de proie, pour pouvoir m'élever fort haut, & ne pas être la capture des autres.

« Je me détermine à me changer en aigle. Je m'écarterai, disois-je, de la vue des chasseurs, & ne m'abattrai que pour chercher de la nourriture; je gagnerai la capitale de Perse; j'entrerai de nuit dans le château de mon père, on me trouvera le matin sur la terrasse de son appartement, & j'aurai au bec, mon nom écrit sur un morceau d'écorce.

« Je passai la nuit à arranger mon plan; je me lève avec le soleil; j'écris sur le morceau d'écorce que je dois porter : *le pauvre Halaïaddin prince de Perse*; puis je songe à m'occuper de ma transformation, préférant de rester oiseau toute ma vie, au malheur de demeurer soumis à la brutalité du magicien.

« Le charme auquel j'ai voulu me soumettre opère sur moi, déjà je sens que mon nez se transforme en bec, mes bras en ailes, & je me vois couvert de plumes : rempli de joie & d'espérance, je ramasse mon billet, l'empoigne avec une de mes serres & prend mon vol.

« Mais je me sens retenir rudement par la queue, on me fangle sur le dos, de manière à me briser; c'est le magicien qui me tient, il ramasse froidement mon billet échappé de ma serre, & le lit : *le pauvre Hallaiaddin*, vraiment pauvre, dit-il, comme son père & sa mère, mais c'est de sentiment, de reconnoissance & de toute espèce de vertu; tu t'es fait oiseau? ingrat! mais les animaux de proie n'entrent point dans ma volière, je vais te trouver ta place.

« J'étois plus mort que vif, je n'ai recouvré de connoissance que pour m'appercevoir que j'étois suspendu par les pieds parmi des mourans & des cadavres, dans l'endroit où vous nous avez trouvé; alors je suis resté plongé dans un état douloureux, sans pouvoir me rendre compte de mes souffrances: rêvant que le Maugraby, plus semblable à un démon qu'à un homme, me poursuivoit avec un fouet armé de pointes de fer qui m'atteignoit sans - cesse, tandis que je courois après le spectre de la mort, qui m'échappoit: je ne me suis réveillé qu'au moment où vous m'avez tiré hors de la fosse. »

On peut juger de l'effet que faisoit le

récit du prince de Perse sur l'esprit & le cœur d'Habed-il-Rouman : mais il en modéroit l'expression même sur sa physionomie ; il s'adresse alors à un autre compagnon de son infortune , pour lui demander les particularités de ses aventures , & ce jeune homme , qui pouvoit avoir dix-neuf ans , les raconta sur le champ.

Histoire d'Yamalladdin , prince du grand Katay.

« MON grand-père étoit barbier dans la ville de Chiraz , il y vivoit assez aisément de son travail , parce qu'il étoit laborieux & adroit : il avoit plus d'esprit que n'en ont communément les gens de son état ; ce qui faisoit rechercher sa conversation par ceux qui étoient au-dessus de lui , soit par les talens , soit par la fortune.

« Un habile astrologue , vivant dans le voisinage , fréquentoit souvent notre maison ; il vit sa femme prenant son voile à la hâte pour sortir.

« Où allez-vous ? lui dit-il ; — donner du secours à l'épouse de notre ami le barbier , qui est en couche.

« Apportez - moi , reprend son mari ,

quand vous reviendrez , les noms de l'enfant , du père , de la mère , du grand-père , de la grand-mère ; on ne nous consulte que sur la naissance des grands , comme s'il n'y avoit qu'eux d'intéressans sur la terre ; notre ami le barbier a quelquefois d'heureuses conceptions de génie , & il se pourroit qu'il vint un enfant de lui , qui ne fut pas un homme ordinaire : la femme promet de s'acquitter de la commission.

« Ma grand-mère accoucha très-heureusement d'un fils qu'on appela Schaskar , & notre voisine rapporta à son mari , l'astrologue , ce qu'il lui avoit demandé.

« L'astrologue entreprend son travail , prend l'heure précise de la naissance ; mon père naissoit sous la planète Il-Marlik (1) , à l'ascendant , & dans ce moment la planète , considérée avec le secours de l'astrolabe , paroissoit éclairée.

« En calculant le produit des lettres de tous les noms que le savant avoit sous les yeux , il voit qu'il annonce que l'enfant sera roi , & son étoile très-brillante porte ses rayons sur une contrée fort vaste , du grand empire de la Chine.

• (1) Il-Marlik , Saturne.

« Mais l'étoile vint à briller d'une couleur rougeâtre ; cela annonçoit, au moins, de grands obstacles pour celui que l'influence dominoit, dans ce qu'il pourroit entreprendre pour parvenir à une haute fortune.

« Je te l'avois bien remarqué, dit l'astrologue à sa femme, l'enfant de notre voisin le barbier fera un jour une grande fortune ; il faut que nous en allions féliciter son père & sa mère.

« Mon grand-père fut très-flatté de l'horoscope tiré par son voisin, lui & son épouse donnèrent tous leurs soins à l'éducation de mon père, l'astrologue y mêloit les siens, & à seize ans il n'y avoit pas un jeune homme dans Chiraz qui eut reçu autant d'instruction que lui ; on le proposoit comme modèle aux enfans des meilleures maisons.

« Voyez, leur disoit-on, Schaskar, le fils du barbier ! Il est vrai qu'il joignoit à cela une belle figure & une très-heureuse physionomie : prévenu de sa destinée, il cherchoit à s'en montrer digne par sa conduite & son maintien.

« Un jour que Schaskar alloit aux bains,

il y arriva le premier : après avoir passé la salle où on quitte ses habillemens , comme il en traversoit une seconde pour passer à l'étuve , quoiqu'il eut la marche très-ferme , le pied lui glissa sur un carreau de marbre poli & mouillé.

« Il frappa rudement du pied sur ce carreau pour retrouver son équilibre ; à l'instant le carreau se soulève , il s'élève une vapeur de l'ouverture , cette vapeur se rassemble , & présente aux yeux de Schaskar un génie de figure humaine.

« Laisse prendre le bain aux indolens , dit le génie ; pars pour la Chine : prends pour y pénétrer la route de la grande muraille ; tu trouveras une caravane à Astracan , à laquelle tu pourras te joindre ; vas reprendre tes habits où tu les as laissés , on y a joint une somme d'argent qui se renouvellera au besoin.

« Lorsque tu seras au pied de la grande muraille tu recevras d'autres secours , mais ne confie le secret de ton départ à personne.

« Mon père va reprendre ses habits , & trouve une bourse de deux-cent pièces d'or : il en alla cacher vingt sous le chevet de sa mère , sortit de la ville , fit rencontre d'un

homme qui conduisoit des chameaux sur la route qu'il devoit prendre , en acheta un , & se rendit le plus promptement qu'il lui fut possible à Astracan.

« La caravanne arrive , il se joint à elle , bien déterminé à ne jamais s'en séparer , lorsque , le jour même où on comptoit arriver au pied de la grande muraille , il s'endormit dans la matinée.

« Son chameau s'écarte des autres , apparemment sans qu'on s'en apperçoive , & quand il se réveille , il se trouve seul au milieu d'un désert ; il presse sa marche , croyant qu'il pourra rejoindre ses compagnons de fortune ; mais quand la nuit vient , en observant les étoiles , il apperçoit qu'il a fait un chemin contraire à celui qu'il devoit suivre , & marche toute la nuit pour tâcher de se remettre dans la route qu'il a perdue.

« Le jour vient : à peine laisse - t - il un moment de repos à son chameau ; à peine lui donne-t-il le temps de manger un peu des provisions qui lui restent , il le pousse toute la journée , toute la nuit qui suit , & se trouve , quand le soleil en dissipe les ombres , au pied de la grande muraille ,


214 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
mais dans un endroit où il n'y a point de
passage.

« Il est excédé de fatigue, & son chameau ne peut plus le porter; il étoit prêt à se livrer au désespoir, quand il apperçoit un derviche, sortant de derrière quelques brouffailles, un livre à la main; à cette vue il se ranime, descend de son chameau, & va droit au religieux.

« Saint homme, lui dit-il, je suis Persan, marchand de profession, écarté de ma caravanne, qui va à la Chine; me direz-vous si je suis bien près de la porte qui est du côté de la grande Tartarie?

« Vous en êtes à cinq bonnes journées, & il vous en faut beaucoup plus pour y arriver, lui répond le derviche, parce que vous ne pouvez pas suivre la muraille: il faut que vous alliez chercher le chemin, autrement vous vous perdriez dans des maïs qui sont sur votre droite & sur votre gauche; d'ailleurs, avez-vous un passe-port?

« Non, répondit mon père. » En ce cas, dit le derviche, on ne vous laisseroit pas passer; nul étranger n'est admis à la Chine, hors ceux qui viennent par les caravannes avec des passeports en règle: je suis donc



Bien malheureux, dit Schaskar en soupirant.

« Il y a du remède à tout, comme vous savez, mon frère, dit le derviche, hors à la mort; venez à ma cabane qui n'est pas loin d'ici, vous trouverez auprès une petite fontaine & de la pâture pour votre chameau. Je fais pénitence ici, vous la ferez avec moi, & si vous m'ouvrez votre cœur, il se pourra que nous imaginions quelque moyen de vous fortir de peine.

« Mon père suit le derviche, traînant après lui le chameau par le licol, & ils arrivent à la cabane; c'étoit une grotte peu profonde, recouverte en dehors par une feuillée.

« Vous avez besoin de manger, mon hôte, dit le derviche; j'ai ici le lait d'une chèvre que je nourris, j'ai un rayon de miel frais que j'ai trouvé aujourd'hui dans un arbre, & quelques fruits secs. Voilà mes provisions, & en disant cela, il mettoit sur une pierre servant de table les mets qu'il avoit annoncés.

« Quoique mon père pensât dans ce moment que son étoile l'avoit égaré, cependant il lui tint encore compte de ce petit secours: il mangea, il but, en regardant

216 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
le derviche qui lioit le chameau par le jarret
pour le laisser paître en liberté.

« Quand l'officieux derviche eut pourvu
à la nourriture de l'animal, il vint d'un air
empressé rejoindre son hôte. « Vous faites,
lui dit-il, un repas bien frugal, vous êtes
sans doute habitué à des tables mieux ser-
vies ; la noblesse de votre extérieur an-
nonce que vous êtes né au-dessus du
commun.

« Hélas non ! répondit mon père ; dont
le caractère est plein de franchise : vous en
usez si bien avec moi, votre état m'inspire
tant de confiance, & j'ai un tel besoin
d'ouvrir mon cœur, que je crois devoir ne
pas balancer à vous faire naturellement
mon histoire.

« Vous voyez en moi ce que les savans,
qui s'occupent de l'astrologie, appellent un
enfant de l'étoile : la mienne, selon leur
calcul, me promettoit une couronne : & si
je ne vous eusse pas rencontré, peut-être
demain j'eusse obtenu celle que Mahomet
promet aux Musulmans qui, succombant à
l'excès du malheur, meurent sans murmu-
rer ; mon nom est Schaskar & je suis fils
d'un barbier de Chiraz,

« Mon

« Mon père ayant dit son nom, fit le rapport fidelle de son histoire, n'omettant aucune circonstance, & à mesure qu'il parloit de la bourse qu'on lui avoit donnée, dans laquelle il y avoit deux cent sequins, il la mettoit sur la table : « la voilà, disoit-il, j'en ai dépensé plus de quatre cent pour venir ici, & le matin quand je m'éveille elle est toujours pleine. »

Le derviche prêtoit la plus grande attention au récit que lui faisoit mon père. « Je connois cette bourse, dit-il ; je fais d'où elle vous vient, elle m'apprend que j'ai à remplir vis-à-vis de vous des devoirs plus étendus que ceux qu'on doit à un hôte ordinaire. Vous venez de vous faire entièrement connoître à moi, & je dois maintenant me découvrir à vous.

« Vous êtes, mon cher Schaskar, un enfant de l'étoile, & moi je suis voué par état au service de ceux qui sont favorisés par elle : si elle vous a conduit ici, elle m'a fait donner l'ordre de venir vous y attendre.

« Vous me tirez d'une grande inquiétude, car comme il y a toujours de l'obscurité dans les ordres que nous recevons, forcé par les miens de me rendre en habit de

218 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
derviche sous la muraille de la Chine , dans
un endroit écarté de toutes les routes ,
j'étois ici depuis quatre jours , mal vêtu ,
mal nourri , pour observer à la rigueur le
commandement que j'avois reçu.

« Le sujet de ma commission commençoit
à m'inquiéter , mais je connois maintenant
son importance ; il s'agit de donner un mo-
narque à l'empire du grand Katay , & cette
couronne doit tomber sur votre tête , sei-
gneur Schaskar.

« Alors le faux derviche tire une petite
baguette d'ébène d'un sac qui est sous son
bras , a fait tourner sur le bout de ses doigts ,
si adroitement , qu'on penseroit qu'elle y
voltige : » *Allons , dit il , Megine ! fais ton
devoir.*

Alors une voix d'une douceur infinie se
fait entendre : « que veut monseigneur le
puissant Maugraby , de sa servante ?

« T'avois-je permis de me nommer , pe-
tite flatteuse ? répond le faux derviche ; tu
dois voir que mon hôte est un homme de la
plus grande importance ; il a fort mal dé-
jeûné , il est ici mal à son aise , rassemble
les gens de mon service , fais-nous promp-
tement préparer un endroit commode , où

nous puissions dîner à notre aise, songe que mon hôte est un noble Persan, & qu'il nous faut une bouteille de vin de Chiraz. »

La petite voix se fait encore entendre : « monseigneur, dit-elle, va être obéi. »

« Mon père étoit un peu étonné ; mais moins que n'eut pu l'être un autre homme qui n'eut pas déjà été conduit aux pieds de la muraille de la Chine par un prodige.

Le faux derviche l'observoit : « ma petite ouvrière, lui dit-il, vous a appris mon nom, seigneur Schaskar, j'espère vous donner sujet de ne l'oublier de votre vie.

« Pendant qu'on prépare notre dîner je dois vous éclaircir sur ce qui vous est réservé par votre destinée, si vous ne vous refusez pas aux faveurs qui vous attendent ; car, malheureusement l'homme est toujours le maître d'apporter des obstacles, & j'en ai vu donner le démenti au destin par la foiblesse de leur conduite.

« Il y a quelques sacrifices à faire : je vous en préviens. La couronne du grand Katay est vacante par la mort du souverain qui en tenoit le sceptre, & qui n'a point laissé d'enfant mâle : on doit dans cinq jours procéder à l'élection d'un souverain, par

une cérémonie & selon un usage usité dans le pays ; il dépendra de vous d'être le roi du grand Katay , & l'époux de la plus belle princesse qui soit sur la terre , fille unique du dernier souverain mort ; ses grâces , ses charmes , ses vertus sont au-dessus de tous les trésors qui accompagnent la main. Vous n'aurez qu'à dire un mot & tout est à vous.

« On peut imaginer l'effet que fit sur mon père une semblable ouverture : entretenu , comme il l'avoit été dès son enfance , dans des idées d'ambition , il se voyoit prêt d'atteindre à son but , presque dans le moment : c'étoit un homme vêtu en derviche qui lui en faisoit la proposition ; mais il avoit vu tourner la petite baguette & entendu la voix de Megine.

« Seigneur Maugraby , dit-il à son hôte , je n'ai pas entrepris le voyage laborieux que je viens de faire pour m'arrêter aux pieds de la muraille de la Chine , en me refusant à ce qu'on exigeroit de moi , pourvu que ce ne soit pas un crime.

« Bien loin que ce que je vais exiger de vous soit un crime , reprend le Maugraby , ce sera à bien des égards , comme vous le

verrez, un acte de vertu, un léger sacrifice, un témoignage de votre reconnaissance en faveur de celui qui vous aura si bien servi.

Comme le Maugraby achevoit ce discours, un noir d'une haute stature, très-bien vêtu, & tenant une massue d'argent, se présente. « Seigneurs, dit-il, en s'adressant au maître de la cabane & à mon père, vous êtes servis; » tous deux se lèvent pour le suivre.

Ils arrivent dans un pavillon couvert d'une belle étoffe de soie, à grands dessins; l'intérieur en est encore plus élégamment orné; la terre est couverte d'un tapis vert, arrosé par une fontaine naturelle, sur les bords de laquelle le pavillon avoit été tendu; on avoit ménagé un petit espace pour laisser paroître les fleurs qui en tapissoient les bords.

La table étoit couverte avec plus de goût que d'abondance: les mets faisoient tout-à-la-fois les yeux & l'odorat, les deux convives s'affirent sur des sofas d'une mollesse, d'une commodité recherchée; quatre esclaves paroissent, à un signe que le nègre au collier d'or fait avec sa massue; deux

222 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
vont se ranger à côté de mon père, & les
deux autres auprès du maître de l'élégant
pavillon.

« Le dîner se passe en propos agréables
sur le choix des plats qui sont sur la table,
& en éloges sur la finesse de leur assai-
sonnement.

« Quand on enlève le dernier service, le
Maugraby adresse la parole à son nègre.
« Ilage-Cadahé, lui dit-il, nous sommes au
frais ici; nous y allons reposer, mais mon
hôte & moi sommes voyageurs, un bain
nous délasseroit, préparez-en un commode,
ce soir vous aurez soin que le souper vaille
mieux que le dîner que vous avez servi, &
vous préviendrez Megine que je souhaite
donner une compagnie agréable à mon
hôte.

« Le noir se retire, le sommeil accabloit
mon père, & il s'y laissa aller sur son sofa
sans avoir le temps de faire réflexion à ce
qu'il venoit de voir, de faire, & d'enten-
dre; deux heures après un bruit le réveille.

« Son hôte étoit déjà debout: seigneur
Schaskar, dit-il, le bain nous attend, &
nous n'irons pas le chercher loin, car il
est dans la pièce voisine.

« L'ouverture de la tente qui donnoit sur la campagne s'étoit fermée, & il s'en présentoit une autre, par laquelle on entroit dans une pièce éclairée de bougies, où il y avoit deux petites cuves de marbre, dans lesquelles deux mufles de lion versaient d'un côté de l'eau froide & de la chaude de l'autre.

Quittons ici nos habits, dit le Maugraby, & entrons; mon père le suit & entre dans son bain, quand tous les deux y sont, quatre jeunes nègresses entrent avec des cassolettes de parfums & des boîtes remplies de pâtes onctueuses. Le Maugraby sort du bain, mon père suit son exemple; les nègresses ont disparu, quatre eunuques blancs les ont remplacées portant des habits de la plus grande fraîcheur & du meilleur goût.

Sous ceux qu'avoit pris le faux derviche, il devenoit presque méconnoissable aux yeux de mon père, tant sa physionomie avoit pris de noblesse; il paroissoit très-âgé, mais sa longue barbe blanche lui donnoit une physionomie vénérable.

Il prend un air de satisfaction: « je juge, dit-il à mon père, à l'air de fraîcheur que

je vous vois , que ce bain vous aura fait du bien ; je ne puis vous dire combien je suis comblé d'avoir été choisi pour vous donner ici ces petites aïfances. Je serois satisfait de vous en voir désirer de plus grandes.

« Nous ne rencontrerons pas tous les jours des enfans de l'étoile ; c'est une satisfaction pour nous de pouvoir concourir avec elle à les rendre heureux.

« Vous avez , continua-t-il , besoin de prendre l'air , la promenade qui est ici autour n'est pas fort agréable ; mais il y a derrière cette colline un petit vallon , dans lequel paît votre chameau , on y parvient par une pelouse assez douce , en côtoyant la fontaine qui nous donne ici de l'eau , & lorsqu'on y est , la vue dans une étendue bornée , y offre une assez grande variété d'objets , les gens qui savent s'accommoder d'un lit de gazon trouvent de quoi s'y reposer , & à moins qu'on ne se défie de l'indiscrétion des oiseaux , c'est un endroit propre à se faire des confidences. »

.. Tout en faisant la description de la promenade à laquelle il vouloit engager mon père , son hôte le conduisoit insensiblement vers le vallon ; il n'avoit pas une grande

profondeur , un rocher qui s'élevoit fort haut le terminoit. La fontaine s'échappoit en cascades d'une masse informe de quartiers de marbre brut , amoncelés par le temps ; il y en avoit de commodés pour s'asseoir , & il s'y établit une conversation dont le Maugraby seul fit presque tous les frais.

Il force mon père à admirer les agrémens de cette jolie solitude ; « croiriez-vous lui dit-il , que je vous plains , vous autres qui êtes nécessairement appelés au gouvernement des grands états ? vous renoncez , pour ainsi dire , à la jouissance des beautés de la nature & au repos.

« Confidérez cette retraite ignorée de toute la terre , elle a bien attiré mes vœux depuis que je suis dans ce petit canton pour vous y attendre. Croiriez - vous que je m'y suis affermi dans le projet d'y venir reprendre un jour cet habit de derviche , sous lequel je me suis caché pour m'attirer votre confiance ; mais si j'ai le bonheur de le reprendre un jour , je ne le quitterai de ma vie.

« Voilà où je bâtirai ma petite maison ; elle aura le soleil levant , j'en écarterai un

peu ces bosquets, qui me donneroient trop d'humidité, j'en parfèmerai les bords d'arbustes plus variés, plus agréables.

« Voilà où sera mon petit troupeau de chèvres, & mes ruches à miel seront ici : je serai tranquille, entre mes livres & la nature, tandis que vous serez sur un trône assiégé par la flatterie & le mensonge.

« Je ne vous peins point désagréablement votre état pour vous en inspirer le dégoût, la terre a besoin de souverains & vous êtes fait pour l'être; d'ailleurs vous êtes très-jeune, & vous devez acquitter de bonne grâce votre dette envers la société.

« Mais, mon cher hôte, dans ce moment-ci l'amour de moi me ramène à moi-même; il y a long-temps que je travaille, je suis rassasié de faire pour autrui des prodiges dont le charme n'a plus de pouvoir sur moi, & je voudrois qu'il me fût accordé de prendre du repos.

« Ne pouvez-vous pas, dît mon père, l'obtenir des êtres surnaturels de la puissance desquels vous paroissez disposer?

« Oh Schaskar! vous l'éprouverez, on n'obtient rien que par des sacrifices; je pourrai me confiner dans une retraite quand

j'aurai instruit & formé un sujet, aussi capable que moi de s'acquitter des devoirs dont je suis chargé.

« Il faut, pour remplir un objet de cette importance, un enfant préparé, pour ainsi dire, dès la mamelle; élevé & parvenu par de-là la puberté dans la plus grande innocence, habitué par tous les exercices à soutenir les travaux auxquels un homme est exposé, & par l'étude de tous les arts à ceux dont il devra s'instruire sous moi.

« Il faut qu'il soit heureusement né; ainsi le choix du sang dont il doit sortir n'est pas indifférent; voilà bien des conditions difficiles à remplir; mais celle-ci les comble: il faut que ce soit le fils d'un roi. »

En disant cela, le prétendu solitaire se lève, en poussant un soupir qui paroît s'échapper du fond du cœur. « Nous nous reparlerons, mon cher Schaskar, » dit-il à mon père, & il l'engage à continuer la promenade autour du vallon.

Mon père croyoit aveuglément tout ce qu'avoit dit le Maugraby, il le prenoit pour un saint personnage; cependant, tandis qu'ils descendent du vallon pour revenir à la petite plaine où le pavillon avoit été

128 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
établi, la nuit étoit venue, il s'apperçoit
qu'un endroit s'éclaire par des illumina-
tions, il en témoigne sa surprise.

« Mon frère, lui dit son compagnon ,
depuis que j'exerce, j'ai appris à traiter les
hommes avec lesquels je dois commercer ,
chacun selon son état ; commencez à pren-
dre ici l'habitude de ce qui doit vous arri-
ver : dans quinze jours, vous ne ferez pas
un pas sans entendre dire , *voilà le roi*.
Vous ne mettrez pas le pied dans une mai-
son étrangère , où l'on ne parfume & n'illu-
mine, & dans votre palais vous ne ferez
pas épargné par le cérémonial.

« Je veux aller, continua-t-il, au-devant
d'un autre sujet d'étonnement ; vous allez
souper avec des femmes ; il n'y en a pas
de plus belles dans la Géorgie, & elles en
viennent : c'est un bien agréable objet
qu'une belle femme ; mais j'en use comme
des fleurs , que j'aime beaucoup & que je
laisse sur pied ; de cette façon il leur est
impossible de mettre du désordre dans mes
principes.

L'obscurité augmentant , pendant cette
conversation, le noir au collier d'or parut,
portant sa massue & précédé par vingt flam-

beaux. Mes seigneurs , dit-il , vous êtes servis.

Les Dames sont-elles arrivées ? dit l'hôte de mon père ; elles sont assises sur des sofas , répond Ilage-Cadahé , on les amuse avec de la musique.

Je ne me mêle point de cela , dit le Maugraby à mon père ; c'est ma petite Megine qui fait son devoir , elle connoît son monde & ne manque à rien.

Tous deux arrivoient alors à un grand pavillon dont la magnificence étonna mon père ; la table étoit placée sous un dais superbe , sur une estrade élevée ; deux grands sofas , d'une richesse inappréciable , étoient placés vis à-vis l'un de l'autre , les femmes étoient assises chacune à part , sur l'un des deux.

En voyant arriver le maître du pavillon , elles se levèrent ; mais le Maugraby s'avançant précipitamment vers elles : « Mesdames , leur dit-il , je vous présente le prince Schaskar , un de mes amis , dont vous serez bien aises d'avoir fait la connoissance ; des étoiles brillantes comme vous sont faites pour favoriser un Persan , enfant de l'étoile.

Mon père , pour peindre ces femmes ,

330 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

dit qu'elles étoient aussi belles que parées ; il fut engagé à s'asseoir à côté de l'une , par son hôte qui se mit à côté de l'autre.

Dix-huit esclaves d'une grande beauté servent à table ; vingt-sept, arrangées sur des gradins & séparées en trois chœurs , forment un concert , les parfums embaument l'air, & sans attendre la fin du repas, les vins & les liqueurs de toute espèce couvrent la table.

Le Maugraby se montre plein d'attentions pour sa Dame, mon père l'inite, il essaye d'entrer en conversation avec la sienne ; mais il n'en obtient que des monosyllabes ; en revanche, elle avoit le regard engageant, buvoit & invitoit à boire.

Mon père a oublié le reste du souper, il suffisoit pour lui étourdir la tête des vapeurs des vins grecs & persans qu'il avoit bus ; il n'ouvrit les yeux que le lendemain & assez tard , & se trouva étendu sur le sofa sur lequel il avoit soupé en si magnifique compagnie.

Son hôte paroissoit encore dormir vis-à-vis de lui ; il sortit doucement pour aller prendre l'air, mais le Maugraby l'eut bientôt joint.

« Jeune homme, lui dit-il, vous savez être sage avec les femmes, & vous serez un époux précieux pour la charmante princesse du Katay : je vous avouerai à présent que j'avois voulu vous éprouver, ne m'en fachez pas mauvais gré, c'est ma charge ; faisons ensemble la même promenade que nous fîmes hier, allons rêver dans ma jolie solitude à ce que nous avons à faire. »

Mon père avoit la tête embarrassée des vapeurs du souper de la veille, & la promenade étoit de son goût ; tous deux vont se rasseoir auprès de la cascade, au même endroit où ils étoient la veille, & ce n'est que là que le Maugraby entame la conversation décisive.

« Schaskar ! voulez-vous sur le champ partir pour le Katay, vous savez que dans cinq jours on procède à l'élection ?

« Permettez - moi de vous répondre, seigneur, que j'ignore comment je pourrai passer la muraille, à combien de journées je suis de la capitale du Katay, & comment il me sera possible de me faire élire, étant inconnu, lorsque je dois avoir tous les grands du pays pour concurrens.

« Le passage de la muraille, dit le magi-

cien, par des sentiers que je connois, est à cinquante lieues d'ici ; de-là on pourroit se rendre à la capitale de votre royaume en quinze jours, sur un chameau, & nous trouverons parmi vos concurrens jusqu'à des fils de roi.

« Mais si vous me donnez une parole que je vais vous demander, demain vous serez rendu sur la place où l'élection doit se faire : demain vous serez logé dans un palais qui y aboutit, & trois jours après, vous serez mêlé parmi vos rivaux, & si vous n'êtes pas distingué d'eux de la manière la plus singulière, vous pourrez dire que je ne suis pas le Maugraby, & disposer de moi comme de votre esclave ; j'en jure par le souverain des esprits à qui toute puissance terrestre est assujettie.

« Mais si je parviens à vous élever sur le trône, à vous faire avoir pour épouse la plus charmante princesse de la terre, j'exige que le premier enfant mâle qui naîtra de votre mariage soit à moi : je vous ai dévoilé tous mes motifs, & vous jurerez, foi de prince & par Mahomet, de me l'accorder.»

Mon père, encore étourdi du soupé de la veille, où il s'étoit laissé préoccupper par

les discours artificieux que le Maugraby lui avoit tenus : né dans le respect pour l'astrologie , dont il croyoit alors suivre la direction , il la confondoit avec la magie , dont il ne se défioit pas assez : sans doute le désir de régner , presque inné avec lui , se joignoit encore aux autres motifs ; quoiqu'il en soit , il laissa échapper le serment.

Les yeux du Maugraby brillèrent de joie : « embrassez-moi , dit-il à mon père , souverain possesseur du Katay ! puis se retournant vers le vallon qu'il abandonnoit , il lui adresse la parole. Je te reverrai donc encore quelque jour , délicieuse solitude ; mais ce sera pour ne plus te quitter ! »

Comme il finissoit cette exclamation , le nègre se présente pour avertir que le déjeuner est servi. « Fort bien , Ilage-Cadahé , mais Megine prendra soin de nous faire servir ; vous , partez pour Nantaka , retenez - nous un palais dans le voisinage de la place , fallut-il l'acheter au lieu de le prendre à loyer , & attendez - nous - y ce soir ; sur cet ordre , Ilage-Cadahé disparoit. »

Les deux voyageurs se mettent à table & mangent. « Comment trouvez - vous le sofa sur lequel vous êtes assis ? excellent ,

234 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
répond mon père ; j'ai envie , dit le magicien , de le faire servir de voiture , nous y ferons très - commodément ; en disant cela il s'assied à côté de mon père , puis il tire sa petite baguette , la fait tourner sur le bout de ses doigts. Allons Megine , dit - il , qu'on attèle , & qu'on soit diligente. »

Un moment après le sofa est emporté hors du pavillon , s'élève en l'air au haut de la muraille ; mon père s'y endort & ne s'éveille qu'à un éclat de rire que laissoit échapper son protecteur.

Où êtes - vous ? lui demanda celui - ci : mon père ouvre les yeux & se voit dans un bel appartement qui lui étoit absolument inconnu : « mettez la tête à la croisée , voyez si vous vous reconnoîtrez. »

Mon père obéit & voit par un beau clair de lune (car il faisoit nuit alors) une grande place , & une multitude de peuple qui prenoit le frais sous des arbres.

« Vous êtes chez vous , Schaskar , lui dit son conducteur , car le palais que vous habitez est payé , & voilà la grande place de votre capitale ; si quelqu'un s'avise de vouloir traverser votre élection , vous pouvez vous rapporter à moi du soin de le châtier ;

on va nous servir, nous souperons, & demain matin j'irai voir ce qui se passe ici.»

Le lendemain, mon père se trouvant seul, passa son temps à considérer par une fenêtre du palais un peuple, des usages absolument nouveaux pour lui; étant seul & ayant la tête très-occupée il mangea peu, & attendit avec une sorte d'impatience le retour de son guide & de son appui, il le voit enfin.

Le Maugraby feint d'être fatigué: « on n'apprend rien sans peine, dit-il; oh! que l'intrigue, l'avarice & l'hypocrisie font jouer de ressorts! La partie est bien liée, demain on fait des sacrifices solennels à Dagon & à son fils Bil-il-sanam, après demain on consultera le vol de l'oiseau, il ira s'arrêter sur la tête du grand visir, & le voilà roi.

« Et quel est cet oiseau? dit mon père: c'est, lui répond le Maugraby, un Ter-il-bas (1), que les prêtres de Dagon travaillent à rendre sauvage depuis la mort du dernier roi; on a tordu le col en cachette à son pareil, que des gens de la campagne apportèrent l'autre jour en cérémonie, parce qu'il n'avoit pas de talens.

(1) Ter-il-bas, espèce de paon.

« Le devoir de ces bonnes gens est de garder nuit & jour l'animal qu'ils ont apporté ; le peuple compte sur leur bonne foi & il a raison , car ils veillent tant qu'ils peuvent , mais ils ont un défaut : c'est qu'ils ne s'apperçoivent pas qu'on les ennivre. Oh je vengerai Dagon & Bil ! je déconcerterai cette trame , où je ne ferai pas le Maugraby !

« Demain , mon prince , continua-t-il , vous irez au temple ; car il faut qu'on vous ait vu quelque part & surtout là. Dagon ne doit pas être accusé d'avoir choisi un homme inconnu de lui. Vous y verrez des princes de la Corée , du Tounquin , de la Cochinchine , & malgré cela votre air vous fera remarquer : Ilage - Cadahé aura soin que vous soyez vêtu décemment & que vous ayez une suite convenable , quant à moi je n'ai rien à faire à cette cérémonie , & vous suis plus utile ailleurs. »

Le lendemain mon père se rendit au temple de Dagon , pour ne négliger aucun des conseils de son guide ; & il vit , qu'en effet , beaucoup de regards s'arrêtoient sur lui , les prêtres paroissoient ne rien omettre pour rendre la divinité favorable ; on sacrifioit des taureaux , des genisses , des brebis ,

des colombes & des passereaux ; chaque classe du peuple étoit représentée par son offrande.

A voir l'air de recueillement des sacrificateurs , en écoutant les prières que le chœur faisoit à Dagon & à Bil-il-sanam , on eut cru qu'en effet ils attendoient de leur choix le monarque qui devoit être reconnu le lendemain , le peuple en demeurait persuadé ; mon père , prévenu contre ce qu'il voyoit faire , se retira de mauvaise humeur contre tant d'hypocrisie.

Son conseil assidu vint le joindre : « vous avez vu , lui dit-il , ce qui vient de se faire ; demain tous ces sacrificateurs seront bien déconcertés , quand ils verront que leur oiseau a oublié tout ce qu'ils lui ont appris , mais tenez - vous ferme , mon prince , ne prenez de l'inquiétude de rien de ce qui pourra vous arriver ; je serai à côté de vous pour parer les coups , si on vouloit vous en porter , & dans tous les cas vous aurez la petite Megine. »

Enfin , le moment de l'élection arriva ; on avoit disposé un autel très-élevé , au milieu de la grande place de Nantaka ; on avoit établi tout autour des gradins ; qui

238 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
pouvoient contenir environ mille personnes , & formoient un cercle à plusieurs rangs.

Le grand visir & ceux qui lui étoient subordonnés, les princes, les émirs, les personnages les plus considérables de l'état remplissoient les places les plus voisines de l'autel, les sacrificateurs, debout, étoient occupés des fonctions de leur ministère.

Le Ter-il-bas, dans une cage dorée & couverte de guirlandes de fleurs, attendoit qu'on vint la lui ouvrir, étant toujours sous la garde des gens de la campagne qui l'avoient conduit à la ville; on répandoit tant de parfums que l'air en étoit presque obscurci.

Tout-à-coup, le son des trompettes sacrées annonce que Dagon & Bil vont faire leur choix. Le grand prêtre s'avance vers la cage, pour en ouvrir la porte au Ter-il-bas, qui doit être inspiré.

A peine l'oiseau voit-il sa prison entr'ouverte, qu'il force de lui-même le reste de l'obstacle, s'élance contre le nez du grand sacrificateur, le maltraite du bec, le frappe de l'aile, & s'élève dans l'air.

Il en redescend, & en arrondissant son

vol, il vient raser de près tous ceux qu'on voit assis sur les premiers gradins ; on pourroit penser, à le voir aller & venir, qu'il délibère & veut choisir ; il s'éloigne & va jouer le même jeu autour & au-dessus des gradins les plus éloignés ; paroissant examiner & chercher, & ne trouvant pas ce qu'il cherche.

Le peuple étoit dans l'admiration , en voyant les mouvemens que se donnoit le Ter-il-bas : les prêtres étoient dans l'étonnement, le grand sacrificateur & le grand visir s'inquiétoient , chacun sur leur siège ; ils se levoient de temps en temps, & se faisoient des signes, par lesquels chacun d'eux témoignoit sa surprise.

Mon père étoit debout, derrière les gradins ; le Ter-il-bas, à une certaine élévation, rouloit de temps en temps autour de sa tête : de jeunes ministres de l'autel, qui s'en étoient détachés pour suivre & observer les mouvemens de l'oiseau, faisoient autour de mon père de grands mouvemens, pour éloigner le Ter-il-bas & le forcer à aller se poser plus près de l'autel, mais il n'obéissoit point aux signes ; tout-à-coup il se détermine, se campe sur la tête autour

240. SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
de laquelle il tournoit depuis si long-temps,
ploie ses aîles & fait la roue avec sa queue.

Le peuple crioit à la merveille ; les sacrificateurs & les visirs à l'horreur. Les bras des desservans alloient & venoient de toutes leurs forces pour faire quitter prise à l'oiseau ; mais il se tenoit cramponné sur mon père.

On fait tomber le bonnet de mon père, l'oiseau est forcé de quitter prise, mais il s'élève & revient pour se mettre sur sa tête nue, alors vingt bras se lèvent pour l'en écarter ; le peuple crioit : voilà le roi que le grand Dagon nous donne ! Cela est faux, cela est faux, disoient les sacrificateurs & les desservans de l'autel, répandus dans la foule.

Un d'entr'eux s'approche de mon père ; on ne vous connoit pas, lui dit-il, de quelle contrée de la Chine êtes-vous ?

Je ne suis, répond mon père, d'aucune contrée de la Chine. Je suis Persan.

Persan ! Persan ! repliquent dix ou douze voix ensemble ; qu'on fasse courir le mot parmi le peuple ; Dagon n'a pas pu choisir un étranger pour notre roi, il y a ici du prestige : l'oiseau avoit disparu, mon père avoit

avoit ramassé son bonnet, il alloit se faire un attroupement autour de lui, le Maugraby se montre.

« Retirons-nous dans votre palais, lui dit-il, il y a ici des têtes qui s'échauffent; vous êtes élu manifestement par Dagon & par son fils Bil, & de par Dagon & son fils, vous serez roi, ou je cesserai d'être le Maugraby.

« Ces gens-là apprendront de moi ce qu'on risque à employer le nom des dieux, pour donner du crédit à des supercheries, & à résister à l'intention manifeste de ceux que l'on fait profession d'invoquer. Ils sont faux, fourbes, avarés, hypocrites & désobéissans : ils se vendent à un ambitieux. Je vais un peu déranger leur commerce. Vous, mon cher roi, car vous l'êtes, ne vous étonnez de rien de ce qui peut vous arriver; soyez assuré que tout tournera à la plus grande confusion de vos ennemis. »

Mon père resta dans son palais; mais il observa dans la journée beaucoup de gens qui avoient l'air de roder autour.

Le lendemain, il n'y avoit pas deux heures qu'il étoit levé, quand il voit qu'une troupe de gens armés vient investir sa

242 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
demeure ; un chef de la justice y entre & lui adresse la parole d'une voix tonnante : « vil étranger ! coupable magicien ! détestable sacrilège ! tu vas être traîné dans un cachot, où les tourmens t'arracheront l'aveu de tes forfaits & de tes crimes » : en même temps on l'entraîne.

La cause de cette violence étoit, que les sacrificateurs ayant voulu entrer dans le temple à l'heure accoutumée , avoient trouvé les idoles de Dagon & de Bil-il-Sanam renversées & mises en pièces : ils avoient couru tout effrayés en rendre compte au grand visir ; ce ministre avoit rassemblé le divan chez lui.

Là, le grand sacrificateur ayant rapporté le fait, les voix unanimes avoient imputé le crime au Persan, dont les sortilèges avoient dérangé le vol du Ter-Ilbas, & qui s'étoit, par magie, introduit dans le temple, pour mettre par un sacrilège manifeste, le comble à toutes ses autres impiétés.

On délibère sur le champ, on résout de faire mettre au cachot l'étranger, & le visir retourne à son appartement pour faire promptement expédier & sceller l'ordre qui

le condamne à être brûlé le lendemain.

Il s'assied sur son sofa de parade, & ordonne qu'on lui apporte sa pipe qui figuroit une petite couleuvre d'émail se baignant dans de l'eau à la neige, que contenoit un superbe vase de cristal de roche.

Comme il alloit fumer, un huissier lui présente la plume & l'écritoire pour signer le jugement qui condamne au feu le magicien étranger.

Il plonge sa plume bien avant, afin de la mieux imbiber, il la retire & signe; mais les caractères qu'il forme sont d'un rouge très-vif, au lieu d'être noirs.

L'effroi le saisit, il répand involontairement toute l'écritoire, remplie de sang de poulet, sur l'arrêt & sur sa manche.

« Oh ciel! s'écrie-t-il, voilà encore un tour du prétendu Persan, nous n'en verrons pas la fin. » En disant cela il veut aller changer de robe.

L'huissier, rempli d'étonnement, reste le papier & l'écritoire à la main, le visage tourné vers la porte de la chambre dans laquelle est entré le visir.

Celui-ci revient un moment après pour fumer sa pipe, entraîné, malgré son trou-

244 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
ble, par la force d'une habitude très-impé-
rieuse; la table de bois de sandal, mar-
quetée de saphir & d'émeraudes, le bocal
de cristal de roche, & la petite couleuvre
ont disparu.

L'huissier étoit encore en attitude, l'écri-
toire & le papier sanglans à la main :
« que faites-vous de cela? lui dit le visir,
allez jeter ces ordures au feu. »

L'huissier tournoit l'épaule pour sortir :
« arrêtez! lui dit le ministre, où sont ma
table & ma pipe? Je n'en fais rien, répond
l'huissier; mais où sont, reprend celui-ci,
le dais, le sofa & son marche-pied? il
y a quelqu'un ici qui vous démeuble, mon-
seigneur; pour moi je tremble de frayeur.

« Oh Dagon! oh Bil! où sommes-nous?
s'écria le visir, je vais me jeter sur mon
lit; avertissez ceux qui composent le divan
de s'assembler demain ici, de bonne heure;
que le grand sacrificateur & les quatre
chefs du collège des prêtres s'y trouvent,
nous sommes dans une position extraordi-
naire, & peut-être bien dangereuse. »

Tandis que le grand visir se tourmen-
toit, mon père prenoit ses aises aux dépens
de ce ministre; on l'avoit jeté sur de la

paille à demi pourrie, dans un cachot séparé de tous les autres, placé dans un des coins de la cour de la prison.

Là, un esclave du geolier lui laisse sur un bloc de bois à demi pourri qui lui sert de table, une cruche de terre pleine d'eau, & un morceau de pain moisi.

Cette lugubre décoration ne fut pas même dans le cas de blesser les yeux du prisonnier; il étoit assoupi lorsqu'il entra dans le cachot, à peine couché sur la paille, il s'y endormit.

A son réveil, il étoit commodément assis sur le sofa de parade du grand visir, les bras supportés par deux coussins d'édredon, un dais éblouissant par sa broderie couvroit sa tête, & ses pieds reposoient sur un marche-pied recouvert par le tapis le plus riche.

En face de lui étoit la pipe sur la table marquetée de saphir, une cassolette d'or bien odorante & enflammée, étoit à côté avec les petites pincettes, une pagode de la Chine, de la hauteur de huit pouces, faisoit le pendant de ce bijou.

« Prince, lui dit la petite pagode, avec une voix dont il crut se rappeler le timbre, ne me reconnoissez-vous pas sous cet

habité ? Je suis Megine , la petite fervante du Maugraby votre bienfaiteur.

« On vous a mis en prison , & il m'a envoyée pour vous consoler & vous y meubler aux dépens du visir , votre plus grand ennemi.

« Fumez sa pipe , la voilà ; elle est remplie de l'opium le plus délicieux que sachent préparer les brames des bords du Gange , il en fait usage pour se préparer des rêves agréables ; mais à présent , mon maître se réserve le soin de le faire rêver : vous êtes sur son sofa de parade , & pour vous désennuyer , je vous offre ici le choix de tout ce qu'il possède : en y comprenant ses femmes. »

Mon père remercia la pagode : « votre maître , lui dit-il , me destine une épouse charmante à qui j'ai donné mon cœur ; & je ne désire pas d'avoir d'autres femmes ; mais , dites-moi ce qu'on m'impute , pour m'avoir mis en prison ?

« Mon maître , reprend la pagode , pour effrayer vos ennemis , a renversé les idoles du pays , & l'on pense que ce désordre est l'effet de vos sortilèges ; voyez comme on est bon ici ! on vous brûleroit demain , si

mon maître n'y mettoit ordre ; souvenez-vous - en quand vous ferez roi : tout le mal qu'ils auront pu vous faire aura été de vous avoir mis en prison ; mais vous n'y manquerez de rien , puisque je suis à vos ordres ; votre détention ne sera pas longue , car nous sortons d'ici ce soir pour retourner dans votre palais. »

Mon père , sur le discours de la petite pagode , se rassura entièrement : il voulut lui faire quelques questions sur le compte du Maugraby.

« J'ai ordre , seigneur , lui répondit-elle , de vous complaire en tout ; mais je suis si jeune , que mon maître doit être plus connu de vous que de moi , & je ne saurois rien vous en dire : peut-on faire des questions sérieuses à une poupée comme moi ? on m'a donnée à mon maître , je le fers de tout mon cœur. Il me traite avec bonté , voilà tout ce que je fais. »

Mon père soupçonnoit , malgré lui , plus de malice dans la pagode qu'elle n'en vouloit montrer ; le Maugraby , après toutes les formes qu'il avoit prises , lui devenoit un peu suspect , mais il n'avoit plus qu'un pas à faire pour monter sur le trône & se

248 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
voir possesseur de la plus belle princesse de
la terre ; quelle tentation pour le fils d'un
barbier , âgé de dix-huit ans !

J'ai ouï raconter à mon grand-père les
petits combats qui se rendoient alors au-
dedans de lui-même ; il cessa de parler
avec la pagode , il demanda à manger pour
se distraire , & quand la nuit fut avancée ,
la pagode lui dit : « mettez-moi sur votre
main , souhaitez d'être transporté chez vous ,
& dans le moment nous allons nous y
rendre. »

Mon père fut porté jusqu'à son lit ,
dans lequel il s'endormit d'un sommeil pro-
fond ; il y étoit encore à midi quand le
Maugraby vint à son chevet.

Je viens vous rendre compte , lui dit-il ,
de ce qui s'est passé au divan , & des réso-
lutions qu'on y a prises ; quand le grand
visir s'y est rendu tout y étoit en tumulte ;
le geolier de votre prison y portoit une
plainte de deux faits fort singuliers , dont
il produisoit beaucoup de témoins.

Le matin , lorsqu'il avoit voulu vous visi-
ter pour vous porter lui-même un pain ,
& renouveler l'eau de votre cruche , il a
en vain cherché le cachot , il n'y avoit

qu'une vieille écurie toute ouverte ; trente hommes y étoient attachés , comme autant d'ânes , par des licols , au ratelier qui régnoit tout autour , & ils dormoient là sur de la mauvaise litière , ayant leur chef à leur tête.

« Le geolier a été forcé d'employer des moyens extraordinaires pour les réveiller : ne pouvant ni dénouer ni briser les licols , il avoit été contraint à les couper , & quand ces ânes ont été debout , il s'est trouvé que c'étoit la garde envoyée pour prendre possession de votre maison , dont ils étoient sortis le ventre & les mains vides , sans savoir comment , & bien contre leur intention. »

Ces gens-là sont fous , disoient les uns : ils mentent , disoient les autres : quelle apparence , disoit le grand sacrificateur au grand visir , qu'on ait volé un cachot ? A-t-on jamais oui parler d'un cachot volé nulle part ? & un cachot dont les murs avoient dix pieds d'épaisseur.

« On m'a bien , dit le grand visir , volé ma pipe sous mon nez , avec ma table de marquetterie , mon sofa de parade , le marche-pied , le dais & les deux plus beaux

250 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
oreillers d'édredon qui soient dans toute la
Chine.

« Et que ne faites-vous mettre en croix vos esclaves qui vous volent ! dit le sacrificateur.

« Je ferois un beau coup , répond le visir , si je châtiois mes esclaves des tours que nous joue ici un perfide magicien ; vous , grand sacrificateur , vous ne croyez pas aux effets de la magie , vous imputez les faits extraordinaires à des secrets de la nature des vôtres : moi je vous dis que le même Persan qui a débauché votre Ter-Ilbas , culbuté vos dieux de métal , transporté une garde entière d'un bout de la ville à l'autre , & d'un palais dans une prison , a volé un cachot , comme il m'a dérobé ma pipe : vous vous piquez de n'être pas crédule , moi je crois que c'est un malheur , surtout dans ce moment-ci , où un scélérat habile nous poursuit , & où , après avoir fait lier nos soldats comme des ânes , il s'occupe peut-être à nous museler comme des ours.

« Mais quel remède à cela ? dit le sacrificateur ébranlé. Nous le trouverons , dit le visir , en fouillant dans nos archives ;

anciennement ce pays fut désolé par un enchanter, on eut recours à des cérémonies dont les rites se trouveront, ou dans nos dépôts ou dans les vôtres.

« Ce qui me persuade qu'il n'y a rien de divin dans ce qui est arrivé, c'est qu'une divinité ne s'amuseroit pas à faire dérober une pipe ; c'est bien plutôt le fait d'un impie magicien , de s'attaquer aux divinités révé-
rées dans un temple , voilà mon avis. »

Le grand sacrificateur, forcé de se rendre aux raisons du visir , promet d'engager le collège des prêtres à s'occuper sur le champ de la recherche à faire dans les archives : tous deux firent part de leurs réflexions aux trois autres visirs , & ensuite à l'assemblée : après quoi le divan s'est séparé.

« Voilà, mon cher souverain , le plan de défense de nos ennemis ; je ne le juge pas dangereux, & il sera confondu avant qu'on ait rassemblé les moyens de le mettre à exécution.

« Ne vous étonnez pas si je vous quitte ce soir, je ferai la guerre pour vous toute la nuit. »

Le Maugraby tint parole ; dès que les quatre visirs furent dans leur lit, il les fait

252 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
enlever par les esprits soumis à sa baguette
les fait transporter sur la cime la plus élevée
du mont Caucase ; ils y sont nuds , en
face l'un de l'autre , attachés à des piquets ;
éclairés par une lueur sombre , qui les fai-
soit paroître livides aux yeux les uns des
autres , quand les douleurs dont ils vont
être accablés ne devroient pas bientôt les
rendre tels.

C'est - là qu'un vent violent , chargé des
plus cruels frimats du nord , va brusquement
les réveiller ; un enchantement les défend
contre les atteintes de la mort , & les rend
en même temps sensibles à toutes les agonies.

Tout-à-coup , le Maugraby se montre au
milieu d'eux , sous une forme éblouissante.
« Me connoissez - vous , malheureux coupables ? Je suis Bil-il-Sanam , fils de Dagon
votre dieu.

« Tu voulois donc , dit - il au premier
visir , être roi ? Tes avarès collègues au-
roient partagé avec toi l'autorité , aussi bien
que les trésors du prédécesseur.

« Vous avez refusé le roi que nous
avons choisi ; j'ai brisé le simulacre de mon
père , & le mien ; nous nous retirerons du
milieu d'un peuple que vous avez séduit ;

restez ici, scélérats, jusqu'à ce que votre ambition & votre avarice se soient refroidies. Ensuite il dispaeroit & les laisse en proie à leurs remords, & leur frayeur se manifesta par un tremblement universel. Bientôt après, le magicien fait enlever le grand sacrificateur & trois des chefs des collèges des prêtres, il les fait transporter au milieu des sables les plus brûlans de la Lybie.

« Là, ils sont également nus, attachés & exposés aux plus brûlans rayons du soleil, qui les feroient bientôt périr, s'il les y abandonnoit aux seules forces de la nature ; mais il les fait vivre pour leur faire souffrir les plus cruels tourmens ; & en leur apparoisant ainsi qu'il l'avoit fait aux visirs : « Mauvais ministres de nos autels, leur dit-il, vous n'offrez des sacrifices à mon père & à moi que pour vous engraisser de la chair des victimes. Vous vous dites l'organe de nos volontés, & vous osez les contrarier ; vous vendez le suffrage d'un animal dont vous avez corrompu l'instinct ; hypocrites ! fainéans ! indignes fourbes ! Je raserais nos temples pour que vous n'y trouviez plus d'hospices : osez

254 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
déformais en imposer à notre nom ; ap-
prenez que l'homme digne de nous , n'est
étranger nulle part. »

Les sacrificateurs pouffoient des hurle-
mens ; mais leur langue desséchée & atta-
chée à leur palais se refusoit à articuler
une seule parole.

Quand le Maugraby eut châtié à son
gré ceux dont il lui étoit important d'assu-
jettir les volontés , il fit cesser l'horrible
vision qu'il leur avoit procurée , car tout
s'étoit passé pour eux en vision : leurs corps
n'étoient point sortis de leurs lits , & por-
toient cependant l'impression des maux qu'ils
avoient soufferts ; la peau des uns étoit
gercée par la rigueur du froid , celle des
autres paroissoit avoir passé sur des char-
bons ardens.

A la suite de ces souffrances , ils sont
replongés dans un sommeil profond ; il
faut qu'il leur rende les forces nécessaires
pour aller se communiquer les uns aux
autres les effets qu'a fait sur leur ame leur
effrayante catastrophe.

Quand ils se furent consultés entr'eux ,
tous furent d'avis que le grand sacrificateur
prendroit la parole en ces termes.

« Puissances , princes , émirs , gens de loi qui composez cette assemblée , nous nous sommes mépris en rejetant le choix marqué que nos dieux avoient fait d'un étranger , pour régner sur nous ; ils nous en ont témoigné leur courroux , en renversant eux-mêmes leurs statues , ils nous ont fait des menaces particulières , & présagé des maux horribles pour vous & pour nous , si nous tardons un instant de nous soumettre à leurs volontés : ils sont les auteurs des prodiges qui vous avoient effrayés ; gardons-nous de provoquer leur terrible vengeance , cherchons l'étranger qu'ils nous donnent pour roi , & l'époux qu'ils ont destiné à la fille de notre ancien monarque. »

Dans le moment où le grand sacrificateur venoit de cesser de parler , on vint annoncer au divan que le Ter-Ilbas se monroit sur le haut de la maison de mon père , & qu'il y faisoit la roue.

Le peuple assemblé admiroit ce prodige , & commençoit à murmurer , lorsqu'il voit arriver tout le divan en corps , apportant le sceptre & la couronne à celui qu'il désiroit d'avoir pour roi.

Je vous abrège le récit de ce couron-

256 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
nement inattendu, & des cérémonies du mariage de mon père, parce que j'en suis moins instruit que des autres particularités, qui m'ont été cent fois détaillées. Dès qu'elles furent finies le Maugraby disparut, après avoir rappelé à mon père leurs communs engagements.

Ma mère devint grosse, elle accoucha de moi, & je fais qu'à ma naissance, mon père versa des larmes sur moi, en se rappelant le fatal engagement qu'il avoit pris.

Quoique fils de barbier, l'auteur de mes jours, préparé de bonne heure à sa grande fortune, ne s'en laissa pas éblouir; il eut des guerres, il les soutint avec gloire, gouvernoit équitablement, enfin il étoit aimé de ses sujets.

Lorsqu'il se vit bien établi dans leur opinion, craint de ses ennemis, respecté dans ses états, il n'hésita point à se donner la consolation d'appeler mon grand-père auprès de lui, & il envoya une ambassade en Perse pour le réclamer auprès du souverain.

L'ambassade fut très - bien accueillie, mon grand-père & ma grand-mère n'étoient pas d'un âge à s'effrayer de la longueur

du voyage, leur ami l'astrologue les assura qu'ils seroient très-heureux, & s'engagea lui-même à les suivre, quoique bien plus âgé qu'eux, mais il étoit demeuré veuf & sans famille : nous les vîmes donc arriver à Nantaka.

Rien n'eut manqué alors au bonheur de mon père & de ma mère, si le souvenir des engagemens pris avec le Maugraby, à mon sujet, ne les eut troublés l'un & l'autre ; car ils n'avoient d'autres enfans que moi, & se voyoient puissans, presque révéérés, entourés de tout ce qu'ils avoient de plus cher sur la terre.

ë'avois huit ans lorsque ma famille fut ainsi rassemblée : mon père & ma mère prenoient plaisir à m'instruire euxmêmes, tant ils m'aimoient ; j'étois avec eux lorsque le premier raconta en particulier au vieil astrologue ce que le Maugraby avoit exigé de lui pour le mettre sur le trône ; car il avoit déguisé cette circonstance affligeante à mon grand-père, pour ne point troubler sa satisfaction.

« Je sens, disoit mon père à son ancien ami, combien j'ai été téméraire ; mais je m'apperçois que cette bourse qu'on m'a-

voit donnée , & qui , sur toute la route m'avoit paru inépuisable , étoit alors presque vide , & j'étois aux pieds de la muraille qu'il falloit franchir pour régner.

« Si je voulois jouir de la fortune à laquelle mon étoile m'avoit appelé , il me sembloit impossible de reculer. Vous-même, mon ami, vous m'auriez conseillé de ne pas le faire.

« Il n'étoit, dès-lors, plus temps de me demander conseil, dit l'astrologue; il falloit venir à moi quand l'esprit que vous vîtes dans le bain, vous eut dit d'entreprendre votre voyage, & vous remit la bourse dont vous parlez; j'aurois pris la bourse, je l'aurois examinée par le moyen de mon fable , & j'aurois su de quelle main elle vous venoit.

« Mon pronostic sur votre compte étoit sûr ; les mauvais esprits en étoient instruits, & il y a apparence que vous avez donné dans un piège qu'ils vous ont tendu pour vous égarer.

« Mais, remettez-moi cette bourse que je regarde comme suspecte , puisqu'elle se trouva toujours pleine pour vous attirer jusqu'aux pieds du mur, & qui se seroit

trouvée vide si vous eussiez pris le parti de reculer.

« Je l'examinerai dans les règles, & nous aviserons aux moyens de dégager votre enfant, si l'excessive malice que j'entrevois, n'a pas su d'avance les rendre inutiles.

« Oh Schaskar ! Schaskar ! dit le bon astrologue, falloit-il partir sans dire adieu à père & à mère, à moi qui vous aimois de si bonne foi ? falloit-il courir comme un fou, après un trône qu'on devoit vous faire payer si cher ? »

A ce discours, mon père fondit en larmes ; je me jetois dans ses bras pour le consoler par mes caresses, & cela ne faisoit que donner de nouvelles forces à sa douleur : ma mère vint nous joindre, & mêla ses pleurs à ceux de son mari.

L'astrologue leur dit tout ce qu'il put dire pour les calmer, & après s'être fait remettre la bourse, il se rendit à son laboratoire pour y attendre l'heure favorable à son travail : hélas ! il n'en tira que des lumières bien tristes, bien capables de consterner mes tendres parens.

« Le Maugraby, leur dit il, est le plus

260 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
puissant & le plus dangereux magicien qui
soit sur la terre ; c'est à lui que l'enfant a
été livré par le nom de Mahomet , il est
impossible d'arrêter l'effet de la convention,
& on risque tout à irriter l'homme redou-
table avec lequel elle est faite.

« Voyez comme il a traité vos ennemis,
mais il ne vous est pas défendu de cir-
concire votre fils , ce que vous n'avez pas
fait , & de le recommander à Mahomet
dans le fond de votre cœur , quand son
dangereux maître viendra vous le deman-
der ; le grand prophète ne l'abandonnera
pas , il tireroit les siens du fond de l'abîme. »

Comme mon père régnoit sur des ido-
lâtres , je fus circoncis en secret par mon
grand-père , & ma famille demeura un peu
plus tranquille sur mon compte.

Cependant j'avançois en âge , entouré
d'une famille qui mettoit toute son applica-
tion à m'instruire : faisant mes efforts pour
en profiter , j'ose dire que je donnois d'assez
belles espérances ; mais la mort m'enlevoit
mes maîtres , l'un après l'autre : à douze ans
je perdis mon grand-père & l'astrologue ;
à treize ans , ma grand-mère. Enfin , à
quatorze , nous vîmes arriver le Maugraby.

Je ne pus dissimuler à ce monstre le serrement de cœur qui me prit en sa présence; mon père, habitué à se contraindre, mit tout ce qu'il put de grâces dans l'accueil qu'il lui fit.

Croiroit-on que le barbare fit le semblant d'en être la dupe, il ne fit que des caresses à mon père & à moi? Il arrivoit à cheval, il en avoit un autre plus beau qu'il conduisoit, c'étoit pour moi; il me l'amène, me sert d'écuyer; sur toutes ces attentions, mon père & ma mère parurent se rassurer un peu: ils m'embrassent & je me sépare d'eux.

Mon guide marche devant moi, & nous sortons de la ville sans nous parler, dès que nous sommes dans un endroit écarté, tout-à-coup je sens que mon cheval fond sous moi, & je tombe rudement à terre sur mes deux pieds.

J'ai le Maugraby en face, me regardant avec ces yeux que vous lui connoissez quand ses fureurs le prennent.

L'effroi me saisit; je crie, il me donne un soufflet d'une rudesse effroyable.

Quoi! me dit-il, tu cries! n'es-tu pas circoncis? qu'as-tu à craindre avec moi?

En même temps il me prend par le col, me jette sous son bras comme il eut fait un paquet de coton, & je me sens enlever avec une rapidité surprenante ; enfin il me précipite au pied de la montagne, dans cette même eau dans laquelle il vous a plongés.

Je ne lui pesois rien sous le bras ; je fus une masse de plomb dans ma chute, & je sentis que tout mon corps étoit brisé.

Il le ramasse, l'étend sur l'herbe presque inanimé, & fait ses fumigations ordinaires. Enfin, il me transporte ici.

J'abrégèrai un tableau bien révoltant pour vous & moi, c'est celui de huit jours d'assiduités employés par lui, pour me rappeler à la vie, à laquelle ce monstre m'avoit presque arraché par sa cruauté.

Il couchoit sur des nattes à côté de moi : me veilloit, me soulageoit dans tous mes besoins ; il pouvoit, je le fais, me guérir en un moment de tous les maux qu'il m'avoit faits à dessein ; mais il laissoit durer mes souffrances, pour se donner l'air de les soulager avec intérêt, pour que, trompé par des soins en apparence aussi affectueux, je pusse croire ce qu'il m'alloit dire de son attachement pour moi.

J'ai entendu si parfaitement dépeindre ses ruses que je ne puis rien ajouter au tableau qui en a été fait. Il parvint ainsi à me faire soupçonner qu'il n'avoit pas eu tout le tort possible dans les traitemens qu'il m'avoit faits, & que je n'aurois eu que des traits de bonté à effuyer de sa part, si mon père, assisté par un géomancien, n'avoit pas fait des travaux sur mon corps qui en avoient nécessité le renouvellement.

Le fils d'un barbier que j'ai fait roi, me disoit-il en parlant de mon père, a été assez ingrat, assez dénaturé, assez téméraire pour oser travailler contre moi, son bienfaiteur ! il vouloit me priver d'un fils que j'avois acquis par tant de travaux ! car vous êtes bien Yamalladdin, l'enfant de la princesse du Katay, mais vous n'êtes pas le petit fils d'un vil artisan ; vous êtes le mien, grâces aux planètes, & ceux qui ont voulu vous faire perdre tous vos droits à un état bien supérieur à celui des rois, auront à m'en répondre.

C'est ainsi qu'il cherchoit à éteindre chez moi les sentimens de la nature, en attendant qu'il trouvât les occasions de déraciner les principes que j'avois reçus, pour que tout en moi lui fût soumis.

Quand je fus rétabli, il me promena dans tous les enchantemens qu'il vous a fait connoître, il me fit jouir des prétendus privilèges d'enfant de la maison.

Quand il me crut parfaitement familiarisé avec lui, il me mit en main les livres dont il vous a recommandé l'étude, j'en dévorai la lecture, j'en cherchai d'autant plus volontiers l'intelligence, qu'elle m'instruisoit de secrets dont la connoissance me paroissoit très-satisfaisante.

Mais le treizième volume me paroissant inexplicable, je renonçai à y donner de l'application, & j'en fus châtié au retour de mon maître, par un soufflet qui m'étendit sur la terre.

« Un désobéissant, dit-il, un paresseux, digne de rester le petit fils d'un barbier; c'est ainsi qu'il essayoit ma patience & ma soumission.

« Je me relève confus, désespéré dans le fond de l'ame; le Maugraby reprend son sens froid, il me reconduit au cabinet d'études, & me remet en main le livre obscur dont je dois pénétrer le sens.

« Je ne suis point, dit-il, maître de mon premier mouvement, quand celui que je

dois former manque à ce qu'il se doit & à moi-même.

« Je suis, continua-t-il, forcé de m'éloigner d'ici pour un mois, je vous laisse un seul livre à étudier, & tout à espérer ou tout à craindre, selon que vous vous ferez appliqué; en disant ces mots il me quitte.

Oh monstre de brutalité & d'injustice! m'écriai-je, quand je crus qu'il m'avoit laissé seul : tu ne me retrouveras pas quand tu reviendras ici ! ou rien n'est vrai dans ce que j'ai cru apprendre en lisant tes livres !

« Il ne faut que tracer trois caractères & prononcer trois mots que j'ai appris par cœur, pour se faire transporter où l'on veut. Je saurai me tirer d'ici, & prendre le chemin qui conduit aux états de mon père.

Ayant pris cette résolution, je vais à l'écurie, j'y prends un des chevaux de la plus belle apparence, je trace un cercle autour de lui, au milieu duquel sont les caractères confiés à ma mémoire, je me mets à cheval & prononce les mots; dans le moment je crois me trouver hors de la fatale enceinte dont je veux m'échapper, sur un chemin que je n'ai qu'à suivre, &

266 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
il me sembloit y faire la plus grande diligence !

La nuit devoit bientôt survenir , je crois appercevoir de loin une maison , & je me presse d'y arriver pour y demander un asyle ; je découvre , quand je suis près de l'objet , que c'est uneasure entièrement ruinée ; mais une petite fontaine coule auprès , & mon cheval peut trouver à paître en sûreté , dans une enceinte qui n'est qu'à moitié détruite.

Je m'arrange pour passer la nuit dans un petit réduit , à l'abri des murs ; là je m'endors d'un profond sommeil.

Quelle fut ma surprise à mon réveil , quand je vis que l'abri que j'avois choisi étoit un cachot bas , voûté , dans lequel il n'y avoit pas de porte ! le jour y entroit par une lucarne triplement grillée , & me laissoit voir l'énorme épaisseur des murs.

« Je ne pouvois reconnoître aucun des objets que j'avois apperçus la veille , qu'une grosse pierre couverte de mousse , sur laquelle j'avois appuyé ma tête en me couchant , & mon cheval que je voyois à travers la lucarne ; il païssoit tranquillement dans l'enceinte où je l'avois mis.

Je m'abandonnai d'abord aux larmes, & ne tardai pas à me livrer au désespoir, en me sentant pressé par la faim & par la soif.

« J'imaginai, plutôt que de périr aussi tristement, qu'il valoit encore mieux aller me remettre au pouvoir du magicien, quoiqu'il pût m'en arriver.

Je trace avec mes doigts un cercle autour de moi, j'y forme les caractères, je dis les paroles dont j'avois la connoissance, en demandant d'être rendu ici.

A peine avois-je fini de prononcer les mots, que je me retrouve sur le même cheval & sur le cercle d'où j'étois parti; j'allois l'effacer avec les pieds quand je vois le magicien; la foudre menaçant ma tête, m'eut moins atterré.

« Ne détruis pas ton ouvrage, me dit-il d'un air ironique : il est solide, il t'a fait voir bien du pays, & cependant tu n'as pas fait un pas hors de ton cercle, digne petit-fils d'un misérable barbier de Chiraz; tu serois trop heureux de retourner dans la boutique de ton grand-père; mais je me dois une vengeance d'une autre nature, & un sacrifice à celui que j'offensai, quand

268 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
je fis le choix d'une vile créature comme
toi pour la lui consacrer !

En disant cela le monstre me saisit par
les cheveux , dont il fait quatre ou cinq
tours autour de son poignet, m'enlève sans
qu'il me reste la force de crier. Vous savez,
prince, le reste de mon histoire ; j'ignore
jusqu'à la longueur du temps que j'ai passé
sous la loi tyrannique du plus affreux de
tous les enchantemens.

A peine Yamalladdin eut-il fini de racon-
ter son histoire , que celui qui étoit à côté
de lui prit la parole.

Histoire de Baha-Ildin , prince de Cinigaé.

JE vois , mes princes , dit-il à tous ceux
qui l'écoutoient , que nos infortunes sont
à-peu-près pareilles ; nos parens ont été
les victimes des mêmes ruses.

Je m'appelle Baha-Ildin , & suis fils du
roi de Cinigaé , pays situé entre l'Egypte
& l'Ethiopie ; mon père , à l'âge de seize
ans , fut marié par le sien qui étoit fort
âgé à la fille d'un de mes oncles : elle avoit
quatre ans de moins que lui ; il l'aimoit
éperdument & fut au comble de sa joie de
s'en voir le possesseur.

Peu après le mariage, la grossesse de ma mère se déclara; elle fut très-heureuse, mais ma mère étant trop jeune au terme de l'accouchement, après dix jours d'un travail dont les douleurs étoient inconcevables, fut réduite à la dernière extrémité. On avoit fort inutilement invoqué les secours des médecins du pays, même ceux d'un Arabe renommé par les succès multipliés qu'il avoit eus dans la pratique de son art. Hélas! la science étoit à bout & laisoit succomber la nature! peut-être la noirceur & la méchanceté qui vinrent à son secours étoient-elles complices du mal qui la mettoit en danger.

Dès le premier instant où ma mère parut être en péril de la vie, un marchand de balais de plumes de hérons, qui s'étoit introduit dans le palais à la faveur de la beauté de sa marchandise, s'entretenant avec les femmes de ma mère, dont son commerce lui avoit procuré l'accès, ne cessoit de dire : « il n'y a ici qu'un homme qui puisse donner du secours à la princesse; c'est un médecin Africain, à qui j'ai vu faire des merveilles dans les accouchemens difficiles : il demeuroid alors à Masser, où

270 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
je l'ai vu jouir de la plus grande réputation ; il possède un élixir auquel on prétend que rien ne résiste ; on croit que c'est par ce secret qu'il est parvenu à l'âge où il est , car il a au moins cent cinquante ans.

Les discours du marchand de balais ne firent pas d'abord une grande impression , mais en revenant au palais , comme s'il y eut été conduit par un esprit d'intérêt & de compassion pour la jeune princesse malade , il laissoit échapper ces mots : ah ! si le médecin Africain n'étoit pas si vieux ! s'il pouvoit se traîner jusqu'ici !

Le danger étant venu à son dernier période , la nourrice de la princesse voyant qu'elle alloit la perdre , hasarde de parler du médecin Africain à la mère & au père : ceux-ci en parlent au roi , qui chérissoit la malade comme sa nièce devenue sa fille.

On fait venir le marchand de balais , on lui demande où est l'Africain. Il indique sa demeure : elle est , dit-il , sur la place ; « mais il ne peut plus marcher : un vizir est dépêché pour l'aller trouver ; c'étoit le simulacre de la caducité , il faut qu'un homme l'apporte sur ses épaules , & il se fait porter sur des tas d'oreillers à côté du lit de la malade.

Hélas ! dit-il , après lui avoir touché le poulx pendant quelque temps , elle est bien jeune , & si on ne la secourt promptement , elle fera dans le moment aussi vieille que moi.

Il tire alors de sa poche un flacon dans lequel il n'y avoit plus qu'environ douze gouttes de cet élixir si vanté. « Je me suis , dit-il , de la voix d'un homme mourant , sauvé de Masser , pour qu'on ne m'enlevât pas ces douze gouttes d'élixir , extraites de la substance des beumes de toutes les parties de la terre : je ne puis plus courir le monde pour le composer , il n'y a que cela qui me fasse vivre ; je partagerai avec la malade , c'est tout ce que je puis faire. Regardez mon flacon ; il est fait d'une seule pierre précieuse ; cependant il ne vaut pas une seule des gouttes de la liqueur qu'il contient.

Pendant qu'il tenoit ce discours , il débouchoit son flacon d'une main tremblante , en laissoit tomber une goutte dans la cuiller , & la présentait lui-même à la bouche de la princesse , qui avaloit la petite dose. Entre les intervalles , on s'appercevoit que la malade reprenoit visiblement des

forces , & elle en donna des preuves marquées , en se jetant avec avidité sur la cuiller.

A la sixième goutte qui lui fut présentée , ses douleurs ont cessé , la parole lui est revenue pour dire : « ah que je me trouve bien ! »

Les pères , les mères , l'époux , toute la famille sont dans l'enchantement : « vous nous l'avez donc rendue ? dit le roi au médecin ; » oui , elle vivra , j'en réponds , dit le vieil Africain : « mais l'enfant ? reprend le roi. » Oh , répond le prétendu chimiste , je ne vous en réponds pas ; vous ne pouvez pas exiger le sacrifice des six gouttes qui me restent : voulez - vous que je donne ma vie pour celle d'un enfant qui n'en jouit pas encore , dont on ne connoit pas même le sexe.

« Ah ! s'écrie mon père , bon vieillard , rendez , puisque cela est en votre pouvoir , la vie à mon enfant , quel qu'il soit , dussai-je vous le donner !

« Me le donner ! dit l'Africain ; mais oui , cela nous arrangeroit tous deux , cela peut se faire. Tous les neuf mois vous allez avoir un héritier , & moi , si pour vous

servir vous me forcez d'entrer avant six mois dans ma tombe, je n'en aurai point.

« Malheur, continuoit-il, à celui qui ne laisse point d'héritier ! j'ai toujours pensé à éviter cette malédiction ; ma succession n'est pas autant à dédaigner qu'on pourroit le croire.

« Si votre enfant est mâle, & que vous me le donniez de bonne foi, après m'être dépouillé des six gouttes que contient le flacon, je le laisserai pour jouet à mon petit héritier : c'est le moins précieux des bijoux que m'ait procuré ma science, & je lui apprendrai où il pourra trouver les autres. Terminons, le nouveau né fera-t-il à moi ? »

La princesse, à qui l'élixir avoit fait un bien incroyable, n'aspire plus qu'à voir revivre un enfant qui n'a pas remué depuis sept jours. « Donnons, dit-elle à son mari, un héritier au bon-homme, mon père y consent. »

Mon grand-père & mon oncle croient que l'on ne donne peut-être qu'un enfant mort à un homme mourant, & donnent leur consentement au traité.

Ma mère avale les six dernières gout-

274 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
tes , & une demie heure après , fans avoir
occasionné ni convulsion ni douleur , je
vins au monde ; le vieil Africain me prend
dans ses bras , & m'attache au col avec un
ruban le petit flacon dont le contenu m'avoit
sauvé la vie.

« Ah ça , dit-il à mon père , en lui de-
mandant sa main , touchez dans la main du
Maugraby avec qui vous avez fait une très-
bonne affaire ; il n'y a pas d'apparence que
vous me voyiez , à moins que je ne re-
vienne ; mais , élevez bien notre enfant ,
comme si vous m'attendiez tous les jours ;
je vous prévient qu'il ne peut me convenir
qu'autant qu'il sera obéissant , sage & bien
instruit : me voilà résigné à tout ce qui
peut arriver , à mourir s'il le faut ; mais
je suis sûr d'avoir bien troqué mon élixir.

En disant cela , l'odieux trompeur de-
mande à se replacer sur le dos d'un fort
Éthiopien qui l'avoit apporté , & prend
plaisir , au retour , de tripler le poids de
sa masse , pour en écraser ce pauvre porte-
faix , qui succomba à la porte sous le far-
deau qu'il est forcé de laisser tomber.

Depuis ce temps le médecin Africain &
même le marchand de balais disparurent

de Cinigaé ; moi je vins avec une grande attention ; six ans on m'en auroit donné une étude dans je pouvois m'adonner aux plus violentes études ; on cultivoit avec soin ma mémoire & toutes mes facultés.

Mon grand-père étoit mort, mon père régnoit, on ne se rappeloit l'histoire du marché du Maugraby que comme un fait singulier, qui revient dans la mémoire à l'occasion de quelque événement extraordinaire ; ma nourrice étoit la seule qui eut retenu le nom du personnage, lorsqu'un savant Arabe, voyageant vers les sources du Nil, s'arrêta à la cour de mon père.

Il racontoit des choses extraordinaires, dont le hasard l'avoit rendu témoin, dans les différentes régions qu'il avoit parcourues, parloit des découvertes utiles qu'il avoit faites, particulièrement en médecine.

Cette conversation amena naturellement mon père à se souvenir du médecin Africain, & de son élixir qui avoit sauvé la vie à ma mère & à moi.

Ma mère, présente à la conversation, dit que le possesseur de ce puissant élixir s'étoit privé des six dernières gouttes qui lui en restoient, pour sauver la vie à leurs

tes, & une d^{on} extraordinaire qu'on lui occasionne cet enfant, & qu'il en feroit vint^{et} tier.

« Nous y consentîmes, dit-elle, pour nous prêter à sa fantaisie, non que sa succession dût être méprisable, car à en juger par un flacon qu'il nous a laissé, fait d'un seul diamant, il devoit posséder de grands trésors.

« Hélas! continua ma mère, cet héritage a dû être vacant dès le lendemain, le pauvre homme, quand il étoit ici, n'avoit plus que le souffle, quand on le reporta dans son logis il pesoit comme un mort; & il mourut sans doute sur le champ, faute de pouvoir prendre de son élixir.

J'arrivai comme ma mère finissoit de parler. « Bahâ-udin, me dit-elle, allez chercher le flacon que vous a laissé le vieux médecin Africain, & demandez son nom à votre nourrice; votre père & moi l'avons oublié.

« Madame, dis-je en rapportant le bijou à ma mère, ma nourrice dit que le vieux médecin qui a sauvé la vie à vous & à moi, s'appeloit le Maugraby. »

Le savant Arabe avoit écouté mon père

& ma mère avec une grande attention ; mon père remarquoit de l'inquiétude dans ses yeux , mais lorsque ce sage entendit prononcer le nom fatal , il ne put s'empêcher de s'écrier : juste ciel ! le Maugraby !

L'exclamation déconcerta mon père & ma mère : « qu'a donc , dirent-ils , le nom de ce malheureux vieillard , pour inspirer tant d'effroi ?

« Vous l'apprendrez , leur dit-il , la décrépitude dont il s'est couvert pour en imposer à vos yeux , n'est qu'un masque pris pour vous rendre victime de ses ruses.

« Ce scélérat , objet de l'exécration du ciel & de la terre , n'est point mort , & au moment où je vous parle , peut-être dix souverains de la terre ont-ils à lui demander compte de leurs enfans.

« Sans doute il les conduit au Dorn-Daniel de Tunis , dont il est un des principaux desservans , il les instruit dans les secrets de l'art pernicieux qu'il exerce.

« Les tigres , les crocodiles & les reptiles vénimeux ne sont pas les plus dangereuses productions de l'Afrique ; ce sont les magiciens qu'elle enfante & dont le Dorn-Daniel est le berceau , l'arsenal & la re-

978 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
traite. Ah ! quand notre grand Prophète
délivrera-t-il la terre de ce laboratoire de
monstres ? »

Venez , jeune enfant ! me dit l'Arabe en
m'engageant à m'approcher de lui , & m'ap-
puyant la main sur la tête ; je vous mets
sous la protection de Mahomet.

Mon père & ma mère ne s'opposèrent
point à l'action du savant Arabe , mais ils
ne partagèrent point son enthousiasme.
Lorsqu'il fut parti, ils éloignèrent de leur
esprit les craintes que ses discours leur
avoient inspirées.

Selon eux , si le Maugraby avoit dû venir
me réclamer , il y auroit long-temps qu'il
en auroit fait la démarche.

D'ailleurs ils ne regardoient pas la magie
d'un œil aussi sévère que l'Arabe , & ce
savant leur avoit paru trop indisposé con-
tre l'Afrique.

Ce pouvoit être de sa part un préjugé
fondé sur les principes de la loi qu'il pro-
fessoit , & celle de Mahomet n'est pas en-
core connue à Cynigaé , mais elle le fera ,
j'en fais le serment , si nous avons le bon-
heur d'échapper au danger dans lequel
nous sommes ; on m'a mis sous la protec-

tion du grand Mahomet, & je la réclame ici de tout mon cœur.

J'atteignis tranquillement, dans le sein paternel, cet âge de quatorze ans, auquel je vois que notre tyran nous trouve mûrs pour ses desseins.

Un jour que je jouissois du plaisir de m'entretenir avec mon père, le Maugraby se présente sans se faire annoncer, portant au visage les mêmes rides qui lui avoient servi de masque la première fois.

Il se traînoit, accroupi dans une sèbile de joncs, que ses deux mains armées de deux chevilles de bois, faisoient avancer avec une promptitude surprenante.

« Me voici, dit-il, contre toute espérance : je reviens, & je ne suis pas mort. »

La fermeté de mon père & de ma mère s'évanouit à cette vue odieuse, elle fit place à la frayeur que l'Arabe avoit voulu leur inspirer.

Ils veulent marchander avec le Maugraby, l'engager à rester au palais : on y soignera, lui disent-ils, sa vieillesse, il jouira du plaisir de voir son héritier tous les jours ; mais eux ne sauroient laisser partir leur enfant.

Les yeux du magicien lancent des éclairs ; il jette les deux chevilles qu'il tient à la tête de mon père & de ma mère, que je crus tués.

Pendant ce temps je me sens fondre & réduire à rien. Un moment après je m'aperçois que je vole dans la chambre, sous la forme d'un papillon ; le Maugraby, plus petit que moi, sous la même forme, est sur mon dos.

Je fors par une fenêtre ; à mesure que je m'élève je sens que mon corps prend de l'étendue, enfin je deviens un coq énorme, plus gros de moitié qu'un oiseau de la même espèce qui étoit dans la ménagerie de mon père, & sur le dos duquel je m'amusois à monter tous les jours ; mais, pour le coup, je fers moi-même de monture à notre impitoyable ennemi : ah que je m'en apperçus bientôt ! il me battoit le corps avec ses jambes : il me piquoit avec une longue aiguille d'acier, qui me tiroit du sang de toutes parts : il m'accabloit d'injures, de reproches, & quand la lassitude, les douleurs cuisantes que je souffrois, m'eussent contraint de m'abattre, ses cruautés & le charme qui m'entraînoit, me nécessairement à forcer mon vol.

Nous arrivons à la même fontaine où ~~on~~ vous a lavés : elle a été tachée de mon sang comme du vôtre ; je fus victime comme vous de la compassion étudiée & des autres ruses de notre ravisseur , de notre corrupteur.

J'ai voulu lui échapper , comme vous venez de nous dire que vous aviez tenté de le faire , la métamorphose en oiseau me sembloit la plus favorable ; mais comme je voulois pouvoir m'élever au-dessus des vapeurs épaisses qui couvrent les côteaux dont nous sommes environnés , & pouvoir me rendre promptement dans les états de mon père ; sachant que (1) Loïs-il-Teraz vient si facilement chaque année d'Arabie en Ethiopie , j'en ai pris la forme & me suis élevé avec une facilité extraordinaire.

J'ai vu sous mon vol les vapeurs au-dessus desquelles je désirois de pouvoir planer , je me trouvois en grand air , je cherchois déjà à m'orienter pour me mettre en chemin ; quand un aigle a paru & m'a donné la chasse.

J'ai voulu m'aller cacher dans les nues ,

(1) Loïs-il-Teraz , espèce d'oie sauvage.

mais il s'est élevé plus haut que moi , je me suis rabbattu vers la terre pour me fourer dans des broussailles , mon adversaire a fondu sur moi , & j'ai senti ses serres cruelles qui m'atteignoient presque le cœur.

Le terrible oiseau de proie m'apporta auprès des autres victimes de sa rage , & me rendit compagnon de malheur de ceux que la bonté du ciel laisse ici , pour un moment , respirer avec moi ; ainsi finit l'histoire du prince de Cynigaé.

J'espère , dit le quatrième de ceux qu'avoit délivré le prince de Syrie , que nous respirerons tous hors d'ici , & que nous obtiendrons du ciel la vengeance qui nous est dûe ; j'ai appris de mon grand-père maternel , qui a remué mon berceau pendant deux ans , que dans la mauvaise fortune il ne faut pas se désespérer.

Quand le magicien me jeta dans son puits , avant de perdre entièrement la tête , quoique je l'eusse où je devois avoir les pieds , mon dernier mot fut un défi au méchant qui venoit de me précipiter dans le cloaque.

« Mets-moi , si tu veux , vingt pieds de terre sur le corps , le cœur me dit que je m'en tirerai. Voici mon histoire.

Histoire de Badvildinn, prince de Tartarie.

Il y avoit dans un des faux-bourgs de Samarkand , un bucheron nommé Shamakda ; il avoit une femme & trois enfans à nourrir.

Son bien consistoit en une maisonnette couverte de chaume , trois ânes , une coignée , & deux bras des plus nerveux qui fussent dans toute la Tartarie.

Tous les matins il réveillait les coqs par ses chansons , partoait pour la forêt avec ses ânes , & revenait vendre son bois quand les autres étoient à peine à la moitié de leur tâche.

On le voyait rentrer gaiement dans la ville , où tout le monde le connoissoit : « ah ! disoit-on , voici Shamakda ! c'étoit à qui achèteroit son bois pour entendre une de ses plaisanteries , car il étoit goguenard.

C'est un défaut dans un grand , même parmi les pareils , que ce ton ; mais chez les pauvres , c'est une grâce , une preuve qu'ils sont au-dessus de leur état , ou au moins qu'ils n'en sont pas accablés.

Shamakda allant un jour à la forêt avec ses trois ânes , s'aperçut que le bois facile

284 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
à couper s'éloignoit de plus en plus de la ville, il y avoit à sa portée sur son chemin des arbres d'une taille monstrueuse, mais bien difficiles à abattre.

« Mes camarades les bucherons, dit-il, sacrifient leur temps & leurs jambes pour épargner leurs bras ; je veux faire entrer le fer de ma hache dans un de ces colosses : quand il sera par terre je trouverai une forêt entière dans ses branches, & quand le tronc seroit de fer, j'en tirerai parti : aussitôt il met ses bêtes en pâture, retrousse les manches, & assène au pied de l'arbre des coups qui en enlèvent d'épais copeaux, & font retentir la forêt.

Tout-à-coup le gros de l'arbre paroît s'ébranler, il s'y fait une ouverture, elle devient une porte de vingt pieds de haut.

Un géant noir en sort en baissant la tête, en chemise, en pantoufles, en bonnet de nuit, & se met à crier d'une voix terrible & troublée : « Qui est-ce qui frappe ? que me veut-on à l'heure qu'il est ? est-il dit qu'on ne me laissera pas dormir ? je ne faisois que mettre la tête sur le chevet, il n'y a pas trois cent heures que je suis couché, » & en disant cela, il se frottoit les yeux pour les aider à s'ouvrir.

Le bucheron, dont l'ame étoit intrépide, considère & écoute le monstre, en face duquel il se trouve; il conçoit que c'est un génie, espèce d'êtres aux fantaisies desquels il faut se prêter pour ne pas s'exposer à leur colère.

L'aspect de celui-ci eut été effrayant pour tout autre, son corps étoit gros comme une des tours de Bagdad, & son bonnet ressembloit à la couverture du principal minaret d'Yahine-Ilasarhr, la grande mosquée de Masser.

« Qui es-tu ? que demandes-tu ? dit le géant à Shamakda, feignant de ne pas l'appercevoir : ne fais-tu pas que la trois cent treizième du jour est une heure indue, pour venir frapper comme tu le fais à la porte des gens ? »

« Monseigneur, reprend le bucheron, il est quinze cent seize minutes de plus ; vous pouvez le voir à la lune & aux étoiles, & c'est grand jour. »

« Vous autres gens du peuple, replique le génie, vous n'avez pas de discrétion ; quand une fantaisie vous prend, vous venez troubler le repos des personnes de notre pays, il faut que notre sommeil soit trou-

286 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
blé par vos rêves ; voyons , que vous
faut-il ? »

« Monseigneur, je ne savois pas que ce fut ici votre maison , & qu'un grand prince comme vous fut sans portier ; je viens chercher du bois pour charger mes trois ânes. — Pourquoi faire ce bois ? — Pour faire cuire le pain des seigneurs comme vous. — Est-ce que nous manquerons de pain ? n'y en a-t-il pas de cuit chez tous les boulangers ? — Mais pour demain , monseigneur. — Qu'est-ce que demain ? Demain est fait pour les gens comme vous , nous ne connoissons que le présent. — Ces gens-là sont insupportables avec leurs petits besoins ; du bois ! du bois ! il leur faut du bois ; les forêts en sont pleines , que voulois - tu faire de ce bois ? — En charger mes trois ânes ; en aller faire de l'argent , afin de pouvoir nourrir ma famille. — Et que ta famille ne se nourrit - elle ? il n'y a qu'à manger pour se nourrir : moi , je ne me nourris qu'en mangeant ; mais quelle espèce d'hommes vous êtes ? vous n'avez pas la moindre industrie. — Cela est vrai , monseigneur , nous sommes des imbéciles ; mais si je ne retourne pas à la ville avec mes trois ânes

chargés, nous n'aurons point d'argent, & ma famille & moi ne pouvons pas vivre sans argent. — Et que ne disois-tu cela, au lieu de frapper comme un sourd ? c'est de l'argent qu'il te faut ? Pour me débarrasser de ton importunité, je t'en donnerai de quoi charger tes ânes, suis-moi.»

Le géant rentre dans son arbre & Shamakda le suit : le bucheron se trouve dans un vestibule superbe, il étoit d'une forme ovale, soutenu par des colonnes de jaspe, entre lesquelles on voyoit des urnes de bronze doré, & de magnifiques statues.

Comme il couroit pour suivre le géant, il parcourt rapidement cette pièce, & en traverse une quantité d'autres plus richement ornées, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés dans un cabinet ; là il y avoit des pyramides de bourses, sur une base de six pieds en quarré & d'une hauteur proportionnée.

« Ne demandes-tu pas de l'argent ? dit le géant, en ouvrant une bourse. — C'est de l'or, cela, repartit le bucheron. — De l'or, de l'argent, dit le noir, n'est-ce pas la même chose ? mais le peuple est d'une bêtise qui étonne : prends de cela ce qu'il t'en faut & presse-toi, car je tombe de sommeil. »

188. SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

Shamakda prenoit timidement une pièce : tu prendras une à une la charge de trois ânes comme toi ? dit le nègre en frappant des pieds d'impatience. « Veux-tu bien te dépêcher, butord ! » Le bucheron charge un de ses bras de cinq bourses, il en tombe deux.

« Ah ! pour le coup, voilà un mal-adroit qui me fera mourir deux mille ans trop tôt ! dit le géant. »

Il court à un magasin , en rapporte une grande caisse & la remplit avec un air d'impatience qui annonçoit son mécontentement.

Il emporte la caisse avec une vivacité si prodigieuse qu'il auroit fallu pouvoir voler pour le suivre, & va la jeter au milieu de la campagne.

« Tiens , dit-il au bucheron , une fois pour toutes , ramasse & vas-t'en ; si tes ânes & toi ne pouvez pas tout porter , tu enterreras le reste.

« Je n'ai pas jugé à propos de perdre mon temps à faire ton compte : je pense que tu n'as plus rien à faire ici ; regarde bien ma porte , si d'ici à neuf cent ans tu as l'audace de venir faire le moindre bruit.

dans le quartier, & que tu ayes le malheur de me réveiller, je tombe sur toi. »

« Vous êtes, monseigneur, dit Shamakda, assuré de mon obéissance à vos ordres ; je vous souhaite la bonne nuit. »

« A la bonne heure, » répond l'énorme noir, en étirant ses grands bras, & bâillant d'une telle largeur, que sa gueule auroit englouti la caisse demeurée sur la terre.

Quand les esprits font des largesses de la nature de celle que reçut le bucheron, notre expérience doit nous apprendre, à nous tous qui sommes ici, qu'ils ont un dessein, dont on a sujet de se défier. Vous allez voir comment la fortune subite du bucheron Shamakda le conduisit à l'honneur dangereux de devenir mon grand-père.

Le manœuvre vigoureux, adroit & expéditif a bientôt délié les sacs vides qui étoient sur le dos de ses ânes, pour les garantir des écorchures que le bois pouvoit faire à la peau ; il les remplit & les ratache avec soin.

Il lui restoit encore trois charges à enlever ; il fait un trou, les enterre & les recouvre d'un tas de pierres, puis prend gaiement le chemin de sa chaumière.

En entrant chez lui il fait confidence de son aventure à sa femme , qui étoit sage , & tous deux , après avoir pris le temps que leurs enfans dormoient , pour cacher leur trésor , résolurent d'aller chercher le reste dès la nuit suivante , au clair de la lune.

Le projet fut heureusement exécuté. Les voilà riches ; mais ils furent dissimuler leur opulence , ils ne la déployèrent que peu-à-peu , elle parut être le fruit de leur industrie , & comme ils en usoient modestement , ils n'étoient enviés de personne.

Ils ne ménageoient rien pour l'éducation de leurs quatre enfans ; trois d'entr'eux étoient dans le commerce , d'une manière honorable ; ils avoient une fille belle comme le jour , & faite pour inspirer la plus violente passion à celui qui pourroit la voir ; mais aucun homme n'approchoit d'elle , & elle ne sortoit jamais que couverte d'un voile & accompagnée ; elle s'appeloit Billah-Dadil.

Un jour que la belle Billah-Dadil alloit aux bains , accompagnée par des esclaves , elle fut obligée de se ranger à l'abri d'un pilastre qui soutenoit le centre de la porte d'un grand hôtel , pour se tirer d'entre les

jambes des chevaux & des chameaux qui venoient d'embarrasser la rue.

Le beau sultan Schazzarickdin, fils du roi de Samarkand, partant pour la chasse avec sa suite, se trouvoit arrêté par les chameaux de toute une caravane.

Les mouvemens qu'il faisoit pour contenir l'ardeur de son cheval lui donnoient lieu de déployer son adresse & ses grâces sous les yeux de la fille de Shamakda, sur qui elles firent dès ce jour là une si vive impression, qu'elle en perdit entièrement le repos & la liberté.

Etoit-ce un pur effet de sympathie ? Je n'en puis rien croire, je dois tout suspecter dans des aventures dans lesquelles on va bientôt voir rentrer en scène, sous un déguisement, notre exécrable persécuteur.

Billah - Dadil, brûlée d'un feu qu'elle n'osoit avouer à ses parens, dépérissoit vue d'œil, se consumoit, avoit en vain recours aux plus habiles médecins de Samarkand ; elle leur paroissoit une victime dévouée à la mort ; son père, sa mère, ses frères étoient inconsolables.

Depuis six mois il s'étoit introduit dans la maison de Shamakda une marchande de

292 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
parfums, de pommades, de fard & d'autres ingrédiens propres à la toilette des femmes, elle se disoit de Mouffoul.

Ses drogues avoient beaucoup de vogue, & sa personne étoit agréable à toutes les dames de la ville, son âge la rendoit vénérable.

Elle avoit les yeux caressans ; elle assaisannoit un discours obligeant, de manière à ce qu'on ne put la soupçonner de flatterie ; faisoit des contes ou des histoires, selon qu'on se plaisoit à écouter les unes ou les autres, & si elle y glissoit un trait de satire, il étoit enveloppé de manière qu'on ne pouvoit pas lui en attribuer le dessein.

Complaisante avec les esclaves de son sexe, elle leur fournissoit pour rien ce qu'elle vendoit bien cher à leurs maîtresses, & écoutoit leurs petites confidences avec un air de zèle & d'intérêt, & dans le besoin elle leur rendoit service.

La marchande de Mouffoul étoit très-connue de la belle Billah-Dadil, qu'elle visitoit tous les jours assidument durant sa maladie.

Elle se tenoit dans un coin de la cham-

bre, pendant les consultations des médecins, & quand ils avoient dit leur avis, elle levoit les épaules avec les esclaves de la belle malade, & leur disoit : ces gens-là n'y entendent rien, ils laisseront mourir votre charmante maîtresse.

« Quand je m'appercevrai qu'ils sont entièrement à bout, je serai tentée d'essayer un secret que j'ai ; je n'ai pas trouvé le moyen de composer des pommades & des onguens si utiles & si parfaits, sans m'être un peu mêlée de médecine, & pour ce qui regarde certaines maladies des femmes, j'ai plus de connoissances que tous ces savans-là.. »

Cependant l'état de Billah-Dadil devenoit tous les jours plus fâcheux ; une nouvelle qu'on avoit distribuée dans sa chambre l'avoit aggravée sans qu'on s'en doutât.

Il s'agissoit d'un ambassadeur, de la Chine qui venoit pour conclure un traité entre les deux nations, & offrir la main de la princesse, fille de son maître, pour le prince Schazzarickdin.

Cette nouvelle avoit achevé d'accabler la malade, elle tomba dans un évanouisse-

294 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
ment qui sembloit être le dernier terme de
sa vie.

Toute la maison fut alarmée ; quand
les secours eurent rappelé à la vie la belle
évanouie, la marchande de Moussoul resta à
la veiller avec les deux esclaves de garde,
les jambes croisées sur un tapis.

« Pour le coup, dit-elle à ces femmes,
je ne souffrirai pas que ces médecins achè-
vent de tuer par leurs drogues & leur
ignorance le plus ravissant objet de Sa-
markand, & même de la Tartarie.

« Au premier service qu'elle demandera,
laissez-moi m'approcher de son lit & la
servir ; si je sors d'auprès d'elle sans lui
avoir procuré du soulagement, la boîte que
vous voyez-là est à vous, & vous savez que
je n'apporte ici que des quintessences les
plus précieuses.

Les esclaves laissent agir la marchande,
au premier signe elle s'approche du lit de
la malade.

« Vous me connoissez bien, ma belle ?
lui dit elle, votre mère ne vous aime pas
plus tendrement que moi ; laissez-moi tou-
cher votre peau.

« Oh qu'elle est brûlante ! vous avez un

grand feu, un feu que vous cachez ; votre poulx se resserre, il m'indique la violence que vous vous faites à vous-même pour ne pas parler : vos yeux mêmes que je regarde, qui sont si beaux, si pleins de la candeur dont votre ame est remplie, éprouvent une sorte d'embarras qui contraste avec la naïveté de l'expression ordinaire de vos regards.

« Me refuserez-vous, à moi, à qui vous êtes plus chère que ma propre fille, à moi qui ai encore été ce matin offrir pour vous aux pieds de la statue du grand Astaroth une colombe innocente comme vous, de m'accorder un peu de confiance ?

« Hélas ! en vous confiant à moi vous ne m'apprendrez rien que je ne sache, & à quoi je ne veuille & ne puisse efficacement remédier..... Vous êtes amoureuse.....

« Vous rougissez ! je vois que j'ai deviné, mais rougir n'est pas assez pour que je puisse appliquer l'excellent remède que j'imagine, il faut que je sache de qui : — » je n'ose l'avouer. — « Nous allons voir que vous êtes amoureuse d'un beau prince, & quand vous devriez être fière d'avoir bien placé votre inclination, vous vous avisez d'en

296 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
être honteuse : — mais , marchande , puis-
que vous avez si bien deviné mon mal , com-
ment seroit-il possible que je me fisse voir
& aimer de lui , s'il se marie ? —

« Voilà trois choses qui pourront dépendre de moi , dit la marchande ; je ferai que celui que vous aimez vous voie. Je le mets au défi de vous voir sans vous aimer : quant aux Chinois qui viennent lui proposer une femme , je les régalerai d'un parfum qui les renverra d'où ils viennent.

« Laissez-là toutes les drogues de vos médecins , ma belle , que l'espérance entre dans votre cœur ; voilà le baume dont il a besoin : que la satisfaction de l'esprit fasse renaître sur votre teint les lis & les roses , & si , en suivant mes conseils , vous n'êtes pas , avant trois mois , la plus heureuse des mortelles , je veux que tous les parfums de ma boutique s'évaporent sur le champ en fumée , & que Mouffoul ma chère patrie ne me revoie jamais.

« Je vois que vous vous ranimez déjà , l'appétit va vous venir tout à l'heure ; vous allez manger.

« Faute d'une précaution vous en seriez incommodée ; je vais vous donner trois

gouttes de mon élixir, j'en prendrai devant vous ; il vous fortifiera l'estomac , de manière que la nourriture même en quantité ne puisse vous faire aucun mal ; vous êtes assurée que je ne donne aucune drogue que je ne connoisse pas parfaitement , puisque je les compose moi - même. »

La belle malade se livre entièrement à la marchande , l'élixir opère aussi puissamment que les conseils ; jamais convalescence ne fut plus rapide que la sienne , & trois jours après cette conversation , non-seulement elle avoit recouvré sa fraîcheur ; mais on lui dit qu'elle étoit encore embellie.

Les médecins en étoient dans l'étonnement , & le crédit que la marchande de Moussoul avoit acquis dans la maison les en avoit absolument écartés.

Cependant , la nouvelle du sujet de l'ambassade chinoise se répétoit chaque jour dans la maison , & comme c'est assez l'ordinaire , avant que l'ambassadeur eut entamé la négociation ; les gens désœuvrés de Samarkand en avoient réglé tous les articles.

La marchande arrive : « quoi ! dit-elle à Billah-Dadil , vous vous inquiétez , ma belle ! vous doutez de mon zèle , de mon attache-

ment & de mon industrie ? & tandis que cet ambassadeur est encore à dépaqueter ses étoffes , à déboîter ses magots , on trouve le secret de vous persuader qu'il a décidé le cœur de votre prince en faveur de la princesse chinoise ? Le bel objet que cette princesse , avec ses brimborions pendus à son nez , à ses lèvres , à ses oreilles percées , elle a l'air d'une boutique de bijoutier ! & voilà la rivale qui vous enlèveroit votre beau prince ; il y a plus de huit ans qu'on ne l'amuse plus avec des poupées : ne dites mot , soyez tranquille , pour vous guérir de toutes vos frayeurs , je vous l'amènerai peut-être dès demain , lui même.

A cette assurance , Billah-Dadil baisse les yeux , rougit : « & ma mère ? dit-elle , & mes esclaves ? »

« Tout ce monde , répond la fine marchande , est déjà endormi d'avance. Voudrois-je vous mettre dans le cas de courir aucun risque , vous que j'aime plus que moi-même ? »

« Encore une fois , ma belle , recevez-moi ce soir , quand je viendrai , de quelque manière que je vienne , & attendez-vous à une visite bien satisfaisante ; songez que

vous êtes servie par quelqu'un qui n'a jamais manqué son coup. »

Ici, Shadildin interrompit le cours de l'histoire qu'il racontoit ; vous devinez , dit-il , mes princes, à ceux qui l'écoutoient , & moi je le vois clairement , après vous avoir entendus , quel étoit le personnage qui s'étoit introduit dans la maison de Shamakda.

C'étoit sans doute le même , qui transformé en géant , lui avoit aussi follement que libéralement ouvert ses trésors ; enfin c'étoit celui à qui toutes les formes conviennent dès qu'elles peuvent servir à ses tromperies ; en un mot, vous voyez d'ici le détestable Maugraby.

Pendant qu'il jouoit ce rôle dans la maison de Shamakda , il ne se négligeoit pas au palais ; sous son déguisement de marchand il avoit gagné la confiance de toutes les femmes , de tous les eunuques , il étoit l'amie intime de la nourrice & de la gouvernante du prince , & leur avoit peint la princesse de la Chine sous des traits si ridicules , qu'elle leur avoit inspiré une aversion extraordinaire pour le mariage proposé.

« Tenez , leur disoit cette dangereuse créature , je la connois , car je lui ai vendu des pommades , pour dissiper en partie la rougeur quelle a au bout du nez : je m'en vais vous la montrer.

« Mais il faut auparavant que je me serve d'une de mes drogues pour gonfler mes paupières , de manière qu'elles se collent l'une contre l'autre , & que l'effort pour donner accès à la lumière dans mes yeux , fasse retirer l'extrémité de l'ouverture que j'aurai laissée pour passage au jour.

Quand elle fut ainsi préparée , elle mettoit les mains dans ses manches , allongea le col , baissa la tête , & se mit à marcher d'un bout de l'appartement à l'autre sur les chevilles de ses pieds.

Les femmes qui la voyoient , jetoient des éclats de rire immodérés.

Le prince arrive sur ces entrefaites , & demande le sujet de leur enjouement.

« Venez voir votre prétendue , la charmante princesse de la Chine ! lui disent-elles. »

Schazzarickdin trouve la chose si plaisante qu'il ne peut s'empêcher d'en rire lui-même ; la prétendue marchande de Moussoul entre

en conversation avec lui, il la connoissoit déjà : quelle comédie jouiez-vous ? lui dit-il, en la tirant en particulier : connoîtriez-vous la princesse de la Chine ?

« Si je la connois ! dit la fausse créature ; je vous assure, mon prince, qu'elle n'est pas faite pour vous : vous êtes droit comme le roseau du Nil, fait à ravir, vous avez la fraîcheur de la rose & le brillant du papillon, vous serez bien aise d'avoir des enfans qui vous ressembleront ; & ce large bonnet vient vous proposer de mêler votre sang avec celui d'une race de demi singes !

« Et qu'avez-vous besoin, beau prince ! pour être heureux, d'épouser la fille d'un roi ? quand les rideaux sont tirés, cherche-t-on à se rouler sur des sceptres & sur des couronnes ? & , pour être fille d'un monarque , en est-on plus soumise à son mari ?

« Ah ! croyez-moi, faites le bonheur de la plus belle fille qui soit dans vos états, qui puisse tirer toute sa gloire de l'honneur d'être à vous.

« J'en connois une que les rayons du soleil n'ont jamais apperçue , & qu'ils s'enorgueilleront de faire briller , quand vous l'aurez placée à côté de vous.

« La colombe n'a pas plus de candeur qu'elle, cependant elle a autant de vivacité dans l'esprit que de feu dans les yeux, elle a l'ame sensible & forte; enfin, mon prince, comme je vous connois l'un & l'autre, plus je vous considère, plus je vois que le destin vous a comblés tous deux pour vous unir.

« J'ai vu le monde, & vous pouvez vous en rapporter à moi, je ne connois que la charmante Billah-Dadil, fille d'un des plus estimables particuliers de Samarkand, qui soit digne d'attirer les vœux du grand prince Shazzarickdin. »

L'éloge que faisoit la fausse marchande n'étoit pas outré, il y avoit d'ailleurs une séduction dans le son de sa voix, dans sa figure, dans ses gestes; le prince de Tartarie se sentit ému, non d'une curiosité ordinaire, mais de la plus vive passion de voir la rare beauté qu'on venoit de lui peindre.

Il demande à la marchande de Moussoul si elle peut lui procurer cette faveur: elle feint d'y trouver bien des difficultés; mais elle se propose de tout tenter, de tout risquer pour les vaincre, & promet de ren-

dre bientôt compte des efforts qu'elle aura faits pour réussir.

Ce fut au sortir de cette conversation qu'elle vint ranimer les espérances de la belle malade ; dès qu'elle l'eut décidée à recevoir le prince , si elle le lui amenoit , elle alla s'assurer du déguisement qu'elle devoit faire prendre au jeune prince amoureux.

Le lendemain elle se présente au palais , & après avoir badiné comme à son ordinaire avec la gouvernante & la nourrice , elle trouve moyen d'acofter le prince , qui la cherchoit.

« Votre affaire est faite , dit-elle , il ne m'en coûte qu'un petit mensonge & un sacrifice.

« La maison où je vous conduirai ce soir est celle de tout Samarkand où je suis traitée avec le plus de bonté ; j'ai prévenu que j'attendois ma fille , qui demeure à deux journées d'ici , chez une de mes sœurs ; on a une grande impatience de la voir.

« La beauté que je vous ai vantée relève de maladie , & sa famille est contente que mon enfant vienne passer une grande par-

304 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
tie de la soirée dans leur maison , auprès
de leur chère fille.

« J'ai dans ma corbeille un déguisement
de femme pour vous, il vous fiéra à mer-
veilles ; vous vous arrangerez pour que nous
puissions, dès que la nuit sera venue, sortir
d'ici par une porte dérobée.

« Nous nous rendrons dans la maison ,
& s'il est possible que je me sois trompée,
dans la peinture que j'ai faite d'une per-
sonne qui m'est aussi chère que ma fille ,
vous vous conduirez comme ma fille, &
fortirez sans vous faire connoître. »

Les mesures se prennent, l'entrevue a
lieu ; Schazarickdin s'éprend d'autant d'a-
mour qu'il en avoit inspiré.

Bientôt son déguisement lui pèse, & la
plus qu'adroite confidente lui aidant à se
faire connoître, amène les deux jeunes
amans à se jurer une tendresse, un attache-
ment, une fidélité sans bornes.

Le prince apprend que la jeune beauté
a été au moment de mourir d'amour pour
lui, cela devient le sujet de mille propos
passionnés ; en un mot, ils ne se sépare-
roient point si l'adroite intrigante ne le

faisoit appercevoir des ménagemens délicats qu'ils se doivent l'un à l'autre.

Le prince de Tartarie étoit tendrement aimé de son père, & ne balançoit pas à lui apprendre les sentimens de son cœur, pour aller au-devant des propositions que l'ambassadeur chinois devoit faire.

« Sire, dit-il au roi, vous n'avez encore donné que deux audiences à l'envoyé du roi de la Chine, & il ne vous a pas dit tout ce qu'il vient faire ici ; mais sa suite, moins discrète que lui, en parle.

Il vous fait des propositions qui feront naître des difficultés, parce qu'il compte vous offrir pour moi la main de la fille du roi son maître, pour se procurer des conditions plus avantageuses.

« Ces gens pusillanimes ont une fausse idée de la grandeur, ils pensent qu'un homme doit rechercher l'honneur dans l'alliance qu'il contracte avec une femme, comme si nos Tartares devoient un jour me respecter, parce que j'aurois un roi pour beau-père.

« Vivons en paix, sire, avec ce peuple avare, minutieux & amolli ; mais ne permettons pas que la bassesse de son sang

306 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS , ,
altère la noblesse du nôtre, il n'en pour-
roit sortir qu'une espèce dégénérée. C'est
à moi à attirer les respects du peuple sur
l'épouse que j'aurai choisie. »

Le roi parut goûter les raisonnemens du
prince son fils : « mon cher Shazzarickdin ,
lui dit-il , vous pensez en véritable Tar-
tare , & je me garderai bien de gêner votre
choix par quelque vue politique que ce
soit ; mais il est temps de songer à vous
établir , & je voudrois connoître , dans l'é-
tendue de mes états , la beauté sage qui
pourroit faire votre bonheur. »

« Je puis vous la faire voir , mon père ,
avec la confiance que vous approuverez mon
choix. » Le roi témoigne son impatience ,
Schazzarickdin lui procure la vue de Billah-
Dadil , & le monarque enchanté des char-
mes & de la conversation de la fille de
Shamakda , annonce à toute sa cour le pro-
chain mariage du prince son fils avec elle.

L'ambassadeur Chinois vit alors que sa
négociation étoit terminée , puisqu'on alloit
au-devant du prix qu'il comptoit offrir pour
obtenir des conditions avantageuses , afin de
n'être pas dans le cas de le désobliger par
le refus.

Je viens , mes princes , de vous faire l'histoire des particularités qui précédèrent le mariage de mon père & de ma mère ; car je suis fils de Schazzarickdin & de Billah-Dadil. Il seroit inutile de rapporter ici les détails des cérémonies de la noce : voici celles qui les suivirent ; quoique l'on puisse soupçonner quelque chose de surnaturel dans la passion que les auteurs de mes jours avoient conçue l'un pour l'autre , vu que le Maugraby lui-même en avoit préparé & conduit l'intrigue , la sympathie y entroit sans doute pour beaucoup.

Se voyant unis l'un à l'autre , ils se crurent les plus heureux de la terre ; mais , sans s'en douter , ils étoient les jouets de notre ennemi , qui depuis long-temps se préparoit une victime qui n'a jamais cessé de l'être dès l'instant où elle a vu le jour ; sa fatale influence m'a dérobé , dès le principe , la douceur des caresses dont j'aurois dû jouir dans le sein paternel. « Oh ! si vous ne haïssez point assez ce monstre détestable , prenez de nouveaux motifs d'aversion dans l'amertume que ses infâmes ruses ont répandue sur les plus beaux jours de ma vie.

Pour vous éclairer , il faut que je vous

308 SUITE DES MILLE ET UNE NUIT3,
retrace un tableau qui me révolte encore,
& que je viole malgré moi les secrets respectables du lit nuptial de ceux qui m'ont donné la naissance.

En vain la jeunesse en sa fleur brilloit dans mon père, ornée de ses plus précieux attributs; en vain l'amour avoit fait un brasier de son cœur; un charme vainqueur de la force de l'âge & du pouvoir de la passion, le glace & l'assoupit dès qu'il se présente au lit nuptial.

On se doute bien que la perfide marchande de Moussoul vient épier, dès le matin, le succès de son triomphe sur la nature & sur l'amour.

Elle le surprend dans les regards des deux amans; mais elle ne doit point se précipiter au devant de la confidence: elle sera retardée de quelques jours, il faut qu'elle soit amenée par le désespoir; mon père ne tarde pas à y être réduit.

« Oh Astaroth! s'écrie la perfide confidente, en élevant ses mains croisées, voilà du travail de ces malheureux Chinois! Je les reconnois, à un trait pareil; ils n'en font pas d'autres avec leur grand dragon.

« C'est bien à juste titre que cette race

est maudite, aussi voyez comme elle est estropiée ! ils font aux autres hommes ce que le champignon est au melon.

« Aussi sont-ils partis bien vite après avoir frappé leur coup ; mais Astaroth n'est pas un dieu, ou, la balle qu'ils ont jouée ira retomber de leur côté.

« Je pourrois bien, mon prince, vous donner une fronde avec laquelle vous les atteindriez ; mais vous ne pouvez pas, seul, tirer vengeance d'un ambassadeur escorté par quatre mille hommes.

« Abandonnons donc, pour un moment, le soin de notre vengeance : il faut courir au plus pressé. Quand votre épouse se mourroit d'amour pour vous, je fis quelques offrandes à Astaroth, & il lui rendit la santé : j'imagine d'aller cette nuit même dormir dans son temple ; ses prêtres me connoissent, & la dévotion qui m'y conduit tous les jours ne leur est pas suspecte.

« Je porterai avec moi ce que j'ai de meilleurs parfums, & après les avoir brûlés, j'appuyurai ma tête sur un oreiller rempli de graines de pavots blancs. Tranquillisez-vous, mon prince, & faites fond sur le crédit, le

310 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
savoit, & les ressources de la marchande de
Mouffoul. »

Mon père alla parler à son épouse, & tous deux, également aveuglés, attendirent avec impatience le retour de la marchande de Mouffoul.

Elle arriva le lendemain matin, elle avoit l'air triomphante : « réjouissons-nous, dit-elle, je n'ai pas épargné les parfums ; mais ils m'ont bien servie, jamais je n'ai fait rêve qui me fût plus agréable, le grand dragon en aura sur les aîles & sur le dos.

« Vous ne direz rien de tout ceci, continua-t-elle, qu'au roi votre père ; il y a des choses qui ne sont pas faites pour le peuple.

« Ce n'est point Astaroth lui-même qui m'a apparu : c'est le grand Maugraby, son lieutenant sur la terre. Ah ! quelle créature noble, vénérable ! vous le verrez quelque jour ; non, il n'y a rien de si imposant dans le monde.

« Il étoit tout vêtu de velin d'une blancheur & d'une finesse incroyable, c'est le bruit occasionné par le frottement des plis de sa robe, qui m'a fait tourner la tête de son côté.

« Il s'est nommé à moi : Astaroth , m'a-t-il dit , accepte ton parfum ; le prince de Tartarie sera délivré des funestes effets de l'attaque du grand dragon ; il sera vengé de ses ennemis , riche d'une nombreuse postérité & comblé d'années ; mais il faut plus que des parfums à la grande divinité que tu invoques.

« Elle veut un cœur qui soit tout à elle , & en exige un gage positif.

« Le prince & la princesse de Tartarie lui voueront le premier fruit mâle qui va naître de leurs embrassemens , & tu m'en rapporteras la promesse scellée de leur serment.

« En même temps il a coupé un morceau de sa robe au-devant de sa poitrine , il me l'a remis , je vous l'apporte.

« Passons à l'appartement de la princesse votre épouse , & faites-lui bien sentir l'honneur que vous fait Astaroth , & l'avantage qu'il y aura pour votre enfant , d'être le fils d'adoption d'une aussi puissante divinité. »

Mon père , enchanté d'une manière si désagréable pour lui , étoit excusable en désirant de se voir délivré de ce charme.

Ma mère n'étoit pas moins impatiente

312 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
de le voir affranchi des effets de ce sortilège humiliant. Tous deux étoient imbus, comme je l'ai été dès l'enfance, des superstitions du culte d'Astaroth.

Leur confidente leur dicta l'écrit, leur tire à chacun une goutte de sang du bras, elle y mêle le sien, & leur fait signer l'engagement formel qui m'a livré au plus grand ennemi que nous puissions avoir ; car vous pouvez maintenant être éclairés sur ce que peut être le prétendu dieu Astaroth, dont l'odieux Maugraby est le lieutenant avoué.

Neuf mois après ce fatal contrat je vins au monde, & mes parens, convaincus que je n'étois pas à eux, m'envoyèrent offrir à leur divinité.

Le grand sacrificateur me reçut avec pompe, & me couvrit en cérémonie d'un linge de lin bordé de pourpre, pour caractériser mes deux états de prêtre & d'enfant royal : une nourrice m'éleva dans le temple, d'où on me portoit au palais de temps en temps. J'y recevois des caresses, mais le prêtre qui me suivoit, ne me permettoit pas de m'y abandonner.

Dès que je fus en état de me tenir debout
près

près de l'autel, on me faisoit assister à tous les sacrifices; une répugnance invincible m'écartoit dès-lors des devoirs qu'on cherchoit à m'imposer.

Cependant le mariage de mon père & de ma mère paroissoit les faire jouir du sort le plus heureux: la plus grande fécondité en étoit la suite; j'ai laissé trois frères cadets pleins de santé, ainsi, quoique mon dévouement me fit considérer comme éloigné du trône, mon père ne pouvoit pas appréhender de demeurer sans successeur.

Quant à moi, cette vocation forcée m'étoit bien à charge, je ne m'appliquois à aucune chose de mon état, & si je paroiffois instruit de ce que l'on m'enseignoit, c'étoit grâce à la nature qui m'avoit doué d'une très-grande facilité. D'ailleurs, quand je pouvois m'échapper des mains de mes surveillans, je montois sur le premier cheval que je trouvois, ou courois dans la campagne un arc à la main.

C'est dans ces diverses occupations, auxquelles je me dérobois, ou me livrois sans dessein, que j'ai atteint ma quinzième année.

Un jour que, vêtu de lin & couronné de roses, je présentois l'encens au grand prêtre,

314 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
occupé d'un sacrifice, on vint m'avertir que
mon père & ma mère me demandent au
palais.

Je jette précipitamment mon encensoir,
&, habillé comme j'étois, je vole où on
me disoit que j'étois attendu.

Je trouve dans l'appartement de ma mère
ce vieillard à barbe blanche, couvert de la
même robe de velin dont j'avois ouï tant
de fois faire la description, lorsqu'on m'en-
trenoit des motifs qu'on avoit eus de
m'éloigner du palais.

Il se leva à mon arrivée, & je vis qu'il
dépassoit mon père de toute la hauteur du
front.

On ne sauroit, pour en imposer, se com-
poser une figure plus noble & plus fière
que celle qu'avoit pris le Maugraby.

Je trouvai mon père très-sérieux, j'ap-
perçus quelques larmes dans les yeux de
ma mère.

« Mon fils, dit Schazzarickdin, le lieu-
tenant de la divinité à laquelle vous êtes
consacré, vient vous chercher pour vous
conduire où vous devez prendre vos initia-
tions; seigneur, dit le Maugraby, vous me
tenez votre parole & je vous rends votre

écrit, s'il y a quelque chose dont je n'aie pas sujet d'être content, je ne saurois m'en prendre à vous.

« Jeune homme, me dit-il en se retournant vers moi, vous allez vous occuper plus sérieusement que vous n'avez fait : en disant cela il me tenoit par la main, qu'il ne quitta plus, tandis que mon père & ma mère me tenoient embrassé ; bientôt il sort & m'em-mène avec lui.

Nous trouvons devant le palais un chameau destiné à notre voyage, on me fait prendre la place la plus commode : un grand esclave nègre marchoit devant nous, en tenant le chameau par le licol.

Dès que nous sommes hors de la ville, en un endroit écarté ; Ilage-Cadahé, dit mon maître à l'esclave, arrête, nous allons changer de voiture, celle-ci est trop lente pour nous : en disant cela il s'élance lestement du chameau, & l'esclave me tend les bras pour m'aider à en descendre.

Avant que le nègre m'eut mis à terre : « pendant que tu le tiens, lui dit-il, haille-le commodément pour le voyage. »

Le nègre, alors, me parcourt légèrement le corps avec les deux mains, & s'arrête au

315 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
front , qu'il pétrit rudement : peu après il
se fait dans moi une révolution si étrange
qu'il m'est impossible de la décrire ; elle
commence par un tournement de tête si
prodigieux que j'en perds l'équilibre , &
tombe sur le côté.

Mais quelle fut ma surprise , quand je
crus voir qu'au lieu d'être un homme , je
n'étois qu'un petit morceau de bois , taillé
en cône , pointu par le bout , & garni d'un
gros clou d'or à la pointe !

Je vous dis que je crus voir , parce qu'en
effet , d'après les livres que j'ai lu , j'ai ap-
pris la valeur des trois quarts des illusions
opérées par la magie , & suis aujourd'hui
convaincu que je ne voyois pas ce que j'étois ,
& n'étois pas ce que je voyois. Je faisois un
rêve plus fort qu'un autre rêve ; mais il
s'y trouva du réel , comme vous allez voir ,
& les organes des sensations n'étoient pas
engourdis.

Allons , Ilage - Cadahé ! dit mon maître ,
dépouillé de sa barbe & de sa robe , &
devenu affreux ; prends un fouet & donne-
moi l'autre , réveillons cette toupie qui dort ,
cela nous amusera dans le chemin , & je
sentis tomber sur moi une grêle de coups ,

qui me donna bien lieu de m'appercevoir que je n'étois pas de bois.

On m'appuyoit des traits, partant des lanières de cuir, qui m'enlevoient & me portoient à cent pas, mais mes joueurs m'atteignoient dans le moment.

La raillerie se mêloit à la cruauté. « Ah ! le beau coup que tu viens de faire, Ilage-Cadahé ! mais notre toupie est excellente ; j'étois bien prévenu qu'il y avoit beaucoup de toupies dans le collège de nos prêtres ; mais celle-ci passe toute idée de perfection.

Je ne pus pas en entendre davantage, je m'évanouis, & ne revins que dans le ruisseau où on lavoit mes plaies, car il n'y avoit pas un coup appliqué sur la toupie qui ne m'eut tiré une goutte de sang.

Cette barbarie étoit peu de chose en comparaison de celle que je vais vous dire, & dont j'ai malheureusement été la victime pendant un an, comme je l'avois été de leur première rage.

Il me restoit assez de connoissance pour les entendre ; mais j'étois trop foible pour la manifester au-dehors.

« Ilage-Cadahé, disoit le maître fourbe, nous avons obéi à des ordres auxquels nous

ne pouvons résister , en châtiant ce jeune ministre du temple d'Astaroth , qui étoit sans application , sans zèle , sans dévotion , même sans intention ; mais moi , malheureux père ! je payerai bien cher mon obéissance ; car je perdrai mon cher enfant , mon fils unique.

« Tu le fais , disoit-il après avoir sanglotté , Ilage-Cadahé , puisque ce fut toi qui emportas Schazzarickdin hors du lit de Billah-Dadil , pour m'y mettre à sa place ; d'autant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de rompre l'enchantement du grand Dragon.

« Depuis tant de temps je portois ce jeune homme dans mon cœur , j'aspirois à me trouver libre , pour donner à son éducation négligée les plus tendres soins ; il ne doit rien entrer d'impur où je vais , mais les ordres des dieux sont positifs , & leur exécution va peut-être me condamner aux larmes pour le reste de la vie : en disant cela , le scélérat versoit des larmes qui eussent attendri un rocher.

On m'avoit posé à terre sur un tas de mousse , là tous deux me passoient la main sur les lèvres : « il respire encore , disoient-ils , ils touchoient mon poulx , le trouvoient

bien foible ; « si vous risquiez une goutte de votre élixir de vie , disoit le nègre : » il est bien fort , disoit mon prétendu père , j'en ai de si doux chez moi ; mais une goutte n'est qu'une goutte. Essayons , on me soulève la tête : les scélérats connoissoient bien la puissance qu'ils employoient : elle me rendit avec mes forces ma sensibilité à toutes les douleurs dont ils m'avoient accablé ; maîtres de les suspendre , il entroît dans leur plan de m'en laisser éprouver les rigueurs , je pouffai des cris douloureux.

« Ah ! il souffre , je le sauverai , cria le Maugraby comme transporté de joie , je vais l'emporter chez moi où la mort ne sauroit pénétrer. Vas-t-en , Ilage-Cadahé , tu ne saurois me suivre où je vais ; rends compte de mon obéissance en esclave fidelle. »

Je ne m'étendrai pas davantage sur la conduite de ce démon à mon égard.

« Vous connoissez d'ailleurs le parti qu'il peut tirer d'une fable , quand il a trouvé le moyen de la faire adopter : vous voyez donc tout l'avantage qu'il put prendre sur moi , pour me persuader que mon père n'étoit pas mon père , & malheureusement

320 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
la tendresse de mon père à mon égard avoit
toujours été accompagnée de retenue.

Cependant, quoiqu'avec cette persuasion,
mon éducation n'étant pas telle que l'auroit
comporté ma naissance, ne pouvant m'at-
tacher à aucun ouvrage d'application, né
avec un esprit indépendant, j'étois négli-
geant sur ce qu'il m'ordonnoit de faire, &
désobéissant quelquefois.

J'essuyois alors des brutalités dont vous
avez l'idée; un soufflet de lui me fit enfler
les lèvres pour huit jours : je le reçus,
parce que, dans une de ces absences qu'il
feignoit, au lieu de travailler à une règle
de calcul qu'il m'avoit domé, j'avois été
chercher un livre de son art dans un en-
droit où il l'avoit caché, sans doute pour
que je le visse faire; il paroît tout d'un
coup, m'arrache le livre, & me frappe.

Six jours se sont passés depuis cette aven-
ture, & il a affecté de me traiter avec sa
cordialité ordinaire, & même avec plus
de confiance; il me mène à la chasse au
daim, nous étions tous deux armés d'une
lance, & je m'étois d'autant plus familia-
risé avec l'usage de cette arme, qu'on m'en
permettoit l'usage dans le collège des
prêtres.

Mon ennemi marchoit devant moi, il met le pied sur un tronc d'arbre épineux, caché sous l'herbe, & le retire sanglant; une grosse épine lui traversoit le pied en passant à travers le cuir, très-mince, de son brodequin.

Il jette un cri, s'arrête & s'assied; je témoigne de l'étonnement: « ce ne fera rien, mon cher fils, me dit-il. »

Il interprétoit mal mon mouvement s'il l'imputoit à la sensibilité; mais sans doute il vouloit en paroître la dupe. « Ne t'allarme pas, dit-il, je ne marche jamais sans une forte de beaume avec moi. »

Il y avoit à côté de cet endroit un tas de terre retournée & élevée, recouverte de gazon, qui formoit une espèce de siège; il s'y assit, se déchauffe & tire de sa poche deux petits flacons, l'un pour étuver, l'autre pour panser sa plaie.

Son sang couloit abondamment, & me fit faire cette réflexion. « C'est un homme comme moi, une épine le blesse: une lance le tueroit. »

L'idée du premier traitement que j'en ai reçu me revient dans toute sa force, & combien il m'avoit paru affreux quand il

322 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
m'accabloit de coups, d'invectives & de
railleries.

« Il se dit mon père, me dis-je, me fait
des caresses outrées, des menaces atroces
si je ne lui obéis pas; son Astaroth me
détruira.

« Ce ne sera pas par lui, car je m'en
vais le détruire lui-même, & je l'empê-
cherai bien de se servir de son beaume. »

En disant cela, comme il me tournoit
le dos, je l'ajuste avec ma lance, l'atteins
entre les deux épaules, le porte à terre en
avant, & l'y cloue la face sur le sable.

Je ne fis pas même alors la réflexion,
« que deviendrai-je seul ici? craignant
qu'il ne put se relever & n'exerçât sur moi
sa terrible vengeance, j'allois sur lui pour
l'achever en franchissant le banc de gazon
qui nous séparoit; mais, en passant dessus,
le pied me glisse & je tombe.

Je veux me relever, je me trouve les
pieds & les mains liées, & le Maugraby
debout est en face de moi, avec ce regard
horrible qui est le sien, toutes les fois
qu'il ne se contrefait point.

« Vil assassin! me dit-il, capable de te
porter jusqu'au parricide! je t'ai démasqué,

tu ne commettras plus de crime sur la terre. »

La terreur dont j'étois saisi m'empêcha de donner de l'attention aux railleries sanglantes qu'il faisoit de moi & de toute ma famille; mon grand-père le bucheron n'y étoit pas épargné, & le monstre, qui m'accabloit alors, se donnoit pour l'auteur de la fortune que la famille de ma mère avoit faite.

Il me traîna dans son abominable cimetière: j'ignore le temps que j'y ai vécu, si toutefois souffrir sans penser peut s'appeler vivre.

Les cinq princes qui avoient écouté l'histoire de Baldivilinn lui avoient prêté l'attention la plus soutenue; quand il l'eut finie, leurs regards se tournèrent vers le seul d'entr'eux qui n'eut pas raconté la sienne; il se mit en devoir de contenter leur impatience.

Histoire de Shahadildin, prince de Damas.

OH mes frères! dit-il, mes nobles & tristes compagnons d'infortune! combien vous avez réveillé de sentimens dans mon cœur! combien vous avez porté de lumiè-

324 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
res dans mon esprit, pour l'éclairer sur mes
propres aventures !

Je devine maintenant des choses qui me
paroissoient inexplicables, & je reconnois
dans différens personnages, dont je vais
vous rapporter les actions, le même ouvrier
qui a tramé si adroitement notre perte, &
lui donnerai son infâme & véritable nom,
quelque forme qu'il ait usurpée pour venir
à bout de ses coupables desseins.

Pour ne point jeter de confusion dans des
faits qui me semblent tous nécessairement
liés les uns aux autres, à l'exemple du
prince de Tartarie, je prendrai mon récit
d'un peu haut.

Ma mère perdit à quatorze ans la sienne
qui en avoit trente-cinq, & demeura sous
la tutelle de sa grand-mère, femme d'un
âge très-avancé, que j'appelois ma mère-
grand; dans ce temps-là, elle prenoit bien
des soins de moi; je pensois lui avoir beau-
coup d'obligations : mais en réfléchissant sur
les récits que je viens d'entendre, je vois
que je lui ai dû tous mes malheurs. Je vois
encore que, vis-à-vis de moi, elle étoit
innocente, mais infiniment abusée sur mon
compte comme sur le sien.

Je vous dois un portrait fidelle de celle que j'appelois ma mère-grand ; mais tel que vous m'avez mis dans le cas de l'envisager aujourd'hui, c'est-à-dire comme l'agente du Maugraby , pour mon malheur , & peut-être pour l'infortune actuelle de ma famille. Je ramasserai les différens traits que je tiens d'elle , & vous les exposerai , pour ne vous abuser ni sur son compte ni sur le mien.

Elle s'appeloit Haméné , n'ayant qu'une fille , elle étoit demeurée veuve d'un marchand de Damas , de fort bonne heure.

Je me souviens qu'un jeune page , aimé du roi mon grand-père , me disoit : « prenez garde que mère-grand ne vous fasse mourir de dévotion , comme elle a fait de son mari & de son gendre. Je ne doute pas que le jeune page n'eut entendu tenir ce discours , sur le compte de ma mère-grand ; puisqu'on ne l'appeloit qu'Haméné la sainte , ou la sainte de Damas ; & jamais personne ne poussa plus loin les dehors de la sainteté.

Elle ne sortoit jamais qu'avec un voile , plus grand & plus épais que tous ceux que portoient les autres femmes ; mais son ajustement de couleur sombre , sa taille haute , sèche & droite , malgré son grand âge , l'eus-

326 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
fent seuls fait reconnoître, quand le livre
de l'Alcoran, qu'elle avoit toujours sous le
bras, & un chapelet (1) dont les grains
étoient gros comme des œufs, ne l'eussent
point caractérisée.

Elle prenoit le deuil pour suivre toutes
les pompes funèbres, elle se mêloit parmi
la famille du mort : & les douleurs vérita-
bles n'étoient rien en comparaison de celle
dont elle s'y montrait pénétrée. Enfin, pour
peindre l'affliction d'une femme qui avoit
perdu son mari, on disoit : « elle le pleure
d'aussi bon cœur que feroit la sainte. »

Je lui disois un jour qu'elle s'étoit désolée
à l'enterrement d'un cadi, dont tout le
monde parloit mal : « mais, ma mère-grand,
pourquoi êtes-vous si fâchée de la mort
d'un homme qui n'étoit pas bon ? »

« C'est, me répondit-elle, parce qu'il
n'étoit pas bon ; si je ne pleurois que les
hommes qui le font, je ne jetterois pas une
larme ; mais tiens, les hommes ne valent
rien, les femmes sont cent fois pis. Tout
cela meurt comme des mouches & souillés

(1) Les Derviches, les Santons portent au col
un gros chapelet qu'on appelle *Masphaba*.

comme des porcs , l'ange de la mort vient & les enlève pour les conduire où Mahomet ne sauroit les prendre , vois s'il est possible de ne pas pleurer.

« Les plus méchans , continuoît-elle , sont les plus à plaindre. Ah ! qu'ils ont besoin qu'on aille faire des prières autour de leurs tombeaux , pour en écarter les oiseaux d'enfer qui leur rongent le cœur & les entrailles , sans qu'il y paroisse ! »

Aussi , pénétrée du besoin que les morts avoient de ses prières , ne se fit-elle jamais couchée sans avoir été roder autour des cimetières & dedans , pour s'acquitter , disoit elle , du seul véritable devoir qu'ayent ceux qui sont encore sur la terre.

Là , elle enchantoit le peuple par l'air de dévotion avec lequel elle faisoit les prières ordinaires : les faquirs & les derviches , dont elle usurpoit la profession , voyant qu'on s'adrescoit à elle plus volontiers qu'à eux , pour lui demander des prières , & qu'elle ne négligeoit pas les rétributions , animés par le double motif de la jalousie & de l'avarice , vont porter plainte à l'Ilnakib (1).

(1) Ilnakib , chef des cadis.

Les chefs des deux corps n'arrivoient pas les mains vides, ils apportoit de quoi garnir celles de ce juge : dès qu'ils l'eurent mis en état de préjuger qu'ils avoient besoin d'une décision de sa part, il monta gravement sur son siège & les engagea à s'expliquer.

« Seigneur, dirent-ils, une vieille femme, que votre sagesse puisse confondre, ne se contente pas de suivre toute échevelée les enterremens, d'y pousser des hurlemens qui empêchent qu'on ne fasse attention aux prières, d'être enfin une horreur de plus attachée sur les pas de la mort, elle se porte dans tous les cimetières de Damas, pénètre dans les tombeaux ; a l'audace d'y réciter tout haut l'Ilfathea & l'Ilcathmé (1), comme notre état exige que nous le fassions.

« Dupe de ses grimaces & de ses contorsions, le peuple dédaigne les secours que nous pourrions apporter aux fidèles défunts, & met toute sa confiance dans les extravagances de cette hypocrite créature.

« Défendez, seigneur, à la vieille Ha-

(1) L'Ilfathea est une préface à la prière ; l'Ilcathmé est celle qu'on fait pour les morts.

méné, qu'on ne peut appeler que par dérision la sainte, de se mêler aux œuvres saintes; vous en ferez une agréable à Dieu, à son grand prophète, & d'une utilité absolue pour maintenir le respect dû aux cérémonies religieuses. »

Je pense aujourd'hui que, quand on n'auroit pas payé l'Ilnakib, il n'auroit pas dû rejeter une proposition aussi raisonnable; même en soupçonnant les véritables motifs qui portoient à la faire. Le juge avoit besoin d'une raison plus déterminante pour l'engager à désobliger le peuple, en le privant des prières publiques de la sainte, le poids de l'or ayant fait entièrement pancher la balance contre Haméné, elle reçut une défense en règle, de troubler à l'avenir les prières que les fakirs & les derviches faisoient dans les tombeaux, sous peine d'essuyer les plus rigoureux châtimens, si elle avoit seulement l'audace de s'y présenter.

Oh ! qu'elle fut terrassée par cet ordre ! Elle avoit envie d'aller se mêler parmi le peuple pour le faire crier contre l'Ilnakib & ses protégés, mais si haut, qu'il se fit entendre par le roi de Damas, quand elle

330 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
fut détournée de ce projet par le message
le plus engageant.

« N'êtes-vous pas la bonne sainte Haméné ?
lui dit une esclave de très-bonne mine , &
parfaitement bien vêtue : » oui , répond
elle ; en ce cas là , répond l'envoyée , vous
obligerez infiniment mon maître , riche
marchand Arménien , qui est établi ici près
dans le Kan , de lui faire la grâce de passer
chez lui , il a un grand besoin de vos prières
& fera bien reconnoissant de la grâce que
vous allez lui faire.

« Courons à cette pratique , dit ma mère-
grand , pour empêcher que les fakirs ne
nous la débauchent , les boutiques & les
magasins du Kan de Damas valent bien les
tombeaux qui sont aux environs , & en at-
tendant que je puisse me venger ailleurs &
autrement , si les marchands m'écoutent
comme ils doivent le faire , je m'en vais
bien leur en dire sur le compte de mes
ennemis.

« Je les aurois pour amis si j'eusse voulu
partager avec eux , & leur ouvrir ma porte ;
mais j'ai une fille à élever , à marier , ils
auroient mis ma maison en mauvaise odeur ,
& je gagne plus de réputation en faisant

dans mon quartier quelques aumônes bien entendues , qu'à nourrir tous les jours trente fainéans comme eux. »

Tout en raisonnant ainsi sur ses intérêts , la vieille Haméné arrivoit au Kan ; elle y trouva , sur un sofa très-étoffé , un homme d'un âge en apparence très-avancé , d'une haute stature , une barbe blanche , épaisse , longue , vénérable , un turban du plus grand volume , une robe à l'arménienne , à larges plis. Cet homme , dès qu'il aperçoit ma mère-grand , vient au-devant d'elle jusqu'à la porte du magasin , d'un air respectueux & empressé.

« Je reconnois , Madame , lui dit-il en lui présentant la main , pour la faire asseoir sur le sofa , la faveur de mon étoile qui m'a conduit à Damas , pour y trouver du remède à mes inquiétudes , dans les secours de la sainte personne qui veut bien me favoriser de sa visite.

« Tout le monde , seigneur étranger , ne pense pas comme vous , répond Haméné , les fakirs & les fantons..... » Laissons-là , madame , la manière dont ces gens-là jugent des choses ; on a été instruit dans le Kan de leurs intrigues contre vous , ils ont sou-

tenu leur caractère connu , sans pouvoir blesser le vôtre , & la confiance que je vais vous montrer en est la preuve.

« Je viens d'avoir le malheur de perdre mon frère ; il m'a laissé son héritage , à moi qui suis moi-même sans héritier , son tombeau est bien loin d'ici : il est dans les montagnes de l'Arménie , mais on peut prier partout , & je vous ai fait engager , madame , à venir m'accorder ici même vos bonnes prières pour lui. »

Seigneur , répondit ma mère-grand , j'ai déjà parfait mes ablutions & mes deux prières du matin , & me voilà prête à faire ce que vous demandez ; je désirerois savoir quelle profession exerçoit le défunt , & à quel défaut il paroïssoit enclin. »

« Il étoit , madame , commerçant comme moi ; voilà ses livres qui m'ont été remis ; d'ailleurs il pouvoit un peu trop aimer les femmes , je crois que cela doit avoir avancé son terme ; mais j'espère que Mahomet le lui pardonnera. »

Et moi aussi , disoit sans doute intérieurement la dévote Haméné. « Descendez ces livres de compte , de la place où je les vois , je les environnerai de mon chapelet ;

l'homme a dans la profession qu'il exerce une tentation continuelle, qui le porte à la transgression de ses devoirs. Si le défunt a pu succomber à quelques-unes, nous allons en demander pardon pour lui; quant à la mort, elle vient toujours à son heure: le destin, la règle, & le cimenterre de l'ennemi, ni l'amour des femmes ne sauroient en avancer l'instant.

Admirable ! s'écria le marchand Arménien ; voilà les livres ! Haméné fait ses petites cérémonies, se met à genoux, ouvre son Alcoran & recite tout haut les prières.

L'Arménien, pendant qu'elle étoit ainsi occupée, paroissoit rempli de respect & absorbé dans la profondeur de la méditation.

« La prière est finie, il tire deux pièces d'or de sa bourse, les donne à Haméné; ma sainte dame, lui dit-il, votre compagnie, dans la situation où mon cœur & mon esprit se trouvent, me seroit d'une grande consolation, faites-moi l'honneur de dîner avec moi,

« Ma mère-grand ne peut se refuser à une invitation aussi gracieuse, & s'applaudit bientôt de l'avoir acceptée, car la chère étoit choisie.

« Voilà, disoit l'Arménien, comme je vis ordinairement, mais je n'ai pas le bonheur dont je jouis aujourd'hui, de pouvoir m'entretenir comme je le fais avec une compagnie aussi édifiante ; si j'engage une personne du Kan à venir dîner avec moi, nous ne pouvons parler que de commerce, & j'avoue que je me trouve trop heureux de pouvoir oublier mes occupations ordinaires. Je ne connois d'ailleurs ni ne suis connu de personne à Damas, & je craindrois d'y contracter des liaisons. »

Vous avez raison, seigneur étranger, dit ma mère-grand, il vous seroit difficile, peut-être impossible, d'y trouver quelqu'un qui vous convînt ; il y a une malédiction sur cette ville. Sans les prières de quelque bonne ame que je ne nomme point, mais qui s'élèvent vers le ciel de jour & de nuit, il y a long-temps que Damas eût été frappée par les carreaux enflammés, partant du ciel.

« Il n'y a pas ici d'autre religion que celle de l'or, pas d'autre justice que celle de l'intérêt. Le commerce est une friponnerie presque manifeste.

« Quand il vient des gens de Damas dans

vosre magasin, ayez des yeux tout autour de la tête : ils ont autant de mains crochues pour vous dérober vos bijoux, qu'on compte de pattes à une araignée.

« S'ils veulent faire un troc avec vous, ils vous donneront du verre peint pour une escarboucle, »

« Entrez dans leurs magasins si vous voulez faire emplette d'une étoffe ; de saluts en politesses, de politesses en saluts, ils vous feront faire le tour de l'appartement jusqu'à ce qu'ils aient pu, d'un coup d'épaule, fermer la fenêtre qui laisseroit tomber trop de jour sur les défauts de ce qu'ils doivent vous montrer ; voilà les hommes d'ici, ils sont à fuir ; & fiez-vous aux femmes ! vous ferez encore plus mal adressé. »

« J'ai ouï dire, répond l'Arménien, qu'elles étoient affables & fort belles. Affables ! répond ma bonne mère-grand, pourquoi ne pas dire caressantes ? mais tout est affectation chez elles, on fait bien à quoi elles en veulent, & si elles paroissent jolies, c'est l'effet de l'artifice plutôt que celui de la nature.

« Leur visage n'est que blanc par dessous, fard par dessus : & ces petites taches

noires (1), qu'elles paroissent distribuer avec étourderie sur leur peau, pour en relever l'éclat, y font mises à dessein pour cacher les traces de quelque maladie; il n'y a pas jusqu'à leurs caprices qui ne soient étudiés: d'ailleurs, il n'y a point de jeu où elles ne trompent, elles me feroient rougir d'être de leur sexe, si je ne me fusse étudiée de bonne heure à corriger en moi tous les défauts du mien. »

« Madame, dit le marchand, vous me donnez la plus haute idée de votre vertu, par la force de l'impression que font sur vous les défauts des autres. Je me sépare à regret de vous; mais dans l'espérance que, vous occupant ce soir des besoins du défunt mon pauvre frère, vous voudrez bien venir demain recommencer ici la bonne œuvre. »

La vieille sainte sortit du Kan, en partie consolée de la défense que lui avoit fait le cadi : vive (disoit-elle en s'en allant chez elle) un marchand d'Arménie! ces

(1) Les femmes Arabes se font de petites taches noires sur le visage; les mouches de taffetas nous vinrent d'Arabie.

gens-là ont une religion solide, & savent honorer la vertu comme elle doit l'être.

Elle devança le lendemain l'heure du rendez-vous, & n'en fut que plus agréablement reçue. Les prières furent réitérées avec un redoublement de zèle & de ferveur très-marqués.

« Mon pauvre frère ! disoit de temps en temps l'Arménien d'un air attendri, je ne me ferois jamais attendu à trouver de semblables secours dans une ville aussi décriée pour les mœurs que l'est Damas ! Haméné entendant ce discours, redoubloit ses démonstrations de piété. »

Mais l'heure du dîner vient, il étoit plus recherché que la veille ; sur la fin, un gros esclave a l'indiscrétion de mettre sur la table une bouteille de vin.

« Illage-Cadahé, lui dit son maître, vous manquez d'égards : vous allez scandaliser madame. »

L'Africain faisoit le signe de reprendre la bouteille : « non, lui dit ma mère-grand, n'en faites rien. »

« Seigneur étranger, malheur à qui se scandalise ! la défense de Mahomet ne regarde pas les gens de votre âge, mais ceux

338. SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
qui sont bouillans de passions désordonnées ;
mon médecin m'a conseillé le vin pour
remède , depuis que j'ai été sujette à des
défaillances d'estomac ; mais je n'y touche-
rois pas , dussai-je en mourir , dans le temps
du Ramazan ; alors il vaut mieux mourir
que rompre le jeûne.

« Vous me rassurez , madame , dit l'Ar-
ménien , & j'en boirai avec vous , dans la
confiance de ne point aller contre le pré-
cepte ; j'admire combien il est à propos de
vivre avec des gens instruits , pour être
délivré de scrupules déraisonnables. »

En tenant ces discours on vidoit la bou-
teille , & un verre d'excellente liqueur
venoit encore ajouter aux précautions prises
pour enchérir sur le régime prescrit par le
médecin.

Le repas fut plus long que la veille,
mais aussi la séance fut payée au double :
car la vieille sainte remporta quatre pièces
d'or , avec un engagement très-gracieux
pour le lendemain.

On peut penser que ma mère-grand fut
plus qu'exacte , qu'elle remplit son devoir
avec une ardeur sans égale : comme chaque
jour elle enchérissoit sur la manière de

prier, l'Arménien ne se négligeoit pas davantage dans celle de la régaler, & on ne grondoit pas Illage-Cadahé quand il apportoit du vin vers le milieu du repas.

De part & d'autre on se tenoit des discours obligeans, & cela finissoit encore mieux, quand l'Arménien ouvrant sa bourse donnoit huit pièces d'or au lieu de quatre ; ma mère-grand revenoit chez elle priée pour le lendemain, la tête presque tournée.

« Mais, se disoit-elle, il n'est pas possible autrement, il faut que cet homme-là m'aime.... S'il m'épousoit!..... Eh bien ! je l'épouserois ; ce ne seroit pas pour moi, ce seroit pour faire du bien à ma petite fille. Quand elle se présenta le lendemain pour faire ses petites fonctions, elle avoit soigné son ajustement, & sûrement fait disparaître ses rides les plus choquantes ; l'Arménien ne pouvoit manquer de voir les soins qu'on s'étoit donné pour lui plaire ; ses discours obligeans ; l'abondance de sa table & seize pièces d'or parurent être le témoignage de sa sensibilité ; mais il ne lui échappa aucune de ces propositions qu'on se promettoit enfin de voir sortir de sa bouche.

Cinq jours se passent, sans que de part & d'autre il y ait la moindre altération dans les procédés réciproques, hors en un seul point, c'est que la bonne chère & les pièces d'or doublant de jour en jour, le dernier jour, en s'en revenant, ma bonne mère-grand, dont le vin avoit un peu attaqué les jambes, plioit sous la somme qu'elle apportoit à la maison.

Elle entra comme à son ordinaire chez sa petite fille, à qui elle n'avoit pas pu cacher sa bonne fortune & ses espérances. « Vois, lui dit-elle, s'il m'épousera, petit à petit il me fait ma dot, & tu ne tarderas pas à avoir l'Arménien pour beau-grand-père. »

J'ai ouï ma mère rire quelquefois avec mon père des extravagances que fit ce soir-là ma mère-grand; ce qui m'étonne aujourd'hui, c'est que je leur entendois dire alors : « *Et cependant c'est une sainte, tout Damas le dit, elle l'a bien prouvé, son cha-pelet fait des miracles.* »

Au bout de neuf jours le rôle de ma mère-grand étoit fini, c'étoit au prétendu Arménien à jouer le sien.

Quand elle se présenta dans le Kan, il

vint au-devant d'elle avec un visage épanoui.
« Arrivez , madame , venez recevoir le tribut de ma reconnoissance , asseyons-nous ; l'affaire de mon frère est faite , grâces à vos prières.

« Je ne vous dissimulerai pas , continua - t - il , qu'appréhendant de vous faire entrevoir trop de difficultés dans ce que vous entrepreniez , je vous avois caché des circonstances bien douloureuses pour moi ; mais dans trois songes consécutifs , mon frère m'étoit apparu chargé de chaînes , accablé de tourmens horribles.

« Ne sachant quel parti prendre pour lui donner du soulagement , une voix secrète me poussa vers Damas ; je crus qu'elle m'engageoit au grand pèlerinage ; mais j'ai plus reçu ici que je ne pouvois trouver dans ce voyage , & cette nuit , dans la vision la plus claire , mon frère m'est apparu couvert de lin d'une finesse & d'une blancheur éclatante ; votre chapelet faisoit un cercle autour de sa tête , & les grains en brilloient comme autant d'étoiles.

« Commandez à ma reconnoissance , madame , tout ce que vous voudrez exiger d'elle ; la succession de mon frère sera à

342 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
vous , heureux par-là de nous acquitter tous
deux envers le ciel , dont vous êtes l'instru-
ment. »

Ma mère-grand est convenue avec sa
petite fille que , jusques-là , elle ne se seroit
pas flattée d'être aussi bien avec le ciel.
« Vois , lui avoit-elle dit , ce que c'est que
d'être humble ? On croit toujours valoir
trop peu. »

Quoiqu'un peu étourdie par sa bonne
fortune , elle prit le parti de se saisir de
ce qu'on lui en faisoit voir sur la terre ,
du mieux qu'il lui seroit possible : elle posa
son chapelet & son voile d'un air aisé sur
une table.

« Dieu est bon , dit-elle , seigneur , &
il fait grâce à qui il lui plaît , celle qu'a
reçue votre frère est déjà une grande partie
de ma récompense : mais dînons & nous
raisonnerons sur ce que nous pouvons
faire. »

On dîna somptueusement , & Illage-
Cadahé risqua de mettre sur la table quel-
ques flacons de vin sans en être répri-
mandé ; ma mère-grand mangeoit & buvoit
de la meilleure grâce qu'il lui étoit possible ,
& il n'y a point de doute que son hôte

ne s'amusât de la gentillesse qu'il lui voyoit affecter ; mais le moment des explications vint enfin , quand la table fut desservie.

L'Arménien prend respectueusement Haméné, par les deux mains , & la fait asseoir sur le sofa. « Sainte femme , lui dit-il , indiquez-moi le moyen de reconnoître les obligations que j'ai contractées envers vous.

« Mais , répond ma mère-grand , quand les âges se rapportent à-peu-près , quand les humeurs se conviennent , quand on est dans les mêmes principes.....

« Que voulez - vous me faire entendre , Madame ? vous allez augmenter mes regrets : ah ! sans doute. Je vous aurois prévenue ; mais concevez mon malheur !

« Instruit de l'état fâcheux dans lequel se trouvoit mon frère : attribuant les châtiments qu'il avoit attirés sur lui à l'excès de son amour pour les femmes ; ayant moi-même des reproches à me faire à ce sujet , j'ai fait le vœu , si je pouvois parvenir à le tirer de peine , de ne jamais me remariar.

« Cela est fort sérieux , reprend ma mère-grand ; mais il y a du remède , on va à la Mecque se faire absoudre d'un vœu comme celui-là , & sans scrupule encore ,

quand il s'agit de contracter une union raisonnable.... « Très-raisonnable sans doute, dit l'Arménien. — » Je vous accompagnerois — « avec votre chapelet: il ne faudroit pas y manquer; mais malheureusement on ne peut y songer de l'année; car nous venons de laisser partir la caravane. Voyons, en attendant celle de l'année prochaine, ma chère sainte, ce que je pourrois faire pour vous: — m'aider à me venger des fakirs, des derviches, de leurs supérieurs & de l'Ilnakib. — Faut-il vous défaire de tout ce monde-là à la fois? Cela auroit l'air d'une destruction, je ne gouverne pas à ma fantaisie le fléau de la peste, non que je désapprouve la vengeance, elle est nécessaire au repos de l'humanité, & je vais vous le prouver en quatre mots.

« N'est-ce pas que si chacun égorgeoit aujourd'hui son ennemi, demain tout seroit en paix sur la terre, & en vérité il n'y a que cela de désirable; aussi ne prétends-je pas, si je le puis, ménager les vôtres; mais il est de la saine morale d'épargner ceux qui ne sont pas dangereux; d'ailleurs, dans ce genre de service à vous rendre, il me faut quelque temps pour me retourner. Voyons

s'il m'est impossible de faire quelque chose pour vous, qui n'ait du rapport qu'à vous : n'auriez-vous pas d'enfant ? »

« Hélas ! seigneur, il ne me reste qu'une petite fille : — quel âge a-t-elle ? — seize ans ; — seize ans ! c'est un bel âge, elle doit tenir de vous, être charmante. — Vous êtes gracieux ; mais à dire vrai, les yeux n'en sauroient rencontrer une sur la terre qui l'égale en beauté & en sagesse. —

Le marchand se lève paisiblement de dessus le sofa, monte sur un gradin, atteint à une boîte fort élevée, la descend, l'ouvre, & en tire un colier de perles, que leur eau, leur forme, leur égalité rendoient inestimable. « Voici, dit-il, le chapelet de ma belle & dévote petite-fille ; faites-le toucher au vôtre pour lui donner du prix, & nous irons le lui porter. »

Haméné, veuve d'un marchand de perles, voit un présent digne d'être offert à une reine ; elle réfléchit que l'homme qui lui fait un cadeau de cette force, pour une jeune personne qu'il ne connoît pas, à laquelle il ne peut prétendre, ne balancera pas à faire le voyage de la Mecque. La joie pétille dans ses regards.

« Allons , dit-elle , vous offrez de si bonne grâce qu'il n'est pas possible de vous refuser ; vous ferez le premier homme qui aura vu ma chère petite Yatiffa. Il est inutile de peindre la conduite de l'Arménien dans la maison de ma mère-grand. Il combla Haméné & sa petite fille d'honnêtetés & d'égards , il les enchantait toutes deux , il ne se retira qu'en engageant ma mère-grand à venir passer la journée avec lui le lendemain.

La vieille accepta avec joie une invitation qui lui sembloit être un à compte sur le pèlerinage. Elle se pressa de s'y rendre de bonne heure ; l'Arménien terminoit un marché de bijoux.

« Je suis à vous , madame , lui dit-il , & dans le moment il congédie ses marchands , & ferme ses boîtes : il adresse la parole à son premier esclave. « Illage - Cadahé , lui dit-il , vous devez savoir que quand madame est ici , je n'y admetts pas d'importuns. »

Ils s'asseyent sur le sofa : « vous m'avez fait faire , dit l'Arménien à ma mère-grand , la connoissance d'un objet charmant. J'ai les mêmes sentimens pour elle que pour vous ; l'idée de faire sa fortune & son bonheur

m'a fait tourner la tête toute la nuit, & après dîner je vous dirai tous mes projets. »

Les espérances qu'un pareil discours faisoit naître dans le cœur d'Haméné, étoient propres à lui donner de la gaieté & de l'appétit; elle fit briller l'un & l'autre, avec un certain empressement cependant, de voir la table desservie.

« Parlons de notre petite fille, dit l'Arménien; savez-vous que c'est un morceau pour le fils-unique d'un roi?

— Vraiment, reprit-elle, je le penserois bien; mais il faudra que les rois s'en passent, puisque nous ne pouvons atteindre jusqu'à eux. —

« Eh bien! ma bonne sainte, j'ai plus de ressources que vous n'imaginez. Vos efforts se tournent vers le ciel; moi, je puis quelque chose sur la terre: que me donneriez-vous si, par mon moyen, votre fille devenoit la femme de l'héritier d'un puissant roi? —

Je vous donneroîs..... mais vous serez maître de mon corps après le pèlerinage. Je n'ai donc plus que mon ame à vous donner. —

Votre ame, ma bonne sainte! je la con-

nois, j'accepte le cadeau au nom de celui à qui je rapporte tout ce que fais, à qui je dois ce que je possède & ce que je puis faire : donnez-moi un grain de votre chapelet, je l'aurai bien vite remplacé par un autre..... Je suis comblé, nous vous posséderons toute entière.

« A présent, dormez tranquille ; votre fille est désormais à nous deux seuls ; je pars pour aller faire nos affaires : je ne m'explique point sur mes projets, mais vous ne me reverrez que lorsqu'ils seront au moment d'éclore. »

Ma mère-grand revint à la maison, la tête pleine d'espérances si flatteuses qu'il y avoit de quoi la rendre folle.

« Ma chère Yatiffa, disoit-elle à ma mère, dont je vais bientôt vous entretenir plus que je ne l'ai fait, aye bien soin de toi, ne mange point de fruits verts, pour ne pas détruire tes belles couleurs, mets deux oreillers sous tes bras quand tu dors, afin que tu tiennes tes mains élevées pour qu'elles conservent leur blancheur. »

« Je te donnerai demain d'une pommade pour les cheveux, qui les fera croître comme l'herbe à la rosée de Mai. »

« Imagine-toi que tu es destinée au fils d'un roi ; tiens , voilà que je t'apporte un collier plus beau que celui de la reine de Damas ; nous ferons ensemble le pèlerinage de la Mecque , & je pourrai t'y faire arriver comme une princesse des Indes , sur un éléphant blanc.

« Sois bien dévote , mon enfant ; fais exactement tes cinq prières ; imagine que tu dois tout cela à la ferveur des miennes , & vois si l'Ilnakib & les fakirs , qui vouloient m'empêcher d'en faire , ne seront pas châtiés comme ils le méritent ?...

« Ils le feront , ma fille ; nous pouvons être tranquilles là-dessus : elle disoit toutes ces choses là dans le désordre où la mettoit sa joie ; puis elle revenoit à tous les détails. »

Pendant ces entretiens , qui durèrent quelques jours , le marchand Arménien , après avoir soldé ses comptes , enlevait son petit magasin & sortoit par une des portes de Damas.

Damas est une ville où les étrangers abondent de toutes parts ; tandis que le personnage dont nous parlons paroïssoit s'en éloigner , il y en rentroit un par une

autre porte , d'une apparence encore plus vénérable , mais qui n'étoit pas fait pour avoir des liaisons avec la sainte de Damas ; c'étoit un rabin Juif , on le reconnoissoit à sa tête rasée jusqu'à la hauteur des tempes , au grand thaleb (1) , qui la lui couvroit en descendant jusques sur les épaules ; ses cheveux , qu'il laissoit croître au-dessus de l'oreille , tomboient jusques sur sa poitrine , & venoient se confondre avec une barbe blanche comme eux , qui garnissoit l'estomac jusqu'à la ceinture ; un chameau , conduit par un nègre d'une taille plus qu'ordinaire , portoit à pas mesurés cet homme vénérable.

Dès qu'il est en-dedans des portes de la ville ; « Illage - Cadahé , dit-il au noir , demandez où demeure le seigneur Samuel , trésorier du roi de Damas. »

Samuel étoit un Juif chargé de recevoir tous les revenus du roi ; personne ne peut ignorer la demeure d'un homme de cette importance , & le rabin est bientôt à la porte qu'on lui a indiquée.

» Illage - Cadahé , allez avertir le Juif

(1) Thaleb , pièce d'étoffe que les rabbins Juifs mettent sur leur tête , au lieu de turban ou de chapeau.

Samuel , que Ben-moses , humble rabin de la synagogue de Saphad , (1) son frère , vient visiter le troupeau de Damas pendant quelques jours ; demandez-lui l'hospitalité. »

Samuel se précipite hors de sa maison , pour recevoir un honneur auquel il ne se fut pas cru digne de prétendre.

« Je ne suis pas venu chez le rabin de Damas , dit celui de Saphadnora , parce que je ne veux pas faire ici de fonctions , ni le troubler dans les siennes. Les médecins m'ont ordonné un voyage pour ma santé , l'excellence de l'air de Damas est célébrée par toute la terre ; je viens me délasser ici , en le respirant , du poids de mes travaux ordinaires , & votre bonne réputation m'a attiré chez vous de préférence.

Le trésorier est comblé de la grâce qui lui est faite par le premier , par le plus éminent des rabbins de la terre ; il oublie qu'il est Juif , pour devenir magnifique , & se mettre en état de recevoir dignement un hôte d'une telle importance.

Il assemble les principaux de sa loi , pour

(1) Le rabin de Saphad , ou Capharnaon , est le premier rabin du monde.

lui faire plus d'honneur; quelques - uns d'entr'eux disent l'avoir vu à Saphadnora, aucun ne le connoit particulièrement; il affecte un peu d'oppression, occasionnée par la fatigue du voyage, parle très-à-propos & peu, & engage son hôte à ne lui donner que sa seule compagnie.

« Je ne suis pas venu ici, lui dit-il, pour exercer mes poumons autrement qu'à des promenades; ne me mettez pas dans le cas de trop parler, surtout d'élever la voix; demain nous sortirons; j'irai voir nos frères qui sont malades ou dans le besoin. J'ai apporté de quoi les soulager. »

Le Juif Samuel ne fut point mortifié de voir qu'on lui épargnoit de la dépense, & que l'homme le plus considéré dans l'esprit des Hébreux voulut se contenter de sa compagnie.

« Vous avez beaucoup d'affaires, disoit son vénérable hôte, que je ne vous les fasse point négliger; vous me donnerez un des nôtres, il me promènera partout; car je veux tout voir ici. »

Le soir le Rabin rentroit & discouroit avec Samuel de ce qu'il avoit fait & vu; celui-ci désiroit d'avoir l'explication de

quelques passages obscurs du Talmud, & Moser lui en donnoit de très-probables.

« Je vois de fort belles choses, j'acquiers bien des lumières, lui disoit son hôte, je vous donnerai des doubles des notes que je fais pour mon utilité & pour la nôtre; car vous savez que nous sommes semés parmi les hommes, comme une graine étrangère & nuisible, qu'on cherche à déraciner de partout; il faut dans l'occasion avoir de quoi nous défendre, & quand nos personnes ne peuvent en imposer, il faut faire redouter nos lumières. »

Samuel ne favoit pas ce que ces notes pouvoient contenir, il ne l'apprend que la veille du départ du Rabin; Illage-Cadahé faisant l'office de conducteur, est à la porte pour demander des ordres pour le départ.

« Demain matin vous amenez le chameau, lui dit-il; puis se retournant vers le trésorier du roi, & tirant de dessous sa robe à longs & larges plis, un rouleau assez considérable, il le lui remet.

« Voilà, lui dit-il, l'histoire des administrations générales & particulières de vos hôpitaux & de vos mosquées, dans lesquelles nos frères ont de très-petits intérêts.

« On se passeroit d'eux si on trouvoit meilleur marché ailleurs, mais s'ils font de très-petits gains dans la chose, ils ont des moyens d'être très-éclairés sur les profits des autres.

« Je vous remets un trésor pour le roi de Damas : s'il en fait profiter il sera le plus riche souverain de l'Asie.

« Vos hôpitaux sont magnifiques : les richesses attachées à leur entretien sont le plus étonnant des effets connus de l'enthousiasme des Musulmans en faveur de leur loi ; il y a assez de revenus à celui seul des lépreux, (1) pour entretenir trente mille hommes de cavalerie. Eh bien la bonté de l'air & l'abstinence sont les seuls secours qu'y reçoivent les malades, même ceux des caravanes que l'objet de la fondation regardoit directement.

« Tout est volé, partagé, dispersé avec effronterie entre les administrateurs & leurs employés. Vous tenez dans vos mains les preuves claires de leurs prévarications, les

(1) L'hôpital des lépreux fondé par Omar-il-Achab, successeur de Mahomet ; on raconte des prodiges, inutiles ici, des guérisons qui s'y opèrent.

faux marchés qu'on met en évidence, & les marchés réels qui rentrent dans leur bourse.

« Je ne vous remets pas les derniers qu'on vient de passer, mais ceux qui ont été joints aux comptes précédens, avec la preuve claire de l'adhésion des juges à une rapine dont on voit qu'ils ont partagé les profits.

« L'Ilyatamé (1), la grande mosquée & les autres, si richement dotées, ne sont pas mieux gouvernées : vous le verrez, ainsi que la raison pour laquelle les fakirs & les derviches augmentent le nombre des pauvres d'une capitale, où il ne devroit pas paroître un indigent à qui les fondations ne fournissent des ressources.

« Un roi qui feroit châtier les voleurs en leur faisant rendre gorge, acquerroit des richesses immenses en faisant justice, & s'il faisoit régir les revenus des fondations par des mains désintéressées, il pourroit, en faisant quatre fois mieux que l'on ne fait, doubler au moins ses revenus, & les caravanes étendroient sa réputation jusqu'au-delà des montagnes les plus reculées de l'Arménie. »

(1) L'Ilyatamé, nom de la grande mosquée également fondée par Omar.

Après avoir remis ce rouleau à Samuel, le prétendu Rabin l'embrasse : « adieu mon frère , mon troupeau , lui dit-il , m'attend avec impatience à Saphad. »

Donner de pareilles idées à Samuel, c'étoit éveiller sa cupidité ; il lit avec rapidité un mémoire si court, si bien fait, si concluant, qu'il est impossible de se refuser aux raisons qui l'appuyent, quand les faits qu'il indique seront prouvés ; & ils le sont par les signatures des coupables. Que de richesses vont entrer dans le trésor dont il a la direction ! que de confiscations vont se faire, dont il se flatte d'avoir une partie, sans compter ce que pourra lui produire l'influence qu'il aura dans la nouvelle administration ! Il aura même le plaisir de se venger de quelques-uns de ses ennemis.

La tête tourne à l'Hébreu du premier moment où le roi témoigne quelque mécontentement de la médiocrité des ressources de son trésor, qui s'oppose à ce qu'il forme de grands projets, & le force même de se ménager sur les récompenses ; il lui met sous les yeux le tableau, & les preuves des déprédations qui se commettent dans sa capitale, & les richesses immenses qu'il

pourroit acquérir en établissant un nouvel ordre ; les preuves des deux objets étoient claires.

Zineb-il-Mourath , roi de Damas , se laisse séduire & aveugler , il envoie chercher les prévaricateurs , leur demande compte , ils le lui rendent sur des pièces fausses , préparées de longue main ; il leur en présente d'autres , tirées de leurs porte-feuilles , où des mains bien adroites avoient su les prendre à leur insçu.

Leur surprise en voyant ces pièces les trahit , ils tombent en confusion. Les têtes volent , les bastonnades tombent comme la grêle ; on confisque des richesses , on rase des maisons dans tous les coins de Damas.

Les raisons des châtimens infligés sont affichées à tous les carrefours ; les malades qui sont dans les hôpitaux s'en réjouissent , autant que peuvent le faire des corps exténués par la diète ; & le peuple , à qui les riches sont odieux , se repaît de toutes les vexations auxquelles il les voit soumis.

Ma mère-grand a le plaisir de voir que T'Ilnakib , les chefs des fakirs & ceux des derviches sont enveloppés dans cette ruine ; elle parcourt les rues avec son chapelet.

« Voyez , dit-elle , à tous ceux qu'elle rencontre , la vengeance du ciel tombe sur les méchans qui veulent empêcher les bonnes ames de faire des prières pour les morts ; il faut bien vous garder de prier pour ceux que le roi punit. »

Le Juif Samuel triomphoit, il entroit dans le trésor des voitures chargées d'or & d'effets précieux ; mais , pendant ce temps-là , il se formoit un orage à Bagdad , qui alloit bientôt renverser tous ses projets.

Les fakirs & les derviches , en corps , avoient porté leurs plaintes aux pieds du calife : parmi les religieux de ce dernier ordre , il y avoit jusqu'à des princes ; ils avoient fait signer une requête par les pauvres détenus par maladie ou sans maladie dans les hôpitaux de Bagdad.

Les plus affamés n'avoient pas refusé leur signature , des particuliers de la plus haute distinction y avoient joint la leur , & tous représentoient que les magnifiques fondations de Saint Omar-il-Achab pour l'entretien de la grande mosquée & des hôpitaux , se trouvoient renversées , si un roi de Damas pouvoit , de son autorité privée , s'arroger le droit de disposer des

revenus que ce calife y avoit attachés ; que la chartre qui les avoit établies portoit malédiction contre celui qui oseroit violer l'ordre prescrit par elle pour les gouverner , le calife seul ayant le droit de se faire rendre compte de l'administration d'établissements faits en faveur de tous les fidèles de la terre.

Cette plainte seule étoit dans le cas de jeter Zineb-il-Mourath dans de grands embarras ; mais elle devoit mettre sa tête dans le plus grand péril, parce qu'un de ses parens avoit épousé une fille du grand visir, & que le nouveau marié avoit besoin d'une couronne.

Jusques-là , Zineb-il-Mourath n'avoit fait que punir des coupables évidemment coupables. L'abus de sa part étoit prémédité, mais il n'y en avoit pas de commis.

Il avoit rendu compte de ce qu'il avoit fait ; mais le visir appuyant le mémoire donné contre lui laissoit sa justification à l'écart.

L'orage se formoit de manière à ce que la perte de Zineb-il-Mourath parut presque inévitable : ses amis de Bagdad lui en font part ; alors même, s'il se fut enfui

360 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
dans le désert , ses ennemis , qui le guet-
toient , l'y eussent environné de toutes parts.

Tout étoit dans le trouble à Damas , on
soulevoit le peuple contre les Juifs , ils ve-
noient s'en prendre à Samuel le trésorier.

« Qui vous a porté à cette entreprise ? lui
disoient-ils : c'est notre grand rabin de
Saphad , leur répondoit-il. Eh ! repliquoient
les Juifs , il n'y eut jamais tel homme à
Damas ; le grand Rabin , nous le savons ,
n'est jamais sorti de chez lui , & vous nous
rendez la victime d'un imposteur.

Pendant que Samuel se défendoit de ce
reproche , le roi , pour appaiser autant qu'il
le pouvoit l'émeute populaire , envoyoit
chercher sa tête ; mais ce sacrifice ne pou-
voit pas rassurer le monarque , quand ,
tout-à-coup , ma mère-grand accourt dans
son palais , & vient se jeter à ses pieds ,
ayant au col son précieux chapelet.

Il faut vous dire , mes princes , quel motif
amenoit la sainte que je vous ai fait con-
noître aux pieds du souverain infortuné.

Elle rentroit chez elle triomphante des
exécutions que l'on avoit faites de ses en-
nemis , après avoir été faire sa pieuse pro-
menade autour des tombeaux. Elle venoit
de

de quitter son grand voile, de mettre son Alcoran sur la table, & alloit y déposer son chapelet quand elle voit arriver son pèlerin.

Déjà de retour? lui dit-elle:—oui, l'empressement, le désir de vous servir, & l'occasion d'y réussir me ramènent; ne quittez pas votre chapelet, ma sainte, nous allons en avoir besoin: permettez que je coupe avec des ciseaux un petit bout du cordon dans lequel il est enfilé & qui passe; vous verrez que, de ce qui est bon en soi, tout a son utilité: asseyons-nous & parlons.

Le roi de Damas est perdu si vous n'allez à son secours; mais s'il veut donner son fils, pour mari, à votre fille, vous pouvez lui répondre de sa tête & de sa couronne, & qu'il sera amplement vengé de ses ennemis.

Et sur quoi lui donnerai-je cette assurance? répond ma mère-grand. — «Voici la tournure qu'il faut prendre; il vous a vengée de vos ennemis, l'Ilnakib & les chefs des fakirs & des derviches, & le ciel vous a fait connoître qu'il vous a choisie pour le venger des siens.

« Mes prières, lui direz-vous, fire, &

362 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
surtout mon chapelet que vous voyez en
feront les moyens ; c'est un arsenal d'armes
foudroyantes contre tous ceux qui vous en
veulent.

« Je le laisse dans les mains de votre
majesté, qu'elle appose son sceau sur tous
les grains, & le fasse enterrer dix pieds sous
terre & couvrir d'un mur de la même épais-
seur : si demain matin je ne reparois pas
devant vous, l'ayant au col, vous me ferez
mettre à l'hôpital des foux.

« Mais si je le rapporte ici sans qu'il s'en
manque un grain, pourvu que vous ne me
refusiez pas une demande gracieuse que je
vous ferai, je répondrai sur ma tête que
la prospérité de votre règne passera vos
espérances.

« Voilà ce que vous avez à faire & à
dire : allez hardiment, ma bonne sainte ;
je reste ici chez vous pour gage ; enfermez
moi ; si on vous traite de tête folle vous en
livrerez deux pour une.

C'est à la suite de cet encouragement que
ma mère-grand avoit été se jeter aux
pieds de Zineb-il-Mourath. Elle y suivit de
point en point la leçon qu'on lui avoit don-
née ; le roi, dévoré d'inquiétude, se plait

à se laisser aller à la foible lueur d'espérance qu'il entrevoit, il prend le chapelet, se retire dans un cabinet écarté, & là il s'étudie à faire des marques bisarres sur tous les grains, avec la pointe de son stilet.

Ce fut l'emploi de sa soirée, qu'il termina en enfermant le dépôt qu'on lui avoit laissé dans un cofret d'or, fermé de trois ferrures d'acier, qui étoit à côté de son lit, & qu'il ne devoit pas perdre de vue.

Pendant ce temps-là le pèlerin & la pélerine avoient rassemblé de quoi faire un très-bon souper; Illage-Cadahé, inséparable de son maître, y avoit pourvu.

Ma mère Yalifa y fut appelée, & l'Arménien se conduisit si bien devant elle, que je lui ai ouï dire depuis, qu'elle ne pouvoit concevoir comment un homme d'autant de mérite en apparence, avoit pu s'infatuer de l'amour d'une vieille telle que l'étoit notre mère-grand; il falloit que l'odeur de sainteté eût prévalu sur toute autre considération: le repas fini, l'Arménien se lève. « Ma bonne dame, dit-il à ma mère-grand, nous avons un petit ouvrage à faire ici pour avancer nos affaires, nous ne renverrons pas notre enfant.

« On cherche à les éloigner des objets qui peuvent passer leur intelligence : ma méthode, à moi, est de les rapprocher autant que je puis ; notre belle Yalifa est sage, mais j'aimerois encore mieux la voir indiscrete qu'ignorante.

« Apportez, continua-t-il, un rechaud & du feu, vous devez avoir ici quelque parfum ; prenez-en une pincée, jetez-la sur le brasier avec le morceau du cordon que je vous ai fait réserver ; prononcez tout haut & ferme : *Au nom de celui qui fait tout ici, pour le mieux de nos intentions, que mon chapelet revienne à moi d'où il est.* »

Tandis qu'Haméné prononçoit ces paroles, dont nous concevons tous ici le sens, la vapeur des parfums l'environnoit ; dès qu'elle fut dissipée, on apperçut le chapelet à son col.

L'Arménien lui fait remarquer les incrustures qu'y a fait le roi, pour mieux le reconnoître.

« Voyez, dit-il à ma mère-grand, comme toutes les précautions tournent en notre faveur : vous voilà armée pour défendre votre souverain envers & contre tous.

Demain matin vous préviendrez son lever,

sans crainte de troubler son sommeil , car il ne dort pas ; il faut vous expédier en peu de paroles : les voici.

« Mon chapelet , que vous voyez , pourroit étrangler tous vos ennemis ; Mahomet le mettroit entre les mains des esprits vengeurs ; mais il faut que vous sortiez avec gloire d'une affaire entreprise avec justice. Votre main s'étoit appesantie sur une foule d'imposteurs & de brigands : voulez - vous régner en paix sur Damas & faire passer la couronne à vos successeurs ? il vous dira sans doute qu'il le désire. »

« J'agis , lui direz - vous , de toute mon ame pour vous servir : je vous la fais assurer & à votre postérité ; me refuserez-vous de donner pour épouse à votre fils ma petite fille Yalifa , la plus belle & la plus sage de toutes les filles de Damas ?

« Envoyez le chef de vos eunuques à ma maison , on y trouvera un respectable vieillard qui est netre parent ; le chef demandera ma fille & la conduira voilée dans une litière , le parent aura la permission de la suivre. D'un autre côté vous ferez mander un cadî , alors si nos enfans se conviennent , tout sera fait ; mais l'affaire est

366 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
trop sérieuse pour moi, pour que je m'y
engage sans y avoir trouvé cet avantage.

N'oubliez rien , continua l'Arménien , en
parlant à ma mère-grand, de ce que je
viens de vous dire ; & ordonnez en votre
absence qu'on me laisse entrer chez vous si
j'ai besoin d'y être. »

La vieille exécute ponctuellement ce qui
lui a été recommandé ; Zineb-il-Mourath,
étonné de la voir paroître le lendemain avec
ce même chapelet, qu'il a marqué & mis
sous trois ferrures, jette alternativement la
vue sur ce collier bisarre, & sur le coffre
dans lequel il l'avoit renfermé.

Ce prodige le détermine à se fier en
tout à la sainte de Damas, qu'il n'avoit pas
eu jusques-là dans la plus grande vénéra-
tion, puisqu'il ne peut échapper à ses enne-
mis & aux envieux de sa couronne que par
un prodige.

Il va ensuite au-devant de toutes les
offres qu'on lui fait & du prix qu'on en
exige : l'eunuque vient en cérémonie cher-
cher ma mère Yalifa, dont la vue achève
de lever toute espèce de scrupule : elle avoit
au col son superbe collier, & en sortant
de sa litière, pour mettre les pieds sur les

premières marches du palais, quoique convert d'un voile, le seul avantage de la taille lui donnoit l'air de descendre d'un trône pour aller s'asseoir sur un autre.

Le cadi fait son devoir, on étale une pelisse sur le dos de l'Arménien, & voilà le mariage fait.

La circonstance ne permettoit pas qu'on donnât de la pompe à la cérémonie, ni qu'on la célébrât par des fêtes; mais tandis que les jeunes époux, assis sur un sofa auprès du roi, faisoient connoissance, qu'on régaloit à une table le cadi & les témoins, le pèlerin & la pèlerine s'entretenoient dans une croisée.

« Voilà, disoit-il, l'affaire de votre fille faite : je me charge de celle du roi de Damas, vous verrez par la suite que je vous traite comme étant tous de ma famille; mais nous, nous n'avons encore rien d'assuré, serions-nous assez fots pour nous oublier ? »

« Au retour du pèlerinage nous serons bien vieux, & nécessairement sans enfant & sans consolation, faites ce que je vais vous dire.

« Quand l'époux & l'épousée seront dans le lit, passez-leur à tous deux la tête dans

vosre chapelet , en leur disant : » *Mes chers enfans , je vous lie entre vous & à nous , par ce qui a fait à tous notre fortune : accordez-moi une grâce ; donnez-moi & à celui à qui je me suis donnée , le premier enfant mâle qui naîtra de votre mariage , je resterai ici pour l'élever auprès de vous.*

« Quand ils vous auront dit oui , vous les embrasserez & viendrez me le dire , car il n'y a que cela qui me tienne au cœur , & puis le pèlerinage. »

Ma mère-grand étoit bien éloignée de se refuser à rien de ce qui lui étoit ordonné par l'homme qui l'avoit si bien assujettie à sa volonté ; & mon père & ma mère , lorsqu'ils furent dans les liens du fatal chapelet , prononcèrent toutes les paroles que leur ayeule exigea d'eux.

L'Arménien va n'avoir plus d'affaires à Damas : il faut s'attendre à le voir disparaître ; mais il ne fera que changer d'équipage , & nous ne tarderons pas à le revoir.

Tandis qu'on faisoit à Damas d'assez tristes noces , le grand visir tramoit à Bagdad la perte du roi Zineb - il - Mourath ; celui qui devoit succéder à ce souverain préparoit ses équipages ; porteur du firman qui

condamnoit celui qu'il alloit remplacer, la moitié de la garde du calife devoit l'accompagner.

Personne ne parloit en faveur de Zineb-il-Mourath, & il avoit contre lui à Bagdad, depuis le Mufti jusqu'aux Muczins, depuis le chef de la police jusqu'au plus bas de ses officiers.

Le calife, homme d'une humeur assez tranquille, disposé à être équitable, se laissoit emporter aux mouvemens des passions qui dominoient autour de lui.

Concentré dans l'intérieur de son palais, dont les petits intérêts suffisoient pour fixer son attention, il falloit qu'il se présentât quelque occasion extraordinaire pour le réveiller & lui faire retrouver son énergie.

Sa fille unique étoit plutôt languissante que malade, surtout elle étoit sans appétit.

« Mais, ma chère fille, il faudroit manger, lui disoit son père : imaginez une chose qui puisse vous faire plaisir. »

« Je ne pourrois, répond-elle, manger que du karmout, & on ne sauroit me trouver un karmout. »

Cependant les pourvoyeurs du palais faisoient jeter sans cesse les filets dans les

370 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
dix (1) rivières, sans pouvoir trouver le
poisson dont la princesse avoit fantaisie.

Ce n'étoit pas alors la saison où ce poisson
remonte dans les rivières, & l'attente
des pourvoyeurs étoit à tout moment
trompée.

Ils rencontrent sur le bord de l'eau un
grand homme, ayant une ligne sur l'é-
paule, les yeux fixés sur les flots comme
s'il les eut comptés à leur passage.

« Que fais-tu là? lui dirent-ils, que ne
jettes-tu ta ligne à l'eau? Il faut d'abord,
répond le pêcheur, que je sache quel pois-
son vous voulez, tous ne mordent pas à la
même amorce.

C'est un karmout qu'il nous faut, ré-
pondent les pourvoyeurs: — s'il y en a un
dans la rivière vous l'aurez, mais pour qui
est ce poisson? — pour la fille du calife, la
princesse Zad-il-Draïde. — Allons, j'amorce
& jette la ligne au nom de la princesse
Zad-il-Draïde. »

Deux minutes après on voit frémir l'eau
autour de la ligne: le pêcheur la retire &

(1) On a partagé en dix lits différens, les deux
fleuves & le beau ruisseau qui arrosent les campa-
gnes de Damas.

amène à terre un Karmout, le plus beau qu'on eut jamais vu ; les pourvoyeurs en le voyant se récrient.

« Rien ne doit vous surprendre en le voyant si beau, leur dit le pêcheur. S'il y a un poisson de cette espèce dans cette saison-ci, c'est un paresseux qui ne songe qu'à s'engraïsser, aussi sont-ils excellens quand on peut les prendre. »

Les pourvoyeurs veulent payer le pêcheur. « Non, leur dit-il, si la princesse en veut manger un second, vous me trouverez ici demain, nous tenterons fortune, & si je réussis, vous me payerez les deux ensemble. »

Les officiers du palais, joyeux de pouvoir procurer une satisfaction à leur princesse, se retirent sans payer le pêcheur, sans réfléchir *qu'il ne faut rien recevoir pour rien, de la main qu'on ne connoit pas*. C'est un proverbe que me répétoit souvent ma mère-grand, qui tenoit quelquefois des discours qui étoient plus sages que sa conduite.

Quant au pêcheur dont je viens de vous parler, mes princes, je soupçonne à présent que c'est le même personnage que l'Arménien & le Rabin Ben-moses.

Il n'eut pas plutôt quitté le bord de l'eau , qu'ayant sans doute son petit équipage tout prêt , il entre dans le palais , presqu'aussitôt que le poisson qu'il a vendu.

Il est alors sous la forme d'un petit homme , d'une physionomie plutôt bouffonne qu'agréable , une taille aisée , déliée & lestée ; son maintien , ses propos , son équipage annoncent un de ces adroits vendeurs de baumes qui suivent les caravanes , & dont le principal emploi est d'amuser les voyageurs par leurs tours d'adresse , & de médicamenter les chameaux ou autres bêtes de somme.

Ces gens-là font des chefs-d'œuvre dans les caravanserais écartés , ou quelquefois la nature les sert aussi bien que des médecins beaucoup plus habiles qu'eux.

Le marchand de baume qui connoit le monde , force la garde de la première enceinte du palais avec une pièce d'or ; en un moment il a guéri un beau cheval pousse , qu'on gardoit à l'écurie pour la parade.

Il a coupé les oreilles à deux chiens , la queue à deux chats , & donné des secours à un perroquet qui tomboit habituellement du mal caduc.

Un vieil eunuque vient se faire arracher trois chicots ; l'opérateur les tenant à la main , les montrait , en disant d'un ton plus que comique : « qui est-ce qui en a de trop ? J'en ôte ; qui est-ce qui en veut ? J'en ai. »

Quand le poisson , après avoir été présenté au calife , passoit dans les mains du cuisinier , l'adroit charlatan , poussé par une multitude de petits succès , avoit déjà pénétré dans la troisième enceinte.

Il y devient sur le champ l'objet de l'amusement des jeunes pages ; ils lui jettent toutes les balles dont ils jouent , il les rattrappe en l'air & les met dans son bonnet.

Ils viennent pour faire semblant de les lui prendre , & lui attachent au dos un long plumaceau.

C'est son triomphe , il le détache , le met sur son front & l'y fait tenir en équilibre , toujours s'échappant des mains qui veulent l'arrêter , & portant les balles dans son bonnet.

Les éclats de rire qu'il excitoit se faisoient entendre dans le palais , & y font percer en même temps le bruit de ses petits talens.

Un eunuque noir vient le tirer par la

374 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
manche , lui ouvre une petite porte , & le
fait entrer dans une pièce proprement ar-
rangée.

Là , une esclave bien faite , très-bien
mise , & qui peut encore avoir quelques
prétentions à la jeunesse , vient le trouver :
auriez-vous , lui dit-elle , des rateliers de
dents postiches , tous faits ?

« Si j'en ai ! répond l'adroit ouvrier ; il
n'est sorte d'agrémens qu'une femme ne
puisse trouver toujours dans mon ballot ;
mais vous , ma belle , vous paroissez ne
manquer de rien : — oh ! c'est que j'ai les
joues pleines ; mais une fluxion m'a fait
perdre toutes mes dents , cela me fait
peine , car je suis fort gaie & je n'ose plus
rire. — Nous allons vous rendre votre
belle humeur & toute sa gentillesse , je
veux qu'elle éclate à travers trente-deux
perles enfilées ; laissez-moi passer le doigt
dans votre bouche. »

« Oh ! quel bonheur ! il n'y reste pas un
chicot. Jamais je n'eus une occasion plus
agréable de me faire honneur , asseyez-
vous. »

Alors il tire d'une boîte trois ou quatre
rateliers : voici votre affaire.

Quand je fis ce ratelier, je rêvois à une jolie bouche comme la vôtre : vous voyez que j'ai quelquefois des idées agréables.

En disant cela il lui attachoit adroitement un ratelier dans la bouche, absolument fait pour elle ; & on auroit dit qu'il y avoit pris racine, tant il paroissoit solidement arrêté. L'esclave prend un miroir, se regarde, est enchantée : comment, dit-elle, & je pourrois manger ? — Essayez, voilà du fruit & du gâteau sur une table ; — mais.... je mange, ah ! cela est charmant ! ah ! je ne rirai jamais sans penser à vous ; — cela me fera plaisir, car on ne pense pas toujours à moi en riant. — Je ne vous donne rien, parce que je veux que vous reveniez tantôt absolument.

« Vous direz à l'eunuque portier que vous voulez parler à Thalidé ; je suis la première des femmes auprès de la fille du calife, & tous les portiers auront ordre de vous laisser venir à moi. Je vous quitte ; car ma maîtresse va se mettre à table, & il faut que j'aille la servir. »

Ce n'étoit pas de l'argent que vouloit le rusé dentiste, il vouloit l'accès de l'inté-

376 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
rieur du palais, il va l'avoir, on le désirera ; mais ce ne sera pas assez pour lui, il se fera attendre.

Quand Thalidé rentra auprès de sa jeune maîtresse, on lui servoit à dîner, & le karmout étoit sur la table. Les esclaves racontoient à la princesse les gentilleses du médecin bouffon, qui avoient fait l'amusement de la jeunesse dans la matinée. Thalidé qui étoit alors en face de sa maîtresse, en entendant parler de l'équilibre du plumaceau, partit d'un éclat de rire si démesuré, qu'il lui donna lieu de faire briller tout-à-coup toutes les richesses dont sa bouche étoit nouvellement parée.

« Qu'est-ce ? Thalidé, dit la princesse ; vous est-il venu des dents cette nuit ? — Cela ne m'est pas venu de nuit, Madame, mais de jour : — approchez-vous ; comment ! ce sont réellement des dents : mordez-moi le bout des doigts.... Vraiment elles se font bien sentir, cela est fort extraordinaire : expliquez-moi comment cela vous est venu ? — L'homme dont on se moquoit, Madame, m'a fait en un moment ce cadeau ; il tient un peu mieux que celui du plumaceau qu'on lui avoit accroché à l'épaule.

La curiosité de la princesse eut sans doute été portée plus loin, mais une arrête de ce poisson qu'elle trouvoit excellent, dont elle mangeoit avec trop d'avidité, lui est entrée dans la gorge, elle est forcée de se lever de table.

D'abord la nature fait tous ses efforts pour repousser le corps étranger, & ils sont inutiles. On employe ensuite les petits secours ordinaires auxquels on a coutume d'avoir recours pour de pareils accidens, mais sans aucun fruit.

L'eunuque chirurgien, attaché à la princesse, met en œuvre son adresse & ensuite ses outils; il occasionne des tourmens de plus & aucune espèce de soulagement. Enfin, le calife en personne arrive, suivi de toute la faculté; les ressources de l'art sont en vain épuisées; le calife est menacé de perdre sa fille & se désole; son épouse, mère de Zad-il-Draïde, vient par l'excès de ses douleurs ajouter à l'affliction que cause l'état désespéré où se trouve la jeune & belle princesse.

« Ah! Madame, disoit Thalidé à l'épouse du calife, si le dentiste qui est venu ici ce

378 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
matin, & qui a promis de revenir après
dîner, étoit ici, il auroit bientôt soulagé
notre chère maîtresse, & dissipé toutes nos
frayeurs. »

« Quelle apparence à ce que vous dites,
Thalidé ? répondoit la mère désespérée ;
cet homme en fait-il plus que les médecins
du palais, que ceux de Damas qu'on vient
d'appeler ici ? avec quel instrument pour-
roit-il aller chercher cette arrête où elle
est ? »

« Avec sa main, Madame ; elle est si
mignone qu'elle se retourneroit dans un
œuf : il a les doigts si menus, qu'ils s'en-
fileroient dans des aiguilles comme pour-
roient faire des brins de soie, & la peau
si douce, qu'il semble caresser tout ce qu'il
touche ; cet homme-là n'a point d'os. »

« Mais, où est cet homme ? dit la sul-
tane ; il y a, répond Thalidé, quatre heures
passées qu'il est parti d'ici, il est bien inté-
ressé à y revenir ; mais comme on peut lui
refuser l'entrée des portes du palais, je vais
aller au-devant de lui pour lever tous les
obstacles. »

En disant cela Thalidé ne part pas, elle
vole, & reparoit un instant après, con-

duisant par la main l'artiste qu'elle veut mettre en œuvre.

C'étoit bien cette même figure leste & svelte du matin ; mais son maintien avoit pris de la gravité, & sa physionomie, loin de porter le caractère de l'étourderie, annonçoit une tête capable de réflexion.

« Est-ce là, dit le calife à Thalidé, l'homme dont vous avez parlé ? Oui, dit Thalidé, il la sauvera, & j'en répondrais sur ma tête ; il faudroit, repliqua le calife, que ce chirurgien, puisque c'en est un, en répondit sur la sienne. »

« Sire, répond le protégé de Thalidé, ma tête est un objet sérieux pour moi, bien qu'elle ait paru celle d'un bouffon à beaucoup de personnes de votre cour : votre majesté permettra que j'approche de la princesse, pour m'assurer de la profondeur à laquelle l'arrête du poisson est enfoncée. »

« Quand vous aurez vu, répond le calife, vous direz comme tous les autres. » — Commandeur des fidelles ! je parlerai comme moi ; je ne copie personne. » Après cette réponse, l'adroit personnage s'approche & considère ; un moment après il revient au calife.

« Si j'engage ma tête au plus puissant monarque de la terre que dans un moment sa fille unique sera sauvée, puis-je espérer de sa bienfaisance qu'il m'accordera tête pour tête, & que j'en pourrai dérober au trépas une qui m'est aussi précieuse que la mienne ? »

« Oui, s'écria le calife, quand ce seroit celle d'un coupable qui auroit osé lever la main sur moi.

« Nous sommes loin, dit le chirurgien, de vouloir sauver la vie à un criminel : mais ce n'est pas tout, sublime majesté ; si dans un moment la princesse délivrée recouvre en même temps sa fraîcheur, sa gaieté, son appétit, ne conviendrait-il pas que l'homme dont la conservation est le but de mon zèle, rentre dans vos bonnes grâces ; si l'intrigue l'en avoit écarté & que j'en pusse donner la preuve ? »

« Je n'imagine pas, dit le calife, de qui vous pouvez avoir à me parler ; guérissez ma fille & je vous promets tout. »

Vous pouvez penser comme moi, mes princes, dit celui de Damas en s'interrompant, qu'il étoit facile à l'ouvrier d'aller chercher l'arrête de poisson dans l'endroit

où lui-même l'avoit fait entrer ; car ce personnage extraordinaire ayant fait introduire le karmout dans le palais, sous la figure d'un pêcheur, peut bien être soupçonné d'avoir, par ses moyens, provoqué l'accident qui le mettoit dans le cas de se montrer en même temps adroit & officieux.

En un moment l'arrête lui vient à la main ; on penseroit, tant la princesse à éprouvé peu de mal-aise dans l'opération, que le corps étranger se fut empressé de sortir de lui-même.

Un verre d'eau qu'on a versé, & trois gouttes d'un élixir très-puissant ont terminé la prompte opération ; un linge abreuvé de la même liqueur a fait disparoître la bouffissure des paupières, la rougeur des yeux, & rendu à la peau toute sa fraîcheur.

La princesse paroît plus belle que jamais : elle sent renaître vivement l'appétit que l'accident avoit interrompu : Thalidé triomphe du succès de son protégé ; le calife & la princesse mère sont dans l'enthousiasme, les médecins de la cour sont confus & se retirent ; les cris de joie retentissent dans tout le palais.

382. SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

Un homme seul ne paroît pas enivré; c'est l'auteur du succès par qui toutes les têtes sont tournées. Il attend que le calife ait embrassé, félicité sa fille à plusieurs reprises, & vient tout-à-coup tomber à ses pieds, dès qu'il voit qu'il peut le faire sans causer de l'embarras.

« Commandeur des fidelles ! lui dit-il, vous me devez la grâce d'un homme, elle ne coûtera rien à votre justice ; si votre majesté veut jeter les yeux sur la justification de celui que l'intrigue expose à toute votre colère.

« Voici des pièces dont le double a été envoyé à votre grand visir ; mais ce ministre vouloit disposer du trône de Damas pour en favoriser son gendre.

« Dans le fait, mon maître, le roi de Damas, a châtié des administrateurs infidèles, qui se partageoient le produit des fondations faites par des Musulmans vertueux, pour le soulagement des pauvres & la décoration du culte.

« Il falloit qu'il s'emparât des registres d'une régie abusive, qu'il destituât les régisseurs, pour pouvoir rappeler tout à la règle : on a saisi ce moment pour le calomnier.

« Vous trouverez la signature de ceux qui ont osé le faire parmi celles des plus insignes prévaricateurs, dans des pièces convaincantes dont je remets à vos pieds les originaux.

« Justice ! oh grand souverain ! justice à mon maître le roi de Damas ! Le dernier de ses esclaves, trop heureux d'avoir pu vous servir, ne peut aspirer à d'autres récompenses de votre part. »

Le calife demeure étonné : on lui a annoncé un bouffon, ce bouffon a su le lier par une parole ; il a promis la couronne de Damas au gendre de son visir, & celui qui la possède ne peut la perdre qu'avec la vie.

On lui fait pressentir qu'il a fait cela légèrement : on lui met en main des pièces qui doivent l'en convaincre, il les ouvre & les parcourt.

Il voit des friponneries révoltantes, sur lesquelles on n'a pas jugé à propos de l'éclairer ; il passe dans son appartement, & ordonne à celui qui vient de guérir sa fille de le fuivre.

Parvenu dans son cabinet, il demande à cet inconnu son nom. « Sire, répond

§84 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
celui-ci, je m'appelle Bekamar. Je suis
esclave & chirurgien de Zineb-il-Mourath.»

« Pourquoi vous a-t-il envoyé ici ? &
pourquoi a-t-il remis des papiers de cette
importance à son chirurgien ? — Mon maître
ne m'a point envoyé, ni remis de papiers,
fire. J'étois le chirurgien d'un juif nommé
Samuel. On souleva contre lui le peuple,
& il vit que sa tête étoit un sacrifice né-
cessaire à la tranquillité publique. Il me
remit ce mémoire & ces papiers.

« Le roi, me dit-il, en a les doubles ;
mais ferrez-les. Un jour il se pourra qu'ils
lui deviennent utiles.

« Quand j'ai appris que les ennemis de
mon maître l'attaquoient auprès de votre
majesté, je me suis tranquillisé sur votre
justice, & son innocence. Mais bientôt,
l'orgueil & l'assurance que faisoient voir
ses ennemis m'ont prouvé qu'ils avoient des
ressources pour triompher.

« Je me suis rendu ici. J'ai joué le rôle
qui pouvoit me mettre à portée de m'in-
troduire partout, pour pouvoir être instruit.
Il m'a conduit au bonheur d'être utile à
votre majesté, & si j'obtiens d'elle que
mon gracieux maître Zineb-il-Mourath
soit

soit rétabli dans ses bonnes grâces , je me trouverai récompensé au - delà de mon mérite & de mes espérances. »

« Békamar , dit le calife , votre souverain est heureux d'avoir un sujet aussi capable & aussi affectionné que vous l'êtes. Si votre attachement ne vous entraînoit pas de son côté , je vous offrirois , à ma cour , tous les avantages que vous y pourriez désirer. Ne craignez point que je précipite ma décision sur les plaintes qui m'ont été envoyées de Damas ; mais je ne me déciderai qu'après avoir examiné l'affaire , de manière que je puisse purger mon divan de la corruption qui s'y est introduite , & le roi de Damas saura ce que vous avez fait pour lui. Quel ordre voulez vous de moi sur mon trésorier ? »

Le plus léger des anneaux qui aient appartenu à votre majesté , répond Békamar , une autre récompense diminueroit ma satisfaction de vous avoir pu rendre service.

Le calife tira de son petit doigt un anneau superbe. « Oh ! commandeur des fidelles , dit Békamar en s'inclinant profondément , moins beau il m'eut parfaitement convenu ; mais la richesse du don m'enseigne l'emploi

386 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
que j'en dois faire, » En disant cela il se retire.

Thalidé l'attendoit à la porte de l'appartement du calife, pour le remercier, se féliciter avec lui, faire plus ample connoissance. « Aimable Dame ! lui dit-il d'un ton qui n'étoit plus celui du dentiste. Le calife, après m'avoir accordé tout ce que je désirois recevoir de lui, m'a fait un présent pour le remettre à la personne qui a véritablement sauvé la vie à la princesse. C'est vous. Je n'ai fait que prêter la main, ainsi l'anneau que voilà est à vous. »

Pendant que Thalidé considère la magnificence du brillant, le bienfaiteur s'échappe, & va épier dans un coin de Bagdad la suite des événemens.

Le grand visir, convaincu de mauvaise foi, a la tête coupée. Le premier huissier du palais est parti pour Damas avec les lettres les plus satisfaisantes pour le souverain, & des ordres de faire perdre la vie à ceux des coupables qui avoient été épargnés.

Une lettre particulière faisoit mille éloges des talens & du zèle du chirurgien Békamar. Le roi de Damas ne pouvoit deviner quel

pouvoit être cet homme, dont l'envoyé de Bagdad & sa suite faisoient mille récits, à qui on apportoit une lettre, sans doute un peu tendre, de Thalidé, sans savoir à qui la rendre.

Mon père & ma mère s'en entretenoient avec notre mère-grand; celle-ci ne connoissoit pas encore le pèlerin, & ne le soupçonnoit pas d'avoir plus d'un visage. Il eût été plus dangereux pour ses propres desseins qu'il lui eut montré ce qu'il savoit faire.

Cependant elle disoit, comme par instinct: « Ce Békamar là, dont le roi vous parle, le pèlerin & moi, mes enfans, tout cela ne fait qu'un. Le roi n'a-t-il pas les bonnes grâces du calife? Il falloit bien que cela lui vint par quelque moyen, & il voit bien comme il a fait son devoir à notre égard, qu'on ne lui demande rien. On n'a pas même voulu accepter le présent du calife. Voilà un trait qui marque. »

Le roi de Damas, délivré de ses ennemis & de ses craintes, espérant devoir le rétablissement de sa fortune aux prières surtout de notre mère-grand, lui donna un logement au palais, près de l'appartement

383 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
de la petite fille, & la laissa, tant qu'elle
voulut, suivre les convois funèbres, & aller
prier sur les tombeaux.

Elle avoit redoublé de zèle à cet égard,
recevoit ce qu'on lui donnoit comme si elle
eut manqué de tout, & répandoit ce qu'on
lui avoit donné parmi les pauvres. On faisoit
foule dans les rues autour de la sainte :
ces triomphes, & l'espoir d'aller à la
Mécque, par la prochaine caravane, la
rendoient la plus heureuse femme du monde ;
elle alloit chaque jour faire un tour dans
le Kan pour y épier le retour du pèlerin.

Ma mère devint grosse, & eut des cou-
ches très-heureuses, dont je fus le fruit,
sous une étoile sans doute bien maligne,
puisque'en naissant je me trouvois livré à
notre coupable ennemi. Ma mère-grand
rodoit & marmotoit sans cesse autour de
mon berceau : elle y étoit plus assidue que
ma nourrice.

Elle me conduisit, dès les premiers pas
que je pus faire ; dès que j'eus les yeux
ouverts, elle chercha à les divertir par des
objets amusans, & mes oreilles par des
contes. Enfin elle s'empara de moi, de
manière qu'il étoit impossible de nous
séparer.

La famille de mon père & de ma mère s'augmentoît tous les ans ; ils veilloient sur les soins à donner à mes frères & à mes sœurs. Moi , j'étois absolument abandonné à ceux de ma mère-grand. Elle m'apprenoit elle-même à lire & à écrire ; car s'étant habituée à tracer sur des morceaux de velin des versets de l'Alcoran , elle étoit parvenue à en former les caractères avec une grande délicatesse. Dans ce temps-là , elle se croyoit veuve. Hélas , mon pauvre pèlerin , disoit-elle : il étoit vieux , il se fera donné trop de peine ! tu as perdu un bon grand-père , mon enfant , qui t'auroit appris de bien belles choses , comme je lui en ai vu faire. Mais , mère-grand , répondois-je , les magiciens dans les contes que vous me faites font des choses comme cela. Est-ce donc qu'il étoit magicien ?

« Les magiciens n'aiment point honnêtement les femmes , comme ce cher homme-là m'aimoit. Par respect , mon enfant , il ne m'a jamais touché le bout du doigt , d'ailleurs les gens dont tu parles ne font pas le pèlerinage de la Mecque. Ils savent qu'ils sont maudits par l'Alcoran. »

Quand j'eus atteint l'âge de suivre ma

390 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
mère-grand dans ses promenades , si je ne
pouvois pas l'atteindre , me confondre parmi
le deuil des pompes funèbres , elle me met-
toit entre les mains de ma nourrice , sous
la protection de deux forts esclaves , dans
un endroit d'où je pusse admirer comment
elle savoit imiter la douleur. Ensuite elle
me conduisoit aux tombeaux , & me faisoit
réciter tout haut , après elle , l'Ilfathea &
l'Ileathmé.

Je donnois très-peu d'attention à ces
cérémonies , étant fort inappliqué de mon
naturel ; mais en revanche , au retour elle
me faisoit des contes que je trouvois fort
agréables , & c'est la seule culture qu'elle
ait pu donner à mon esprit.

Du reste , elle n'étoit bonne qu'avec moi
& ma mère. Nous ne pouvions pas avoir
de tort avec elle ; mais envers ses propres
esclaves elle étoit impitoyable. Comme
j'entendois les gens du peuple l'appeler la
sainte , cela me donnoit une idée bien ex-
traordinaire de la sainteté.

Les années vinrent & amenèrent à la
fin celle où mes yeux devoient s'ouvrir en
partie sur mon sort , où mon père & ma
mère devoient être châtiés , sans savoir par

qui , ni comment , du fol abandon qu'ils avoient fait de moi , supposé que l'acte de leur part eut été absolument libre.

J'avois près de quinze ans ; regardé à la cour de mon grand-père comme un de ces princes qui se vouent à l'état de derviche , personne ne s'attachoit à moi , & on me laissoit dans la compagnie de ma mère-grand. Elle & moi sortions un jour d'un tombeau où nous étions entrés seuls. Quelque chose de plus effrayant qu'un spectre nous apparôit ; c'étoit le marchand Arménien , que je ne connoissois que sur le portrait fait par ma mère-grand , mais dont l'air & la physionomie me parurent aussi sinistres que sa barbe étoit blanche.

A cet aspect , ma mère - grand fut au moment de s'évanouir. « C'est un mort ! c'est un mort ! s'écrioit-elle. Non ce n'est pas un mort , lui disoit le faux Arménien , en lui maniant rudement le bras. C'est toi qui vas mourir , si tu n'y prends garde.

« Eh d'où viens-tu , malheureux scélérat , après m'avoir laissée quinze ans dans l'attente ? tromper une femme vertueuse comme moi ! — Tais-toi , sainte enragée , ou j'attache d'un mot ta langue à ton palais. Je

n'ai pas de temps à perdre ici. Je viens chercher mon fils. — Ton fils ! quand m'as-tu épousée , affronteur , pour avoir un enfant de moi ? Viens me rendre justice devant le cadi , & tu auras l'enfant. — Que je t'épouse , vieille folle ! décrépite décharnée , archive parlante de l'antiquité de la terre ! scandale de la création , née de la boue du déluge ! donne-moi mon enfant. » — Tu auras plutôt ma vie , scélérat ; je te ferai mettre en croix ici , comme assassin de ton prétendu fils & de moi. » En disant cela , elle me tenoit serré dans ses bras.

L'effroi m'avoit rendu incapable de faire le moindre mouvement. Tout-à-coup les regards de l'Arménien s'enflamment , sa barbe fume. Il donne un soufflet à ma mère-grand qui nous renverse tous deux , sans que nous soyons séparés.

Mes yeux sont ouverts un instant sur notre désastre. Ma mère - grand est transformée en un panier d'osier , assez long pour que j'y puisse être étendu , ses bras & ses jambes forment les liens qui m'y retiennent : son chapelet , partagé en deux , figure les deux anses.

Notre bourreau donne dans le panier un

coup de pied, de force à faire rouler une montagne. Nous fendons l'air, & ne quittons cet élément que pour en être précipités dans la fontaine fatale.

Je reçus, en tombant, un coup si affreux que toutes les parties de mon corps furent brisées. Mais on me conserva la connoissance, pour que je pusse appercevoir ma pauvre mère-grand toute sanglante, accrochée à un arbre pour servir de pâture aux corbeaux. Bientôt je tombai évanoui. Je crois, mes chers compagnons d'infortune, que je ne ferois qu'ajouter à vos peines en vous faisant le récit exact de toutes celles que me fit endurer ce monstre : après m'avoir conduit ici, il me laissa trois semaines entières entre la vie & la mort, souffrant des douleurs inconcevables, de toutes les fractures qu'il m'avoit occasionnées lui-même dans plusieurs parties de mon corps. Je demeurai sans sentiment en apparence, je ne pouvois ni parler, ni faire le moindre geste significatif. Il profitoit de ce temps pour tâcher de me persuader qu'il étoit mon vrai père, & n'avoit fait que m'enlever à des gens dangereux pour moi, qui m'avoient donné une si mau-

394 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
vaïse éducation, & imbu de si faux principes; en un mot, qu'il étoit devenu nécessaire de me briser ainsi pour me repaître de nouveau.

Il tenoit tous ces discours d'une manière découfue, comme s'entretenant avec lui-même; les mêlant de plaintes douloureuses sur l'état fâcheux dans lequel il me voyoit. Du reste il me veilloit jour & nuit, me panfoit & me soignoit avec tout l'extérieur de la plus grande tendresse; mais il m'étoit impossible d'en être la dupe, les aventures de ma pauvre mère-grand m'avoient trop appris à connoître le monstre.

J'ai conçu par les différentes histoires que je viens d'entendre, que j'avois reçu une éducation extrêmement négligée. Ici je lui avois quelque espèce d'obligation; c'étoit un entêtement naturel, qui n'ayant jamais été combattu, ne permettoit jamais que je revinsse de l'opinion que j'avois conçue. J'étois également esclave de mes volontés.

Il vous est aisé, maintenant, d'imaginer quand mon prétendu père m'eut rendu la vie, après m'avoir éprouvé par une suite de traitemens, charitables en apparence,

mais plus douloureux les uns que les autres, de quelle manière je répondis à tous les autres soins. En tout il lui devint impossible de me vaincre. Il me caressoit, je devins boudeur. Il me châtia, j'étois devenu insensible pour avoir trop souffert.

Il vouloit me faire travailler; je ne voulois rien faire: qu'ai-je besoin, disois-je, d'apprendre à compter? Je suis fils de roi, les autres compteront pour moi.

Il me donnoit un soufflet. « Donnez-m'en un plus fort; traitez-moi comme vous avez fait ma mère-grand; ne vous souvient-il pas d'elle? n'étiez-vous pas son pèlerin? »

Il avoit sans doute pris son parti sur mon compte, car sans hésiter il me répondit, « tu te rends justice: tu ne vaux pas mieux qu'elle, & tu seras traité comme elle. »

En disant cela il me donne un autre soufflet, dont la suite est un évanouissement, & il en profite pour me faire traîner dans son abominable puits.

Il m'est comme à vous, mes princes, impossible d'assurer le temps que j'y ai passé. Mais comme je n'avois point de barbe

396 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
quand j'y entr'ai , & que je me réveille ici
avec une barbe assez longue , il faut que
mon sommeil n'ait pas été court.

Je vois qu'il n'a rien pris sur mes facultés.
Ma mémoire ne m'a retracé que des ta-
bleaux d'enfance ; mais mon esprit a cessé
de les voir comme eut fait un enfant.

Vous n'avez pas raconté un fait qui n'ait
réveillé en moi une réflexion , & vous
m'avez donné en deux heures l'expérience
de six années qu'on peut m'avoir fait passer
ici. Je vois par où tous les auteurs de nos
jours ont manqué , & à mon exemple vous
pouvez vous expliquer leur conduite ,
comme je vais faire celle de ma mère-
grand.

On la métamorphose en un panier d'osier ;
je suis couché dedans , ses bras & ses
jambes me servent de liens , & son chapelet
forme les anses du panier. A la vue de
cette image , il devient clair pour moi que
ma mère-grand m'a livré pieds & poings
liés au Maugraby , & que le chapelet a été
le moyen.

La bonne femme gromeloit des mots &
des paroles. Ce n'est pas tout de parler :
il n'y a rien de si dangereux , à ce que je :

vois , que de faire des signes & prononcer des mots , sans savoir ce qu'on fait & ce qu'on dit.

Du reste , mes princes , un malheur commun nous a réunis ; mais nous devons avoir la confiance , après ce que le ciel a fait pour nous , qu'il nous fera échapper des mains de notre tyran , dût-il reparoître tout-à-l'heure , armé de toutes les puissances dont il dispose , en nous opposant tous six , au nom de Mahomet , à ce qu'il voudroit faire. J'ai l'espoir que nous le renverrions confus , mais nous ne serions ni vengés , ni rendus à nos familles , c'est à quoi nous devons tous aspirer. Le prince Habed-il-Rouman nous a dit qu'un Hara enchaîné par le pied l'avoit engagé à voler à notre secours. Il faut nous presser d'en aller donner à ce conseiller bienfaisant , dont nous pourrions tirer des lumières , & qui se joindra sûrement à nous contre notre commun ennemi.

Habed-il-Rouman & les quatre autres princes suivent avec plaisir le conseil que vient de leur donner celui de Damas. Ils passent à l'appartement du Maugraby , pénètrent dans la grande volière , & viennent

398 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
environner le Hara, qui bat des ailes en
les voyant.

Ils veulent le débarrasser de ses chaînes.
« Cela ne vous est pas possible, dit l'oiseau généreux & devenu patient dans le malheur, je puis supporter mon état, pourvu que vous me tiriez de cette désagréable prison. Emportez-moi sur mon bâton, & allons nous placer tous dans un endroit qui nous soit plus commode, & où je puisse, en vous faisant part de mes malheurs, vous indiquer les moyens sûrs de profiter de l'absence de notre tyran, pour écarter de nous les dangers dont nous sommes menacés.

Les six princes, emportant avec eux le Hara, sont revenus dans le salon des fontaines. Là, s'étant tous assis en face de l'oiseau, celui-ci prend la parole en commençant le récit de ses propres aventures.

Histoire des Amours du Maugraby avec Sœur des planètes (1), fille du roi d'Egypte.

JE suis femme, & née princesse. Mon

(1) Sœur des planètes. En Arabe, Auheta-il-Kaonakib.

père étoit souverain du puissant royaume d'Egypte. Il gouvernoit avec sagesse & bonté , mais il étoit si dévot à l'idôle de Baal , qu'il épuisa son trésor à lui faire construire , dans son propre palais , un temple dont la magnificence n'avoit rien d'égal sur la terre.

La statue colossale de la prétendue divinité étoit toute d'or , couverte de pierreries d'un prix inestimable , & ses yeux étoient composés de deux escarboucles enchassées dans des diamans. Tous les jours l'autel de Baal étoit ensanglanté par de nouveaux sacrifices.

J'étois le seul enfant qui fut resté à mon père ; à neuf ans , je perdis à-la-fois ma mère & ma gouvernante. Celle-ci , née Musulmane , fort attachée à sa religion dans le fond de son cœur , essayoit secrètement de m'en faire connoître les beautés , & goûter les préceptes.

Quand elle sentit qu'elle touchoit à sa fin : « Ma chère enfant , me dit-elle , je vous laisse à regret exposée comme vous l'êtes. On va vous entraîner dans toutes les abominations de l'idôlatrie. Au moins recevez de moi ce livre ; cachez-le aussi soi-

gneusement que je l'ai fait, & quand mon souvenir fera rappelé à votre idée, lisez-en un chapitre, en prenant garde de n'être pas observée.

Je pris de ses mains l'Alcoran, qu'elle me donna, & allai le mettre dans un coffre, dont seule j'avois la clef. Mais malheureusement je perdis bientôt la curiosité d'aller chercher des vérités dans ce livre.

Ma gouvernante fut bientôt remplacée par une esclave Persienne, douée de toutes sortes d'avantages naturels & acquis, que mon père avoit achetée depuis peu de temps. Elle se donna des soins excessifs autour de moi pour gagner mon affection & pour m'instruire; à douze ans elle avoit fait de moi ce qu'on appelle un prodige parmi les personnes de mon sexe, dans tous les genres d'instruction dont elles sont susceptibles.

Rien n'eût été plus heureux pour moi, si elle en fut restée là; mais elle me donna de la curiosité pour ce qu'elle appeloit la géomancie, & s'y prit avec une adresse infinie pour m'inspirer un goût décidé pour cette dangereuse science.

J'étois sujette à des rêves qui me fatiguoient; je m'en plaignis à elle, elle ne

propofa de m'en délivrer fans faire ufage d'aucun remède: » vous rêverez, me dit-elle, auffi agréablement que vous le voudrez, en employant des moyens bien fimples.

« Vous compoferez un bouquet (1); par exemple; vous l'affortirez des différentes fleurs que je vous dirai, & dont je vous ferai connoître la valeur; vous les placerez felon la manière que je vous enfeignerai, de façon qu'une fleur placée fous une autre, foit arrangée de façon qu'elle y demeure comme affujettie.

« Vous porterez votre bouquet le foir aux pieds de l'idôle de Baal, par la porte de votre appartement qui communique au temple: je vous y accompagnerai, je me précautionnerai d'encens pour la divinité. Je vous enfeignerai deux mots à prononcer tout haut, qui vous tiendront lieu de prière, elle fera entendue & exaucée. Vous reviendrez à votre appartement, apportant votre bouquet: vous le mettrez fous votre chevet, & au lieu de rêver triftement, vous

(1) Cette manière fimbolique d'exprimer fa pensée par des fleurs eft fort en ufage dans quelques parties de l'Afie.

462 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
aurez le songe le plus agréable. Ce qui
pourra vous surprendre, ma princesse, c'est
que le lendemain je vous dirai mot pour
mot ce que vous aurez rêvé; mais il n'y
aura de merveilleux en cela que la bonté
& la puissance du Dieu qui vous aura fait
voir ou entendre ce qu'il y avoit d'écrit
dans le bouquet.

« Quand nous aurons fait la première
épreuve, je vous enseignerai la manière de
rendre votre pensée par le moyen de l'ar-
rangement des fleurs, comme vous le pour-
riez faire par écrit. Ce sont de charmans
caractères à employer, & en même temps
un objet d'amusement très-agréable; nous
autres femmes, en Perse, si nous avons
un amant, nous laissons tomber un bou-
quet d'une fenêtre, & lui donnons à con-
noître par sa composition ce que nous avons
dans l'ame. ».

L'esclave Persienne, en me faisant part
de son secret, versoit le poison dans mon
cœur; je voulus sur le champ faire l'essai du
bouquet, il eut tout le succès imaginable.

Le lendemain matin ma gouvernante vint
me trouver dans mon lit, j'étois dans l'en-
chantement de la nuit que j'avois passée;

elle met la main sous mon chevet ; en tire le bouquet que j'y avois placé ; paroît l'étudier : quand elle a fait ce qu'elle devoit , pour se mettre au fait : « voici , me dit-elle , votre songe. Vous vous êtes trouvée dans un des plus délicieux endroits qu'il y eût dans les environs de Masser , sur les bords du grand canal ; vous étiez assise sur un gazon doux , couvert de fleurs. Vous regardiez avec plaisir les bateaux qui remontoient & qui descendoient sur le canal. Il y avoit près de vous un poirier chargé de fruits superbes , qui faisoient courber jusqu'à vous ses riches branches : vous en avez cueilli & les avez trouvés exquis.

« Vis-à-vis de vous étoit un grand rucher ; il en est sorti des essaims de mouches qui se sont élevées dans l'air , qu'elles faisoient retentir de leurs bourdonnemens ; elles se sont livré un combat qui vous a beaucoup amusé , & lorsqu'il finissoit vous vous êtes réveillée. »

On peut penser avec quel plaisir je m'entendis ainsi retracer mon rêve , avec toutes ses circonstances ; dès ce moment , je devins pour ainsi dire l'esclave de mon esclave ; je dévore tout ce qu'elle cherche

404 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
à m'enseigner, & sous prétexte de m'avancer dans l'art de la géomancie, je deviens par son moyen une magicienne de la plus grande force, au point de pouvoir expliquer couramment tous les livres pareils à ceux qui sont ici, & faire toutes les opérations qui y sont indiquées. Mais, surtout, je composois avec soin pendant une partie du jour, le bouquet qui devoit me faire passer d'agréables nuits. Ah que je les ai payé cher ! surtout depuis que, me laissant entraîner d'erreur en erreur, ayant donné toute confiance à ma dangereuse gouvernante, prêtant le cœur ainsi que l'oreille aux histoires qu'elle me racontoit, me laissant infatuer de l'idée de ces hommes génies dont elle me racontoit les aventures, je me laissai aller à la folle curiosité de mêler, dans un de mes bouquets, l'assortiment des fleurs qui devoient en attirer un à moi, & d'aller porter cette composition fatale aux pieds de l'idôle.

Je ne saurois peindre l'illusion qui fut pour moi le dangereux fruit de cette imprudence : tous mes sens en furent ravis, & entr'autres objets qu'elle m'offrit, celui qui me perdit entièrement, fut la vue d'un être

que j'eusse pris pour un homme, si son corps ne m'eût pas semblé tout radieux; il se jette à mes genoux, & me présente un bouquet dans lequel les sentimens de l'amour le plus tendre paroissent exprimés.

Je dérangeois les fleurs qu'on m'avoit données, pour essayer de répondre; le moment après elles se combinoient d'elles-mêmes, de manière à enchérir encore sur les choses flatteuses & touchantes qui avoient fait tant d'effet sur mon cœur.

Je me réveillai, éperdue d'amour pour l'objet fantastique dont j'avois mandié la présence aux pieds de Baal; je ne fus plus occupée que de lui pendant quelques jours.

Je pensois à l'attirer à moi par un nouvel arrangement de fleurs, quand une nuit, ayant été obligée de me coucher sans bouquet, je fus effrayée par un rêve qui ne ressembloit en rien à tous ceux que je m'étois procurés.

Mon ancienne gouvernante m'apparoît en songe, elle prend devant moi tous les livres sur lesquels l'esclave Persienne avoit attiré mon application, les jette dans un gouffre d'où sortoit un feu dévorant, me conduit à mon coffre, & me force d'y

406 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
prendre l'Alcoran. Je jette les yeux sur ce livre, & ne saurois même en lire la première ligne; mon ancienne gouvernante paroît lever les yeux au ciel, & s'écrie: Oh Dieu! ma fille, vous êtes perdue: vous avez rendu Baal maître de vous.

L'esclave Perfienne entre, & me trouve agitée & toute en sueur; je lui fais part de ma vision; elle éclate de rire.

« Oh! ma chère princesse, me dit-elle; ceci est un bon tour du Nakaronkir, un des plus mauvais génies qu'ait engendré la création, un des plus vils esclaves de ce Mahomet, qui pour convertir la terre, en détruisit la moitié par le glaive.

« Lorsque, comme vous & moi, ma princesse, on cherche par le secours des hautes sciences à se rapprocher des sphères élevées, à l'aide des esprits médiateurs, on demeure exposé aux attaques de ce démon de Mahomet & de son Nakaronkir, qui tâchent en vous effrayant par des songes, de vous détourner de la bonne voie qu'ils n'ont pas su prendre.

Je vais composer un bouquet & un parfum qui vous mettront à l'abri de leurs tentatives; & puisque vous avez, à ce que

vous dites, un Alcoran: en le brûlant ce soir aux pieds de la statue de Baal, nous nous passerons d'autres aromates. »

Ma dangereuse gouvernante m'avoit absolument aveuglée; je lui laisse composer le bouquet, sans trop l'étudier pour en pénétrer le sens: je lui remets mon livre de l'Alcoran, sans même l'ouvrir, & nous allons au temple.

Un frisson me saisit dès que j'y suis entrée, mais je l'impute à la fraîcheur du lieu; nous mettons nos fleurs au pied de l'autel, & mon impie maîtresse me fait jeter le livre de la loi musulmane dans une cassette de feu très-ardent.

« Maudissez Mahomet avec moi, dit-elle; maudissez sa secte impie, qu'elle s'en aille en fumée comme le livre extravagant où ses rêveries sont renfermées »; hélas! j'obéis.

Le livre, en brûlant, répandoit l'odeur la plus agréable. « Remarquez, me disoit l'audacieuse Persienne, combien le parfum que nous offrons à Baal doit lui être flatteur; mais quand la vapeur commença à s'élever à la hauteur de la tête de l'idôle, tout-à-coup la terre s'émut sous nos pieds.

« Présumons tout du succès de notre sacrifice , dit gaiement la femme par laquelle je me laissois tromper ; quand un Dieu penche la tête en signe de satisfaction , l'univers en est ébranlé ; sortons , ma chère princesse : notre victoire est assurée. »

Mon aveugle soumission à toutes les idées de cette femme , ne me permit pas de m'appercevoir de ce qu'il y avoit de forcé dans ses explications des événemens dont nous venions d'être témoins.

Je m'en rappelai un dans la suite , qui ne me frappa pas pour lors ; c'est que mon bouquet , quand je le ramassai , avoit perdu sa fraîcheur : rentrée dans mon appartement , j'allai bien vite le placer sous le chevet de mon lit , où il me procura pendant la nuit la vision qui devoit absolument m'égarer.

Dès que j'eus les yeux appesantis par le sommeil , je vis un grand homme assis sur une espèce de trône ; il étoit coiffé d'un énorme turban de mouffeline blanche ; il avoit une de ses mains appuyée sur une quantité de livres entassés en pile , & l'autre posée sur un amas de sabres nuds & sanglans.

A côté de lui étoit une mule attachée
à

à un piquet, des hommes vêtus d'habits différens les uns des autres venoient s'agenouiller devant lui & l'adorer.

Il leur remettoit à chacun un livre & un sabre & les renvoyoit d'un air féroce, en leur annonçant par un geste qu'il les envoyoit pour frapper & détruire ; le mot Alcoran étoit écrit sur le dos des livres : cette scène se montroit à moi comme enveloppée d'un brouillard.

Tout à coup une lumière vive s'élève vers l'orient, un objet lumineux qui en descend paroît la produire ; je le reconnois pour être le génie qui m'avoit apparu précédemment en songe.

A son aspect, le personnage assis sur le trône paroît se troubler ; il se lève avec précipitation. Son turban qui tombe laisse voir sa tête entièrement chauve.

Il détache sa mule pour monter dessus & s'enfuir : dans le trouble il s'assied, la tête tournée du côté de la queue, & frappe des talons les flancs décharnés de sa monture ; mais il ne peut fuir assez vite, pour qu'un esclave noir qui le poursuit ne puisse lui cracher au visage, & j'entends s'élever de tous côtés des cris de moquerie & de

410 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
dérision qui me tirent de mon sommeil,
sans cesser de retentir à mes oreilles, encore
après que je fus absolument éveillée.

Quelque surprise qu'eût dut m'occasionner
ce bruit, je me rendormis presque sur le
champ, & fus bercée par de nouvelles
visions, toutes arrangées pour me flatter.
Je ne m'en rappelle parfaitement qu'une,
c'est que mon amant fantastique, après
m'avoir offert un bouquet dont le sens
devoit m'être infiniment agréable, monte
tout à coup sur une espèce de char de
triomphe, est emporté dans l'air & dispa-
roit. Mais tout ne disparoit pas avec lui,
car le matin, quand je veux chercher le
bouquet de la veille, si soigneusement placé
sous mon oreiller, je ne le trouve plus,
& celui qu'on m'a offert en songe est à sa
place. Nous avons, princes, des choses
trop sérieuses à nous dire pour que je
veuille vous occuper ici du détail des ruses
de mon séducteur ; il prenoit avec une
adresse infinie tous les moyens d'égarer ma
tête, de jeter le désordre dans mon cœur,
de se rendre maître de mon ame, en
attendant une circonstance qui put me for-
cer de lui engager ma personne avec ma
liberté ; elle arriva bientôt.

Le roi mon père n'ayant que moi d'enfant, voulut me donner un époux capable de régner sur l'Egypte ; il jeta les yeux sur un de mes cousins, homme d'un âge mur, estimé de tous les Egyptiens par sa bravoure, son application aux affaires, & sa conduite. Il comptoit, en nous mariant, se reposer entièrement sur lui du soin du gouvernement.

Le caractère trop sérieux de mon cousin avoit pu lui attirer mon estime ; mais il m'avoit toujours éloigné de prendre d'autres sentimens pour lui. Sa figure, quoiqu'elle eût de la noblesse & de la dignité, m'en imposoit, & ne pouvoit me séduire ; & dans l'état où mes dangereuses visions m'avoient mise je n'aurois pas donné ma main au plus beau des princes de la terre.

J'apprends que mon mariage avec mon cousin est résolu, & baignée de mes larmes, je vais me jeter dans les bras de ma gouvernante.

La Persienne m'a bien promptement consolée. « Il n'est pas possible, dit-elle, ma princesse, savante & favorisée par les êtres spirituels comme vous l'êtes, protégée particulièrement par le dieu Baal, qu'on dis-

412 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
pose de vous comme d'une femme ordinaire.

« Je vais faire un travail pour mieux connoître le céleste amant que vous avez su vous attacher. Je pénétrerai ses vues à votre égard , & peut-être vous ferai - je connoître que la couronne d'Egypte est de beaucoup au-dessous de vous.

« Nous allons , continua-t-elle , composer un bouquet ensemble , nous le porterons aux pieds de la statue de Baal ; je le placerai sous mon chevet , il attirera à moi votre amant ; & peut-être saurai-je de lui bien des choses sur lesquelles la pureté de ses vues & la délicatesse de son amour ne lui auront pas permis de s'expliquer librement avec vous. »

Je donnai aveuglément dans ce nouveau piège , & le lendemain ma gouvernante vint me trouver , paroissant avoir le cœur trop plein de satisfaction pour pouvoir la contenir ; elle s'assit sur le pied de mon lit. « Oh ! écoutez ! écoutez ! me dit-elle. Il n'y aura point de mortelle si heureuse , si puissante , si grande que vous sur la terre.

« Non ; quoique je présumasse de vos charmes , de vos talens , de vos vertus , ma princesse , je ne me fusse jamais flatté.

pour vous qu'ils dussent vous attacher l'être le plus favorisé qui soit sous le ciel.

« Eussions-nous pu croire, ma chère élève, que le grand Maugraby, le fils unique de la céleste Yandar, petite-fille de Kokopilefob, le souverain dominateur de tous les génies qui gouvernent la terre, se prendroit pour vous de la passion la plus vive & la plus vraie qui fut jamais.

« Quand par vos bouquets & vos parfums vous avez cherché à attirer à vous un esprit de céleste origine, celui-là, qui participe tout à la fois à la puissance des êtres dégagés de la matière, & à celle que l'homme peut acquérir, a brigué aux pieds de Baal le bonheur de pouvoir vous apparaître.

« Il brûloit d'amour pour vous avant que vous pussiez en avoir la moindre connoissance ; si vous vous donnez entièrement à lui, il sera également tout à vous.

« Vos noces s'apprêtent ; elles doivent se célébrer sur l'autel qui est aux pieds de la statue du dieu Baal. Vous ferez, selon les usages du pays, conduite au grand prêtre par deux des princesses vos tantes, & suivie des jeunes personnes de votre sexe

414 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
qui n'ont point subi le joug du mariage.

« Vous arriverez couronnée de fleurs ; mais je veux composer votre couronne.

« Celui qui pense devenir votre époux arrivera à la tête du cortège que lui composera la brillante jeunesse de la cour.

« Avant qu'il ait pu s'approcher de vous, votre amant apparaîtra devant vous, détachera une guirlande de fleurs dont il fera ceint ; il vous la présentera ; vous l'accepterez, en lui donnant votre couronne.

« La guirlande qui vous sera remise exprimera que le Maugraby se lie à vous par des liens indissolubles ; votre couronne lui aura donné de votre part la même assurance ; Baal, lui-même, confirmera votre union, & vous disparaîtrez tous deux aux yeux de l'assemblée, & peu après nous nous retrouverons dans le lieu de délices où l'on vous attend. »

Entretenue du soir au matin d'enchantemens par la Persienne ; familiarisée, par les petits prodiges que nous faisions ensemble, avec ce qu'il devoit y avoir de merveilleux dans mon enlèvement, je ne doutai point de la possibilité, ni même du succès de celui qui m'étoit proposé. Tandis qu'on

apprêtoit tout pour donner de l'éclat & de la solennité à mes noces, je fis, de mon côté, mes petits préparatifs, & aidai de toute mon adresse à composer la fatale couronne symbolique, par laquelle je m'abandonnois sans réserve à mon ravisseur.

Quand l'instant fut venu, où je devois paroître aux pieds de l'idôle de Baal pour prendre mes derniers engagements, tout-à-coup le Maugraby se montre à moi : nous échangeons nos fleurs, & la guirlande qu'il m'a donné m'enlève de terre plus légèrement que le vent n'enlève une paille.

Je suis transportée dans un char tout éclatant d'azur, d'or & de rubis. Mon ravisseur, plus brillant que l'étoile du matin, est à côté de moi, & six chevaux, qui paroissent être de feu, conduits par la Persienne, à qui la force d'un charme avoit donné de grandes aîles blanches, nous emporte avec rapidité jusqu'au pied de la montagne où tous ceux que je vois ici ont été conduits, & le char, lumineux par lui-même, me transporte jusques dans ce palais, en répandant dans ma route souterraine un éclat qui sembloit le disputer à celui du jour.

On me conduit dans un appartement, dont la magnificence éblouit mes yeux, tout habitués qu'ils fussent à la splendeur de ceux du palais de mon père.

Comme les portes & les fenêtres en sont demeurées solidement murées depuis qu'on m'en a tirée, je ne pense pas que vous l'ayez vu, quoiqu'il eût anciennement une communication avec la volière dans laquelle vous m'avez trouvée.

Un repas superbe m'attendoit; l'époux que j'ai choisi m'y fait asseoir sur un sofa d'une richesse surprenante, sous un dais si brillant que mes regards en étoient éblouis.

Je m'apperçois que nous sommes seuls. « Désirez, me dit l'enchanteur, & vous serez servie par des mains invisibles. Ne craignez pas la solitude où vous êtes, & surtout, ma chère *sœur des planètes*, ne la trouvez pas où je suis, & où vous devenez l'univers entier pour moi. »

Je ne vous répéterai pas ici, mes princes, tous les propos que me tint ce fourbe adroit, que votre malheur vous a fait connoître, pour faire durer l'illusion dans laquelle il m'avoit jetée; mais il m'avoit séduite avec des fleurs, & continuoit à en semer devant moi.

Il m'échappa , en parlant avec lui, de dire que j'aimois la musique : sur le champ une symphonie délicieuse , paroissant sortir d'une pièce voisine de celle dans laquelle nous étions , frappa mes oreilles ; bientôt des voix d'hommes & de femmes s'y mêlent, & forment un concert au-dessus de tout ce que j'avois entendu jusqu'alors.

Celui qui me procuroit cet amusement paroissoit transporté du goût que je semblois y prendre. De temps en temps , pour le varier , je m'appercevois qu'il mettoit sur son doigt une petite baguette qui y tournoit avec une grande vivacité sans qu'il y touchât. J'avois la mienne dans ma robe ; mais je ne me serois pas avisée de lutter alors d'adresse avec lui.

Ce fut dans ces amusemens qu'il m'entretint, jusqu'au moment où le lit nuptial devoit nous recevoir. Il me donna la main pour m'y conduire. Je fus déshabillée sans presque sentir les mains invisibles qui me touchoient , & elles tirèrent le rideau sur nous.

Vous n'attendez pas, mes princes, que je vous parle ici des transports d'amour , des témoignages de tendresse d'un monstre

418 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
chez lequel il n'y a rien de vrai que le mal.
Je passe au rêve extraordinaire que je fis
dès que le sommeil eut fermé ma paupière,
à supposer que ce fût un rêve. Je me trouve
transportée dans un palais d'une architec-
ture si hardie, si étonnante, que l'imagi-
nation ne pourroit s'élever assez pour la
concevoir. Dès que je me présente pour
entrer, une foule d'hommes superbement
vêtus, & en belle ordonnance, viennent
au-devant de moi, en me témoignant, &
à mon époux, de profonds respects par les
attitudes les plus caractérisées. Ensuite ils
marchent devant nous. Nous traversons des
pièces immenses où des hommes & des
femmes encore plus richement habillés, &
d'une grande beauté, sont assis. Dès qu'ils
nous apperçoivent, ils se lèvent & s'incli-
nent jusqu'à ce que nous soyons passés.

Je néglige de vous peindre les magni-
ficences extraordinaires qui frappèrent mes
yeux, jusqu'à ce que je fusse arrivée à la
salle du trône, sur lequel étoit assis un être
de figure humaine, mais si resplendissant de
lumière, que les yeux, en le regardant, en
étoient presque blessés.

Sa couronne, toute de diamans, répan-

doit un grand éclat, qu'effaçoit encore celui de son visage. Toute la cour nombreuse qui l'environnoit paroissoit en être éclairée.

J'élève les yeux jusqu'à la voûte du salon, elle étoit formée d'arc-en-ciels, dont les demi-cercles se croisoient, & répandoient une lumière éclatante.

Quand nous arrivons au pied du trône, le Maugraby m'adresse la parole: « Ce n'est point ici, me dit-il, la statue de Baal. C'est Baal lui-même. Fléchissez le genou devant lui; puis s'agenouillant lui-même: maître du monde, lui dit-il, puissance qui régnez sur tous les esprits, voilà l'épouse que vous m'avez donnée. Maugraby, répond le prétendu dieu Baal, vous êtes mon visir sur la terre, & le premier de tous mes sujets. Je désire que votre épouse se mette en état de partager la puissance que je vous accorde; mais votre union doit être un objet de fête pour toute ma cour. Le cérémonial à votre égard étant rempli, il ne nous reste qu'à nous livrer à la joie de vous voir réuni à l'objet que vous aimez. »

A ces mots ce souverain commode frappe dans ses mains, se lève. Chacun imite son exemple, & les hommes mêlés parmi les

420 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
femmes sortent de la salle du trône , & se
rendent sans ordre dans les dix salons qui
la précèdent. On s'attaque de discours de
tous les côtés , & on se livre à des éclats
de rire immodérés. Mon époux remarque
quelqu'étonnement dans mes yeux. « Vous
ne reconnoissez pas ici , me dit-il , la cour
sérieuse & composée du roi votre père :
pour régner sur la terre , il faut en imposer
par le respect. Notre tout-puissant sou-
verain , au-dessus de toutes les craintes ,
n'a besoin ni de s'envelopper de réserve ,
ni d'en inspirer. Les liens qui lui attachent
ses sujets font la joie & la liberté : mais
nous allons nous mettre à table. »

En même temps nous approchâmes d'une
table immense , qui sur le champ se trouva
servie. Le souverain , sous un dais , étoit
seul à la sienne. Le Mangraby & moi ,
assis à la table commune , étions l'un à la
droite , l'autre à la gauche , les plus pro-
ches de lui.

Jamais je n'avois vu un service de cette
somptuosité , de cette abondance ; & il se
renouveloit sans cesse. Tout le monde pa-
roissoit dévorer.

Quant à moi , la vue de mets inconnus

piqua ma curiosité : il me parut , en tout , que l'œil avoit plus de quoi se satisfaire que le goût , ce que je mangeois paroissant se dissiper fitôt qu'il avoit passé le palais ; le vin ne me faisant ni plus de sensation , ni plus d'effet ; je me livrai à l'intempérance à laquelle je voyois les autres s'abandonner , n'étant distraite que par des conversations qui se croisoient les unes les autres , & par des éclats de rire dont je ne pouvois deviner le motif.

Cependant les services se renouveloient au point que j'en avois perdu le compte. A la fin on s'ennuya de parler sans rien dire , & de rire sans sujet ; j'étois mal à mon aise , & en imitant les autres , aux discours & aux éclats de rire près , je commençois à trouver le repas trop long , quand le souverain se leva , frappa des mains , & chacun suivit son exemple.

La salle du festin conduisoit à une galerie immense préparée pour la danse. Mon complaisant époux m'y conduisit , les rieurs s'y démenaient comme des fous. Les femmes manquoient , à ce que je croyois , à la décence d'une manière révoltante. J'en fus désagréablement frappée , & le mot m'échappa.

« La décence , reprend mon époux , est une loi faite pour captiver des penchans qui pourroient devenir dangereux. Ici ce feroit une gêne inutile. Vous ne voyez ici que des époux heureux comme vous & moi , dont le bonheur ne peut être à charge à personne.

« On jouit ici sans remords , parce qu'on y est sans inquiétude pour soi & pour les autres : & plus on voit d'heureux , plus on l'est soi-même. D'ailleurs , la pudeur est une chimère là où il ne sauroit y avoir de vice. Que vous vous rendez malheureux , vous autres humains , avec ce que vous appelez des bienféances ! jouissons , ma chère sœur des planètes. Venez danser avec moi , & faire briller vos grâces ; je me sens , répondis-je , si lourde , que j'ai de la peine à me traîner , & il faut que l'air ici ne soit pas bien excellent , car il me semble qu'il me suffoque. — Vous fatigâtes beaucoup hier , me répondit-il , vous avez fait bien du chemin , & cela peut vous avoir dérangée. Allons nous remettre au lit. »

Il n'a pas sitôt fini de dire ces paroles que je me réveille en sursaut , & me trouve au lit. Mon époux est à côté de moi , &

paroît dormir. Moi, je demeure fans mouvement faisant bien des réflexions sur la singularité de mon prétendu rêve.

Je ne pourrois occasionner que du dégoût, en faisant une peinture des soins, des attentions par lesquelles on vouloit achever de me séduire à mon réveil, & des divertissemens qui m'étoient préparés ; je ne dois m'arrêter qu'à une circonstance qui me mit dans le cas de faire une observation qui auroit dû me faire prévoir mon malheur.

Nous favons tous, mes princes, que notre tyran n'a point de visage, ni par conséquent de physionomie qui soit à lui. Il ne peut avoir que celle de la passion qui le domine, aussi est-il dans la colère, la fureur, la rage & la vengeance, plus terrible & plus abominable qu'elles. Quand il fait une atrocité, on voit que c'est le crime même qui respire en lui. Quant à son corps terrestre, il y a long-temps que l'âge l'a consumé, son ame impure passe sans cesse d'un fantôme de sa création dans un autre.

Mon prétendu rêve avoit fait un effet bien désagréable sur moi, contre l'intention

424 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
de celui qui m'avoit fait voir tous ces
objets : élevée presque dès l'enfance pour
être reine un jour , les ordres de mon père
avoient été qu'on m'inspirât des vues , qu'on
me donnât des principes conformes à mon
état. La licence dont j'avois été témoin
m'avoit révoltée. Ce qui m'avoit été mon-
tré comme un dieu , ne m'avoit paru avoir
que le brillant extérieur de sa haute élé-
vation ; ainsi , dès que je me vis seule dans
mon lit , je portai la main sous mon chevet
pour chercher le bouquet extraordinaire
qui devoit m'avoir procuré une aussi ex-
travagante vision , & ne l'ayant pas trouvé ,
j'imputai au désordre de mon imagination
la vision qui m'avoit fatiguée , & comme
j'avois ouï dire que , naturellement , on
ne rêvoit jamais que des choses dont on
s'étoit trop occupée , je me promis bien
d'éviter de m'abandonner volontairement à
des rêveries aussi désordonnées , & de ne
communiquer mon rêve à personne.

Mon enchanteur vint me demander du
ton le plus affectueux comment j'avois passé
la nuit. « Pas trop bien , lui dis-je ; j'ai
été tourmentée par des rêves qui ne m'ont
pas été agréables. »

A ce mot, le dépit lui décomposa le visage, mais pour un moment, car la sérénité s'y rétablit sur le champ. « C'est, me répliqua-t-il presque dans le moment, l'effet d'un peu de fatigue que vous aurez éprouvée hier. Vous rappelez-vous ce qui vous a déplu dans vos songes ? »

En me disant cela, il voiloit ses yeux avec sa main, mais ses regards demeuroient fixés sur les miens. Je répondis, le plus naturellement qu'il m'étoit possible, que tout s'étoit offert à moi dans une telle confusion, qu'il ne m'en étoit resté autre chose dans la tête, sinon que j'avois cru boire & manger beaucoup.

« Dans mon enfance, dis-je, j'étois fort sujette à rêver, & cela étoit accompagné de fatigue d'estomac. Heureusement, je n'en sens point du tout.

« Le repos, ajouta mon tyran masqué, une promenade, & des nourritures saines répareront ce désordre.

« Je vais vous envoyer votre gouvernante : elle est encore ici. Je vais rassembler les récompenses dont je prétends la combler pour le bonheur inappréciable qu'elle m'a procuré, pendant ce temps

426 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
vous pourrez vous entretenir encore avec elle ; je la renvoie , je vous en prévient. Nous lui avons obligation ; mais c'est une magicienne , & tout pouvoir ici m'est suspect hors le vôtre & le mien : encore devons-nous toujours agir de concert. A ce discours je ne fis que baisser les yeux , & ne témoignai point que je serois mortifiée d'être privée de la compagnie de ma confidente. J'aimois encore passionnément mon séducteur , & ma volonté demeuroid enchaînée à la sienne. »

Bientôt la Persienne vient s'asseoir sur mon lit ; « il faut vous lever , ma reine , me dit-elle , & aller au-devant des indispositions , en respirant le bon air de cet endroit-ci. Mais vous allez me quitter ? lui dis-je. Oui , reprit-elle , la prudence exige que nous soyons séparées ; mais ce ne sera pas pour toujours : mon cœur seroit mortellement blessé , si je ne me flattois pas que nous aurons de fréquentes occasions de nous rejoindre. D'ailleurs ici tout est soumis à votre empire , vous n'aurez pas sujet de regretter ma présence.

« Mais , continua-t-elle , que vient-on de me dire ? vous avez eu un sommeil

laborieux? vous savez que j'explique très-bien les songes: tâchez de vous rappeler le vôtre.»

Il étoit en entier sur le bord de mes lèvres, quand l'idée me vient, qu'en ayant refusé la confidence au Mangraby, à qui je pensois la devoir, je ne devois pas me permettre de la faire à personne.

« Je ne me ressouviens de rien, lui dis-je, il a passé comme un nuage devant moi & s'est dissipé de même; mais je ne puis point être fâchée d'avoir oublié des choses qui m'ont paru désagréables & fausses. Il échappa à la Persienne un petit mouvement de surprise, que j'ai bien eu sujet d'expliquer depuis; ce qu'on avoit cru fait pour achever ma séduction, pour m'entraîner dans la dépravation absolue, avoit manqué son effet; mon cœur & ma tête avoient été séduits, mes sens mis en désordre: mais le poison n'avoit pas pénétré jusqu'à l'ame, & j'avois été mieux préservée que je ne méritois de l'être.

Il falloit sortir de mon lit, vingt déshabillers galans m'étoient offerts; je choisis ce qui me plut davantage. « Oh que vous êtes belle, ma reine! me disoit la Persienne,

418 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
on ne devineroit pas que vous avez passé une nuit fâcheuse ; mais commandez des chevaux & une voiture pour vous aller promener , & songez qu'où vous êtes il y a cent mille bras empressés à vous servir , & que les murs ont des oreilles.

Je donnai l'ordre , & sur le champ une voix d'une douceur infinie prononça distinctement après moi : « une voiture & des chevaux à notre reine ; » dans le moment ce que j'ai demandé est à la porte de mon palais ; ne voyant personne qui dût mener la voiture : « qui va nous conduire ? demandai-je. Les rênes , dit la Persienne , flottent sur le col des chevaux , toutes prêtes à les faire marcher vers l'endroit où vous voulez qu'on vous mène. »

« Je veux prendre l'air , dis-je machinalement : alors les rênes paroissent être soutenues , & le char vole à travers des campagnes qui me semblent délicieuses ; je rencontre de grands établissemens , j'en demande l'usage. Vous voyez , me dit la Persienne , l'endroit où sont vos éléphans ; voilà celui où sont les chameaux ; là sont les écuries , plus loin les étables. Mais , répon-

dis-je, s'il n'y a pas de créatures humaines ici, à qui servent toutes ces bêtes? »

« Il y a ici, me dit-elle, autant d'hommes que d'autres animaux; mais il ne sont pas ici sous leur forme, on ne la leur rend qu'au besoin, le reste du temps ils demeurent l'un sous la forme d'un animal, l'autre sous celle d'un autre.

« Mais quelle barbarie! répliquai-je: » arrêtez, ma reine, répond vivement la Persienne; vous voilà élevée au rang des génies, apprenez à considérer les hommes d'un autre œil que vous n'avez fait: pensez-vous que les trois quarts d'entr'eux ne soient pas très-heureux d'être conduits dans leurs métamorphoses par un instinct sûr, qui les met à l'abri de tous les malheurs dans lesquels leurs faux raisonnemens les feroient tomber? Dans l'état où ils sont, & où rien ne leur manque, ils sont délivrés des souvenirs du passé, des tourmens du présent & des craintes de l'avenir, ils jouissent sans être troublés par la pensée. Il n'y a d'existence désirable que celle d'un génie ou d'une grosse bête; les êtres intermédiaires sont dans un état désolant, véritables objets de compassion pour les

430 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
êtres éclairés , ils sont trop susceptibles de
devenir le jouet des méchans. »

Mon esprit se perdoit à chercher le vrai
ou le faux d'un pareil raisonnement , quand
mon séducteur , beau comme le jour par
lequel il étoit éclairé , paroît sur un su-
perbe cheval qu'il manioit avec une grâce
incroyable. Il a bientôt joint le char sur
lequel nous sommes assises ; il s'y élance
comme un trait après être descendu de
sa monture ; mon ivresse n'étoit pas dis-
sipée , il cherche à la redoubler par tout
ce qu'on peut mettre d'engageant dans les
manières , de flatteur dans le discours , de
passionné , de tendre dans les regards : j'ou-
blie toutes mes observations & mon rêve ,
pour me livrer à l'enchantement par lequel
je suis entraînée.

Nous revenons au palais ; quoique j'eusse
passé une partie de la nuit à manger , j'y
arrive avec une faim dévorante ; servie avec
une abondance , une délicatesse incroyable ,
je me livre au plaisir de manger & de
boire , comme je l'avois fait au repas de
la nuit que je regardois comme une illusion.

J'étourdis ma raison , il ne me reste plus
que mon fol & malheureux amour ; mais

le de cette journée & la nuit qui la devoient voir terminer le cours de ce qu'il y avoit de flatteur dans le ge de ma vie, & je devois expier par des larmes la faute que j'avois faite, quelques instans de plaisir qu'elle m'avoit ré.

ppris le lendemain que la Persienne partie; mon geolier, que je regardois e comme un amant, m'en donna la elle; en même temps il m'annonça étoit obligé de me quitter pour deux , il me fit naître l'idée de tous les emens que je pouvois me procurer pour listraire : ils se varioient à l'infini ; s la maîtresse de la maison : ma voix oit tout animer, & faire parler au n une statue.

Vous devez, me disoit-il, me seconder mon travail; voilà des livres qui vous friront les moyens : instruite comme l'êtes déjà, la plus légère applica- vous suffira pour hâter vos progrès us perfectionner.

Mais, dans mon absence, songez que sommes l'un à l'autre, & que vous devez rien faire sans moi, comme il

432 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
est vrai que vous pouvez tout ici en mon nom. »

Nous passâmes encore une partie de la journée ensemble, & le soir avant le coucher du soleil il disparut ; je sentis la terre trembler & j'entendis le bruit d'un tonnerre souterrain , comme au moment où la montagne s'étoit ouverte pour nous donner passage à travers ses entrailles.

« Quand je me vis seule, je n'eus pas le courage de rien animer dans la solitude qui m'environnoit ; au contraire, je la trouvai propre à la situation dans laquelle étoient alors mon ame & mon esprit, & je m'abandonnai toute entière aux réflexions que j'avois écartées jusques-là.

Ce trait de prudence, qui venoit de forcer la Persienne à s'écarter de moi, me parut bien surprenant.

En quoi pouvoit être dangereuse une magicienne de plus, qui m'eut servi de compagnie, de consolation, de conseil, dans un séjour où tout étoit magnifique, & dont le maître paroissoit aussi puissant ?

J'en venois aux discours que m'avoit tenu cette femme, qui étoient faits pour me porter au mépris de l'humanité, dont elle cherchoit

cherchoit autrefois à me donner une plus haute idée ; je repassois dans ma tête tous les différens tableaux qui m'avoient été montrés dans mon songe : entr'autres ce portrait de Baal qui avoit reconnu pour son visir mon époux le Maugraby. Rien ne cadroit dans cela avec l'idée que je m'étois faite de la divinité ; je me rappelois les discours que j'avois ouï, les indécentes dont on m'avoit rendue témoin, & la tournure que mon mari avoit prise pour les excuser. « Heureusement , me disois - je , tout cela étoit faux : comme il n'étoit pas vrai que j'eusse autant mangé, puisqu'en m'éveillant j'avois tant d'appétit. »

Cependant je trouvois dans l'ensemble de ce rêve , les faits & les discours tellement liés les uns aux autres, qu'ils prenoient tout-à-coup l'apparence d'une vérité bien embarrassante pour moi.

Fatiguée par le combat de mes propres idées , je ne tardai pas à me mettre au lit, & cherchai à calmer mes inquiétudes sur le réel de ma situation , en m'abandonnant au sommeil : me rappelant malgré moi ce coup-d'œil plus que sinistre qui étoit échappé

434 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
au Maugraby , lorsque je lui avois paru
mécontente de mon songe.

« Ciel ! me disois-je , la lumière & les
ténèbres sont moins opposées entr'elles que
les différens regards de cet être-là ; l'un m'a
enflammé d'amour pour lui , l'autre pourroit
me donner la mort ; enfin je m'abandonnai
au sommeil.

Les images qui s'offrirent à moi en songe
vinrent d'abord du désordre où étoit mon
ame ; c'étoit le Maugraby brillant comme
le soleil , brûlant d'amour pour moi ; je
me prêtois à l'emportement de ses caresses ,
il me mordoit à la joue , je ressentais une
douleur affreuse , & voulois me plaindre à
lui du mal qu'il m'avoit fait ; mais je ne
voyois devant moi qu'un spectre affreux ,
dont les regards me remplissoient d'effroi ;
il se changeoit en tigre pour me dévorer.

Un instant après c'étoit un serpent hor-
rible qui me faisoit mille plaies , en m'en-
veloppant dans les replis de son corps véni-
meux. Je suis dans un état de terreur incon-
cevable , tout mon sang est glacé dans mes
veines , mon ancienne gouvernante m'ap-
paroît. Ah ! malheureuse princesse , me dit-

le, tu es perdue ! tu as brûlé l'Alcoran sur le livrer à ton plus cruel ennemi ; appelle-t-en , si tu le peux , la première : *il n'y a que Dieu qui soit Dieu , & Mahomet est son prophète*. En finissant de prononcer ces paroles elle disparoit.

Je les répète après elle , & suis délivrée de mon épouvantable vision ; en même temps je me réveille , & sens qu'une sueur froide m'a couvert tout le corps.

On n'imagine pas la terreur qui s'étoit apparée de moi ; mon premier mouvement fut d'appeler quelqu'un à mon secours , la flexion me suggéra que je ne pouvois être entourée que d'ennemis ; je prononçai nouveau en moi-même les paroles que mon ancienne gouvernante m'avoit rappelés , & heureusement je pus me rendormir après les avoir répétées plusieurs fois.

Dès qu'il fut jour je me lève , le premier tement qui est sous ma main me convient , je cherche à gagner seule la campagne , sans secours , n'ayant pour toute compagnie , pour ressource , que ma baguette magique dont je comptois faire usage.

Le Maugraby , me disois je , m'a défendu d'opérer sans lui , mais la défense d'un

436 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
ennemi n'est pas plus respectable que le
sont ses conseils.

Quand j'ai lieu de tout craindre il m'est
permis de tout employer pour me tirer
du danger dans lequel mes imprudences
m'ont plongée.

Mon pouvoir m'avoit assujetti ci-devant
un esprit de la terre, il me paroissoit si
peu intelligent, que je ne lui donnois d'au-
tre commission que de me rassembler les
fleurs,

Je ne lui demanderai, me disois-je, que
de m'enlever d'ici sur le champ ; ce n'est
pas là un grand effort pour un génie, &
il pourra le faire pour moi, car il ne m'a
pas semblé méchant, je l'ai trouvé même
complaisant : quand j'eus pris mon parti, je
gagnai en marchant fort vite l'endroit le
plus solitaire qu'il me fut possible de trou-
ver ; quand je crus l'avoir rencontré, avant
de prendre ma baguette j'élève la voix &
je prononce : s'il y a des yeux ou des
oreilles autour de moi, qu'ils sachent qu'il
*n'y a que Dieu qui soit Dieu & que Mahomet
est son prophète.*

J'entendis un bruit sourd qui se faisoit
autour de moi, il s'y mêloit des gémisse-

mens; je vois que mon travail opère, & j'attends tout de ce que je vais faire.

Je forme avec ma baguette un grand cercle autour de moi : je trace autour les paroles que je viens de prononcer si hardiment. Je me retire au centre, je figure un autre cercle au milieu, dans lequel je me place & me mets à appeler par trois fois Kathety, en tournant dans mes mains la baguette à laquelle je l'avois soumis, & frappe du pied d'impatience, voyant que je ne suis pas obéie.

Je redouble sans fruit mon commandement ; & enfin, presque en colère, je conjure l'esprit rebelle par le nom de Mahomet.

Il se forme un nuage élevé au-dessus de ma tête, tout-à-coup il s'abaisse, & crève avec un éclat pareil à celui qu'eut fait un coup de tonnerre ; il laisse tomber dans le grand cercle que j'ai fait un lourd amas de vapeur, d'où sort la figure ordinaire de Kathety, mais si rempli de frayeur que ses yeux en étoient égarés, ses cheveux hérissés.

Esprit défobéissant, lui dis - je, qui t'a rendu sourd à ma voix ? « Maîtresse, me répond l'être tremblant qui est devant moi, je n'obéis pas encore de moi-même ; je

438 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
viens d'être porté ici par une puissance supérieure.

« Comment eussai-je pu forcer les barrières qui défendent l'entrée de ce séjour à tout autre esprit qu'à ceux que le Maugraby a réduit sous son obéissance ?

« Comment eussai-je pu m'exposer , en sortant de la captivité où sa mère m'a si long-temps retenu , à retomber sous le joug du plus dur , du plus odieux de tous les esclavages ? & il n'y en a point d'autre avec lui ; c'est celui sous lequel vous vous êtes mise , princesse imprudente & malheureuse ! »

Etonnée d'entendre ainsi parler ce Kathety , que je ne supposois pas capable de rassembler deux idées : « pourquoi , lui dis-je , malheureux , quand l'esclave Persienne me conseilloit de faire ces bouquets qui m'ont perdue , ne m'as-tu pas averti du danger auquel je m'exposois ? »

« J'eusse couru le risque , répliqua Kathety , d'être livré par elle au Maugraby ; ne savez-vous donc point encore qu'elle en est l'esclave ? elle , fille de roi & de reine comme vous , devenue depuis long-temps le jouet des mêmes caprices auxquels vous vous êtes

exposée: moi, j'ai dû contrefaire l'imbécille devant elle, pour échapper à sa curiosité. »

« Hé-bien, répliquai-je, puisque tu ne l'es pas, tire-moi sur le champ d'ici, par le chemin par lequel tu es venu. »

« Les esclaves de Mahomet, reprit le génie, m'ont enveloppé d'un nuage & jeté où vous me voyez. »

« Par nature, je puis en sortir seul; mais je ne saurois soulever une paille appartenante au Maugraby. »

« Princesse, ajouta-t-il, mon esclavage & mes services désormais vous deviennent inutiles; mais les avis que vous pourrez recevoir de moi ne vous le feront pas. J'ai vu jeter les fondations de l'endroit où vous êtes. »

« J'étois alors esclave d'Yandar, génie mère du Maugraby; si je ne puis vous dérober aux dangers auxquels vous vous êtes livrée, je puis vous les montrer, vous engager à les supporter avec d'autant plus de courage qu'il paroît que Mahomet ne vous a pas abandonné, comme tant d'autres. »

« Rendez-moi ma liberté, je vous promets de n'en faire qu'un bon usage; je suis las, en faisant le mal, de m'exposer à en

440 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
recevoir infiniment plus que je n'en fais.
On m'a donné le temps de réfléchir dans
la prison rigoureuse où on m'avoit renfer-
mé, & dont je sortois à peine, quand un
hasard vous fit jeter les yeux sur mon signe
& faire un travail pour m'assujettir.

« Généreuse & infortunée princesse , ne
m'appellez point Kathety, appelez - moi
Kardash, c'est mon nom : dites en me
frappant le front avec votre baguette. »
*Kardash ! Je te rends la liberté & te remets
aux mains de ceux qui t'ont apporté ici : &
dès l'instant, délivré de toutes craintes, je
vous ferai tous les récits qui pourront
vous éclairer. »*

Sur la demande du génie , indisposée
contre la magie dont la connoissance &
l'étude ont fait mon malheur, je ne balançai
pas, j'étends le bras, je frappe de ma
baguette la tête de Kardash, en pronon-
çant les paroles qu'il m'avoit suggérées.

« A présent, dit le génie, j'entreprendrai
de vous prouver ma reconnoissance ; d'a-
bord, ma princesse, je vous féliciterai
d'avoir été conduite par le hasard à m'ap-
peler ici un vendredi, jour où le Maugral
& les siens sont sans puissance, sans q

la raison nous en soit connue; il ne sauroit rentrer dans sa retraite, puisqu'il en est sorti, comme à son ordinaire, par une violence faite à la nature, ainsi j'ai le temps de vous parler de lui, & vous aurez celui de réfléchir : je commencerai par l'histoire de sa naissance.

Histoire de la naissance du Maugraby.

IL y avoit dans la ville d'Harenaï, en Afrique, un jeune orphelin, possédant une fortune honnête; il étoit d'une très-belle figure, & surtout n'avoit point ce teint basané qui est celui des Africains.

Il étoit sédentaire, aimoit la lecture, n'avoit montré jusqu'alors aucun goût pour les femmes; son amusement consistoit à donner ses soins à la culture de son patrimoine, & entr'autres à une plantation considérable d'oliviers, établie autour d'une jolie petite maison, éloignée d'une demi-journée d'Harenaï.

Deux fois la semaine, Hal-il-Maugraby montoit sur son chameau le matin, emportant avec lui sa provision pour la journée; il la passoit à diriger la culture de ses arbres, ou à faire faire la récolte de

442 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
ses fruits. Quand la chaleur du jour l'ac-
cabloit, il entroit sous un berceau couvert
d'une vigne, qui étoit arrosée par une
source très-abondante, recueillie dans un
bassin large & profond.

Un jour qu'il dormoit sous ce treillage,
une femme d'une beauté surprenante lui
apparoit en songe, & les charmes dont
elle brille le frappent d'autant plus, qu'il
est rare d'en trouver de tels parmi les
Africaines; cet objet ravissant se penchoit
vers lui pour l'embrasser, & produit un
effet si vif & si prompt sur les sens &
l'ame du dormeur, qu'il se lève pour alier
au - devant des caresses que cette belle
femme veut lui faire. Il s'éveille, comptant
la tenir dans ses bras, mais il ne presse
que de l'air, seulement il croit appercevoir
une petite flamme légère qui s'élève & se
dissipe sur le champ.

Dès ce moment Hal-il-Maugraby, devenu
amoureux, ne peut plus détourner sa pen-
sée de l'image enchanteresse qui s'est en-
parée de son cœur.

« Vous existez, s'écrioit-il, divin objet
vous n'êtes point une trompeuse illusion
Vous étendiez vos beaux bras vers moi

vos yeux paroïssent remplis d'amour, vous m'en avez inspiré une passion qui me coûtera la vie, si vous ne daignez pas reparoître à mes yeux ! »

Le chameau d'Hal-il-Maugraby païssoit tranquillement dans la prairie, mais son maître avoit perdu l'idée de boire & de manger ; les yeux fixés vers l'endroit où il avoit vu paroître la lumière, il ne cessoit de parler au fantôme enchanteur dont son ame étoit éprise, que pour laisser un libre cours à ses soupirs & à ses larmes.

Trois jours s'étoient passés sans qu'il eût pris aucune nourriture, sans qu'il eût fermé l'œil ; enfin l'épuisement l'ayant jeté dans une sorte d'assoupissement, il entend une voix douce & sonore qui lui dit : « Yandar, reine des génies, ne peut se montrer à un adorateur du faux prophète Mahomet.

« Brûle & maudis cet Alcoran que tu étudies, adore le plus puissant de tous les êtres après Dieu ; c'est mon ayeul, le grand Kokopilefob, & si tu jures de m'être fidelle jusqu'à la mort, je pourrai devenir ton épouse.

Hal-il-Maugraby, à peine éveillé, crie : « oui, cher objet qui m'avez enchanté,

je ferai tout ce que vous m'ordonnez ! je maudis dès à présent le fourbe Mahomet & toutes ses œuvres.

« Eh-bien, reprend la voix inconnue, mais d'un ton fait pour aller au cœur, mon cher Hal-il-Maugraby, retournez à Harenaï, faites un autel chez vous : sacrifiez une vache vendredi prochain au grand Kokopilefob ; jetez l'Alcoran sur le brasier le plus ardent qu'il vous sera possible d'allumer, promettez d'être fidelle à la tendre Yandar, & dès que les cendres du maudit Alcoran auront été répandues vers les quatre vents, elle est à vous.

L'africain trouve des forces pour quitter le lit sur lequel la foiblesse l'avoit comme enchaîné, il se jette avidement sur un reste des provisions qu'il avoit apportées, retourne à la hâte à Harenaï, élève un autel dans l'endroit le plus secret de sa maison, y consomme le sacrifice qu'on lui avoit ordonné de faire ; & à peine la dernière poignée des cendres qu'il devoit disperser lui a échappé des mains, qu'il se trouve transporté dans un palais magnifique, & il devient le mari d'Yandar.

« L'application qu'il donnoit à l'étu

& à l'agriculture a changé d'objet; c'est Yandar qui le dirige, il devient bientôt un des plus dangereux magiciens de la terre.

« Jamais nous n'eûmes de maîtres plus durs que son épouse & lui; jamais Kokopilefob n'eut de serviteurs plus dévoués.

« J'en ai fait la fatale expérience; j'étois né méchant, ils m'ont puni de ne l'être pas assez.

« Voilà, princesse, quels ont été les fondateurs en Afrique de ce Dom-Daniel si redoutable, où est fondée cette école de magie qui tyrannise les esprits de ma malheureuse espèce, & désole le monde; c'est par eux que l'Afrique a été couverte de monstres affreux.

« Mais les soins de la cruelle Yandar & de son époux n'eussent pas mis le comble à l'établissement dangereux qu'ils avoient formé, & dont les principales racines sont sous la mer, s'ils n'eussent eu pour successeur le Maugraby, que vous avez choisi pour époux.

« Il réunit la malice à la fausseté, aux affreuses qualités dont il fut doué en naissant; tout ce qu'en possédoient son père & sa mère, ils en ont fait son héritage,

& ont pris des précautions pour que ces dons lui fussent invariablement conservés.

« Je vous en entretiendrai tout à l'heure ; j'eus la malheureuse occasion d'entrer dans leurs secrets, surtout après la mort d'Hail-Maugraby, & ne puis me venger d'eux qu'en vous les révélant, dans l'espérance que, protégée comme vous l'êtes, vous pourrez ruiner quelque jour l'édifice de leur méchanceté.

« Quels que fussent les efforts d'Yandar pour conserver la vie d'un époux si digne d'elle, elle ne put prolonger des jours qui étoient comptés ; elle l'avoit rendu maître de la moitié de l'Afrique. Elle lui fit faire à Harenaï, devenue sa capitale, des obsèques dignes d'un grand roi, & réserva ses cendres pour les mêler avec celles du corps qu'elle-même devoit bientôt rendre aux élémens, puisqu'elle ne l'avoit pris que par amour pour lui.

« Cependant elle faisoit construire par nous autres le tombeau où l'urne qui contiendrait le mélange de leurs cendres, devoit être renfermée.

« J'étois malheureusement un des chefs de l'ouvrage ; il n'étoit encore qu'aux deux

tiers, lorsqu'une faute légère de ma part m'attira la colère de ma détestable souveraine. Je ne vous raconterai pas le sujet de son mécontentement; mais voici la peine qu'elle m'infligea.

« Elle essayoit la composition d'une urne qui devoit contenir le mélange de ces cendres, pour le rendre inviolable; elle me force d'entrer dans une de ces urnes, m'y enferme & la scèle au nom de Kokopilefob, m'envoie précipiter dans la mer du golfe persique, où j'eusse attendu dans une gêne, dans une situation incroyables, les révolutions des siècles, si le hasard n'eût envoyé des pêcheurs de perles, en chercher dans un endroit où on n'en devoit pas soupçonner, à cause de sa profondeur.

« Ils me ramassèrent, brisèrent l'urne qui me contenoit, & je vis la clarté du jour, contre toute espérance.

« J'avoue que mon premier soin fut de savoir ce qu'étoit devenue ma cruelle ennemie & son fils: j'appris par d'autres esprits qui avoient contribué à la perfection de ses ouvrages, le détail des précautions prises pour conduire à la perfection, l'enchantement qui assure au Maugraby la

448 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
puissance souveraine qu'il exerce aujourd'hui pour votre malheur & celui de tant d'autres. J'appris qu'il avoit mis la dernière main à l'établissement magique de l'endroit dans lequel nous nous trouvons : que déjà maître de presque toute l'Afrique, dont les rois n'étoient que ses lieutenans , il préméditoit de rassembler ici des forces de toutes les espèces pour s'emparer, s'il le peut, de toute la terre. Je reconnus enfin les principaux enchantemens que ce lieu renferme ; on me donna l'idée entière de son projet & de ses moyens.

« Autant qu'il lui est possible, il engage les rois de la terre à lui céder leurs premiers nés, pour se faire des instrumens de la plus grande force. Mais pour avoir des sujets de toute espèce, il rôde autour de tous ceux qui lui paroissent mécontents. S'il arrive, par exemple, à un père malheureux par ses enfans de les maudire, il se jette sur cette proie ; si au contraire la malédiction vient de l'enfant mécontent de son père, c'est encore l'enfant qui devient la proie ; qu'un époux s'emporte contre sa femme, alors le Maugraby se garde bien d'y toucher ; mais il attend que, poussé à

bout , l'époux soit forcé de se mander lui - même.

« Que vous dirai-je ? une caravane s'embarque pour pénétrer dans les hauteurs de l'Égypte à travers des sables embrasés , il monte sur le vent Shirak pour la faire arriver plus vite & la désoler.

« Quand cette troupe infortunée est réduite à la dernière extrémité , il se présente comme un bienfaiteur ; mais si intéressé , qu'il faut se donner à lui , à Zatanäi , au grand Kokopilefob son maître , pour recevoir du soulagement & être tiré du désert. Mais la caravane ne peut arriver que chez lui ; quand elle y est , au lieu de deux ou trois cent bêtes de somme , on en compte quatre cent , parce qu'il a fait des bêtes des conducteurs & des marchands.

« Lorsqu'il a ravi à un prince son fils ou sa fille , s'il peut les rendre aussi pervers que lui , il en fait ses esclaves , il a son Ilage-Cadahé , sa Mégine & la Persienne que vous avez eue auprès de vous , autant de fils & de filles de roi ; je pourrois en nommer d'autres : ceux qu'il ne peut absolument corrompre , il les jette dans un puits

456 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
dont je vous dirai l'enchantement avec les
autres.

« Du reste, né beau, il est devenu aussi
affreux que son ame, il a plus que la
décrépitude de son âge, qui passe déjà un
siècle & demi ; son corps humain n'est
qu'une chimère ; mais il revêt toutes sortes
de formes avec une facilité incroyable, &
il n'y a que ses regards qui puissent le
déceler.

« Voilà, princesse, l'abominable por-
trait du monstre entre les mains duquel
vous êtes tombée, & de la part de qui
vous pouvez vous attendre aux plus affreux
traitemens ; mais j'espère en votre planète,
en votre courage, & vous recommande
notre vengeance à tous. »

Kardash, alors, s'arrêta pendant un mo-
ment ; puis il m'enseigna avec la dernière
exactitude le secret de détruire tous les
enchansemens du monstre, si j'étois assez
heureuse pour pouvoir me trouver secondée.

Il me pressoit de le renvoyer, mais je
voulus qu'il m'expliquât mieux qu'il n'avoit
fait, pourquoi étant aussi instruit, il s'étoit
montré à moi si borné, pourquoi il m'avoit
paru sous un autre nom que le sien.

« Princesse, me répondit-il, je fus saisi de frayeur en me voyant conjuré par une élève de Neakia, autrefois princesse de l'Aderbigian, devenue esclave du Mangraby.

« Si elle eut pu me connoître: si elle eut averti son maître qu'un hasard m'avoit tiré de ma prison, il m'eut poursuivi pour me renfermer sur le champ dans une autre plus dure encore, il eut craint de moi que je ne révélasse les secrets de sa mère & les siens, comme je le fais aujourd'hui. »

« Le hasard, en parcourant vos livres, vous fait arrêter vos regards sur mon signe: vous le tracez dans un cercle, vous conjurez l'esprit attaché à ce signe de paroître devant vous. Je suis forcé d'obéir, mais pour essayer d'échapper au péril dont je suis menacé, je prends le nom & le maintien d'un des plus imbécilles qui soit entre nous, celui de Kathety, qui rampe sur la terre, occupé à fabriquer des rêves pour ceux à qui leur mémoire & leur imagination ne sauroient en fournir. Je contrefais si bien sa stupidité, que Neakia à qui vousîtes ce récit de moi, en fut la dupe; vous vous occupiez dans ce temps-là à faire des bouquets de fleurs, votre gouver-

452 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
nante me trouva très-propre à rassembler les matériaux qu'elle devoit vous faire employer, à condition que je ne misse quoique ce fût du mien dans les compositions qu'elle devoit vous faire faire.

« Cette malheureuse créature vous a bien fait du mal : rappelez-vous la couronne que vous avez donnée au Maugraby, comme la guirlande dont il vous a liée, il vous les a enlevées bien promptement ; voilà les deux simboles du nœud fatal qui vous attache à lui, vous les reverrez furement l'un & l'autre, observez ce qu'en en fera. »

« Mais, Kardash, lui dis-je, ne pouvez-vous m'enseigner des moyens de me dérober aux enchantemens dont je suis menacée ? Non, princesse, puisqu'il m'est impossible de prévoir ce que notre cruel ennemi doit faire.

« Quant aux enchantemens qui sont faits ici, à ceux de sa mère & de lui, près de la ville d'Harenaï, je vais tous vous les découvrir, ainsi que les moyens de les détruire ; faites-moi répéter deux fois ce qui pourra vous paroître difficile à retenir, plutôt que de courir le risque d'en oublier un mot : tous sont essentiels. »

Alors il me récite tous les mystères que renferme cette demeure, ceux du grand enchantement qui est près d'Harcnaï ; à chaque développement de ces travaux dignes du premier visir, du prince des ténèbres, je frissonnois : enfin j'eus le courage de lui faire une dernière question & de lui parler de mon rêve, dans lequel j'avois vu & oui des choses si étonnantes. « Vous n'avez point rêvé, dit Kardash ; il vous a transporté sous la mer dans les cavernes qui correspondent au Dom Daniel de Tunis. Vous avez vu Asinodius, l'une des puissances de Kokopilefob & une assemblée de magiciens, telles qu'il s'en tient quand la lune est en décours. Il a essayé de vous initier à ses pratiques infâmes & de vous en faire prendre le goût. »

Il y avoit déjà bien du temps que Kardash parloit, je l'écoutois debout & mes jambes commençoient à plier sous moi. « Vous vous affoiblissez, princesse, dit-il, mais il faut rappeler votre courage. Nous sommes sûrs que notre entretien a cent mille témoins écartés, qui n'entendent rien de ce que je vous dis, parce que le cercle qui nous entoure, ne permet pas à nos paroles de

454 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
parvenir jusqu'à leurs oreilles , mais vous
allez être trahie par tous les esclaves &
les complices qu'a ici le Maugraby , & je
serois perdu s'il n'étoit pas en votre pou-
voir de me sauver ; acquittez-vous envers
moi du service que je viens de vous ren-
dre , en prononçant tout haut cette invo-
cation & ce commandement-ci.

*« Esprits , esclaves du grand Mahomet ! qui
avez contraint Kardash à venir ici , conduisez
cet esclave aux pieds des puissances du grand
Salomon : quand je serai hors d'ici , vous
briserez votre cercle , & si vous voulez faire
mieux encore , votre baguette , puisqu'aussi
bien elle vous seroit arrachée. »*

Je fis sans balancer ce que Kardash
m'avoit recommandé de faire ; je le vis
emporter par le même nuage dont il étoit
si brusquement descendu ; j'effaçai mon
travail , mis en pièces ma baguette , &
revins à mon appartement en répétant ,
pour me fortifier , la première ligne du
livre de l'Alcoran , que mon ancienne gou-
vernante m'avoit rappelée à la mémoire.

Peut-être avois-je l'imagination troublée ;
mais à mesure que j'avançois pour me jeter
sur mon lit , il me sembloit entendre un

bruit autour de mes oreilles, qui sembloit un murmure insultant. J'entre dans mon appartement, je me jette sur mon lit, habillée comme je l'étois, sans implorer aucun secours; là, toute ma ressource fut de chercher à élever vers Dieu & son Prophète mon cœur rempli de douleur & d'amertume; mais l'accablante idée de mon infidélité étoit un poids énorme dont il se trouvoit abîmé, il ne m'étoit pas possible de lever les yeux, d'étendre les bras vers le ciel, j'étois sans mouvement. Bientôt les ténèbres de la nuit m'environnent, & jamais elles ne m'avoient paru plus horribles; le silence qui régnoit autour de moi les rendoit encore plus propres à m'inspirer de la terreur; la nature entière sembloit m'abandonner à mes craintes, à mes regrets, à mes remords. J'ai souffert infiniment depuis, par les barbaries que l'on a exercées sur moi, mais jamais autant que dans cette cruelle nuit. Enfin le jour parut apporta quelque changement dans ma situation, mon ame se sentit un peu ranimée à la vue des objets qu'il éclaireroit tout autour de moi; mais bientôt, considérant avec horreur cet assemblage de richesses qui

456 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
avoient dû contribuer à la séduction de
tant d'autres, il me vint en pensée de frap-
per tout ce que je voyois de ma baguette,
de faire de ma chambre un antre sépul-
chral, inaccessible au jour, & de mon lit
un tombeau, & d'insulter à la vengeance
de mon tyran en allant au-devant d'elle.

Je me lève sur mon séant pour suivre
mon idée, mais je me souvins alors que
j'avois brisé ma baguette. Une réflexion
me tire de cet état violent; Kardash m'a
confié des secrets dont l'usage peut con-
tribuer un jour à la vengeance du ciel &
de la terre, en facilitant la destruction du
monstre.

Bravons, me dis-je alors, toutes les
rigueurs que mon barbare ennemi doit
exercer sur moi, réservons-nous pour être
un jour, s'il le faut, l'instrument de sa
perte; rappelons-nous avec soin tout ce
qui nous a été dit, gravons-le dans notre
mémoire, de manière à ce que rien ne
puisse l'en effacer.

Sur le champ, me répétant sans cesse
l'instruction du génie, j'y donne une ap-
plication si soutenue que les mots des con-
jurations que j'avois appris, s'enchaînoient
les

les uns à la suite des autres. Le jour finissoit, & j'étois encore occupée de ce travail, quand l'ébranlement de la terre m'annonça le retour du Maugraby.

Je pensois qu'il alloit arriver vers moi avec la promptitude de l'éclair; je me trompois, il étoit sans doute arrêté par les rapports que lui faisoient ses espions.

Enfin il se présente; jamais on ne vit de contraste plus effrayant & plus singulier que celui du brillant & de l'éclat qu'il vouloit donner à sa figure, avec le désordre dans lequel le mettoit l'horrible passion dont il étoit dominé.

« Femme infidelle, me dit-il, tu te lies avec mes ennemis ! tu fais des cercles pour faire entrer chez moi les esprits impurs de Mahomet, reçois le châtiment de ton crime. »

En même temps il me passe au col la couronne de fleurs que je lui avois donnée le jour de nos fatales noces, & à la jambe cette guirlande de fleurs dont il m'avoit entourée; je ne pouvois m'opposer à rien. Il ne fait alors que souffler sur moi, & je suis changée en oiseau comme vous voyez, ce collier de plumes vertes, rouges.

458 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

& jaunes qu'on apperçoit autour de mon col, est ma couronne de fleurs, la guirlande est devenue cette chaîne qui m'attache ici par le pied.

Mon tyran me tire alors par ma chaîne jusque dans son appartement que vous connoissez, frappe la statue qui y est au visage, se fait ouvrir la porte de la volière, & m'attache sur le bâton où je suis.

Par les connoissances que j'ai, je fais qu'il m'est impossible de recouvrer la figure humaine & la liberté que par sa mort : telle est la suite de la faute que j'ai faite, quand je l'ai, de mon propre mouvement, rendu souverain de ma personne.

Amoureux de moi comme je vais vous apprendre qu'il l'est encore, il n'a pas jugé à propos de me priver de la raison, comme tous les êtres au milieu desquels j'étois; il a voulu que l'ennui affreux de ma situation me portât à lui demander grâce, & à vivre avec lui comme son épouse, sinon pendant le jour, du moins pendant la nuit; il est donc devenu possible au prince de Syrie de me rendre la parole.

Quand le Maugraby m'eut laissée seule dans la volière, au milieu des autres

oiseaux, je voulus louer Dieu & Mahomet de m'avoir délivrée de la présence de mon tyran ; mais je ne rendis que le cri naturel de l'oiseau sous la forme duquel j'étois, & je prononçai distinctement le mot *harra* : aussitôt tous les oiseaux de la volière le répétèrent.

Je les crus doués d'intelligence comme je l'étois, malgré ce que m'avoit dit Kardash, de l'état de stupidité où tous les êtres humains avoient été réduits ici, depuis leur métamorphose ; mais j'ai éprouvé depuis, qu'il ne leur restoit que l'inutile faculté de répéter le mot qu'ils venoient d'entendre, ou celui qu'ils avoient le plus souvent ouï prononcer.

Campée sur mon bâton, je me mis à réfléchir sur mon état ; à ma chaîne près, je le crus semblable à celui des pauvres animaux qui étoient autour de moi, & le trouvai plus supportable que celui dans lequel la crainte m'avoit plongée : combien me sembloit-il préférable à l'horreur de me voir exposée aux caresses de mon cruel & impie ravisseur ! Mais, hélas ! je me trompois beaucoup, je n'en étois pas délivrée.

Deux jours se passèrent sans qu'il affligéât

ma vue par son odieuse présence ; à la fin du troisième, il entre dans la volière , composant le plus qu'il lui est possible cette figure qui m'avoit séduite & son maintien.

« *Sœur des planètes*, me dit-il, vous êtes bien coupable à mon égard, vous êtes bien infidelle à Baal, mais mon cœur est brisé par la sévérité des châtimens que je suis obligé d'exercer sur vous : je vous rends votre forme humaine , venez partager mon lit , conduisez-vous avec moi comme une femme soumise , & quand vous aurez senti assez vivement vos torts , quand vous m'aurez promis de renoncer à tout ce que la scélérate que l'on vous a donnée pour gouvernante vous a appris , j'essayerai de fléchir le dieu que vous avez offensé. » En disant ces mots il jetoit quelques grains d'encens sur un réchaud, & détachoit le bout de la chaîne qui me retenoit sur le bâton où j'étois perchée. Je me trouve nue & sur pied en face de lui. « Cruel Maugraby ! lui dis-je , ne me parle ni de toi , ni de ta passion , ni de ton Baal qui m'a livrée à toi ; rends-moi à mon père & fais que je puisse t'oublier. » Le flegme & la sécheresse de ma réponse mettent mon tyran en

fureur. « Marche, suis - moi, me dit-il, femme plus cruelle que moi; » & il me traînoit par la chaîne qui m'étoit restée aux pieds.

Je veux faire de la résistance, il m'étrangle avec une autre chaîne que j'avois au col, me cause des douleurs incroyables, & je suis portée sur son lit.

Il s'approche pour me caresser, je veux lui cracher au visage, mais mes forces sont suspendues; de toutes mes facultés, il ne me reste de libre que la vue, l'odorat & l'ouïe; toutes les trois sont au supplice.

Je vois le plus affreux monstre que l'imagination en délire puisse créer. Je suis infectée, & mon oreille est affligée par un torrent d'injures & de blasphêmes; dans cet état je suis obligée de souffrir les horribles caresses du barbare, à qui je suis entièrement livrée par mon anéantissement.

L'horrible scène que je viens de vous décrire se renouvelle depuis cinq ans tous les jours, avec des circonstances encore plus cruelles, je n'ai de repos que les momens où il est forcé de s'absenter pour s'occuper de la suite de ses odieux projets,

un glaive je l'emporterai dans mon
mais je sens aujourd'hui le bienfait
Providence, qui m'a ôté tout moy
me détruire, pour que je mette des
invincibles dans les mains du prot
qu'elle m'a envoyé dans un favori de
komet, dans le prince Habad-il-Roi

Jeune homme! désigné par le ciel
être le vengeur de l'humanité, ajo
princesse d'Egypte, en s'adressant au
de Syrie, vous allez partir sur le c
pour vous rendre maître du dépôt de
dres d'Hal-il-Maugraby & de Ya
cachées sous la plaine qui est à l'e
de la ville d'Harenaï, du côté de l'o
voici le moyen de vous y rendre av
promptitude nécessaire.

ment ; depuis , il est toujours resté agréable à ce prophète , qui a pris plaisir à attacher des propriétés à son cœur , à sa chair , à son plumage. Cet oiseau est lourd ; comme l'autruche il n'a point de défense , les cinq princes vous suivront , vous l'environnerez , en lui disant tous fix à la fois : *laisse-toi prendre au nom de Salomon pour le service du grand prophète* , il se jettera dans vos bras ; ne vous faites point de scrupule de le tuer ; amené ici par enchantement , la vie lui est insupportable ; conservez ses plumes ; brûlez à part son cœur & son corps , gardez-en soigneusement les cendres ; celles du cœur , jetées sur un parfum d'ambre vous ouvriront le chemin sous la montagne , par lequel seul on peut sortir d'ici. Vous garderez une portion de ces cendres pour le retour , vous conserverez soigneusement celles du corps.

Quand la montagne se sera ouverte pour vous livrer passage , vous prendrez chacun une plume de la queue , deux des ailes , deux de la tête de l'oiseau , vous les présenterez tous à la fois sur la fumée du parfum ; le prince Habad-il-Rouman alors prononcera seul : *plumes des messagers de Salo-*

mon, conduisez les ouvriers des prophètes de Dieu à l'ouvrage. Vous vous laisserez aller, vous ferez conduits à l'entrée de la ville d'Harenai dans une allée d'oliviers qu'Habil-Maugraby y avoit planté. Vous trouverez un olivier isolé qui surpasse en hauteur tous les autres; c'est à cet arbre qu'il faut vous attacher; la porte du séjour enchanté est sous sa racine, mais l'endroit du passage change à toutes les lunes, c'est une précaution de plus, prise par Yandar pour rendre l'enchantement inaccessible.

Vous ferez un cercle de trente pieds de diamètre autour de l'arbre : vous vous tiendrez près de ce cercle à des distances égales, jetant chacun dans une cassiolette de parfums que vous aurez apportée, la cendre du corps de l'oiseau; alors la terre tremblera sous vos pieds, & s'ouvrira à l'endroit où est le passage.

Habed-il-Rouman placera un des princes armé de son sabre nud à l'issue de l'ouverture, en lui disant : *soldat de Mahomet, fais ton devoir, défends ce passage.* Ensuite vous ordonnerez de concert aux plumes de l'oiseau de faire le leur.

Que les beautés de tous genres, au

milieu desquelles vous passerez n'attirent pas un seul instant votre curiosité. Fermez l'oreille aux concerts que vous donneront les oiseaux.

Qu'une soif immodérée, si elle se fait sentir, ne vous appelle point auprès des eaux dont la pureté apparente & la fraîcheur pourroient vous tenter. Tout ce qui se présentera à vous sera dangereux.

Le prince Habel-il-Rouman doit marcher à votre tête, & vous devez tous arriver le sabre à la main au pied d'une terrasse, qui environne le dôme superbe, sous lequel est une urne fatale, dont la conquête est votre but.

Un fossé large de cent pieds, dont il est impossible d'apercevoir le fond, environne cette terrasse, & vous le franchirez par le secours des plumes de l'oiseau.

Il y a quatre escaliers : vous monterez par celui qui se trouvera solide alors. Mais vous les essayerez avant, en brûlant sur la première marche de chacun, un parfum dans lequel vous jetterez une pincée des cendres du corps de l'oiseau. Vous ferez tous cinq à l'opération, & Habel-il-Rouman prononcera seul : *piège découvre-toi.*

Alors le degré solide restera en place. Les autres disparaîtront à vos regards.

Quand vous serez sur la terrasse, vous ferez le tour du bâtiment. Fermez les yeux sur les ornemens & l'architecture. Songez qu'il faut, pour pénétrer dans l'intérieur, s'adresser d'abord à la porte qui est à l'orient de la terre, & que le jour faux, quoique magnifique qui semblera vous éclairer, ne servira qu'à vous éblouir.

Le prince Habed-il-Rouman sera obligé de faire des parfums, & de jeter des pincées de cendre devant les quatre portes, & alors au lieu de conserver la couleur & la ressemblance de l'or, la porte qui correspond à notre levant sera blanche, & celle du couchant rouge. La couleur noire distinguera celle du midi : comme la jaune le septentrion.

Il faut placer une sentinelle armée vis-à-vis de chaque porte, & que le prince Habed-il-Rouman se présente seul à celle du levant.

Il frappera trois coups avec la lame de son sabre. Je ne puis dire, après que la porte sera ouverte, quelle sera la vision qui lui en disputera l'entrée ; puisque la

principale défense de cet endroit rempli de prodiges, consiste dans un changement continuel.

Dès qu'Habed-il-Rouman aura frappé à la porte blanche, quelque soit la vision qui doit se présenter à lui, il la conjurera *par les vingt-quatre livres d'Hananiah. (1)*

La vision étant dissipée, il placera sa sentinelle sur le seuil de la porte, entre les deux battans.

Il passera à la porte rouge, & dès qu'il se sera fait ouvrir, il conjurera les objets qui se présenteront devant lui pour l'effrayer & le détruire, *par le sceau puissant qui est sur l'anneau de Salomon*, la vision laissera également le passage libre; mais il faut se contenter de le faire garder, & passer à la porte noire, dont la conjuration est exprimée *par la gravure qui est sur le sabre de Mahomet*. La quatrième porte se conjure *par la puissance de la verge de Moïse*.

Prince de Syrie, quand vous vous serez rendu maître des quatre portes, vous entrerez par celle de l'orient. Vous vous trou-

(1) Ce sont les livres des prophètes.

468 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
verez dans le tombeau où les cendres du
père & de la mère du Maugraby , renfer-
mées dans une urne scellée du sceau de
Kokopilefob , sont sur les genoux d'une
statue qui représente ce souverain des esprits
révoltés contre Dieu & son Prophète.

La statue tient en main un arc d'or ,
toujours tendu & armé d'une flèche de feu
prête à partir ; votre conjuration contre
ce danger , le plus éminent de tous , doit
être *par les sacrés caractères tracés sur la*
thiara du grand prêtre des juifs ; alors la flèche
se dissipera en fumée , la statue sera désar-
mée ; vous lui ôterez du doigt une bague ,
qui fut celle d'Yandar : vous la mettrez au
petit doigt de votre main gauche.

Alors vous prendrez la petite urne d'or
qui est sur les genoux de la statue : vous
la ferez dans votre ceinture , & ferez
maître de la puissance du Maugraby.

Vous toucherez la statue avec la bague ,
par la puissance de laquelle elle fut formée ,
& ce colosse d'or , ainsi que le trône sur
lequel il est élevé , s'évaporeront en fumée.

Quant à l'opération qui doit briser mes
chaînes , prenez trois des plumes qui for-
ment mon collier , brûlez un parfum : jetez-

les dessus en prononçant, *créature humaine je te rends ta liberté au nom de Mahomet.*

Dès que cela sera fait, commandez aux plumes de l'oiseau Fessefzé de vous rapporter où je suis. Vous me trouverez libre, & occupée à veiller à tout ce qui pourroit s'opposer à votre heureux retour.

Rappelez-vous, mon prince, de tout ce que je vous ai dit. Je regarde comme une faveur du ciel d'avoir pu conserver la mémoire de l'instruction que me donna Kardash. Mais depuis que je suis réduite à l'état dans lequel vous me voyez, tous les jours je me la suis répétée soir & matin. L'espoir qu'elle pourroit être utile un jour à l'espèce humaine & à moi, étoit ma seule consolation.

Hâbed-il-Rouman étoit doué d'autant de mémoire que d'intelligence. Tout ce qu'il venoit d'entendre étoit demeuré gravé dans son esprit. Il conçoit que dans le péril général où les met tous la puissance actuelle du Maugraby, il n'y a pas un moment à perdre.

Il mène ses compagnons d'infortune à la chasse de l'oiseau Fessefzé. Ils s'en sont bientôt rendus maîtres, le tuent, prennent

470 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
ses plumes & se les partagent ; ils brûlent
séparément son corps & son cœur pour
faire de leurs cendres l'usage qui leur est
indiqué.

Après cela ils s'arment , se munissent de
parfums , & dès que tout l'équipage est
prêt , ils se rendent au pied de la mon-
tagne , qu'ils forcent à s'entr'ouvrir pour
leur livrer passage.

Dès qu'ils sont dehors , ils font de con-
cert aux plumes de l'oiseau Fessefzé , le
commandement qu'on leur a enseigné de
faire , & se sentent enlevés de terre , &
portés en l'air avec la légèreté d'un oiseau.

Ils s'abaissent enfin auprès d'une grande
ville qu'ils apperçoivent au milieu d'une
plaine , & se posent au centre de cette
plantation d'oliviers qui leur a été décrite.

Habed - il - Rouman a bientôt reconnu
l'olivier , aux pieds duquel il doit faire
un travail , selon ce qui lui a été recom-
mandé ; la véritable issue qui conduit aux
enchantemens sous terre , se présente. Une
pierre de marbre noir la couvre , un anneau
leur offre le moyen de la soulever. .

Voilà le prince de Syrie , à la tête de ses
compagnons , engagé dans les ténèbres

d'une route souterraine ; mais porté par les plumes de l'oiseau Fessefzé. A chaque instant il appelle par leur nom ceux qui doivent marcher à sa suite, & s'apperçoit que tous y sont, hors celui qui est resté de garde à l'entrée de la caverne.

Bientôt une lumière vive succède à l'obscurité qui les environne : ils sont parvenus sous un ciel lumineux, & la campagne la plus riante vient s'offrir à leurs regards.

La faim & la soif commencent à se faire sentir. Ils sont engagés dans une route, à portée de laquelle coulent des eaux transparentes & fraîches. Des platebandes couvertes de melons de toutes les espèces entapissent les bords : des poiriers, des pommiers, des orangers, sont sur le chemin, & il faut qu'ils écartent avec la main les branches chargées de fruits qui s'opposent à leur passage.

« Soldats de Mahomet, crioit de temps en temps Habed-il-Rouman ; nous ne sommes pas ici pour boire & pour manger, les besoins que nous ressentons, & les moyens qui nous sont offerts pour les satisfaire sont des pièges. Ne désirez point ces eaux : repoussez, foulez aux pieds ces fruits.

472 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
Nous avons appris à souffrir, supportons le mal qui nous tourmente. »

Mais une incommodité d'une nouvelle espèce est venue se joindre à celle qu'ils éprouvent. Ils parcourent un terrain sablonneux , & le soleil qui paroît être alors sur leur tête, lui donne une ardeur si brûlante qu'ils croiroient passer sur des charbons ardens; à la droite, à la gauche du chemin qu'ils suivent, sont deux routes couvertes d'arbres, & tapissées d'une pelouse si fraîche qu'elle est bien propre à attirer l'attention des voyageurs aussi altérés que le sont ceux-ci.

« Dédaignez, rejetez les faux soulagemens qui vous sont offerts, crioit le prince de Syrie. Tout ceci ressemble aux regards & aux discours caressans de notre impitoyable ennemi. » Les jeunes princes qui suivoient Habed-il-Rouman avoient besoin d'un chef aussi courageux & aussi en garde contre les ruses de l'ennemi.

La dernière de toutes étoit la moins prévue, & la plus dangereuse, ils passaient sur une route semée de pavots, & le sommeil appesantissoit malgré eux leurs paupières. Le prince de Syrie, qui reconnoît

le nouveau charme, s'écrie : « *Soldats de Mahomet, arrêtez-vous un instant pour fouler aux pieds ces fleurs à son nom :* » on lui obéit, le sommeil se dissipe. Ils se remettent en marche, & découvrent au milieu de la plaine le dôme de l'édifice dont ils viennent entreprendre la destruction.

Ne nous arrêtons point à peindre ces beautés magiques, dans lesquelles tout est illusion. Suivons le travail d'Habed-il-Rouman, secondé par ses compagnons.

Ils sont parvenus sur les bords de l'effrayant fossé; rendus agiles par les plumes de l'oiseau, il se sont postés sur la terrasse. Ils font l'étude de la position des portes, se conformant à tout ce qui leur a été enseigné.

Quand les portes ont repris leurs véritables couleurs, quand Habed-il-Rouman frappe à la blanche, elle s'ouvre avec un fracas horrible. Un géant d'une figure hideuse se présente, & veut frapper le prince de la lance dont il est armé. Conjuré au nom des vingt-quatre livres d'Hannanias, ce monstre devient une vapeur noire qui se partage & se dissipe.

Habed-il-Rouman, après avoir pourvu

474 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
à la garde de cette première porte, va à la seconde; deux lions la gueule ouverte veulent s'élancer sur lui, & au nom seul du sceau de l'anneau de Salomon, cette vision se dissipe plus vite encore que la première; la conjuration au nom de la gravure qui est sur le sabre de Mahomet étouffe un horrible serpent à trois têtes, gardien de la troisième porte. Enfin celle faite par la verge de Moïse amollit l'acier d'une hache tranchante, & d'un poids énorme qui tomboit sur le col du jeune prince de Syrie, au moment où la dernière porte s'ouvroit à ses ordres.

Le voilà maître de tous les accès qui peuvent conduire auprès de la redoutable statue. Il a placé partout des gardes que le soin de leur propre conservation rend très-vigilans; au moindre bruit qu'ils entendent à l'extérieur, ils ont ordre de lever le sabre haut au nom de Mahomet, & la précaution est digne de la sagesse du prince qui l'a prise; car dès qu'il met le pied sur l'entrée de la porte blanche pour pénétrer sous le dôme, les esprits des quatre élémens sont déchaînés pour venir au secours de la statue de Kokopilefob.

Si les accès étoient libres , ces esprits pénétreroient par les quatre portes , & enleveroient avec le simulacre , l'urne dans laquelle les cendres d'Hal-il-Maugraby & d'Yandar sont déposées.

Habed-il-Rouman est en face du colosse d'or , élevé sur un trône de même métal , & dont la tête touche presque à la voûte du bâtiment. Ses yeux sont semblables à la matière de la foudre , qui , renfermée dans un petit espace dont elle cherche à s'échapper , paroît lutter sans cesse contre elle-même.

La flèche ardente , dirigée contre la poitrine d'Habed - il - Rouman , va partir ; mais conjurée par le sacré caractère empreint sur la thiare du grand prêtre des juifs , elle tombe , & l'arc s'échappant des mains de la statue , se précipite à terre avec elle.

Le prince de Syrie s'élance hardiment sur le trône , enlève à la statue sa bague , dont l'anneau énorme se proportionne sur le champ à son propre doigt. Il se saisit de l'urne , dont la possession est le véritable objet de son entreprise ; puis dans un moment d'enthousiasme , frappant la statue du revers de la main où il avoit la bague.

476 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
*Infâme copie , dit-il , du plus criminel de
tous les êtres , puisses-tu être détruite comme
tu fus engendrée !*

La statue de Kokopilefob avoit été construite par les esprits esclaves de la bague. Ils sont forcés par ce commandement , sans doute inspiré , de détruire leur propre ouvrage , dont un bruit épouvantable annonce la chute & la décomposition.

D'horribles ténèbres se joignant à ce fracas , viennent encore en augmenter l'horreur.

Toute la force de l'enchantement résidoit dans la statue. Dès que ce talisman est détruit , les illusions de toute espèce cessent d'orner un séjour pratiqué dans une de ces cavités immenses qui se trouvent dans les entrailles de la terre ; mais elles ne cessent pas , sans opérer l'ébranlement de la masse qui les couvroit ; si l'issue qui conduit à cette affreuse solitude n'étoit pas gardée par un des six compagnons d'armes d'Habed-il-Rouman , elle se trouveroit comblée.

Habed recommande lui & ses frères à Dieu & à son grand Prophète : conservant la plus grande présence d'esprit au milieu du désordre qui l'environne , & des ténè-

bres dans lesquelles il est comme enseveli.

Il s'apperçoit dans le mouvement qu'il fait , que la bague qu'il a au doigt jette quelque lueur. Il la frotte pour essayer d'en tirer encore plus de secours.

A l'instant la bague étincelle , un esprit sous une figure humaine , suivi de quatre autres dont l'un est un tigre , l'autre un poisson , l'autre un oiseau , & le dernier un salamandre lui apparôit.

Commandez aux quatre élémens , lui dit l'esprit , vous êtes leur maître en étant celui de la bague du grand Kokopilesob. Je veux , répond avec fermeté Habed-il-Rouman , que ce séjour soit éclairé pour que je puisse savoir où je suis , & où sont les princes qui m'ont accompagné.

Salamandre , dit l'esprit , fais ton devoir ; à l'instant cette grotte immense est illuminée par mille flambeaux artificiels qui se placent d'eux-mêmes dans les cavités des rochers , & les six princes , séparés les uns des autres par un très-petit espace , se rejoignent , & peuvent tenir conseil.

Il s'agit , sur le terrain même , de briser les fers de la princesse d'Egypte. Habed-il-Rouman allume du feu , brûle un

478 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
parfum, y jette les plumes qui lui ont été
confiées, & prononce les paroles qui doi-
vent consommer la destruction de l'enchan-
tement. Les aromates qu'il a jeté sur la
flamme, répandent une odeur si agréable,
qu'il tire l'augure le plus avantageux du
succès de son opération.

Ensuite il se détermine à se faire reporter
dans la retraite du magicien, par les mê-
mes secours qui l'en avoient fait sortir.

A quoi pensez-vous ? lui dirent les prin-
ces. Nous irions nous exposer à tomber une
seconde fois entre les mains de notre impi-
toyable ennemi ! Quand les plumes de l'oi-
seau Fessefzé nous mettent dans le cas de
pouvoir retourner chacun dans le royaume
de nos pères ! Quand la bague, que vous
avez, vous met en droit de commander
aux génies, auxquels les quatre élémens
sont soumis !

Quand je ne devrois délivrer que la
princesse d'Egypte, dit Habed-il-Rouman,
je penserois que mon devoir de musulman
m'appelleroit à son secours : fussai-je même
insensible aux mouvemens de l'humanité
& de la reconnoissance ; mais, mes frères,
les plumes de l'oiseau de Salomon ne sont

faites que pour rendre service aux serviteurs des prophètes. L'anneau de Kokopilefob ne sied qu'au doigt d'un magicien , & votre expérience doit vous apprendre à connoître la magie. Je viens d'employer sa ressource , mais pour la tourner contre elle-même , & je me croirois coupable , si en le faisant je n'avois cédé qu'à mon propre intérêt.

Par ce que nous avons pu faire , continua-t-il , voyez , mes frères , si nos devoirs ne sont pas écrits. Nous nous sommes emparés du talisman qui renferme la puissance du Maugraby , nous devons nous rendre maîtres de sa vie. Nous ferions un crime en la lui laissant , & tôt ou tard nous en serions punis , & peut-être deviendrait-il un instrument contre nous , suscité par la vengeance divine.

Nous devons délivrer tous les hommes infortunés qu'il a transformés en brutes , & détruire tous les enchantemens.

Les princes eurent quelque confusion de n'avoir pas pris d'eux-mêmes ce parti généreux , & promirent à celui de Syrie , de le seconder de toutes leurs forces dans son entreprise.

Sur le champ il fut résolu, qu'au moyen des plumes du Fessefzé, ils retourneroient auprès de la princesse d'Égypte.

Les plumes, obéissant à l'ordre qu'elles reçoivent, les emportent avec la plus grande rapidité hors de la capacité des cavernes, théâtre des enchantemens d'Yandar. Les lumières magiques dont elles sont éclairées, leur présentent alors les objets dans leur naturel.

Enfin les voilà parvenus à l'ouverture qui donne sur la campagne.

Il étoit alors nuit. Habad-il-Rouman propose de partir sur le champ pour se rendre au palais du Maugraby, & les plumes de l'oiseau les élèvent dans l'air, leur en font reprendre le chemin.

Au point du jour ils sont au bord de cette fontaine où tous fix avoient été plongés. Je reconnois, disoit le prince de Damas, l'arbre auquel le monstre avoit accroché ma pauvre mère-grand. Il n'y reste pas le moindre vestige de son corps.

A la vue d'un endroit, dans lequel ils avoient si prodigieusement souffert, les cinq princes délivrés par Habad-il-Rouman, se fortifient dans la haine conçue contre le
Maugraby,

Maugraby, & dans leur rage ; mais ce jeune prince s'occupe des moyens de pénétrer dans la retraite de leur barbare ennemi, pour y consommer sa vengeance.

Il a allumé du feu , il a brûlé des parfums : il y a jeté de la cendre du cœur de l'oiseau , & le pied de la montagne s'est entr'ouvert pour lui livrer un passage ; il y entre & les princes le suivent.

Le jour commençoit à paroître , la princesse d'Egypte entend du fond du palais où elle a passé la nuit sur son bâton, le bruit ordinaire qui annonce qu'on a fait violence à la nature pour pénétrer dans l'endroit où elle est.

Dégagée de ses chaînes , elle sort par une fenêtre du palais pour aller au-devant de ceux qui arrivent : ne craignant point que ce puisse être le Maugraby ; car elle ne doute pas qu'Habed-il-Rouman, auquel elle doit sa délivrance, n'ait triomphé.

Elle prend son vol, avec la précaution de s'élever assez haut pour pouvoir distinguer ceux qui vont sortir de la caverne.

Bientôt les princes voyent un oiseau voler au-dessus de leur tête , ce n'étoit pas un objet nouveau pour eux ; une voix qu'ils

482 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
peuvent tous reconnoître, adresse la parole
à Habed-il-Rouman : cette voix parloit
d'en-haut comme si elle fût venue du ciel :
prince de Syrie, disoit-elle, avez-vous l'ur-
ne & la bague? oui, je les ai, répond le
jeune prince, reconnoissant l'oiseau qui est
venu s'abattre auprès de lui : en ce cas,
réplique le harra battant des aîles de joie,
frottez l'anneau de la bague que vous avez
au doigt, dites à l'esprit qui va paroître
qu'il vous fasse amener la brebis la plus
vieille & la plus galeuse de tous les trou-
peaux qui sont ici.

Nous avons un sacrifice à faire, rendons-
nous au palais, où vos besoins doivent vous
ramener, vous pourrez les satisfaire sans
inquiétude, vous êtes maître absolu ici,
votre ennemi est déjà sous vos pieds; vous
avez dans votre sein le talisman, dépositaire
de toute sa puissance : bientôt vous
aurez celui auquel sa vie est attachée.

Il y avoit près de deux jours que les
princes n'avoient pris aucune nourriture,
mais ils sentoient de la répugnance à vivre
de la chair des animaux qu'ils voyoient
autour d'eux.

« Savons-nous, disoit Habed-il-Rouman,

si nous ne privons pas de la vie de malheureux hommes transformés ? au moins les fruits , les racines ne nous sont pas si suspects. »

Vous pouvez user de tous les oiseaux , des bêtes fauves que vous voyez ici , leur dit *sœur des planètes*. Ce sont de véritables brutes , ainsi que celles qui sont renfermées dans la grande volière ; commandez ici ou par la puissance de la bague qui est à votre doigt , ou par celle du talisman qui est sur votre poitrine ; tout vous doit obéissance.

Habed - il - Rouman touche l'urne qui est sur sa poitrine , dans le moment un nègre se présente ayant un collier d'or au col.

Eh ! c'est Illage-Cadahé , s'écrie le prince de Tartarie : parle , détestable noir , qui me traitas avec tant de barbarie , comment ton infâme maître a-t-il pu se séparer de toi quand tu le sers si bien ?

« Je n'ai point d'autre maître , répond le noir , que celui qui l'est de l'urne à laquelle j'ai été assujetti ; mon maître est ici , & je viens prendre ses ordres. »

Puis adressant la parole au prince de Syrie : « qu'ordonnez - vous , lui dit-il , à

484 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
l'esclave des cendres d'Hal-il-Maugraby &
d'Yandar ? »

« Fais-nous servir à dîner, esclave, dit le prince de Syrie. « J'obéis, réplique le noir en se retirant. »

Dans le moment le génie de la bague apportoit aux pieds d'Habed-il-Rouman une vieille brebis galeuse, à laquelle il ne restoit pas un brin de laine; elle étoit liée par les quatre pieds, elle en avoit un de derrière plus court que les autres; de ce côté-là, la cuisse paroissoit enflée.

« Ah! la mauvaise bête, dit le génie; j'ai cru, quoiqu'elle fût environnée de toutes parts, que nous ne l'attraperions jamais.

« Yandar, en lui renfermant dans la cuisse le talisman auquel est attachée la vie de son fils, l'avoit rendu fée: elle court en avant, en arrière & de côté, avec la même vitesse; une mouche ne passeroit pas par les endroits qui lui servent à s'échapper, & elle donne de la tête & des pieds des coups qui meurtriroient le marbre. »

Génie, dit Habed-il-Rouman, je t'ordonne de tuer cette bête: « je ne le puis, répond le génie, il faut que vous la frappez de votre anneau. »

Habed-il-Rouman fait ce que lui dit le génie, la bête pousse un gémissement affreux & demeure sans mouvement.

Alors le prince de Syrie touche la cuisse gonflée avec l'anneau, & ordonne au talisman d'en sortir; la cuisse s'ouvre, & il en sort une lame d'or couverte de caractères magiques.

Habed-il-Rouman le considère avec attention, & voit qu'il répète les caractères gravés sur l'anneau qu'il a au doigt.

Se trouvant maître de la puissance & de la vie du monstre, il va mettre en délibération les moyens qu'on doit prendre pour en délivrer la terre; mais tandis qu'il expose son projet, le bruit ordinaire & l'ébranlement qui précédoient toujours le retour du magicien dans son palais, se font entendre.

Le Maugraby a été averti de son désastre par l'infidélité de sa baguette, il étoit alors à Moussoul, occupé d'une de ses entreprises ordinaires; il veut commander quelque chose d'essentiel pour lui, à Megine, son ouvrière ordinaire: la baguette, au lieu de tourner sur son doigt lui échappe & se brise.

Alors la terreur le saisit, il se détermine à

486 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,
se réfugier sur le champ au centre ordinaire
de ses enchantemens pour consulter ses
livres.

Sa puissance particulière est détruite ,
mais les moyens qu'il va mettre en usage
ne venant point de lui , lui rendront le
service qu'il va demander d'eux.

Ce sont des plumes de l'oiseau Fessetzé,
dont l'impie ose faire usage en les conju-
rant par le nom de Salomon , à qui elles
doivent toute obéissance , elles le portent
sur le champ au pied de la montagne , dont
les entrailles s'entr'ouvrent , forcées par la
cérémonie du parfum ordinaire.

A son arrivée dans sa retraite , rien ne
s'émeut pour venir à sa rencontre , pas même
Illage - Cadahé , le plus soumis & le plus
crainctif de tous ses esclaves.

Il voudroit s'arrêter pour réfléchir , mais
les plumes l'emportent avec violence & le
jettent par une croisée au milieu de l'appar-
tement , où les princes , en dînant , délibé-
roient sur son sort.

La princesse , perchée sur son bâton ,
étoit en face de la croisée ; elle voit une
figure horrible tomber en paquet , & mal-
gré le ridicule du vêtement , elle le recon-

noit à l'odeur : ah ! c'est notre monstre , dit-elle.

A Mouffoul le Maugraby s'étoit travesti en akir , une mauvaise peau de mouton dépouillée de laine & déchirée , couvroit à moitié son corps , défiguré par des cicatrices dont il y en avoit encore de sanglantes.

Sa tête est couverte de cheveux roux , hérissés & remplie ainsi que sa barbe de même couleur , de la fange la plus dégoûtante.

Ses yeux étoient ceux d'un démoniaque , ses traits peignoient dans leur ensemble la rage , la terreur & le désespoir : il avoit à la main le couteau dont il s'étoit servi pour achever de mutiler son corps , & au col le chapelet de la mère-grand qu'il s'étoit approprié , & dont sans doute il comptoit faire usage.

Qui avoit-il voulu séduire à Mouffoul sous cette abominable apparence ? on l'ignore ; mais il étoit alors si effrayant qu'il eut glacé d'effroi par sa présence , des âmes moins fermes que celles de la compagnie aux yeux de laquelle il étoit forcé de paroître.

Il a la force de se relever de sa chûte, & regardant sa femme, qu'il reconnoit, il lève d'un air menaçant, le couteau dont sa main est armée. « *Plumes de l'oiseau Fessefzé* dit-il, je vous ordonne de me porter sur l'infâme magicienne.

Habed-il-Rouman se lève & fait un mouvement avec la main. *Esprits de l'anneau*, s'écrie-t-il, enchaînez ce furieux.

Ah! vipère, que j'ai nourrie & trop ménagée, dit le magicien, c'est toi qui t'es armée contre moi. — Cesse d'invectiver, malheureux ! & encore plus de menacer, dit le prince de Syrie, la mesure de tes abominables forfaits est à son comble, & la mort va te livrer au châtimement que tu mérites ; que la frayeur des tourmens qui t'attendent commence ici ton supplice ; en pensant combien tu es méchant, songe que tu vas tomber au pouvoir d'aussi méchant que toi, & tremble : quant à moi, odieux magicien ! le grand prophète m'a rendu maître de ta puissance & de ta vie.

« Je maudis ton prophète, repliqua le Maugraby d'un ton de forcené. « *Esprits de la bague*, mettez un baillon à cet impie, dit froidement le prince de Syrie.

Qu'on le porte au milieu de la cour de son palais, qu'il y soit lié de quatre chaînes, & qu'on amasse autour de lui le bucher qui doit le consumer vivant. Songez que je vous commande par l'anneau que je tiens, mais au nom de Mahomet, & que je châtierai févèrement l'apparence même de la désobéissance. »

A ce commandement, les esprits tremblans d'effroi pour eux-mêmes, enlèvent le Maugraby, & vont le lier avec quatre chaînes de fer à un poteau d'acier planté dans le milieu de la cour.

Quand le magicien a disparu, Habed-il-Rouman adresse la parole à la princesse d'Egypte. « Madame, lui dit-il, ne conviendrait-il pas que nous travaillions sur le champ à tirer d'oppression les créatures humaines qui sont ici, & les fissions jouir du spectacle de la mort de leur tyran.

« Prince, répondit *sœur des planètes*, pour désenchanter ce qui est ici, il faut le mélange des cendres du Maugraby avec celles qui sont renfermées dans l'urne. Ordonnez qu'il soit brûlé de manière que ses cendres ne puissent être confondues avec celles du bois amassé autour de lui.

« Vous seriez d'ailleurs très embarrassé de tout le monde que vous auriez sur les bras. Quelqu'abondantes que soient les provisions dont nous pouvons disposer, il ne faut pas se mettre dans le cas de nourrir cette armée un jour de plus qu'il n'est nécessaire, avant que chacun puisse se disperser pour retourner dans son pays; & les endroits habités sont à vingt lieues de cette montagne.

« Les hommes comme les femmes, qui sont ici, n'ont pas la moindre idée de la violence qui les y a conduits, & le supplice du coupable les effrayeroit sans les instruire. Il faut même détruire les enchantemens au milieu desquels nous sommes, avant de leur ouvrir les yeux. Beaucoup d'entr'eux, mon prince, manquent depuis long-temps à leurs familles. Il faut qu'ils puissent y porter de l'aïssance; vous avez ici des trésors inépuisables, qui vous mettront dans le cas d'en user généreusement avec eux. »

A peine la princesse d'Egypte eût-elle achevé ce discours, que l'esprit esclave de la bague vint avertir que le bucher étoit rassemblé. Qu'on y mette le feu, dit Habed-il-Rouman; mais qu'on n'ôte pas le

baillon au coupable. Je veux que ses blasphêmes demeurent concentrés.

« Vous serez forcé , dit la princesse , d'augmenter son supplice par votre présence. Vous devez jeter le talisman auquel sa vie est attachée au milieu du brasier ardent. Je vous conseille d'y joindre la bague. Il faut se dépouiller d'un pouvoir aussi dangereux que celui qu'elle vous donne ; si elle pouvoit , mon prince , détruire le dom Daniel , je vous engagerois à la conserver ; mais cela est réservé aux puissances de Mahomet. Allez avec les princes , vos compagnons d'armes , chercher tous les livres du magicien , qu'il voie périr avec lui les fruits de ses veilles , & puisse son art coupable être détruit avec eux ! »

Le prince de Syrie suivit des conseils dictés par la sagesse. Les talismans , les livres , les élixirs , les instrumens , tout ce qui avoit servi au Maugraby dans ses travaux , fut bientôt jeté par les princes sur le brasier ardent qui environnoit le magicien de toutes parts. Mais la vie ne lui fut ravie que lorsque le talisman retiré de la cuisse de la brebis galeuse eut été mis en fusion par la force du feu.

Quand la bague eut été dissoute, on vit le palais, & tous les établissemens qui étoient autour, se dissiper en fumée, les quadrupèdes, les oiseaux qui y étoient renfermés sortent de tous côtés, & se mêlent avec les fauves, & autres animaux sauvages ; mais un instinct supérieur rassemble en peu de temps autour des princes leurs libérateurs, les créatures humaines qui ont été transformées. Ceux-ci se voyent environnés de chevaux, de chameaux, d'éléphans, parmi lesquels on voit même des lions & des tigres dépouillés de leur férocité.

Le corps du magicien est réduit en cendres. Mais la chaleur excessive des brafiers ne permet pas d'en approcher pour les recueillir ; cependant la princesse d'Egypte, usant des privilèges que lui donnent la petitesse de son volume & l'agilité de son corps, s'élève au-dessus de cette foule nouvellement animée, l'examine, & vient parler à Habed-il-Rouman.

« Prince, lui dit-elle, voilà les êtres jusqu'ici infortunés que vous allez rendre à leur patrie, à leurs familles, & pour ainsi dire à la vie. Ils seront moins aisés à gou-

verner quand vous leur aurez rendu leur forme naturelle, qu'ils ne paroissent l'être à présent, mais vous êtes appelé au droit de leur commander à tous, par Mahomet & votre étoile; vous les voyez attendre ici que le mélange des cendres du magicien avec celles de son père & de sa mère ait pu se faire, & vous servir à détruire l'enchantement qui les a dégradés de leur espèce. En attendant que vous puissiez vous occuper de cette consolante opération, venez, suivre de vos compagnons, distinguer les effets dont la violence du magicien l'avoit rendu possesseur, chacun ici va reconnoître ce qui est à soi. Mais la propriété de ce qui ne trouvera point de maître, appartient à vous seul.»

Les princes marchent à l'instant, conduits par l'oiseau, vers les magasins du magicien; les marchandises les plus rares & les plus riches y étoient entassées. On y voyoit des amas de vaisselle d'or & d'argent, des tas d'or en monnoie contenus dans des bourses; des vases de pierres précieuses remplis de diamans de la plus grande beauté, des provisions de vivres suffisantes pour mettre une armée en campagne.

« Voilà, dit la princesse, bien des objets de cupidité pour des princes moins nobles que ceux à qui je parle.

« Chacun de vous trouvera ici des sujets ; c'est au prince Habed-il-Rouman qu'il appartient de leur ordonner de se ranger sous le commandement de leurs chefs naturels. Alors les droits de chacun seront respectés.

« Avant que nous retournions vers le bucher du magicien, je vais prendre ma part du butin : » en disant ces mots, la princesse d'Egypte fond sur une pièce de gaze, l'enlève avec son bec, la place dans une de ses pattes, & reprend son vol. Tous retournent vers l'endroit où repose la poignée de cendres dans laquelle est réduite le corps entier du Maugraby. Habed-il-Rouman s'en empare, & brise l'urne d'or qui est dans son sein, pour arranger le mélange.

« Tout n'est pas fait, dit l'oiseau posé sur la gaze qu'il a enlevée. Faites un parfum, prince, jetez-y toutes les plumes que vous & vos compagnons avez conservées de l'oiseau Fessefzé, & vous leur commanderez, au nom de Salomon, de répandre aux quatre vents les cendres que vous allez

jeter en l'air. » Le prince de Syrie obéit , & à peine les cendres furent-elles répandues , qu'on entend un bruit extraordinaire ; c'étoit un cri d'étonnement de dix mille personnes qui viennent inopinément d'être rendues à la forme humaine.

Habed - il - Rouman ne perd pas un moment : Syriens , s'écrie-t-il , rangez - vous derrière moi ! Tartares ! voilà votre prince. Chinois ! c'est ici le vôtre. Gens de Damas ! gens de Cinigae ! rangez - vous sous vos chefs. »

A ce commandement net & ferme , on vit toute cette foule se frottant les yeux , comme en sortant d'un profond sommeil , se démêler & obéir avec une promptitude extraordinaire : quand chacun fut à sa place , les princes avertissent leurs sujets que le départ est fixé au lendemain , & qu'ils aient à se tenir prêts.

C'est alors qu'on eut vu un beau mouvement ; chacun couroit dans la campagne après ses chameaux , ses chevaux , ses éléphants , & des femmes prenoient par la main des enfans qu'elles ne connoissoient pas , & examinoient leur petit équipage. Deux heures après , chacun avoit reconnu ce qui

496 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
étoit à lui, & la subordination étoit générale & parfaite.

Ces hommes s'entre-demandoient : où sommes-nous ? & aucun d'eux ne pouvoit répondre ; mais tous se croyoient arrivés de la veille dans l'endroit où ils se trouvoient alors.

Habed-il-Rouman devient maître de trente éléphants, de soixante chameaux & d'un nombre considérable de chevaux & de mules. Ses propres sujets enlèveront les trésors du Maugraby, & les répartiront sur les bêtes de somme. Les femmes seront placées dans les tours qui sont sur le dos des éléphants, avec la jeunesse trop foible pour supporter la fatigue ; les six princes ont des chevaux superbes.

Au milieu du trouble général, du soin que chacun se donne, on a perdu de vue le Harra ; Habed-il-Rouman apperçoit tout-à-coup une femme voilée de la tête aux pieds, assise à terre, & appuyée contre un arbre à quelques pas de lui. Il s'en approche, & lui adresse la parole : qui êtes-vous Madame ?

« Une pauvre Egyptienne, répond la femme. » A ce peu de mots le prince, qui

reconnoît la voix, veut appeler ses compagnons pour lui faire rendre les hommages qui lui sont dûs. « Grande princesse ! lui disoit-il Je ne suis rien , répond elle. Ma désobéissance m'a fait perdre mes droits à la couronne , & ce qui est plus affligeant encore , à la tendresse paternelle. J'ai été , par mon choix , la femme du Maugraby. Mes yeux n'osent se lever vers le ciel , ni s'ouvrir sans confusion vers la terre. La honte est mon partage , & le repentir mon recours.

« Vous , généreux prince , quand j'ai manqué à tout , quand tout me manque , ayez le courage de devenir mon soutien , placez-moi sur un de ces éléphants avec des femmes que ne puisse humilier ma compagnie , protégez les Egyptiens qui peuvent être ici. Je suis toute à mon bienfaiteur : je ne suis plus rien à l'Egypte.

« Je voudrois que mon père ignorât toujours le sort affreux que je me suis faite ; mais je l'ai laissé dans l'aveuglement de l'idolâtrie , il faut que j'aie mener une vie pénitente à la Mecque , jusqu'à ce que j'aie obtenu du grand Prophète la grâce de pouvoir arracher le malheureux & respectable

auteur de mes jours aux abominables erreurs dans lesquelles il est plongé. »

Le prince Habed-il-Rouman étoit touché jusqu'aux larmes du discours qu'il venoit d'entendre. Ce jeune prince n'avoit jamais connu d'autre femme que la reine sa mère, l'amour étoit une passion absolument inconnue de lui.

Le récit que lui avoit fait la princesse d'Egypte de ses aventures, lui avoit inspiré avec beaucoup d'estime pour elle le plus tendre intérêt; la sagesse, la science, la conduite dont elle venoit de donner des preuves si suivies avoient encore ajouté aux sentimens qu'il avoit conçus pour elle : en un mot, sans l'avoir vue, & sans le savoir, il étoit déjà passionné pour elle.

Grande princesse, lui dit-il, doutez-vous que vous ne soyez souveraine absolue de tout ce qui est ici. Quand ce peuple sera revenu de son étourdissement, pensez-vous que nous lui laissions ignorer ce qu'il vous doit de reconnaissance, & qu'il soit un de nous qui puisse s'écarter un moment des devoirs que ce sentiment lui prescrit ?

« La tour dans laquelle vous serez, deviendra l'objet de nos sincères hommages

comme de nos plus-scrupuleuses attentions. Vos moindres désirs seront pour nous des ordres, & notre obéissance sans égale. »

« Ah ! prince, répondit *sœur des planètes*, songez que vous parlez à une personne qu'une passion extravagante, à laquelle elle-même s'étoit livrée, a fait tomber dans l'oubli du plus sacré de tous les devoirs. » Plus la belle-princesse d'Égypte s'humilioit, plus elle paroissoit s'élever aux yeux d'Habed-il-Rouman. Cependant ce jeune prince ne se laisse pas détourner de ses devoirs par une passion naissante. Chef d'une espèce d'armée, il falloit qu'il se donnât beaucoup de soins pour établir l'ordre, pour régler la marche, & pourvoir aux besoins.

Les cendres de l'oiseau forceront la montagne à lui livrer passage ; mais il ne conçoit pas comment les éléphants chargés de leurs tours pourront entrer sous les voûtes qu'il connoissoit.

Il espère tout de la faveur de Salomon. Il se flatte que ce grand Prophète favorisera les moyens par lesquels il compte faciliter la sortie de la nombreuse caravane préservée par tant de prodiges. Il en confère avec *sœur des planète* avant qu'elle aille prendre du repos dans sa tour.

Le prince de Syrie lui communique encore une remarque qu'il a faite ; la température du climat dans lequel il se trouve , la changé. La chaleur qu'on y éprouve est beaucoup plus vive. Les sables amoncelés, & soutenus jusqu'alors sur le haut des montagnes , emportés par des vents violens , descendront bientôt dans la plaine , la rendront stérile , & les animaux qu'on y a rassemblés périront faute de nourriture ; il faudra leur laisser un moyen de s'échapper d'un endroit inhabitable pour eux.

Tandis qu'il s'occupe de ces idées, la nuit s'écoule, & des instrumens de guerre, qui se font entendre dans les six petits camps , annoncent que tout se mettra en mouvement au point du jour pour le départ. Il se montre , & le corps composé des Syriens que commande Habed-il-Rouman , en devient l'avant-garde & marche ; ce prince fait prendre le galop à son cheval pour aller , devançant sa troupe , forcer la montagne à s'ouvrir , ne voulant point avoir de témoin de son travail. A la secousse violente que la terre éprouve , toute la petite armée qui le suit est épouvantée. Mais les princes qui parcourent tous les

rangs l'ont bientôt rassurée, une seule chose les surprend eux-mêmes, ce sont les éboulemens des sables qui tombent du haut des montagnes. Les animaux de la campagne, effrayés, suivent la troupe.

Le prince de Syrie a commandé à la terre d'ouvrir un passage commode. Il a été obéi, & on ne rencontre nul obstacle, pas même dans l'obscurité. On arrive au bord de la fontaine autrefois si redoutable, & pendant qu'on s'y rafraîchit, Habad-il-Rouman, au nom de Salomon, défend à la terre de se refermer, pour que le passage reste libre aux animaux qui venoient après l'armée.

Le chemin que suivent les princes conduit aux frontières du royaume de Tafilet. Il faut traverser vingt lieues de pays désert, pour rencontrer un endroit peuplé. De-là on peut arriver en trois jours à Nareka, capitale du pays, habitée par le souverain. Cinq jours suffisent pour faire ce trajet, dans lequel on n'a trouvé aucune contrariété.

Le roi de Tafilet est prévenu de l'arrivée de la plus nombreuse & de la plus étrange caravane qui eut jamais paru dans ses états.

502 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
Il envoie au-devant d'elle des officiers
qu'Habed-il-Rouman comble de présens ,
en faisant demander la permission de faire
camper ses troupes , & déposer les mar-
chandises qu'elles escortent hors des murs
de la capitale.

Il est convenu avec les princes de dire
qu'ils viennent du royaume de Tombut, &
qu'ils vont joindre la mer pour s'y embar-
quer : l'air du chef, celui des princes qui
lui ont aidé à recevoir les envoyés du roi,
en imposent, & les armes superbes qu'on
a fait prendre à tous ceux qui sont en état
de les porter, donnent une haute opinion
d'une semblable troupe ; des éléphans ap-
privoisés & chargés de tours, sont un spec-
tacle nouveau pour un peuple habitué à les
voir tous sauvages.

Arrivés à Nareka, les princes vont rendre
leurs respects au monarque, qui ne tire
d'eux d'autre réponse, sinon qu'ils voyagent
pour leur instruction, sous les ordres du
plus éclairé d'entr'eux. Les plus superbes
présens accompagnent & donnent du poids
à cette déclaration. Après quelques jours de
repos, ils poursuivent leur route, & arri-
vent à la côte, où chacun trouve des bâti-

nemens pour soi & les siens. Il est temps de se séparer ; mais auparavant Habel-il-Rouman comble ses compagnons de richesses , & répand ses bienfaits sur tous ceux à qui il les croit nécessaires. La sage & charitable *sœur des planètes* est entrée dans des détails qui l'ont mise au fait de la situation de tous ceux qui composent la caravane , elle a été au-devant de tout.

Toujours couverte de son voile , elle guide le prince de Syrie dans ses actes de bienfaisance , & lui fait goûter mille satisfactions dans la pratique de cette vertu ; d'autant plus qu'elle le met dans le cas de mériter son estime dont il commençoit à être jaloux.

Les princes se séparent avec de grandes démonstrations de tendresse les uns pour les autres , & se promettent de s'en donner des preuves dans toutes les occasions. Ils s'embarquent pour aller chercher les royaumes de leurs pères , où leur retour , & les événemens qu'ils avoient à raconter , dûrent occasionner une surprise bien agréable , & même une révolution dans la manière de penser ; mais il n'est pas possible de suivre leur fortune puisque c'est ici l'histoire , par-

304 SUITE DES MILLE-ET UNE NUITS,
iculièrement, du prince de Syrie destruc-
teur du fatal Maugraby ; & ce sont ses
aventures que nous avons à raconter.

Comme il n'étoit pas dans le cas de ménager sa dépense, il trouva bientôt à acheter douze vaisseaux pour y embarquer sa troupe. Il ne réserva de tous les animaux qui avoient été à la suite de sa petite armée & de sa caravane, que l'éléphant sur lequel la princesse étoit montée, & son propre cheval ; il aborda aux côtes de la Syrie après la plus heureuse navigation.

Dès qu'Habed-il-Rouman a pris terre dans les états du roi son père, craignant pour les auteurs de ses jours l'effet d'une surprise trop subite, il leur dépêche un Syrien de distinction, avec une lettre qui les prévenoit de son arrivée.

La chaîne des événemens nous a emportés si loin de la cour de Syrie, qu'après avoir vu Habed-il-Kalib & Elmenour plongés dans la douleur par l'enlèvement de leur fils, il ne nous a pas été possible de jeter un coup-d'œil sur ce qui s'y est passé depuis ; nous eussions vu répandre bien des larmes, mais les conseils du cheik gouverneur d'Habed-il-Rouman, empêchèrent ces
tendres

tendres parens de se livrer au désespoir.

Il engage le souverain à ordonner des prières publiques, il n'y a pas un instant du jour & de la nuit où un musulman, prosterné dans la grande mosquée, ne réclame la protection de Mahomet en faveur du jeune & malheureux prince. Sire, disoit le vertueux cheik, Zatanai a une très-grande puissance sur la terre à de certaines heures; il faut, par une opposition continue, qu'il ne puisse pas disposer d'une seule pour faire du mal à votre fils, & vous en triompherez.

Le roi passoit le tiers de la journée dans la grande mosquée, & Elmenour auroit voulu y rester le jour & la nuit pour veiller sans cesse en faveur de son fils.

Tout étoit dans cette situation à la cour de Syrie, & rien n'y avoit encore apporté d'adoucissement, quand le bouffon de la cour, au moment même où son nez l'exposoit à des risées extraordinaires, sent tout-à-coup que l'énorme verrue qui le défiguroit est dissipée; chacun s'étonne de l'événement. Il parvient à la connoissance du vieux cheik, qui vient sur le champ trouver le roi.

« Sire, lui dit-il, un bonheur ne vient jamais seul. Le Maugraby avoit véritablement affligé votre eunuque, en le défigurant comme il avoit fait : la malice de ce personnage odieux est nécessairement persévérante, & voilà qu'un des effets qui en provenoit cesse ; j'augure tout de la diminution de sa puissance. Allons rendre grâces à la mosquée. »

Un mois après, Habed-il-Kalib reçoit la lettre de son fils. Il ordonne sur le champ à quatre mille hommes de sa cavalerie d'aller au-devant d'Habed-il-Rouman.

On quitte le deuil dans le palais, dans la ville. Elmenour est transportée de joie, le vieux visir son père veut prendre le commandement du détachement de la garde, & le vieux cheik s'arrange pour le suivre commodément sur un chameau.

La nouvelle escorte qu'on envoie au prince de Syrie est surprise de la belle ordonnance dans laquelle elle voit arriver la sienne ; lui-même, monté sur son beau cheval, la précède, & se fait distinguer. Il vient se jeter dans les bras de son grand-père & de son gouverneur, & tous se réunissent pour prendre le chemin de la capitale.

Le peuple en sort en foule pour venir au-devant de son souverain présomptif, & marche devant lui en poussant des cris de joie, en couvrant de fleurs le chemin qui le conduit au palais. Il y arrive, & il est reçu par Habel-il-Kalib & par Elmenour, comme l'unique objet de leur tendresse, qu'une grâce particulière du ciel vient de leur rendre. Ils le baignent de larmes de joie & de tendresse : ils sont baignés des siennes.

Habel-il-Rouman trouve un moment pour engager sa mère à envoyer le chef des eunuques avec une litière au-devant de la princesse d'Egypte, en la priant de la recevoir dans son appartement, & de la traiter comme la personne à laquelle, après Dieu & Mahomet, il devoit sa délivrance. Rentré dans le palais, il raconte en présence du visir & du cheik, qui s'y sont rendus, son histoire, & celle de l'intéressante *sœur des planètes*. Elles font couler de nouvelles larmes, dont tour-à-tour la compassion, la crainte & la sensibilité sont la source.

Elmenour court au-devant de la princesse, dont on lui annonce l'arrivée, & la

SAI BIENTÔT DES NOUVEAUX ET TOUT NOUVEAUX
comme un le diamant. comme elle le sent,
dans l'appartement qu'elle lui a destiné.

SAI se précipite pour son voile pour la
première fois depuis qu'elle s'en était cou-
verte sur les bords du mont Atlas; elle
ne se sent pas même laisser voir à des femmes
syennes qu'Habib - el - Rouman lui avait
données pour la servir, elle voulait éviter
le plus grand bruit que pourroit faire son extrê-
me beauté. Elmecour, qui l'embrasse avec
tendresse, en demeure dans l'étonnement.

Ah! madame, dit la princesse, d'un ton
douloureux, ne donnez point d'éloges à ce
qui a causé ma perte: sans ce don fatal je
fusse restée soumise à mon père, honorée,
vertueuse: je serois la fille d'un roi, desti-
née à régner moi-même, & je ne suis que
la coupable veuve d'un monstre, livrée
pour le reste de ma vie à la douleur & au
repentir; forcée de renoncer à tout hors à
la prière & à la retraite. Favorisez - moi,
madame, continua cette inconsolable beau-
té, en me donnant les moyens d'implorer
par une lettre le pardon de mon père; don-
nez-moi un de vos couriers, l'honneur de
votre protection est la seule chose qui ait
pu m'inspirer la hardiesse de cette démar-

che, & je ne ferois la même chose, pour soulager mon cœur de plus de soucis de tous les côtés.

Elle meurt aussitôt à l'aspect de ce que à tout ce qu'elle pourra exiger d'elle, & va au-devant de ses devoirs ; dans cette confiance, la princesse demande la permission d'écrire sur le champ à son père.

AU ROI D'EGYPTE.

SIRE,

UNE esclave dévouée, qui a perdu le droit de vous appeler son père, réclame votre compassion : les informations ayant éclairée sur les devoirs, elle s'en rend compte, musulmane, & a été attachée aux malheurs qu'elle avoit attirés sur elle, par la protection signalée du grand Prophète, dont elle vous demande la permission d'aller visiter le tombeau. Je vous fus enlevée, sire, de mon fatal & coupable consentement, par un magicien, le plus criminel des monstres qui fut sur la terre, & dont l'infâme dieu Baal étoit le complice ; j'ai eu occasion de connoître les fausses divinités de son espèce, leurs favoris & leurs ministres. Je me pardonne l'audace de vous

Y ij

510 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
écrire, parce que j'en use pour vous mettre
en garde contre ceux qui m'ont perdue &
veulent vous perdre; si la magicienne que
vous m'avez donnée pour gouvernante re-
paroît, faites-la brûler avec l'image de son
dieu : je vous écris, mon père, de la cour
de Syrie, dont les souverains m'accueillent
avec trop de bonté; c'est là que j'attends
vos ordres, ne balancez pas, je vous en
conjure, à vous faire donner un Alcoran,
il n'y a que ce livre de vrai, ceux de vos
prêtres ne contiennent que des impostures;
une seule ligne de cet ouvrage a délivré
votre coupable fille d'un tourment dont il
est impossible de se faire une idée; puis-
siez-vous la lire avec confiance, avec per-
suasion, la voici : *il n'y a que Dieu qui soit
Dieu, & Mahomet est son prophète.* »

Sœur des planètes remit cette lettre à El-
menour; la belle reine & Habed-il-Kalib y
joignirent les leurs, & on dépêcha un en-
voyé au roi d'Egypte.

Cependant on préparoit tout à Thedmor
pour le pèlerinage de la princesse d'Egypte;
dix mille cavaliers d'élite étoient comman-
dés pour l'accompagner, & Habed-il-Rou-
man, conduit par sa dévotion particulière

& par un sentiment bien respectueux, mais aussi bien tendre pour une femme qu'il n'avoit jamais vue, qu'il n'espéroit pas de voir jamais, briguoit l'honneur d'être mis à la tête de l'escorte.

Elmenour étoit plus instruite de l'état du cœur de son fils qu'il ne l'étoit lui-même, & ne pouvoit le blâmer, tant elle trouvoit de charmes dans la ravissante *Sœur des planètes* : mais elle désespéroit que son fils put faire renoncer cette princesse à la résolution qu'elle avoit prise, de se consacrer entièrement à la vie pénitente : « ah madame, lui disoit-elle, vous ensevelirez-vous toute vive à vingt-un ans ? priveriez-vous la terre de son plus bel ornement ? priveriez-vous le roi d'Egypte, si heureux de vous avoir retrouvée, lorsqu'il présumoit vous avoir perdue pour toujours, de la satisfaction de vous voir placée sur un trône pour lequel vous êtes née ? Vous vous jugez trop sévèrement ; votre jeunesse, votre inexpérience, & la force presque invincible des moyens surnaturels employés pour vous séduire, tout vous justifie. »

« Non, madame, répondoit la princesse, & si je pouvois croire ce que vous me dites,

du dieu lui-même , & admise à tous les honneurs , à toutes les félicités dont il faisoit jouir ses favoris : un sentiment intérieur lui faisoit rejeter cette persuasion , & cette disposition de son ame étoit continuellement entretenue par des songes.

On peut juger de l'effet que fit sur ce monarque la lettre de sa fille ; en la retrouvant , la joie fut le premier mouvement qui se fit ressentir ; mais elle s'avoit coupable ; mais il y avoit eu un ravisseur , & Baal avoit été complice ; mais , trahie par sa gouvernante , elle étoit tombée dans un malheur affreux , dont une seule ligne de l'Alcoran l'avoit délivrée : il lit à plusieurs reprises cette ligne ; toute l'Asie , dit-il , est soumise à la loi de Mahomet , elle annonce un seul dieu. Baal ne seroit-il qu'un fantôme ? que dis-je ? un fantôme ne participe point à des crimes.

Ces réflexions le jetoient dans d'étranges perplexités ; de la lecture de la lettre il passe à celle des dépêches qu'il reçoit du roi & de la reine de Syrie , qui se félicitent d'avoir pu lui conserver un trésor de beautés , de science , de conduite & de vertus ; & ce trésor-là , c'est la charmante *Sœur des*

planètes : c'est sa fille , pour laquelle on prépare une escorte digne d'une personne de son rang & de sa naissance ; le monarque craint de rêver. Cependant il lui reste la ressource d'interroger l'envoyé qui lui a apporté les lettres : il en apprend que la princesse est arrivée en Syrie , délivrée par la grâce de Dieu & de son prophète , avec le prince Habed-il-Rouman & trois mille Syriens & Syriennes , des prisons où les détenoit un magicien nommé le Maugraby , esclave & favori de tous les démons de l'enfer.

L'inquiétude ne permet pas au souverain de rester plus long-temps à Masser : il fait appeler son neveu , destiné à lui succéder , & qui faisoit alors les fonctions de grand-vizir ; il l'avoit marié à une de ses parentes , & lui donnoit toute sa confiance.

Il lui communique toutes ces nouvelles & le dessein qu'il forme de se rendre sur le champ en Syrie : les apprêts sont bientôt faits , & le voyage entrepris avec la dernière promptitude.

Sœur des planètes , au lieu d'une réponse à sa lettre , voit arriver le roi son père , &

516 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,
leur touchante entrevue eut pour témoins
le roi & la reine de Syrie.

Ah ! que la belle coupable éprouva bien
plus de facilité à trouver grâce aux yeux
de son père qu'aux siens propres ! il l'em-
brassa avec transports de tendresse, & finit
par s'imputer toutes ses fautes.

Il demanda avec un empressement ex-
traordinaire à voir le prince Habed-il-Rou-
man, auquel sa fille avoit tant d'obligation.
Sœur des planètes, pour la première fois,
parut sans voile devant lui : elle baissa les
yeux dès qu'il entra, mais une rougeur
extrême se répandant sur le visage de l'un
& de l'autre, put faire appercevoir que si
leurs bouches ne s'étoient pas expliquées,
leurs cœurs s'entendoient depuis long-temps.

Le roi d'Egypte fit au jeune prince toutes
lescarennes imaginables, & s'annonça com-
me devant suivre la caravane qui alloit
prendre le chemin de la Mecque ; la joie de
sa charmante fille fut au comble. C'est un
acte bien sérieux que le pèlerinage de la
Mecque, bien des sortes de grâces y sont
attachées : la belle princesse d'Egypte y fut
guérie de l'excès de ses scrupules sur un

nouvel engagement ; elle se déterminâ à écouter les vœux du prince Habed son compagnon de dévotion : elle fit bien , sans-doute , mais elle avoit eu le temps de connoître *le pèlerin*.

Fin du quarante-unième & dernier volume.

T A B L E

DES CONTES RENFERMÉS DANS CE VOLUME.

CONTINUATION de <i>l'Histoire d'Habib & de Doratil-goase, ou le Chevalier.</i> .	page 5
ÉPILOGUE de <i>l'Editeur, au sujet du conte d'Habib & de Doratil-goase, ou le Chevalier.</i>	85
HISTOIRE du <i>Maugraby, ou le Magicien.</i>	94
<i>Histoire d'Halaiaddin, prince de Perse.</i> .	175
<i>Histoire d'Yamalladdin, prince du grand Katay.</i>	209
<i>Histoire de Baha-Ildin, prince de Cinigné.</i>	268
* <i>Histoire de Shahadildin, prince de Damas.</i>	323
<i>Histoire des amours du Maugraby avec sœur des planètes, sille du roi d'Egypte.</i> .	398
<i>Histoire de la naissance du Maugraby.</i> .	441

Fin de la Table.

* <i>Histoire de Badoildin, prince de Tartarie.</i> . .	283
---	-----

